

SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

MÉDECINE

ET

**SCIENCE
SPIRITUELLE**

SCIENCE DE L'ESPRIT

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

Rudolf Steiner

MÉDECINE ET

SCIENCE SPIRITUELLE

*Vingt conférences faites à Dornach
à un groupe de médecins et d'étudiants
en médecine, du 21 mars au 9 avril 1920*

Traduction de Marie-Ève et Victor Bott

Éditions Anthroposophiques Romandes

11, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse

1984

Traduction faite d'après un sténogramme non revu par l'auteur,
l'édition originale porte le titre : Geisteswissenschaft und Medizin

5^e édition GA 1976

Bibliographie N 312

© 1984. Tous droits réservés by

Editions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse Schüler SA, Bienne

TABLE DES MATIÈRES

AVIS AU LECTEUR

AVANT-PROPOS

PREMIÈRE CONFÉRENCE – 21 mars 1920

L'évolution des conceptions médicales. Santé et maladie. Le vitalisme de Stahl. Apparition et signification de l'anatomie pathologique depuis Morgagni. Pathologie humorale et cellulaire. Processus pathologiques et naturels. Ce que peut apporter l'anatomie comparée. Squelette et processus formatifs. Physiologie musculaire. Les idées de Troxler.

DEUXIÈME CONFÉRENCE – 22 mars 1920

Le cœur, organe de compensation entre le pôle inférieur et le pôle supérieur. Polarité de l'organisme. L'hystérie, expression de la prédominance du métabolisme et la neurasthénie, expression de la prédominance du neurosensoriel. Tuberculose et prédisposition aux infections. Signification des symptômes isolés.

TROISIÈME CONFÉRENCE – 23 mars 1920

Nécessité d'un pont entre la pathologie et la thérapeutique. L'homme triparti. Nerfs sensitifs et moteurs. Suggestion et hypnose. Rapports entre les remèdes et l'homme. La plante et ses métamorphoses. Adaptation et régénération. Forces modelantes et fonctions psycho-spirituelles de l'homme. Vers une véritable psychologie. Évolution ascendante et descendante. Hémogénèse et lactogénèse.

QUATRIÈME CONFÉRENCE – 24 mars 1920

Les remèdes de Ritter. Fondement de la thérapeutique à partir de la pathologie. Le processus- oxygène. Flore intestinale et flore terrestre. Rôle des bacilles. Sécrétion et pensée. Métamorphose de la lumière dans l'organisme et tuberculose. Illusion de la microscopie. Processus-Sel et processus-Soufre. La minéralisation. Développement parallèle des formes de l'intestin et du cerveau.

CINQUIÈME CONFÉRENCE – 25 mars 1920

Connaissance de l'homme dans son ensemble. L'homme supra-sensible à travers l'anamnèse. L'homme et la nature. Homéopathie et allopathie. Processus-Sel, processus-Phosphore et processus-Mercure. Correspondances entre la plante et l'homme. Arbres et plantes herbacées. Le gui. Racines, feuilles, fleurs et fruits en rapport avec le monde minéral. À propos des sérums.

SIXIÈME CONFÉRENCE – 26 mars 1920

Développement végétal, spirale et planètes. Rapports de la plante avec l'homme. Pesanteur et lumière. Polarités humaines et maladie. Rachitisme et craniotabès. Sel, mercure et phosphore. Métaux et planètes. Combustion et incinération. Physiothérapie et opothérapie.

SEPTIÈME CONFÉRENCE – 27 mars 1920

Les étapes du développement humain et la guérison. Chorée et polyarthrite. Adaptation de la thérapeutique à l'âge. Age et planètes. Facteurs morbides antérieurs à la conception. Ossification, sclérose et cancer. L'hydrocéphalie. Prédisposition à la syphilis, la pneumonie et la pleurésie. L'endocardite. La fièvre, expression de l'activité du moi. L'homme et la cellule. Le plomb dans la sclérose, l'étain dans l'hydrocéphalie. Fer et affections pulmonaires. Cuivre, mercure et argent.

HUITIÈME CONFÉRENCE – 28 mars 1920

Formation d'essences aromatiques dans la plante et olfaction. Processus de salification et goût. Métamorphose de ces processus sensoriels dans l'homme. Excrétion et faculté de représentation. Respiration, formation du sang et de la lymphe. Le cœur, organe de synthèse.

NEUVIÈME CONFÉRENCE – 29 mars 1920

Processus météorologiques et organes. Rôle de l'air, de l'eau et du sol. Processus-silice et processus-acide carbonique. Leurs rapports avec les processus d'excrétion et les métaux. Olfaction et goût.

DIXIÈME CONFÉRENCE – 30 mars 1920

L'anis. La chicorée. La prêle. La fraise des bois. La lavande. La mélisse. Rapports entre l'organisme humain et les règnes végétal et minéral. Considérations diététiques. L'homme périphérique et central. Digestion et excrétion. Organisme féminin et masculin.

ONZIÈME CONFÉRENCE – 31 mars 1920

Carbo vegetabilis. Dynamisation des substances. Carbone et oxygène. Création de lumière originelle dans l'homme supérieur. Pathologie rénale. Sphères de l'air, de la chaleur et de la lumière. Kalium carbonicum. La coquille d'huître. Formation de la terre. Processus formatif du poumon. Respiration. Faim et soif en rapport avec les organes.

DOUZIÈME CONFÉRENCE – 1^{er} avril 1920

L'eau de Levico. Oxygène et azote en relation avec les éléments constitutifs. Albumine et systèmes organiques. Albumines végétales. Oxygène, azote, carbone et hydrogène en rapport avec rein, foie, poumon et cœur. Fer et albumine. Carbone végétal et animal. Fluor, magnésium et silicium. Acides et bases. Digestion et processus-Sel.

TREIZIÈME CONFÉRENCE – 2 avril 1920

Activité du corps éthérique. Tumeur et inflammation. Viscum. Carbo vegetabilis. Psychoses et organes. Café, thé et sucre.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE – 3 avril 1920

Jugement et clairvoyance. Influence du moi sur les autres éléments constitutifs. Œil et inflammation. Oreille et tumeur. Armatures supra-sensibles. Le romarin stimule le moi, l'arnica stimule l'astral.

QUINZIÈME CONFÉRENCE – 4 avril 1920

Formation et perte des instincts de guérison. Diabète et faiblesse du moi. Végétaux et animaux. Processus de dessalaison. Le bouleau. Capsella bursa pastoris. Cochlearia officinalis. Le scorbut. Rôle de la rate.

SEIZIÈME CONFÉRENCE – 5 avril 1920

Régulation de l'activité rythmique par le massage. Effets des massages en fonction de leur lieu. La migraine. Effets des couleurs. Hydrothérapie. Imitation et autorité chez l'enfant. La démence précoce. La psychanalyse. Formation dentaire et fluor.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE – 6 avril 1920

Développement des dents et carie. Esculine et chlorophylle. Appétits et aversions, leur rôle dans l'organogénèse. Hautes et basses dynamisations. Les tempéraments. Hypnose et suggestion.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE – 7 avril 1920

Étiologie. Théorie bacillaire. Tendance des plantes à l'animalisation. Tendance à la minéralisation. Le poumon : organe-terre. Veille et sommeil. La fièvre typhoïde. Affections pulmonaires. Affections abdominales. Allure de la croissance. Grippe. Diphtérie. Méningite. La pyorrhée alvéolaire. Processus Sel, Mercure et Soufre en relation avec l'âge.

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE – 8 avril 1920

L'hérédité et ses rapports avec les sexes. Le diabète et les maladies mentales. L'hémophilie. Antimoine et effets planétaires. Albuminisation, antimonisation et coagulation. La coquille d'huître. Huître et typhoïde. La belladone.

VINGTIÈME CONFÉRENCE – 9 avril 1920

Perceptions sensorielles et environnement. Excrétions et éliminations. Activité pulmonaire. Formation dentaire et fluor. Le péristaltisme intestinal. Eurythmie, danse, tricot et crochet. Formation dentaire et digestion. Nux vomica. L'homme : un métal septuple. Maladies mentales. Affections aiguës et chroniques. La dépression et le foie. Pensée médicale et Science Spirituelle.

ÉPILOGUE DE R. STEINER, après les paroles de remerciements d'un auditeur

AVIS AU LECTEUR

Au sujet de ces publications privées, Rudolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie «Mein Lebensgang» (chapitres 35 et 36, mars 1925) :

«Le contenu de ces publications était destiné à la communication orale, non à l'impression (...)

Nulle part il n'est rien dit qui ne soit uniquement le résultat de l'Anthroposophie, qui est en train de s'édifier. (...) Le lecteur de ces publications privées peut pleinement les considérer comme une expression de l'Anthroposophie. C'est pourquoi on a pu sans scrupule déroger à l'usage établi qui consistait à réserver ces textes aux membres. Il faudra seulement s'accommoder du fait que dans ces sténogrammes, que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs.

On ne reconnaît *la capacité de juger du contenu d'une telle publication privée* qu'à celui qui remplit les conditions préalables à un tel jugement. Pour la plupart de ces publications figurent *au moins* parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos et celle de l'histoire selon

l'Anthroposophie, telle qu'elle découle des communications provenant du monde de l'esprit.»

AVANT-PROPOS

Quelques médecins ayant demandé à Rudolf STEINER de leur faire une série de conférences sur la médecine, celui-ci acquiesça à leur demande, à condition qu'un nombre suffisant d'intéressés fut réuni. Telle est l'origine de ce premier cours aux médecins, publié plus tard à partir de sténogrammes sous le titre : «Médecine et Science Spirituelle».

Les médecins et étudiants auxquels s'adressait R. Steiner avaient une certaine connaissance de l'Anthroposophie. Même en possession de ces connaissances, la lecture de ces conférences n'est pas aisée. Elle l'est d'autant moins que le lecteur aura eu une formation médicale universitaire, car bien des idées qui nous ont été inculquées, et souvent dès l'école primaire – ainsi l'assimilation du cœur à une pompe est un de ces préjugés faisant encore autorité de nos jours – bien des idées se sont enracinées en nous comme des certitudes alors qu'elles ne peuvent être que des hypothèses. Et il n'est vraiment pas facile de se libérer du dogmatisme si contraignant de la pensée matérialiste.

À bien des lecteurs ce seront précisément les présentes conférences qui sembleront dogmatiques. Il ne peut en être autrement étant donné le temps dont disposait l'auteur. Le contenu de ces exposés est si riche que seules des lectures répétées, à plusieurs années d'intervalle, permettent d'en saisir progressivement toute la portée. Mais se limiter à ce seul exercice de la pensée ne serait que curiosité. C'est à travers la pratique de la médecine anthroposophique que l'on vit de manière quasi expérimentale, combien les impulsions données par R. Steiner sont géniales, de quelle manière grandiose elles élargissent l'art médical.

Mettre ces conférences à la portée du lecteur français est une véritable gageure. Nous nous sommes efforcés de rendre avant tout la pensée de R. Steiner dans notre langue si exigeante. N'oublions pas que ces conférences n'ont pas été revues par l'auteur. L'un ou l'autre passage du texte allemand – peut-être en raison d'erreurs de sténogramme – restent obscurs. L'honnêteté voulait que nous les traduisions de manière littérale.

N'oublions pas que cet ouvrage n'est pas un *traité* de médecine, ne donne pas de recettes. Le but de l'auteur est de nous montrer comment l'homme est intégré à l'univers et d'ouvrir ainsi la

voie à une nouvelle manière de penser, de sentir et d'agir.

V.B.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

21 mars 1920

*L'évolution des conceptions médicales. Santé et maladie.
Le vitalisme de Stahl. Apparition et signification de
l'anatomie pathologique depuis Morgagni. Pathologie
humorale et cellulaire. Processus pathologiques et
naturels. Ce que peut apporter l'anatomie comparée.
Squelette et processus formatifs. Physiologie musculaire.
Les idées de Troxler.*

Ce que vous devez tous attendre de l'avenir de la vie médicale ne pourra être que très partiellement évoqué dans ce cours, car – et vous en conviendrez bien tous avec moi – un travail véritablement fécond dans ce domaine dépend d'une réforme des études médicales elles-mêmes. Ce n'est pas avec ce que l'on peut communiquer dans un tel cours qu'il est possible d'inaugurer une réforme, même très partielle ; on peut tout au plus susciter chez quelques-uns l'impulsion d'y contribuer. Seulement, tout ce dont on parle aujourd'hui dans le domaine médical a toujours pour arrière-plan une façon d'introduire le travail, basée sur des considérations d'anatomie, de physiologie et de biologie générale. Par ces études préliminaires, les pensées des médecins sont dès le début orientées

dans une certaine direction, et c'est de celle-ci qu'il faut avant tout s'écarter.

Je voudrais ordonner ce que je dois exposer ici selon un certain programme que voici. Premièrement, je voudrais vous donner quelques indications sur ce qui, dans les études actuelles, constitue un obstacle à une compréhension vraiment objective de ce qu'est la maladie en soi. En second lieu j'aimerais indiquer la direction dans laquelle il faut chercher une connaissance de l'homme, capable de fournir de véritables bases au travail médical. Troisièmement, je voudrais vous montrer qu'un art rationnel de guérir est possible, grâce à la connaissance des relations existant entre l'homme et le reste du monde. Dans cette partie de mon exposé, je répondrai à la question : la guérison est-elle vraiment possible, est-elle concevable ? Quatrièmement – et je pense que ce sera peut-être là l'élément essentiel de ces considérations, bien que devant s'incorporer aux trois autres – je désirerais que chacun des participants note d'ici à demain ses souhaits particuliers, ce qu'il désirerait personnellement entendre, les sujets qu'il aimerait voir traités dans ce cours. Ces desiderata peuvent s'étendre à tous les domaines. Grâce à cette quatrième partie du programme qui, je l'ai dit, sera incorporée, intimement liée aux autres, je ferai mon possible pour que vous ne partiez pas ensuite avec

l'impression de ne pas avoir entendu ce que vous désiriez. C'est pourquoi je composerai ce cours de façon à ce que la réponse à vos questions et à vos souhaits y trouve sa place. Je vous prie donc de me remettre ces feuilles d'ici à demain ou, si ce n'était pas possible, d'ici à après-demain. Ainsi parviendrons-nous, je pense, dans le cadre de ces entretiens, à un travail d'ensemble.

Aujourd'hui, je ne vous donnerai qu'une sorte d'introduction, un exposé qui vous orientera quelque peu. Mon intention principale en faisant ce cours est de partir de tout ce que l'on peut apporter aux médecins d'après les conceptions propres à la Science Spirituelle. Je ne voudrais pas que l'on confonde ce que je vais tenter de faire avec un cours de médecine ; cela en sera un, mais je tiendrai essentiellement compte de tout ce qui peut être important pour des médecins, d'où que cela provienne. Car une véritable science médicale, ou, si vous me permettez cette expression, un art médical ne sera possible que si l'on tient vraiment compte de tout ce qui peut contribuer à l'édifier.

Je ne partirai donc aujourd'hui que de considérations directrices. En réfléchissant à ce qu'est votre tâche de médecin, vous avez probablement très souvent buté sur cette question : qu'est-ce que la maladie et qu'est-ce en fait qu'un homme malade ? Il est rare que l'on trouve à cette question une autre réponse que celle-ci : le

processus morbide est une déviation du processus vital normal, réponse qui sera éventuellement noyée dans des arguments plus ou moins objectifs. On dit que certains facteurs, auxquels l'homme normal n'est pas adapté primitivement, provoquent en agissant sur lui, des modifications dans ses processus vitaux et dans son organisme. La maladie consiste ainsi en des préjudices fonctionnels atteignant les différentes parties de son corps. Vous conviendrez que ceci n'est qu'une définition négative de la maladie. Elle ne peut être d'aucun secours face aux maladies. Or je tiens avant tout à orienter notre travail vers l'aspect pratique et indiquer ce qui peut nous être utile en présence de la maladie. Pour aborder l'essentiel, il me paraît utile de vous rappeler certaines conceptions de la maladie ayant prévalu dans le passé, non que ce rappel me semble indispensable à la compréhension des idées que j'exposerai, mais parce qu'il est plus facile de s'orienter en tenant compte des conceptions anciennes dont les actuelles sont issues.

Vous savez tous ce que l'histoire nous enseigne, que la médecine est née en Grèce aux quatrième et cinquième siècles avant Jésus-Christ. On parle d'Hippocrate et l'on s'efforce d'éveiller le sentiment, que la conception née avec lui et qui conduisit ensuite à la pathologie dite humorale et qui a joué, au fond, un rôle jusqu'au dix-neuvième siècle, fut

le premier pas de l'évolution médicale en Occident. Mais on fait là une première erreur fondamentale dont les conséquences empêchent, encore de nos jours, de parvenir à une vue impartiale de ce qu'est la maladie. Il faut avant tout se défaire de cette erreur. Si l'on considère avec impartialité les idées d'Hippocrate, lesquelles ont joué un rôle jusqu'à Rokitansky^[1], c'est-à-dire jusqu'au dix-neuvième siècle, on s'aperçoit qu'elles ne sont pas un simple commencement mais bien, et dans une large mesure, l'aboutissement des anciennes conceptions médicales. Ce qui nous vient d'Hippocrate est le dernier vestige des conceptions médicales anciennes, conceptions qui n'avaient pas été acquises par les méthodes actuelles, par l'étude de l'anatomie, mais grâce à l'ancienne clairvoyance atavique.

Et, si l'on devait caractériser de façon abstraite la position de la médecine hippocratique, il conviendrait de dire : elle est l'accomplissement et la fin d'une médecine ancienne reposant sur une perception clairvoyante atavique. D'un point de vue purement extérieur, on pourrait dire : les disciples d'Hippocrate recherchaient les causes de toute maladie dans un mélange incorrect des substances liquides qui coopèrent dans l'organisme humain. Ils disaient que dans un organisme normal, les liquides doivent être mélangés dans une proportion bien définie dont ils s'écartent dans le corps

malade. *Krasis* désignait le mélange correct, *dyskrasis* l'incorrect. En conséquence, on cherchait évidemment à corriger le mélange incorrect. Les quatre éléments considérés comme constituants de toute existence physique extérieure, étaient la *terre*, l'*eau*, l'*air* et le *feu* (le feu étant la même chose que ce que nous appelons aujourd'hui la chaleur). On pensait que ces quatre éléments se manifestaient sous une forme particulière dans l'organisme humain, et dans celui de l'animal, sous forme de *bile noire*, *bile jaune*, *flegme* et *sang*, et que l'organisme humain devait fonctionner grâce au mélange correct de ces quatre humeurs.

Actuellement, lorsque l'homme de formation scientifique reconsidère cela, il lui vient tout d'abord à l'esprit : le sang, le flegme, la bile jaune et la noire se mélangent conformément à leurs propriétés intrinsèques, déterminables par une analyse chimique plus ou moins approfondie. Et c'est sous cet éclairage que l'on se représente le point de départ de cette pathologie humorale, comme si les disciples d'Hippocrate n'avaient considéré les humeurs que de cette façon. Mais il n'en est rien ! Ce n'est vrai que pour la bile noire, celle qui semble la plus hippocratique à l'observateur moderne, car on pensait que ce sont uniquement ses propriétés chimiques ordinaires, et elles seules, qui agissaient sur le reste. Pour toutes

les autres, bile blanche ou jaune, flegme et sang, on ne pensait pas seulement aux propriétés que l'on peut mettre en évidence grâce aux réactions chimiques, mais en ce qui concerne l'homme – et je me limiterai toujours à l'homme sans pour l'instant tenir compte de l'organisme animal – on pensait que ces liquides tenaient certaines de leurs propriétés intrinsèques de forces situées en dehors de notre monde terrestre. De même que l'on se représentait l'eau, l'air, la chaleur comme dépendant des forces du cosmos extra-terrestre, de même on se représentait les constituants de l'organisme humain comme imprégnés de forces venant d'au-delà de la terre.

Au cours de l'évolution de la science occidentale on a complètement perdu la possibilité de diriger son attention vers ces forces venues d'au-delà de la terre. Et le scientifique actuel trouve vraiment curieux qu'on l'invite à envisager non seulement les propriétés de l'eau que révèle la chimie, mais encore celles qu'elle doit au cosmos extra-terrestre auquel elle appartient lorsqu'elle agit dans l'organisme humain.

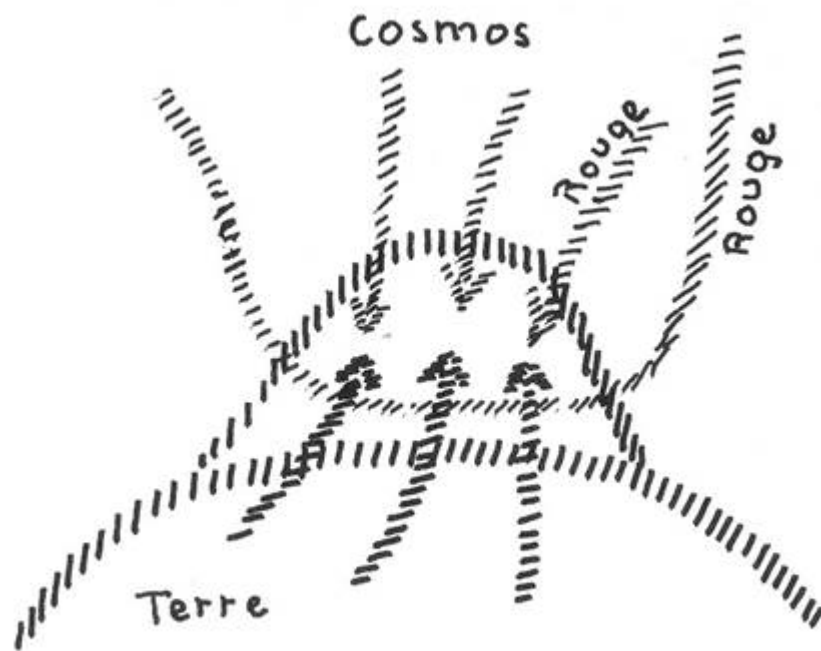
Ainsi, selon la conception des anciens, les constituants liquides de l'organisme humain y introduisent des actions dynamiques venant du cosmos. Par la suite, on n'attribua plus la moindre importance à ces actions. Pourtant, jusqu'au quinzième siècle, la pensée médicale s'était édifiée

sur ce qui avait filtré des vestiges de la médecine antique dans l'œuvre d'Hippocrate. C'est pourquoi il est si difficile au savant actuel de comprendre les ouvrages de médecine antérieurs au quinzième siècle, car il faut bien dire que la plupart des hommes ayant écrit ces ouvrages ne les ont plus correctement compris eux-mêmes.

Ils ont parlé des quatre humeurs, mais la façon dont ils ont tenté de les caractériser eût exigé un savoir qui s'était éteint avec Hippocrate. On parlait encore des derniers échos de ce savoir, des propriétés des liquides qui composent l'organisme ; c'est pourquoi, au fond, ce qui est apparu avec Galien^[2] et s'est ensuite prolongé jusqu'au quinzième siècle est une compilation d'un vieil héritage devenu de moins en moins compréhensible. Cependant, il y a toujours eu des personnalités isolées qui, en se servant de ce qu'elles trouvaient là, pouvaient encore reconnaître qu'il y a dans l'organisme quelque chose qui ne se résout pas uniquement en des propriétés physiques ou chimiques, en ce qui est purement terrestre. Et ces hommes savaient qu'il existe quelque chose qui confère aux liquides de l'organisme des propriétés différentes de celles révélées par la chimie. Parmi ces opposants à la pathologie humorale courante, les principaux sont Paracelse^[3] et Van Helmont^[4], mais nous pourrions en citer d'autres qui, vers la fin du quinzième

siècle, le début du seizième et jusque dans le dix-septième, introduisirent une tendance nouvelle dans la pensée médicale, simplement parce qu'ils cherchaient à formuler ce que les autres ne formulaient plus. Mais cette façon de formuler contenait des éléments que seul le clairvoyant – Paracelse et Van Helmont l'étaient incontestablement – pouvait encore comprendre. Nous devons faire la lumière sur ces faits si nous voulons comprendre des vestiges ayant subsisté dans la terminologie médicale actuelle et dont on a oublié l'origine. C'est ainsi que Paracelse – et plus tard d'autres sous son influence – ont admis que le principe d'action des liquides dans l'organisme est l'Archée (Archäus), ce qui correspond à peu de chose près à ce que nous nommons le corps éthérique de l'homme.

Lorsqu'on parle de l'Archée comme Paracelse ou du corps éthérique humain comme nous le faisons, on conçoit une réalité, mais sans remonter à son origine réelle. Si nous voulons le faire, il faut procéder comme suit : l'homme a un organisme physique (voir fig. suivante) essentiellement constitué de forces agissant à partir de la terre, et il a un organisme éthérique (fig., en rouge) essentiellement constitué de forces agissant de la périphérie du cosmos.



Notre organisme physique est, en quelque sorte, un extrait de l'organisme terrestre global. Notre corps éthérique et l'Archée de Paracelse sont issus de ce qui n'appartient pas à la terre mais rayonne vers la terre de tous les points du cosmos. Ainsi, ce que l'on appelait autrefois simplement le cosmique dans l'homme et qui a sombré avec la médecine hippocratique, Paracelse le résuma dans la conception d'un organisme éthérique, base de l'organisme physique. Il n'a pas cherché plus loin ; il a bien donné quelques détails, mais sans préciser quelles sont ces forces extra-terrestres en relation avec ce qui agit dans l'Archée.

On peut bien le dire : ce qu'entendait Paracelse est devenu de moins en moins compréhensible. On s'en aperçoit surtout en abordant aux dix-septième

et dix-huitième siècles la médecine de Stahl qui ne comprend plus rien à cette intervention du cosmique dans le terrestre^[5]. La médecine de Stahl fait appel à toutes sortes de notions purement arbitraires : force vitale, esprits vitaux. Tandis que Paracelse et Van Helmont parlaient encore assez consciemment de ce qui se situe entre le psychospirituel de l'homme et son organisation physique, Stahl et ses adeptes parlaient comme si c'était le psychisme conscient qui, sous une autre forme, intervenait dans la structuration du corps humain. Ce faisant, ils provoquèrent évidemment une vive réaction. Car, lorsque l'on procède de cette façon, lorsque l'on fonde une sorte de vitalisme hypothétique, on s'égare dans toutes sortes de conceptions arbitraires. C'est contre celles-ci que l'on s'est élevé au dix-neuvième siècle. On peut dire que seuls de grands esprits, tel par exemple Johannes Muller^[6] mort en 1858 et qui fut le maître de Ernst Haeckel^[7], sont parvenus à dominer dans une certaine mesure, les inconvénients résultant de cette manière obscure de parler. Ce langage obscur supposait l'existence de forces vitales et de forces psychiques dont on ne parvenait pas à se représenter clairement le mode d'action dans l'organisme.

Mais simultanément apparut un tout autre courant. Nous venons de suivre le courant issu du passé jusque dans ses dernières ramifications.

Mais avec les temps nouveaux, notamment au dix-neuvième siècle, apparut une idée qui fut décisive dans l'élaboration des conceptions médicales. Cela remonte en somme à un ouvrage unique au dix-huitième siècle, ouvrage extrêmement important : «De sedibus et causis morborum per anatomem indagatis» de Morgagni^[8], un médecin de Padoue. Cet ouvrage instaure réellement dans la médecine le courant matérialiste. Il faut rester strictement objectif en caractérisant ces faits, sans laisser parler ses sympathies ou ses antipathies. Ce qui apparut avec cet ouvrage, c'est l'orientation de l'attention vers les conséquences de la maladie dans l'organisme humain. Ce n'est au fond qu'à dater de là que l'autopsie devint un facteur déterminant. On voyait sur le cadavre telle modification de tel organe lorsque telle ou telle maladie – peu importait son nom – avait agi. On commença à étudier ces modifications par l'autopsie. En réalité, le début de l'anatomie pathologique se situe bien là, alors que tout ce qui avait été fait précédemment en médecine, reposait encore sur l'héritage reçu de l'ancien élément de clairvoyance.

Il est intéressant de voir comment ce grand renversement s'est, pour ainsi dire, accompli d'un seul coup. On peut indiquer avec précision les deux décennies au cours desquelles il a eu lieu et, fait digne d'attention, où fut abandonné tout ce qui

restait encore de l'héritage des anciens. Cela permit à la conception atomistique– matérialiste de s'installer dans la médecine moderne. Si vous prenez la peine de consulter la «Pathologische Anatomie» de Rokitansky, parue en 1842, vous constaterez qu'il subsiste encore chez cet auteur un reste de l'ancienne pathologie humorale : l'idée que la maladie résulte d'une interaction anormale des humeurs entre elles. Rokitansky a très intelligemment combiné l'observation des modifications d'organes avec la doctrine des mélanges humoraux. Cela n'est possible qu'à l'aide de notions traditionnelles sur les propriétés extra-terrestres des humeurs. Ainsi, dans le livre de Rokitansky, on trouve toujours à la base l'observation faite grâce à l'autopsie, des modifications d'organes, combinée à l'idée que ces modifications spéciales sont dues à une crase anormale des humeurs. C'est donc en 1842 que l'écho de l'antique pathologie humorale résonne pour la dernière fois. Nous montrerons ces prochains jours comment s'intercalèrent dans cette décadence de l'ancienne pathologie humorale, des tentatives pleines d'avenir comme par exemple celle de Hahnemann en vue de créer une conception plus large de la maladie^[9]. Nous parlerons également dans le détail d'autres conceptions analogues.

Aujourd'hui je voudrais attirer votre attention sur le fait que les deux décennies qui ont suivi la parution de livre de Rokitansky ont été capitales pour le développement de la conception atomistique-matérialiste de la médecine. Dans les idées qui avaient cours dans la première moitié du dix-neuvième siècle, le vieil héritage jouait encore un rôle très curieux. Il est intéressant par exemple de remarquer que Schwann^[10], dont on peut dire qu'il avait découvert la cellule végétale, concevait encore qu'il existe à la base de la formation cellulaire une sorte de liquide indifférencié qu'il appelle blastème, à partir duquel se condense le noyau cellulaire et s'organise le cytoplasme. Il est intéressant d'observer comment Schwann suppose l'existence d'un élément liquide primordial ayant la propriété de se différencier et de donner naissance à la cellule. Il faut voir comment plus tard se forma peu à peu la conception que l'on peut résumer ainsi : l'organisme humain s'édifie à partir de cellules. Car cette conception de la cellule en tant qu'organisme élémentaire à partir duquel s'édifie l'organisme humain, est généralement admise de nos jours.

La conception de Schwann, que l'on peut très bien retrouver en lisant entre les lignes de ses écrits, est au fond le dernier vestige de l'esprit de l'ancienne médecine car elle n'est pas atomistique. Elle conçoit ce qui se manifeste d'une manière

atomistique : la cellule, comme engendrée par un élément liquide. Correctement observé ce dernier est impossible à concevoir sous un aspect atomistique, il est porteur de forces n'engendrant l'aspect atomistique – la cellule – qu'ultérieurement. Ainsi, au cours de ces deux décennies, de 1840 à 1860 environ, l'antique et plus universelle conception touche à sa fin, tandis qu'apparaît l'aube d'une conception médicale atomistique. Cette dernière s'affirme pleinement lors de la parution de la «Pathologie cellulaire» de Virchow^[11]. Entre ces deux ouvrages, «L'Anatomie pathologique» de Rokitansky et la «Pathologie cellulaire» de Virchow (1858), il y eut en réalité un renversement brusque conduisant à la pensée médicale moderne. Dans la «Pathologie cellulaire», tout ce qui se manifeste dans l'être humain est en quelque sorte la conséquence de modifications de l'activité cellulaire. Depuis, on pense officiellement que l'idéal est de tout expliquer par des transformations de l'activité des cellules. On considère vraiment comme un idéal d'étudier les modifications de la cellule dans le tissu d'un organe et de partir de celles-ci pour comprendre la maladie. Cette conception atomistique est une solution de facilité que la science moderne, malgré de constants progrès, a tendance à choisir, oubliant que la nature et l'univers sont extraordinairement complexes.

N'est-il pas, en effet, très facile de montrer expérimentalement qu'une amibe par exemple, modifie sa forme dans l'eau, étend des pseudopodes, puis les rétracte. On peut échauffer l'eau dans laquelle nage l'amibe. On verra alors s'intensifier l'émission et la rétraction des pseudopodes jusqu'à un certain degré de température. Au-delà, l'amibe, incapable de s'adapter à un changement plus poussé de son milieu, se contracte. On peut alors faire passer un courant électrique dans l'eau, l'amibe se met tout d'abord en boule pour finalement éclater lorsque le courant devient trop fort. On peut ainsi étudier les modifications d'une cellule isolée sous l'influence du milieu ambiant et en déduire une théorie expliquant la nature de la maladie par les changements progressifs de la nature cellulaire.

En quoi consiste l'essentiel de ce renversement qui s'est produit au cours de ces deux décennies ? En réalité, ce qui est alors apparu et qui pénètre encore la science médicale officielle de notre temps, n'est rien d'autre que la tendance générale à saisir le monde d'une manière atomistique propre à l'époque matérialiste.

Permettez-moi maintenant d'attirer votre attention sur le fait suivant : celui qui travaille actuellement dans le domaine médical doit obligatoirement se poser la question suivante : en quoi consistent réellement les processus de la

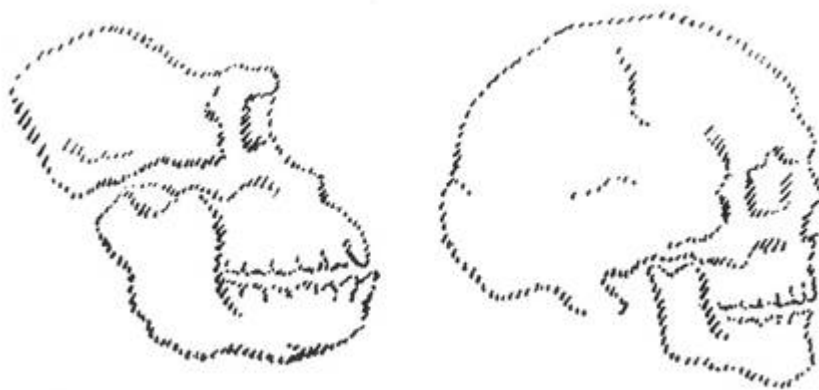
maladie ? Comment se distinguent-ils de ceux que l'on appelle normaux dans l'organisme humain ? Car le travail médical n'est possible qu'à l'aide d'une idée positive de cette déviation qu'est la maladie, la façon dont on expose habituellement ce problème et qu'a adoptée la médecine officielle étant en réalité négative. On constate uniquement que de telles perturbations existent et l'on tente ensuite éventuellement de les écarter. Il n'existe pas de conception générale, fondamentale sur l'essence de l'être humain et cette absence de conception constitue un mal dont souffre toute notre pensée médicale. Que sont en fait les processus de la maladie ? Vous ne pouvez vous empêcher de dire que ce sont des processus de la nature. Vous ne pouvez pas vous contenter d'établir une différence abstraite entre un quelconque processus naturel se déroulant à l'extérieur et dont vous observez les suites et un processus morbide. Vous appelez normal le premier, anormal le second, sans préciser au fond pourquoi le processus de l'organisme humain est anormal. Il est pourtant impossible d'aborder la pratique médicale sans être capable de se faire au moins une idée sur l'anomalie d'un processus. Cela est indispensable à la recherche de la façon de le faire cesser. Car, c'est seulement à partir de là que l'on peut espérer découvrir dans quel recoin de l'univers se trouve le moyen d'écarter un tel processus. Finalement, la qualification d'anormal

est déjà un obstacle. Pourquoi en effet, appellerait-on anormal tel ou tel processus dans l'homme ? Même si je me coupe le doigt, la notion d'anomalie est très relative, car si je coupe du bois pour le façonner, le processus est normal, c'est seulement lorsque je m'entaille le doigt que je qualifie le processus d'anormal. Le fait de considérer habituellement d'autres processus qu'une coupure n'y change rien, ce n'est qu'un jeu de mots. Car, vu sous un certain angle, ce qui se passe lorsque je me coupe le doigt est semblable à tout autre processus naturel et tout aussi normal que lui.

Notre tâche est donc de découvrir la différence existant entre les processus de l'organisme humain que nous qualifions de maladies tout en étant au fond des processus naturels tout à fait normaux, provoqués seulement par des causes bien déterminées, et les processus habituels, quotidiens, que nous qualifions de sains. Il s'agit de trouver cette différence profonde et déterminante. On ne la découvrira pas sans une conception de l'homme permettant de saisir réellement l'essence de son être. Dans ce but je voudrais, dans cette introduction, esquisser quelques éléments que nous développerons par la suite.

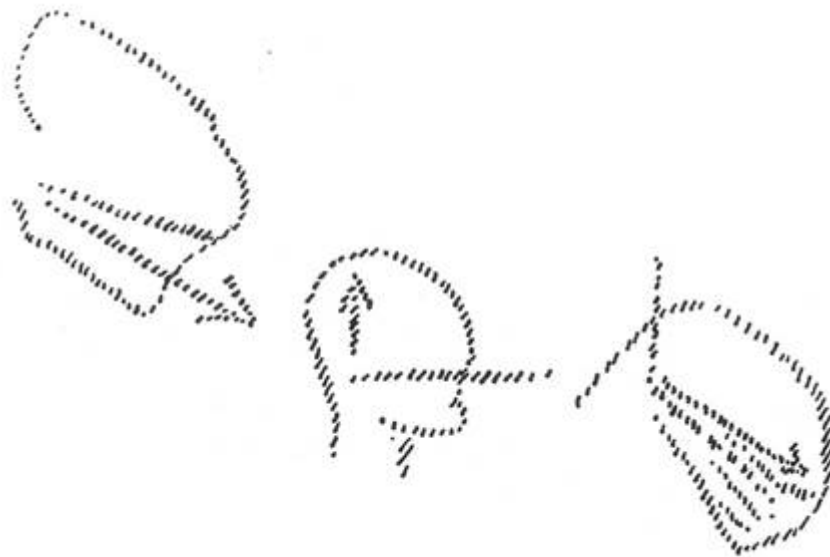
Au cours de ces conférences dont le nombre est forcément limité, je vous exposerai surtout ce que vous ne trouverez pas dans les livres ou dans

d'autres conférences. Je suppose préalablement connu ce qui s'y trouve. Je ne pense pas qu'il soit très utile d'exposer une théorie dont vous pourriez trouver les éléments ailleurs. C'est pourquoi j'attire ici votre attention sur ce qui pourrait se révéler lorsque vous avez devant vous un squelette humain et, par exemple, un squelette de gorille, d'un singe dit supérieur. Quand vous comparez extérieurement ces deux squelettes, vous êtes amenés à faire une remarque importante : à savoir que chez le gorille le maxillaire inférieur est particulièrement massif. Le maxillaire inférieur se présente comme un fardeau dans le squelette de la tête et l'on a le sentiment que cette énorme et pesante mâchoire a tendance à entraîner le squelette en avant et que le gorille ne peut, si je puis dire, se tenir debout qu'en opposant un certain effort à cette charge (voir fig.).



Vous retrouvez encore cette même impression de pesanteur en comparant le squelette des avant-bras et des mains du gorille à celui de l'homme.

Ces mains et ces avant-bras du gorille donnent une impression de pesanteur, de masse alors que chez l'homme tout est finement structuré. Chez lui, la masse cède le pas à la structuration. Cela est particulièrement patent au niveau de maxillaire inférieur, des avant-bras et des mains, mais si l'on exerce ses dons d'observation on le retrouvera aussi au niveau des pieds et des membres inférieurs, et on pourra faire la même constatation. Là aussi existe un élément de pesanteur se manifestant dans une direction donnée. Je voudrais arbitrairement caractériser cette force qui peut se voir dans le maxillaire inférieur, le bras, la jambe et le pied, par cette ligne (voir fig. suivante : flèches).



Si vous saisissez cette différence, accessible à la simple observation, entre le squelette du gorille et celui de l'homme chez lequel la mâchoire ne pèse plus et les os du bras et de la main sont finement

ciselés, vous ne pourrez vous empêcher de penser : chez l'homme intervient un élément qui s'oppose à ces forces, dirigé vers le haut (flèches). Vous serez amenés à construire ce qui structure l'homme à partir d'une sorte de parallélogramme de forces résultant de cette même force ascendante. Le gorille ne peut s'approprier cette dernière que de façon extérieure, ce dont on se rend compte à la difficulté qu'il éprouve à se tenir debout. J'obtiens alors un parallélogramme de ce type :



Or il est extrêmement curieux de constater qu'il est de coutume, de nos jours, de se borner à la comparaison des os ou des muscles des animaux supérieurs à ceux de l'homme ; ce faisant on

n'accorde pas assez d'importance à cette métamorphose de la forme. Dans l'observation de celle-ci, il faut chercher quelque chose d'important et d'essentiel. Car, voyez-vous, ces forces s'opposant à celles qui donnent sa forme au gorille, il est nécessaire qu'elles existent. Ces forces doivent être là et agir. En les recherchant, nous retrouverons ce qui, de l'ancienne médecine hippocratique, a été délaissé. Nous comprendrons à nouveau que les forces du parallélogramme dirigées vers le bas sont de nature terrestre et que celles qui s'y combinent pour donner une résultante n'ont pas une origine terrestre mais extra-terrestre ; nous devons chercher ces forces hors du terrestre. Nous devons chercher des forces de lévité qui donnent à l'homme sa position verticale, des forces qui ne se bornent pas à provoquer le redressement ainsi qu'on l'observe parfois chez les animaux supérieurs, mais bien des forces de redressement qui, chez l'homme, sont en même temps des forces modelantes. Il y a réellement une différence entre les forces opposées par la singe à la pesanteur, lorsqu'il marche debout, et celles qui chez l'homme structurent dès le début son système osseux et qui ne sont pas d'origine terrestre. Il est réellement impossible, si l'observation du squelette humain est correcte, de se borner à décrire séparément les os, en les comparant à ceux des animaux supérieurs. Quand on perçoit le caractère dynamique de la structure

du squelette humain que l'on ne retrouve nulle part dans les règnes naturels de la terre, on peut dire qu'ici interviennent d'autres forces que l'on doit, dans le parallélogramme, combiner à celles d'origine terrestre. Là prennent naissance des résultantes que nous ne pouvons pas trouver en tenant compte uniquement de ce qui existe extérieurement à l'homme. Il s'agira donc d'observer correctement ce saut de l'animal à l'homme. C'est seulement alors qu'il nous sera possible de trouver l'origine de la maladie, non seulement chez l'homme mais aussi chez l'animal. Je ne peux vous donner ces éléments que peu à peu, mais ils nous permettront par la suite d'en tirer un riche enseignement.

À présent, en relation avec ce qui précède, passons du système osseux au système musculaire. Celui-ci manifeste dans sa nature une différence essentielle : à savoir qu'au repos la réaction du muscle est alcaline si l'on tient compte de son activité chimique ordinaire. Cependant il serait plus exact de dire : une réaction de tendance alcaline, car, dans le muscle, elle est moins prononcée. De même dans le muscle actif apparaît une réaction de tendance acide peu marquée. Considérez maintenant que le muscle, de par son appartenance au métabolisme, est constitué en principe des substances terrestres que l'homme absorbe. Mais lorsque l'homme devient actif, ce qui

appartenait en propre au métabolisme est de plus en plus nettement dépassé ; le muscle devient alors le siège de transformations qui sont au métabolisme ordinaire l'équivalent des forces qui structurent le système osseux de l'homme. Ces forces, qui chez l'homme se combinent à celles de la nature extérieure, doivent être mises en parallèle avec celles qui modifient le chimisme terrestre du métabolisme. Nous avons ici, agissant dans la mécanique et la dynamique terrestres, quelque chose qui n'existe pas sur ce plan purement terrestre. Dans la chimie terrestre du métabolisme intervient une chimie non terrestre qui provoque d'autres réactions que celles que l'on voit naître uniquement sous l'influence du chimisme terrestre.

Ces considérations, d'une part structurales, d'autre part qualitatives, constituent un point de départ pour une véritable connaissance de l'être humain. On pourra ainsi retrouver le chemin vers les conceptions perdues, chemin dont on a manifestement besoin si l'on ne veut pas en rester à une définition purement formelle de la maladie, ce qui ne sert pas à grand-chose dans la pratique. Car, songez-y, il se pose une question capitale, à savoir que nous n'avons en réalité pour agir sur l'organisme humain perturbé, que des moyens terrestres pris dans l'entourage de l'homme. Mais il y a dans l'homme des processus non terrestres ou,

tout au moins, des forces qui rendent ceux-ci non terrestres. On en arrive à la question : comment pourrions-nous, en partant de la réaction entre l'organisme malade et son entourage terrestre, provoquer le passage de l'état de maladie à celui de santé ? Comment pouvons-nous faire appel à cette interaction de manière à influencer également ces forces vives de l'organisme humain, forces qui ne découlent pas du domaine auquel nous empruntons nos médicaments, même s'il s'agit de prescriptions diététiques, etc.

Vous voyez à quel point ce qui peut conduire finalement à une certaine thérapeutique est intimement lié à une véritable compréhension de l'être humain. Pour parvenir à la solution de ce problème, je suis intentionnellement parti de ce qui différencie l'homme de l'animal, bien qu'il soit facile de me faire l'objection – et je la réfuterai ultérieurement – que les animaux également tombent malades et éventuellement les plantes ; n'est-on pas tout récemment allé jusqu'à parler de maladie des minéraux ? On pourrait en déduire que précisément pour la maladie, l'homme ne devrait pas être distingué de l'animal. On finira bien par s'apercevoir de cette différence lorsque l'on verra combien, à la longue, le médecin profite peu de ces recherches faites sur l'animal en vue d'améliorer la thérapeutique humaine. Il est certes possible d'obtenir certains résultats dans la

guérison des hommes en expérimentant sur les animaux et nous verrons plus tard quelle en est la raison, mais seulement lorsque l'on se rend clairement compte de la différence fondamentale existant, jusque dans les moindres détails, entre l'organisation humaine et celle de l'animal. C'est pourquoi il importera de préciser la signification que peut avoir l'expérimentation animale pour le progrès de la médecine.

Ensuite, je voudrais vous faire remarquer que lorsque l'on tient compte, comme nous le faisons, des forces extra-terrestres, on fait bien plus puissamment appel à la personnalité humaine que lorsqu'on se borne à respecter des règles soi-disant objectives, des lois naturelles objectives. L'important sera d'orienter la médecine dans un sens intuitif et d'arriver à développer des facultés nous permettant de nous faire une idée de l'organisme humain, de l'organisme individuel de l'homme et de sa prédisposition à la santé ou à la maladie, à partir de la simple observation des formes. Cette éducation intuitive de l'aptitude à observer les formes devra, à l'avenir, jouer un rôle de plus en plus important dans l'évolution de la médecine.

Toute cette introduction n'a d'autre prétention que de vous orienter. Ce que j'ai voulu montrer aujourd'hui, c'est que la médecine doit réapprendre à se tourner vers ce qui ne peut être atteint par la

chimie ou par l'anatomie comparée ordinaire, vers ce qui ne peut être atteint que lorsqu'on considère les faits du point de vue de la Science Spirituelle. À ce propos, on est sujet de nos jours encore à toutes sortes d'erreurs. On s'imagine que spiritualiser la médecine consisterait à remplacer des remèdes matériels par des moyens spirituels. Mais si légitime que cela puisse être dans certains domaines, ce serait totalement illégitime dans l'ensemble. Car ce qu'il faut avant tout, c'est reconnaître par des méthodes spirituelles quel principe de guérison peut se cacher dans un remède matériel. C'est donc essayer de reconnaître la valeur d'un médicament matériel à l'aide de la Science Spirituelle. Tel sera notre propos dans la partie de ce cours que j'ai intitulée : recherche des possibilités de guérison grâce à la connaissance des relations entre l'homme et le reste du monde.

Je voudrais que les indications spéciales que j'aurai à donner sur certains processus de guérison soient aussi solidement fondées que possible et, qu'en présence de chaque maladie particulière, vous puissiez grâce à elles, vous faire une idée claire des rapports qui existent entre le processus dit anormal qui est forcément un processus naturel lui aussi, et les processus dits normaux qui, eux aussi, ne sont rien d'autre que des processus naturels. Car, soit dit en passant, chaque fois que surgit la question fondamentale d'expliquer

comment les processus morbides sont également des processus naturels, on cherche le plus rapidement possible à éluder la question. Ainsi, j'ai trouvé intéressante l'indication de Troxler qui professait à Berne dès la première moitié du dix-neuvième siècle, lequel disait qu'il fallait étudier la «normalité» de la maladie, et que l'on serait ainsi conduit à admettre l'existence d'un autre monde lié au nôtre dans lequel il ne pourrait s'introduire que par des passages défendus^[12]. Il pensait que cela permettrait de découvrir quelque chose au sujet des phénomènes morbides. Imaginez – ceci dit de façon très schématique – un monde à l'arrière-plan du nôtre, dont les lois contiendraient des éléments parfaitement légitimes, et provoqueraient chez nous des manifestations morbides. Et, par certains trous de communication, ce monde s'introduirait dans le nôtre, et ces lois, valables dans l'autre, provoqueraient des ravages chez nous. C'est dans ce sens que cherchait Troxler et bien qu'il se soit souvent exprimé sans clarté ni précision, on remarque cependant qu'il avait choisi une voie qui eut permis un certain assainissement des sciences médicales.

Je cherchais un jour à Berne avec un ami à savoir comment Troxler, qui y avait enseigné, avait été jugé par ses collègues, ce que l'on avait fait de son impulsion. Nous consultâmes alors un lexique contenant de nombreuses indications sur l'histoire

de cette université. Nous n'y trouvâmes que la mention des nombreuses querelles dont Troxler aurait été la cause ! C'est tout ce que l'on avait retenu de lui et nous n'y trouvâmes rien sur la portée de son activité scientifique.

Je me suis ainsi borné aujourd'hui à vous donner quelques indications et je vous prie instamment de noter vos desiderata d'ici à demain ou après-demain, afin que je puisse combiner ce que j'ai personnellement projeté avec ceux-ci. Je pourrai alors seulement, à partir de vos souhaits, donner à ce cycle la forme adéquate. N'hésitez pas je vous prie, à me soumettre de nombreuses questions.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

22 mars 1920

Le cœur, organe de compensation entre le pôle inférieur et le pôle supérieur. Polarité de l'organisme. L'hystérie, expression de la prédominance du métabolisme et la neurasthénie, expression de la prédominance du neurosensoriel. Tuberculose et prédisposition aux infections. Signification des symptômes isolés.

En partant des considérations d'hier nous progresserons dans la connaissance de l'être humain en attirant l'attention sur certaines polarités qui se manifestent en lui. Hier nous avons été amenés à associer dans un parallélogramme les forces de pesanteur de l'animal à d'autres forces de direction verticale. Nous avons ensuite établi un parallèle avec les processus de la réaction musculaire. En développant ces considérations, fruits de l'étude du système osseux et musculaire de l'homme, en s'appuyant sur les résultats que peut nous donner l'expérience actuelle, il nous sera sans doute possible de dégager des enseignements plus significatifs pour l'étude de la médecine que ceux qui ont prévalu jusqu'à présent. Cependant la liaison sera particulièrement difficile à réaliser

entre la connaissance de l'homme et les notions nécessaires à l'élaboration d'une médecine à partir de l'étude du cœur. Autrement dit : ce qui, dans les muscles et les os n'apparaissait encore que comme une tendance, se révélera dans sa plénitude à l'étude du cœur. Car, quelle est l'idée – provisoirement envisagée – que l'on se fait habituellement du cœur ? On admet qu'il est une sorte de pompe qui envoie le sang dans les différents organes. On a également imaginé toutes sortes de modèles mécaniques fort intéressants, destinés à expliquer le fonctionnement de cette «station de pompage» cœur. Ces constructions mécaniques sont cependant en contradiction formelle avec les données de l'embryologie, ce dont on ne s'est pas aperçu. La science usuelle ne s'est même pas donné la peine de mettre en doute l'exactitude de ces théories ou tout au moins de les contrôler. Provisoirement je me contenterai d'esquisser des idées, quitte à en apporter peu à peu la confirmation dans les jours suivants. Ce cœur n'est absolument pas – cela doit retenir toute notre attention – ce que l'on pourrait appeler un organe actif. Car l'activité cardiaque n'est pas une cause mais une conséquence. Cette phrase, vous ne la comprendrez qu'en tenant compte de la polarité existant dans l'organisme humain entre, d'une part les activités en rapport avec l'absorption des aliments, leur transformation et leur passage dans le sang et, d'autre part, les processus

respiratoires. Il faut considérer le courant alimentaire comme ascendant et venant à la rencontre de l'air inspiré. Si vous examinez les processus en jeu avec toute l'attention requise, – il suffit réellement de les observer attentivement – vous vous apercevrez qu'une certaine opposition se manifeste entre les processus respiratoires et les processus digestifs pris dans leur ensemble. Il apparaît une compensation. Là, deux courants cherchent à se rencontrer, à se combiner. On pourrait exprimer cela différemment, mais avec le temps nous arriverons à nous comprendre de mieux en mieux. Un processus d'échange prend naissance entre les substances alimentaires liquéfiées et l'élément gazeux absorbé par le poumon. Ce processus peut être étudié avec rigueur. Il est le résultat d'une interaction de forces. Les éléments constitutifs de ce processus d'échange se rencontrent et s'accumulent dans le cœur avant cette interaction. Le cœur apparaît comme un ouvrage de retenue entre, d'une part ce que je nommerai les activités inférieures de l'organisme : l'absorption et la transformation des aliments et, d'autre part, les activités supérieures. Parmi ces dernières la respiration occupe la situation la moins élevée. Un barrage, un ouvrage de retenue est intercalé et l'activité du cœur – cela est important – est le résultat du jeu de forces entre le courant alimentaire et l'air venu de l'extérieur. Tout ce qui se manifeste dans le cœur,

tout ce qu'on peut y observer, doit être considéré comme une conséquence et provisoirement sous son aspect mécanique.

Une heureuse tentative – mais sans plus – avait été faite pour saisir cette activité mécanique du cœur par un médecin autrichien, le docteur Karl Schmidt. Celui-ci, habitant le nord de la Styrie, était l'auteur d'une publication dans le numéro 15 de la «Wiener medizinische Wochenschrift» de 1892 intitulée : «Sur la contraction cardiaque et la courbe du pouls». Il n'y a pas grand-chose dans cette publication, mais il faut néanmoins reconnaître qu'il y a au moins une personne que la pratique médicale a conduit à ne pas considérer le cœur comme une pompe mais comme un ouvrage de retenue. Schmidt considère tout le processus du mouvement et de la pulsation cardiaque en le comparant à ce qui se passe dans un béliet hydraulique, lequel est mis en mouvement par le courant. C'est en cela que réside la justesse des explications de Schmidt. Mais en considérant l'activité cardiaque comme le résultat de la rencontre de ces deux courants – je peux les nommer symboliquement ainsi – du courant liquide et du courant gazeux, on n'envisage que l'aspect mécanique du processus. Car, en fin de compte, qu'est-ce que le cœur ? Finalement il est un organe des sens, même si cette activité sensorielle du cœur n'atteint pas notre conscience

et appartient au domaine du subconscient. Ainsi, le cœur est tout de même là pour que les activités supérieures puissent percevoir les inférieures. Tout comme vous percevez les couleurs extérieures avec vos yeux, vous percevez à l'aide du cœur, quoique dans la profondeur de l'inconscient, ce qui se passe dans la partie inférieure de votre organisme. Le cœur est un organe de perception interne. C'est sous cet angle qu'il faut le considérer.

On ne comprend réellement la polarité dans l'homme, que lorsque l'on sait que ce qui importe c'est la dualité de sa structure, permettant à son pôle supérieur de percevoir l'inférieur. Il faut dire aussi que la compensation entre le pôle inférieur, celui que nous avons décrit comme le lieu de l'absorption et de la transformation de la nourriture d'une part, et la respiration de l'autre, s'accomplit de façon rythmique. Nous reparlerons encore de nos activités rythmiques. Nous devons considérer l'activité neuro-sensorielle, tout ce qui a trait aux perceptions extérieures et à leur retentissement interne, à leur transformation par l'activité nerveuse, comme intimement mêlée à l'activité respiratoire, comme en faisant partie. Vous avez ainsi, constituant l'un des pôles de l'organisme humain, tout l'ensemble des activités respiratoires et neuro-sensorielles. Si d'autre part, vous englobez tout ce qui est ingestion des aliments et leur transformation, tout ce qu'on

appelle communément le métabolisme, vous avez l'autre pôle des activités de l'organisme humain. Le cœur est principalement l'organe dont les mouvements observables traduisent le processus de compensation entre le haut et le bas, l'organe de perception psychique ou, mieux dit de perception sub-psychique, réalisant la liaison entre ces deux pôles de l'organisme humain. En fonction de ce principe vous pouvez étudier tout ce que vous enseignent l'anatomie, la physiologie et la biologie, c'est ainsi seulement que la lumière commencera à se faire dans la compréhension de l'organisme humain. Tant que vous ne ferez pas la distinction entre ces deux éléments – le supérieur et l'inférieur – éléments mis en rapport par le cœur, il vous sera impossible de comprendre l'homme, car il existe une différence fondamentale entre ce qui se passe dans l'organisation supérieure et dans l'organisation inférieure de l'homme.

On pourrait dire tout simplement : tout ce qui se passe en bas a son négatif, son contretype en haut. On trouve toujours en bas le négatif de tout ce qui se passe en haut.

Il est important cependant d'envisager qu'il n'y a pas à proprement parler, de compensation matérielle entre le haut et le bas, mais une équivalence. Il faut toujours être en mesure d'établir le rapport correct entre les éléments du haut et ceux du bas, et ne pas vouloir établir une

liaison matérielle. Prenons un exemple simple : nous trouverons le contretype de l'envie de tousser et de la toux – dans la mesure où celles-ci appartiennent au pôle supérieur – au pôle inférieur sous forme de diarrhée. Nous trouvons toujours en bas l'image en miroir de ce qui est en haut. Et nous n'arriverons à bien comprendre l'homme qu'en tenant compte de ces rapports dont nous retrouverons d'autres exemples ultérieurement.

Il n'y a pas, entre le haut et le bas, une simple correspondance abstraite ; il existe dans l'organisme sain une interdépendance étroite entre le supérieur et l'inférieur. Cette interdépendance entraîne obligatoirement dans l'organisme sain, pour n'importe quelle activité supérieure – qu'elle dépende de la respiration ou de l'appareil neuro-sensoriel – une activité inférieure correspondante devant s'effectuer en parfaite harmonie avec la supérieure. Ainsi, une irrégularité apparaîtra immédiatement, pour peu que vienne à prédominer, à prendre le dessus, une activité inférieure faisant trop intensément appel à la supérieure, ou, au contraire, lorsqu'une activité supérieure deviendra trop forte pour celle qui lui correspond en bas. Cela nous amènera ultérieurement à une véritable compréhension du concept de maladie. Il est nécessaire que les activités supérieures conservent avec les inférieures un certain rapport, qu'elles

s'assujettissent mutuellement, qu'elles soient orientées les unes par rapport aux autres ; il existe là une orientation bien précise. Bien qu'individuelle, cette orientation du déroulement de l'ensemble des processus supérieurs face à celui de l'ensemble des inférieurs, est bien précise.

À présent, il faut que nous fassions la liaison entre l'organisme fonctionnant sainement, dans lequel haut et bas s'équilibrent, et l'organisme malade. Considérons les premières manifestations morbides au niveau de ce que Paracelse appelait l'Archée, de ce que nous appelons le corps éthérique – nous pourrions dire aussi de ce qui se manifeste sur le plan fonctionnel – nous pouvons déjà parler d'une certaine polarité, mais d'une polarité comportant en soi la non-équivalence, l'irrégularité. Celle-ci prend naissance de la manière suivante :

Supposez qu'au pôle inférieur, dans la région de l'ingestion des aliments, dans l'appareil digestif au sens large, prédominent les forces propres aux substances alimentaires, forces que le laboratoire met en évidence dans les aliments. À l'état normal, le pôle supérieur doit triompher de ces forces, car à l'intérieur de l'organisme ne doivent se manifester aucune chimie, aucune dynamique extérieure. Mais il peut arriver que le pôle supérieur ne soit pas assez fort dans son équivalence pour abolir complètement ce qui vient de l'inférieur, pour le

«cuire», nous pourrions dire aussi pour l'éthériser à fond. Un processus étranger appartenant au monde extérieur et qui n'a pas droit de cité à l'intérieur de l'organisme, s'y manifeste alors. Au début, un tel processus n'intéresse pas la totalité du corps physique, il se cantonne au plan fonctionnel, à l'éthérique, à l'Archée. Pour qualifier un certain aspect de cette irrégularité nous pouvons choisir un terme courant, celui d'hystérie. Nous pouvons choisir ce terme d'hystérie – nous verrons ultérieurement qu'il n'est pas mauvais – pour désigner cette tendance du métabolisme à devenir trop indépendant. Les manifestations hystériques, dans le sens plus étroit du terme, ne sont rien d'autre en fait qu'une irrégularité du métabolisme poussée à l'extrême. En réalité, même dans les symptômes sexuels de l'hystérie, nous n'avons pratiquement rien d'autre que des irrégularités du métabolisme, des processus de nature extérieure qui ne devraient pas se manifester à l'intérieur de l'organisme, des processus dont le pôle supérieur est incapable de venir à bout. Telle est une des polarités.

De telles manifestations de caractère hystérique consistent en un excès d'intensité de processus extérieurs à l'homme au niveau du pôle inférieur. Mais une irrégularité similaire peut prendre naissance quand le processus supérieur ne s'accomplit pas correctement, quand celui-ci

sollicite trop intensément l'organisation supérieure. Il est le négatif des processus inférieurs, il sollicite trop intensément l'organisation supérieure, et s'éteint avant de s'associer à l'inférieure à travers le cœur. Il est ainsi trop spirituel, ou si l'on peut dire, trop organiquement intellectuel. Tel est l'autre pôle de cette irrégularité : la neurasthénie. Il est nécessaire de bien saisir ces deux types d'irrégularités encore fonctionnelles. Ce sont des troubles qui se manifestent, les uns en haut, les autres en bas. Il faudra que l'on comprenne peu à peu comment la polarité de l'organisme humain cède à l'une ou l'autre de ces carences. Ainsi la neurasthénie consiste en un fonctionnement du pôle supérieur sollicitant trop intensément l'organisation supérieure ; ce qui devrait, grâce à l'entremise du cœur, s'accomplir en bas, s'achève déjà en haut. Cette activité qui devrait être retenue et transmise par le cœur ne descend pas dans le courant inférieur. Vous voyez qu'il est important, bien plus important d'observer la physionomie de la maladie, que d'observer à l'autopsie les organes devenus défectueux. Car les lésions que l'on observe à l'autopsie ne sont que des conséquences. L'important est de saisir tout le tableau de la maladie, sa physionomie. Celle-ci vous révélera toujours un aspect tendant soit vers la neurasthénie, soit vers l'hystérie. Il faut évidemment prendre ces deux termes dans leur

sens le plus large et non dans leur signification usuelle.

Lorsque l'on s'est fait une juste idée de cette interaction entre le haut et le bas, on peut arriver à voir que ce qui ne se manifeste primitivement que sur le plan fonctionnel – nous dirions aussi dans l'éthérique – saisit alors l'organique, le physique, en condensant en quelque sorte ses forces. Ce qui n'était primitivement qu'une note hystérique prend la forme d'une lésion du bas de l'organisme. De même, au pôle opposé, ce qui était tendance neurasthénique, peut prendre la forme d'une affection du cou ou de la tête. Il est capital pour l'avenir de la médecine d'étudier ces manifestations hystériques ou neurasthéniques primitivement fonctionnelles, lesquelles s'impriment ultérieurement dans le physique. Tous les troubles digestifs et d'une façon plus générale tous les troubles des processus abdominaux sont, si l'on peut dire, la conséquence d'une hystérie devenue organique. Mais ce qui se passe ainsi dans une partie de l'organisme retentit à son tour sur tout l'organisme. On ne doit pas oublier que ces troubles retentissent sur l'organisme dans son ensemble.

Imaginez maintenant une manifestation de type hystérique qui, si l'on pouvait l'observer sur le plan fonctionnel, n'y deviendrait pas apparente. Il arrive effectivement qu'un tel processus ne se manifeste

pas. Le corps éthérique l'imprime immédiatement dans le corps physique. Cela ne se manifeste pas non plus de façon évidente dans les organes abdominaux bien qu'y étant présent. Il y a ainsi dans les organes abdominaux comme l'empreinte d'un sceau, l'empreinte de l'hystérie. S'étant imprimée dans le corps physique, cette manifestation ne se traduit pas sur le plan psychique sous forme d'hystérie, mais la tendance n'est pas non plus assez forte pour entraîner une affection physique manifeste. Elle est cependant assez forte pour réagir sur l'organisme dans son ensemble. Fait surprenant, nous observons alors un état qui flotte, si j'ose dire, entre la maladie et la santé, qui retentit du bas sur le haut, qui contamine en quelque sorte le haut et se manifeste dans son négatif. Ce processus dans lequel la première conséquence physique apparaît à un niveau habituellement réservé aux irrégularités de type neurasthénique, ce processus ouvre la voie à la tuberculose. Voilà un enchaînement intéressant. La prédisposition à la tuberculose est le retentissement de ces activités du pôle inférieur sur le supérieur. Ce phénomène remarquable, dans lequel un processus inférieur incomplet retentit sur le pôle supérieur entraîne la prédisposition à la tuberculose. On ne saurait trouver de remède rationnel à la tuberculose sans remonter à ses causes originelles dans l'organisme humain. L'apparition de parasites dans l'organisme n'est

qu'une conséquence de cette prédisposition originelle dont je viens de parler. Cela ne contredit pas le fait que la tuberculose puisse être contagieuse lorsque les prédispositions nécessaires existent, mais il faut évidemment qu'elles existent. C'est un fait que cette prédominance des activités inférieures est malheureusement très répandue dans l'humanité actuelle, d'où la prédisposition si générale de nos jours à la tuberculose^[13].

La notion de contagion reste néanmoins valable dans ce domaine, car un tuberculeux gravement atteint exerce toujours une influence sur son entourage. Et, quand on se trouve dans l'ambiance où vit un tuberculeux, ce qui n'est habituellement que conséquence peut, à son tour, devenir cause. J'essaie toujours de faire saisir le rapport existant entre une maladie primaire et une contamination par l'analogie suivante : supposez que dans la rue je rencontre un ami dont les relations ne me sont pas particulièrement proches. Il est triste, avec raison car il vient de perdre un ami avec lequel je ne suis moi-même pas spécialement lié. Mais du fait que je le rencontre, qu'il me raconte ses peines, je m'attriste. Mon ami est devenu triste par une cause directe, moi je le suis devenu par contagion. Il n'en est pas moins vrai que seuls nos rapports mutuels créent les conditions de la contagion. Ainsi les deux notions : affection primaire et contagion sont justifiées et ceci tout spécialement

pour la tuberculose. On devrait seulement exploiter ces notions de façon rationnelle. Il arrive que les sanatoriums soient de véritables couveuses pour la tuberculose. Si déjà l'on veut parquer le tuberculeux dans des sanatoriums, on devrait dans la mesure du possible les démolir périodiquement et les remplacer par d'autres. Après un certain temps ces établissements devraient être supprimés. Car les tuberculeux ont la particularité de présenter la plus grande prédisposition à la contagion. Cela signifie qu'une affection éventuellement guérissable risque de s'aggraver au contact d'un tuberculeux gravement atteint. Ma seule intention était d'indiquer ce qu'est en réalité la tuberculose.

La tuberculose nous montre de façon exemplaire l'interaction des différents processus de l'organisme humain. Ces processus se déroulent conformément à la polarité entre le haut et le bas, opposés l'un à l'autre comme l'image négative à la positive. En présence d'une telle constitution de l'organisme, nous pouvons étudier l'évolution de la maladie en observant les manifestations les plus apparentes de la période prétuberculeuse.

Considérons les symptômes les plus courants de la prétuberculose, par exemple la toux ou encore les douleurs cervicales et thoraciques, éventuellement celles des membres. Nous

constaterons aussi une certaine asthénie et des sueurs nocturnes.

Qu'expriment tous ces symptômes ? Ils traduisent en réalité l'irrégularité des actions réciproques dont j'ai parlé plus haut. Mais ils traduisent également la lutte de l'organisme contre les causes profondes. Commençons par un fait simple, nous en viendrons aussi aux plus complexes, et considérons la toux ; il n'est certainement pas bon de la combattre à tout prix, en toutes circonstances. Il peut même être nécessaire de la provoquer. Lorsque l'organisation inférieure ne peut plus être contrôlée par l'organisation supérieure, la toux peut apparaître comme une réaction saine de l'organisme cherchant à s'opposer à la pénétration de certains éléments habituellement absorbés. Supprimer la toux à tout prix peut dans certaines circonstances être un mal, en ouvrant la porte à certaines nuisances. Le malade tousse parce qu'il se trouve momentanément dans un état ne lui permettant pas de supporter ces nuisances qu'il cherche à éliminer. La propension à la toux est le signe qu'il se passe quelque chose dans l'organisme, qu'il lui est nécessaire de refouler les assaillants qu'il tolérerait parfaitement en temps normal.

Les autres manifestations dont nous avons parlé sont également des processus de défense de l'organisme contre cet envahissement ascendant

que nous observons dans la prétuberculose. Les douleurs du cou et des membres sont le signe que l'organisme ne laisse pas s'accomplir ces processus du pôle inférieur dont le supérieur ne peut venir à bout. Là aussi il serait bon, lorsque la prédisposition à la tuberculose est diagnostiquée à temps, de provoquer la toux, de provoquer ces symptômes y compris une certaine fatigue. C'est possible, ainsi que nous le verrons, grâce à un certain régime. L'amaigrissement n'est, lui aussi, qu'un moyen de défense, car, ce qui se passe lorsqu'on ne maigrit pas, correspond vraisemblablement à ce dont l'organisation supérieure est incapable de triompher. C'est pourquoi l'organisme se défend par l'amaigrissement, afin d'éliminer ce dont il ne peut momentanément pas venir à bout.

Il est extrêmement important d'étudier cela dans le détail et de ne pas soumettre, sans chercher plus loin, une personne qui maigrit à une suralimentation, car cet amaigrissement peut être salulaire en regard de ce qui se passe momentanément dans l'organisme.

Chez le prétuberculeux les sueurs nocturnes sont particulièrement significatives. Elles sont l'expression d'une activité dont l'organisme se décharge pendant le sommeil et qu'il devrait normalement accomplir le jour, en pleine conscience psycho-spirituelle. Ce qui devrait avoir

lieu le jour, pendant la veille, n'est pas accompli et cherche à s'exprimer pendant la nuit. Cette manifestation est à la fois une conséquence et une réaction de défense. Tandis que l'organisme est déchargé de son activité spirituelle, il accomplit l'activité qui se traduit par les sueurs nocturnes.

Pour saisir toute la portée de ce fait, il est nécessaire de savoir que tous les processus d'excrétion, y compris la sudation, sont en rapport étroit avec l'ensemble des activités psychiques et spirituelles. Les processus constructifs, les processus vitaux ne sont en fait que la base de l'inconscient. Tout ce qui correspond à l'état de veille, aux activités conscientes psycho-organiques est en rapport avec les processus d'excrétion. De même, notre pensée ne correspond pas à des activités d'élaboration du cerveau, mais à des processus d'élimination, de déconstruction. Les sueurs nocturnes sont ainsi un processus d'élimination qui, en temps normal, devrait être le corollaire des activités psychiques et spirituelles. Mais du fait de la mauvaise harmonisation entre le haut et le bas, l'organisme réserve ce travail pour la nuit pendant qu'il est déchargé des activités psycho-spirituelles.

Vous voyez ainsi comment une étude consciencieuse de la croissance et du devenir de l'organisme sain et de l'organisme malade nous

apprend qu'il existe des actions réciproques entre les symptômes morbides.

L'amaigrissement est un symptôme morbide, mais pour la tuberculose débutante il est un corollaire et il existe une organisation idéale des manifestations morbides. L'une est ainsi en quelque sorte le corollaire de l'autre. En conséquence, il est parfaitement rationnel – pour en rester à la tuberculose – de provoquer certaines réactions que l'organisme susciterait dans d'autres circonstances, de lui venir en aide lorsqu'il est défaillant en faisant suivre une maladie par une autre que l'on provoque. Les anciens disaient : être médecin comporte en soi un danger, le médecin ne doit pas seulement être en mesure de chasser les maladies mais aussi de les provoquer. Ainsi les anciens, qui du fait de leur clairvoyance atavique en savaient bien davantage, voyaient dans le médecin celui qui est capable de guérir, mais aussi celui qui, malveillant, pouvait susciter la maladie. Ceci est la conséquence de la nécessité où il peut se trouver de provoquer certaines maladies en rapport avec d'autres états morbides. Ce sont néanmoins des maladies. Toux, douleurs cervicales et thoraciques, amaigrissement et sueurs nocturnes sont réellement des manifestations morbides ; cependant il faut être capable de les susciter.

Reconnaissons pourtant que lorsqu'on a fait naître de telles maladies, on n'a guéri qu'à moitié et que le malade ne doit pas ensuite être abandonné à son sort ; il est alors nécessaire d'induire l'autre moitié du processus de guérison. Il ne faut pas se borner à provoquer ces réactions de défense mais veiller à conduire l'organisme sur la voie de la guérison. Ainsi, lorsqu'une réaction à une tuberculose, soit naturelle, soit provoquée, a pris naissance sous forme de toux ou de douleurs cervicales, il faut veiller à remettre de l'ordre dans le processus digestif. Celui-ci est souvent le siège d'un ralentissement du transit, de constipation. Il faut alors solliciter ce processus digestif dans le sens d'une exonération, d'une diarrhée. Il est toujours nécessaire, après une toux ou après des douleurs cervicales d'induire un processus de diarrhée. Cela nous invite à ne pas considérer les processus du pôle supérieur isolément, mais à rechercher le plus souvent, en vue de la guérison, ce qui se passe au pôle inférieur, bien qu'il n'existe pas de liaison matérielle mais seulement une équivalence. Il faut avant tout tenir compte de cela.

La fatigue n'est pas seulement un symptôme subjectif, elle est l'expression de la prédominance d'un métabolisme dont le pôle supérieur ne vient pas à bout. S'il est vraiment nécessaire de la provoquer en cas de tuberculose, il faudra, le moment venu, la combattre par l'institution d'un

régime adéquat, d'un régime spécial visant à une intensification du processus digestif ; nous en reparlerons. Ce qui habituellement se digère facilement doit être plus profondément transformé. L'amaigrissement sera combattu ultérieurement par un régime provoquant un dépôt de graisse dans les organes, dans les tissus organiques. Après les avoir précisément provoquées, on combattrait ultérieurement les sueurs nocturnes en invitant le malade à une activité exigeant un effort spirituel, une activité de la pensée qui le fasse transpirer, afin qu'il revienne à une sécrétion sudorale saine.

Vous voyez comment une compréhension juste de l'activité cardiaque, des équivalences entre le haut et le bas, puis des toutes premières manifestations pathologiques sur le plan fonctionnel, au niveau de l'éthérique, sous forme d'hystérie ou de neurasthénie, nous amène à saisir leur expression jusque dans le physique, l'organique. Ainsi l'étude du tableau pathologique dans son ensemble – y compris les facteurs intentionnellement provoqués – nous amènera à diriger le cours de la maladie, à réduire ou même à intensifier certains symptômes pour, le moment venu, réorienter tout le processus vers la santé.

Les conditions sociales constituent évidemment un obstacle à une telle façon de procéder ; la médecine est avant tout un problème social. Par ailleurs ce sont les malades eux-mêmes qui

opposent le plus de résistance, car ils veulent avant tout être débarrassés de leurs maux. Mais si l'on se borne à écarter de prime abord ce qui les gêne, on les rend souvent beaucoup plus malades qu'ils ne l'étaient. On les rend ainsi beaucoup plus malades, c'est un fait dont il faut tenir compte, et l'on est alors obligé d'attendre d'être à nouveau en mesure de les guérir. Mais alors la plupart du temps ils vous auront quittés ; vous n'en disconviendrez certainement pas !

Pour que l'ensemble du traitement soit valable, il est nécessaire que le médecin garde le contrôle de la convalescence, cela ressort d'une conception saine de l'homme, tant bien portant que malade. Ce sont des notions qu'il faut promouvoir officiellement. À notre époque où les croyances reposent sur l'autorité, il ne devrait pas être difficile, pour peu que le mouvement soit amorcé, de mettre l'accent sur de telles nécessités. Mais pardonnez-moi de vous le dire, ce ne sont pas toujours les malades ou les circonstances qui sont en cause, mais aussi parfois les médecins qui ne trouvent pas opportun de suivre le cours de la maladie et sont satisfaits lorsqu'ils ont écarté quelques symptômes.

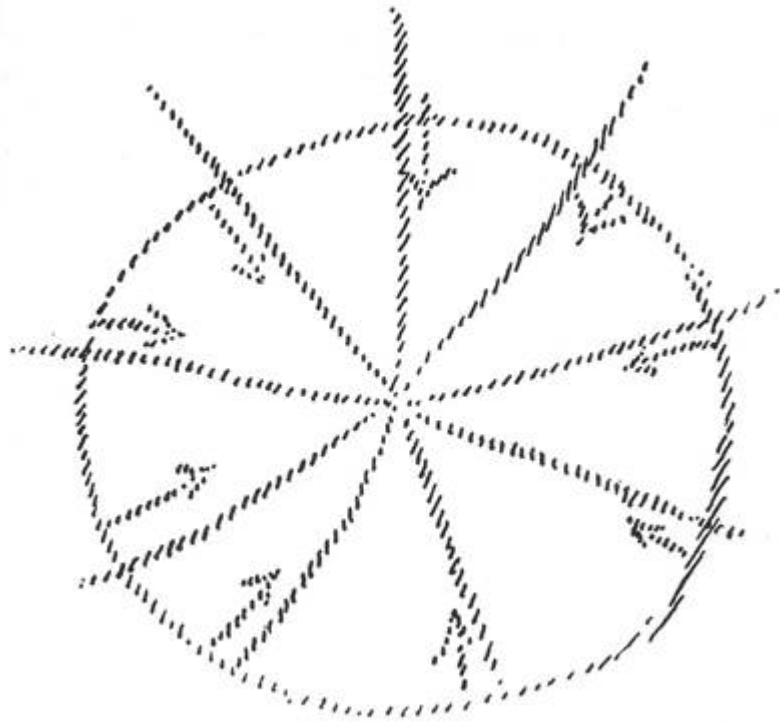
Vous verrez comment peu à peu, l'étude de la situation exacte du cœur dans l'organisme humain nous conduira à saisir l'essence de la maladie. Il faut que vous teniez compte cependant de la

différence radicale entre les activités inférieures, et les supérieures qui leur sont totalement opposées. Notons que ces activités inférieures ont, jusqu'à un certain point, dépassé tout ce qui est chimie extérieure bien qu'elles soient encore apparentées d'une certaine façon à l'activité supérieure toute opposée. Il est extrêmement difficile de bien définir ce dualisme de l'organisme humain car notre langue se trouve pratiquement dans l'impossibilité d'exprimer ce qui est l'opposé des processus physiques et organiques. Même si je dois heurter quelques préjugés chez l'un ou l'autre d'entre vous, j'essayerai de faire comprendre ce qu'est réellement ce dualisme entre les processus du haut et du bas, à l'aide de l'analogie suivante : si vous considérez une substance, sous quelque forme qu'elle se présente à vous, avec ses propriétés, vous êtes en présence de ce qui doit être surmonté par la digestion lorsque cette substance est introduite dans l'organisme. Mais il est possible également d'«homéopathiser» cette substance, de la désagréger, d'abolir sa cohésion. C'est ce qui se produit lorsqu'on dilue la substance d'une façon quelconque, lorsqu'on prépare des doses homéopathiques. Il se passe là quelque chose que notre science saisit mal, tant les hommes inclinent à tout considérer de façon abstraite. C'est pourquoi ils disent, en présence d'une source de lumière, que la lumière se disperse à l'infini, jusqu'à disparaître. Ils disent la même chose de la lumière

solaire. Mais cela n'est pas vrai. Un tel processus ne disparaît jamais à l'infini ; il ne va que jusqu'à une sphère limite et rebondit, la nature de ce qui revient étant différente de celle de ce qui est parti (voir fig. suivante). La nature ne comporte que des phénomènes rythmiques ; il n'en est pas se propageant à l'infini ; il n'existe que ce qui revient rythmiquement sur soi-même.

Cela est valable aussi bien pour les dispersions qualitatives que pour les dispersions quantitatives. Lorsque vous commencez à diviser une substance, celle-ci possède au départ certaines propriétés. Ces propriétés ne décroissent pas indéfiniment mais, arrivées à un certain point elles «rebondissent», elles se transforment en leur contraire.

C'est également sur ce rythme que repose l'opposition entre notre organisation inférieure et la supérieure. Notre organisation supérieure «homéopathise» ; elle est en un certain sens l'opposé, le contretypé, le négatif des processus digestifs habituels.



Ainsi, lorsque le pharmacien prépare une dilution homéopathique, on pourrait dire qu'il transforme des propriétés en rapport avec l'organisation inférieure, en propriétés en rapport avec l'organisation supérieure. C'est là un rapport interne fort intéressant dont nous reparlerons les jours prochains.

TROISIÈME CONFÉRENCE

23 mars 1920

Nécessité d'un pont entre la pathologie et la thérapeutique. L'homme triparti. Nerfs sensitifs et moteurs. Suggestion et hypnose. Rapports entre les remèdes et l'homme. La plante et ses métamorphoses. Adaptation et régénération. Forces modelantes et fonctions psycho-spirituelles de l'homme. Vers une véritable psychologie. Évolution ascendante et descendante. Hémogénèse et lactogénèse.

Les questions que vous m'avez posées seront traitées tout au long de mon exposé ; certaines d'entre elles se répétant, il est évidemment nécessaire de les grouper et de n'y répondre qu'après avoir suffisamment préparé le terrain. En conséquence, mon exposé d'aujourd'hui s'efforcera de créer une base à nos études ultérieures, ceci en fonction de vos desiderata.

Notre première étude, vous l'avez vu, est partie de considérations sur la forme et la fonction interne du système osseux et musculaire. Hier nous avons fait un pas de plus en abordant, à titre d'exemple, l'observation de processus pathologiques et les nécessités qu'implique la

thérapeutique, en partant de la circulation sanguine et du cœur.

Aujourd'hui, je voudrais vous donner des notions de base sur les possibilités offertes à la thérapeutique par une étude approfondie de l'être humain. Nous aborderons des domaines plus particuliers par la suite mais je voudrais les faire précéder de considérations plus générales.

Si vous vous représentez ce que sont en réalité les études médicales actuelles, vous verrez, dans l'ensemble, la pathologie et la thérapeutique être étudiées chacune de leur côté, sans relation claire entre elles. En thérapeutique surtout, la méthode empirique est la seule ayant droit de cité. Cette discipline ne comporte pratiquement rien de rationnel qui permette de dégager des principes pour la pratique. Nous savons que cette carence de la pensée médicale a conduit, au dix-neuvième siècle, au nihilisme médical qui a fait école. Celui-ci mettait tout l'accent sur le diagnostic, était satisfait lorsqu'il avait reconnu une maladie et se montrait fort sceptique vis-à-vis d'une conception rationnelle de la guérison. Cependant, une attitude vraiment logique de la médecine exigerait que le diagnostic ouvre la voie à la thérapeutique. Entre la pathologie et la thérapeutique il ne doit pas y avoir une simple relation extérieure. La connaissance de la nature de la maladie doit

permettre de se faire dès l'abord une idée du processus de guérison.

Nous sommes ainsi conduits à la question : dans quelle mesure l'ensemble des processus naturels comporte-t-il des processus de guérison ? On cite fréquemment une très intéressante parole de Paracelse : «Il est nécessaire que le médecin se laisse instruire par la nature». Mais on ne peut pas dire que les études récentes sur Paracelse en aient tiré grand profit ; cela eut impliqué la faculté de surprendre les secrets de guérison recelés par la nature. Certes, des tentatives de ce genre se font jour lorsque la nature elle-même trouve une solution à des processus morbides. Cela ne s'observe qu'exceptionnellement, quand la nature remédie à des lésions déjà existantes alors qu'une véritable observation de la nature exigerait l'étude des processus normaux. Ainsi se pose la question de savoir s'il existe une possibilité d'observation de la nature, de ce que nous appelons ses processus normaux, permettant de dégager des notions sur les modes de guérison. Un problème se pose alors. On ne peut normalement observer de processus de guérison dans la nature que si celle-ci comporte normalement des processus morbides ; on peut se demander si de tels processus morbides existent réellement et s'il est possible d'en déduire des enseignements en vue de la guérison. Une réponse complète à cette question ne pourra être donnée

que peu à peu, mais nous ferons un premier pas vers la solution du problème dès aujourd'hui. Disons dès l'abord que les conceptions médicales actuelles font obstacle à une telle étude. Une telle voie est devenue presque impraticable et il est curieux de constater que la tendance matérialiste du dix-neuvième siècle a complètement méconnu les fonctions du système nerveux dont j'aborderai l'étude à la suite de celle des os et des muscles.

On a peu à peu pris l'habitude de faire endosser au système nerveux tous les processus psychiques ou psycho-spirituels, d'assimiler ces derniers à des phénomènes dont on peut trouver le parallèle dans le système nerveux. Vous savez que j'ai été obligé de m'élever contre cette façon de voir dans mon livre «Des énigmes de l'âme»^[14], en y montrant que seuls les processus de représentation proprement dits sont en rapport avec le système nerveux. Tandis que les processus affectifs sont directement liés aux fonctions rythmiques de l'organisme. L'expérience confirmera largement ces vérités. La science actuelle pense que les processus affectifs n'ont rien à voir de façon directe avec notre système rythmique. Ce ne serait que dans la mesure où les fonctions rythmiques intéressent le système nerveux que la vie affective s'y accomplirait. J'ai de même montré que toute la vie volontaire est directement liée au métabolisme et ne nécessite pas la médiation du système nerveux.

Ainsi, les processus volontaires ne sont en rapport avec le système nerveux que dans la mesure où nous les percevons. Ce n'est pas un quelconque système nerveux qui met en jeu la volonté, il n'est que l'instrument de la prise de conscience des effets de cette volonté. Tout ce que j'affirme peut être prouvé de façon certaine par les données biologiques, alors que le point de vue opposé, celui qui subordonne toute vie psychique au seul système nerveux est rigoureusement invérifiable. En partant du fait qu'un nerf dit moteur et un nerf sensitif peuvent être sectionnés et ressoudés l'un à l'autre, je serais curieux de savoir comment un esprit sensé peut admettre cette distinction entre nerfs sensitifs et moteurs. Ces derniers n'existent pas et les nerfs que l'on qualifie de moteurs ne sont rien d'autre que des nerfs sensitifs qui perçoivent les mouvements de nos membres, qui perçoivent ce qui s'accomplit dans le métabolisme de nos membres, lorsque nous *voulons*. En réalité, ces nerfs moteurs ne sont que des nerfs sensitifs de perception interne, les autres nerfs sensitifs servant à la perception du monde extérieur.

Il y a là pour la médecine quelque chose d'extrêmement important dont on ne saisira toute la portée que lorsque ces faits seront correctement observés. Car il est difficile de bien saisir des processus morbides, tel celui de la tuberculose qui m'a servi d'exemple hier, en admettant cette

distinction entre les nerfs sensitifs et moteurs. Ainsi, certains chercheurs ont admis que tout nerf possède une conductivité dans les deux sens et pas seulement de la périphérie vers le centre ou inversement du centre vers la périphérie. De même, tout nerf «moteur» serait conducteur dans les deux sens ; cela est nécessaire si l'on veut, en partant du système nerveux expliquer des phénomènes tels que l'hystérie. Ainsi, dès que l'on tient compte de ces faits, il devient nécessaire d'admettre ces propriétés des nerfs, en contradiction totale avec les hypothèses courantes. Ces hypothèses ont fait obstacle à la compréhension de ce que recèle le système nerveux, à la compréhension d'une manifestation telle que l'hystérie, et de ce que les nerfs ne font que percevoir. Il eut été nécessaire d'en tenir compte. Au lieu de cela, on n'a cherché à voir dans l'hystérie qu'une sorte d'ébranlement du seul système nerveux auquel on a attribué toute la responsabilité du processus.

Une telle façon de voir a encore eu d'autres conséquences. Il est indéniable que l'on trouve à l'origine de l'hystérie des facteurs psychiques tels que soucis, désillusions, émotions internes plus ou moins réalisées, conduisant aux manifestations hystériques. Du fait que tout le reste de l'organisme a été séparé de la vie psychique que l'on a mise en rapport direct avec le système

nerveux, on est contraint de tout attribuer à ce dernier. Une telle conception ne coïncide aucunement avec les faits et ne permet pas de mettre le psychisme en rapport avec l'organisme humain dans sa totalité, mais avec le seul système nerveux. On ne relie tout au plus cette vie psychique au reste de l'organisme qu'en inventant des nerfs moteurs qui n'existent pas, en leur prêtant une influence tout à fait hypothétique sur la circulation, etc.

Cette façon de voir a également conduit les gens les plus savants à faire fausse route au sujet de phénomènes tels que la suggestion et l'hypnose. Ainsi, dans un passé relativement récent, des dames hystériques ont induit en erreur et mené par le bout du nez les médecins les plus intelligents et ceux-ci sont tombés dans les pièges que leur ont tendu ces malades en jouant la comédie. Ce qui se passait dans l'organisme leur a totalement échappé. À ce sujet, il est intéressant de raconter une anecdote concernant une erreur dans laquelle est tombé Schleich, bien que dans ce cas ce ne fut pas une femme mais un homme qui était atteint d'hystérie^[15]. Et pourtant Schleich savait habituellement fort bien interpréter de tels faits. Un patient vint un jour le consulter après s'être piqué le doigt avec une plume pleine d'encre, lui déclarant qu'un empoisonnement allait survenir et provoquerait sa mort au cours de la nuit suivante.

En conséquence, il lui demandait de l'amputer du bras. Il est évident qu'en tant que chirurgien Schleich ne pouvait procéder à l'amputation. Il ne pouvait que tranquilliser son patient et faire ce qu'exigeait la situation : procéder au nettoyage de la plaie, etc. Une amputation ne pouvait évidemment pas être envisagée à la suite de la simple déclaration du malade qui croyait devoir être victime d'une infection au cours de la nuit suivante. Le patient alla consulter une autre autorité qui, bien entendu, n'opéra pas non plus. Schleich néanmoins troublé par la chose s'informa dès le lendemain et apprit que son patient était mort dans la nuit, il en conclut : mort par suggestion.

C'était tentant, vraiment très tentant de conclure ainsi : mort par suggestion. Mais une telle conclusion ne résiste pas à un examen basé sur une connaissance profonde de la nature humaine. Un tel diagnostic de mort par suggestion implique une confusion fondamentale entre cause et conséquence. Car, ainsi que le prouva l'autopsie, il n'était pas apparu de septicémie. Il semble que le malade soit en réalité mort pour une raison ayant échappé aux médecins mais qu'un examen plus approfondi eût permis de détecter. Et cette affection causale, siégeant dans la profondeur de l'organisme a provoqué une certaine nervosité chez ce malade, ce pourquoi il s'est piqué le doigt, ce qui

habituellement n'arrive pas lorsqu'on écrit. Tandis qu'il manifestait extérieurement une certaine agitation, ce malade ressentit un léger accroissement de son potentiel de vision intérieure, qui lui révéla de façon prophétique sa mort pour la nuit suivante. Cette mort est sans rapport avec la piqure du doigt. C'est au contraire la mort, tout ce qui la précédait, qui était en réalité la cause de ce qu'il ressentait. Tout ce qui s'est passé n'était en fait qu'une manifestation toute extérieure des causes ayant entraîné la mort. Il ne saurait ici être question de «mort par suggestion». Ce que pensait le malade, ce dont il se plaignait ne pouvait en aucune façon provoquer la mort, due en réalité à des causes plus profondes. Il avait cependant prévu sa mort et interprétait tout ce qui lui arrivait sous cette optique. Cela vous montre combien il faut être prudent dans l'interprétation des processus si compliqués de la nature et qu'on ne saurait se contenter d'explications simplistes.

À présent une question se pose : l'observation au moyen de nos sens et tout ce qui lui est rattaché, est-elle capable de nous donner un point d'appui pour l'étude de ces influences, d'une nature quelque peu différente, que les médicaments doivent exercer sur l'organisme humain ?

Normalement trois sortes d'influences s'exercent sur l'organisme humain : en premier celles qui proviennent des perceptions sensorielles et se

poursuivent au sein du système nerveux. En second, celles qui se manifestent par l'intermédiaire du système rythmique, de la respiration et de la circulation et en troisième lieu celles qui empruntent la voie du métabolisme. Il doit exister une certaine analogie entre d'une part, ces trois fonctions normales et, d'autre part, les rapports anormaux que nous suscitons entre les remèdes empruntés sous une forme quelconque à la nature et l'organisme humain. Cette influence du monde extérieur sur l'organisme nous apparaît le plus clairement au niveau du système nerveux. D'où la question : comment établir une liaison rationnelle entre l'être humain lui-même et la nature extérieure dont nous empruntons les substances ou les processus en vue de la guérison ? Il est nécessaire que nous nous fassions une idée de ces processus d'échanges qui prennent naissance entre l'homme et la nature extérieure qui nous fournit les remèdes. Même une hydrothérapie constitue un moyen thérapeutique emprunté au monde extérieur. Tout ce que nous utilisons est d'origine extérieure et il est absolument nécessaire que nous élaborions une conception rationnelle sur les rapports existant entre l'homme et ce qui lui est extérieur.

Cela nous amène à faire une remarque concernant la structure des études médicales actuelles. Au lieu de former un tout organique,

elles ne sont qu'un agrégat disparate. Bien que le futur médecin commence par étudier les sciences naturelles, l'enseignement ultérieur de la pathologie et de la thérapeutique, en général ou en particulier, ne table pratiquement plus sur les processus de la nature extérieure. Il me semble que ceux qui ont suivi l'enseignement médical actuel doivent en retirer une impression très profonde de carence. Pas seulement une constatation intellectuelle mais un sentiment profond qui se manifeste plus spécialement lorsqu'ils se trouvent confrontés à la pratique ; un sentiment d'insécurité face à la maladie, lorsqu'ils doivent utiliser tel ou tel remède. Une connaissance réelle des relations entre le remède et ce qui se passe dans l'homme est tout à fait rare. Notre propos sera de mettre l'accent sur la nécessité d'une réforme des études médicales découlant de la nature des choses.

Aujourd'hui je voudrais partir d'un exemple vous permettant de saisir de nombreux aspects de cette différence entre les processus humains et ceux de la nature. Je voudrais partir des observations que l'on peut faire chez les animaux inférieurs et dans les plantes pour trouver la voie vers les processus que nous pouvons induire à l'aide de tout ce qui est extérieur à l'homme, que ces éléments appartiennent au règne végétal, animal ou minéral. Nous ne pourrions cependant aborder les caractéristiques des substances purement

minérales qu'à partir de notions tout à fait élémentaires empruntées aux sciences naturelles. Nous pourrions alors étudier ce qui se passe quand par exemple nous introduisons de l'arsenic, du zinc ou tout autre médicament dans l'organisme humain. Mais il faudra tout d'abord montrer que les métamorphoses de la croissance sont très différentes chez l'homme lui-même et dans les autres êtres.

Nous ne pouvons nous dispenser d'y réfléchir. La différence qui apparaît là est d'une signification fondamentale. Observez par exemple une plante qui vous est proche : le robinier pseudoacacia. Si vous coupez les feuilles du pétiole, vous observerez quelque chose d'intéressant : les pétioles se métamorphosent quelque peu, deviennent noueux et se chargent de la fonction foliaire. Une activité intense se manifeste que nous pourrions – ce n'est qu'une hypothèse provisoire – qualifier de force. Cette force se trouve dans toute la plante et se manifeste quand nous empêchons cette dernière d'utiliser les organes formés en vue d'une fonction précise. Ce qui se manifeste ici d'une façon particulièrement intense dans la plante, existe encore sous forme de reste chez l'homme lorsqu'il est empêché d'utiliser un bras ou une main pour une fonction quelconque. Le membre qui subsiste se développe alors, devient plus robuste, plus volumineux, etc. Il faut faire ces rapprochements

car ce sont eux qui ouvriront la voie à des possibilités thérapeutiques.

Dans la nature extérieure à l'homme, de tels processus atteignent une grande ampleur. Voici ce que nous pouvons observer : supposez une plante croissant sur une pente ; il arrive que de telles plantes développent certains pétioles dont le limbe ne se forme pas, il reste absent. Par contre le pétiole se recourbe et devient un organe de soutien (voir fig. suivante).

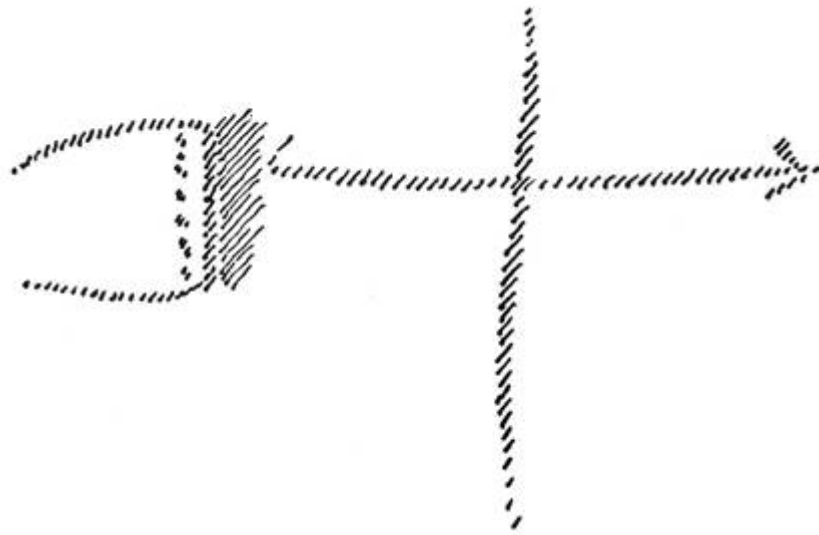


Un tel processus est le signe de l'existence à l'intérieur de la plante, de forces formatrices lui permettant de s'adapter aux conditions de vie environnantes. De telles forces se manifestent d'une façon tout à fait intéressante dans les organismes inférieurs.

Prenez n'importe quel embryon ayant atteint le stade de la gastrulation. Si vous coupez cette

gastrula par le milieu, chaque partie s'arrondira et sera capable de recréer les éléments manquants. Ainsi nous coupons la gastrula en deux et chaque partie se comporte comme se serait comporté le tout. Vous savez qu'une telle expérience peut aussi être réalisée chez certains animaux inférieurs, même chez les vers de terre. On peut chez ces animaux inférieurs procéder à l'ablation de certaines parties qui sont régénérées. Ce que nous avons coupé est reformé à partir de forces formatrices internes. Il est nécessaire d'envisager ces forces formatrices de façon concrète et non hypothétique en se contentant d'admettre l'existence d'une quelconque force vitale. Ces forces formatrices doivent réellement être envisagées de façon concrète. Si l'on observe avec soin ce qui se passe, on constate la chose suivante : lorsqu'à un stade très précoce on ampute un organe par exemple à une grenouille, l'organe amputé est remplacé. Celui dont la pensée est quelque peu teintée de matérialisme dira : il existe dans la plaie une certaine tension provoquant l'apparition de la néoformation. Mais cela n'est pas possible. Si tel était le cas, ce qui apparaîtrait après ablation sous l'influence de cette tension serait la partie existant normalement au voisinage de la plaie dans l'organisme intact. En réalité les choses ne se passent pas ainsi, ce qui est régénéré après l'ablation d'un organe n'est pas ce qui avoisine normalement la plaie, mais ce dont l'organisme a

tout d'abord besoin. Cela peut être observé chez un embryon de grenouille auquel on a sectionné un organe terminal, la queue ou même la tête ou chez d'autres animaux que l'on a privés de leurs antennes. Il est impossible que ce qui se forme ici soit le résultat de ces tensions internes et nous sommes obligés d'admettre que la totalité de l'organisme participe à cette régénération.



Ainsi, nous pouvons réellement observer ce qui se passe dans les organismes inférieurs. Et maintenant que je vous ai indiqué la voie à suivre, vous pourrez étendre cette manière de penser à toutes les expériences que rapporte la littérature et vous réaliserez qu'ainsi seulement vous pourrez parvenir à la compréhension de ces faits. Bien sûr, vous penserez que chez l'homme les choses sont différentes. Ce serait bien agréable de voir repousser un doigt ou un bras coupés, mais ce n'est pas le cas. D'où la question : que sont

devenues les forces de croissance et de formation qui étaient si évidentes, que sont-elles devenues dans l'organisme humain ? Se sont-elles perdues ou sont-elles inexistantes ?

Qui sait observer la nature avec objectivité, sait que cette voie est la seule permettant de se faire, au sujet des rapports entre le spirituel et le physique chez l'homme, une idée conforme à la nature. Chez l'homme, ces forces dont nous avons appris à connaître la fonction plastique, ces forces qui, à partir de la substance modèlent directement des formes, ont simplement quitté les organes et ne sont plus présentes que dans le psychique et le spirituel. C'est là qu'elles se trouvent. Du fait qu'elles se sont détachées des organes, qu'elles ne sont plus des forces modelant des organes, l'homme peut en disposer. Il les possède pour ses fonctions psycho-spirituelles. Lorsque je pense ou lorsque je ressens, je le fais à l'aide des mêmes forces qui chez l'animal inférieur ou dans le monde végétal ont une activité plastique. Je ne pourrais pas penser sans ces forces que j'ai détachées de la matière et grâce auxquelles s'accomplissent pensée, sentiment et volonté. Ainsi, si je considère les organismes inférieurs, je me dirai : ce qui se trouve là, sous forme de forces plastiques est identique à ce que je porte en moi, mais je l'ai détaché de mes organes et j'en dispose. Je pense, je sens et je veux à l'aide des mêmes forces qui, à

l'extérieur, dans le monde organique inférieur, ont une activité plastique.

Celui qui veut être psychologue et étoffer ses connaissances avec des réalités et non, comme c'est le cas actuellement, se payer de mots, devrait étudier les processus de pensée, de sentiment et de volonté de façon à montrer leur identité avec les manifestations plastiques du niveau inférieur, mais transposées sur le plan psycho-spirituel. Vous pourrez vérifier qu'il nous est possible de réaliser dans nos processus psychiques ce que nous ne pouvons plus accomplir dans notre organisme : un enchaînement d'idées perdues peut être retrouvé à partir d'un autre, grâce au même processus de régénération qui ne reconstitue pas la partie attenante mais un élément éloigné.

Il existe un parallélisme complet entre ce que nous éprouvons dans notre psychisme et ce qui dans le monde extérieur se manifeste sous forme de forces naturelles de structuration, de principes naturels de structuration. Il est nécessaire de mettre l'accent sur ce parallélisme et de montrer que l'homme retrouve dans le monde extérieur sous forme de principes de structuration, ce qui en lui est vie de l'âme et de l'esprit, qu'il a détaché de son organisme et qui n'appartient plus à la matière, à la substance. Cependant nous n'avons pas détaché cet élément de toutes les parties de l'organisme dans la même mesure, mais en

proportions variables. Ces prémisses sont nécessaires pour aborder l'étude de l'organisme sous l'angle envisagé. Considérez tout ce qui forme notre système nerveux, vous y verrez quelque chose de curieux : ce qu'on appelle habituellement les cellules nerveuses, le tissu nerveux, etc., est en somme une formation restée à un stade relativement primitif, ce ne sont pas des formations cellulaires très évoluées. Ainsi, on pourrait s'attendre à ce que ces cellules dites nerveuses aient conservé les caractéristiques des formations cellulaires primitives. À un certain point de vue ceci n'est absolument pas le cas car elles sont, par exemple, totalement incapables de régénération. Lorsqu'elles sont achevées, les cellules nerveuses, pas plus que les cellules sanguines, ne peuvent se multiplier. Elles ont été privées, à un stade relativement précoce, d'une propriété appartenant aux cellules extra-humaines. Elles restent à un stade relativement précoce de développement, se trouvent comme paralysées à ce stade. Ce qui en elles a été paralysé, est détaché sous forme psycho-spirituelle. Nous sommes ainsi effectivement ramenés, avec nos processus psycho-spirituels, à ce qui autrefois s'est formé dans la substance organique et qui ne peut être obtenu qu'au détriment de cette substance nerveuse que nous avons tuée ou tout au moins paralysée à un stade relativement précoce.

Ceci nous permet de progresser vers la compréhension de la nature profonde de la substance nerveuse. Nous découvrons ainsi cette particularité de la substance nerveuse par laquelle elle ressemble d'assez près à une formation primitive, tout en étant par ailleurs l'instrument des activités considérées comme les plus élevées chez l'homme, des activités spirituelles. Je pense – et cette digression n'appartient pas à l'essentiel de nos considérations – qu'une observation superficielle du crâne humain, entourant le contenu nerveux d'une sorte de carapace, nous fait penser plutôt à un animal primitif qu'à un être hautement évolué. C'est justement notre tête qui rappelle les animaux des mondes antérieurs au nôtre ; elle n'a fait que se transformer. Lorsque nous parlons d'animaux inférieurs nous leur reconnaissons habituellement un squelette extérieur, alors que les animaux supérieurs et l'homme possèdent un squelette intérieur. Mais notre tête, l'organe le plus évolué, possède un squelette externe. Ceci pourrait servir de leitmotiv aux considérations précédentes.

Ces forces modelantes que nous avons détachées de l'organisme – éventuellement du fait d'une maladie – nous pouvons les trouver dans la nature extérieure à qui nous sommes amenés à les emprunter pour les rendre à l'organisme sous forme de médicaments. Nous relions ainsi

l'organisme à ce qui lui fait défaut. Nous l'aidons en lui ajoutant ce dont nous l'avons privé en devenant des hommes.

Ainsi se dessine la notion du processus de guérison : le recours à ces forces extérieures que normalement nous ne possédons pas et dont l'utilisation nous permet de renforcer un élément quelconque de l'homme normal. Pour être concrets, considérons un de nos organes, notre poumon par exemple. Il serait possible de montrer que nous lui avons pris des forces formatrices pour en disposer sur le plan psycho-spirituel. Si nous rencontrons dans le règne végétal ces mêmes forces qui ont été détachées du poumon^[16] et si nous les introduisons dans l'homme atteint de troubles pulmonaires, nous soutenons l'activité de cet organe. D'où la nécessité de savoir quelles sont les forces extra-humaines de la nature, semblables à celles dont nos organes sont issus et dont nous nous sommes emparés en vue d'activités psycho-spirituelles. Voici une méthode permettant de substituer à l'empirisme thérapeutique une façon rationnelle de procéder.

À côté des erreurs ayant entaché notre conception du système nerveux et de l'intérieur de l'homme, il en est une autre concernant la façon dont nous envisageons la nature extérieure. Aujourd'hui, je ne ferai que la signaler pour l'approfondir ultérieurement. À notre époque

matérialiste, on a progressivement été amené à concevoir une sorte d'évolution des êtres allant des plus simples aux plus complexes. Après avoir étudié la métamorphose des formes depuis les êtres inférieurs jusqu'aux plus évolués, on a envisagé ce qui n'est plus organique, par exemple le règne minéral. Et ceci de la façon suivante : on s'est dit que le règne minéral est plus simple que le végétal, ce qui a été à l'origine de cette étrange conception qui voulait que la vie soit issue du règne minéral. Des conditions auraient ainsi existé à un moment donné, permettant aux substances de passer de leurs activités anorganiques à des activités organiques. L'idée de génération spontanée a été à l'origine de bien des discussions.

Si l'on considère les choses sans préjugé, un tel point de vue est indéfendable. On doit au contraire se dire : si la pensée peut suivre une évolution de la plante à l'homme, en passant par l'animal, on doit aussi envisager une sorte d'évolution allant des organismes, des plantes vers le minéral, en privant celles-ci de vie. Je signale la chose en passant, nous y reviendrons plus en détail. En étudiant l'évolution on ne trouve pas son compte en partant du minéral pour s'élever jusqu'à l'homme par l'intermédiaire du règne végétal et du règne minéral mais au contraire en fixant le point de départ au milieu et en considérant d'une part, une évolution ascendante de la plante à l'homme

en passant par l'animal, et d'autre part une évolution descendante vers le règne minéral. Il faut fixer ainsi le point de départ au centre de la nature, une partie étant le fruit d'une évolution ascendante, l'autre étant celui d'une évolution descendante. Ceci nous permettra d'envisager l'existence de rapports très particuliers entre la branche descendante de l'évolution, celle qui va de la plante vers le minéral, et son symétrique ascendant, et plus encore si nous considérons les forces se dégageant de ce minéral si important qu'est le métal.

Bref, voilà la question qui se pose : quelles sont les forces toutes spéciales existant dans les minéraux et qu'il est possible d'étudier en partant des forces formatrices mises en évidence chez les organismes inférieurs ? Dans les minéraux ces forces apparaissent dans la cristallisation. Celle-ci prend naissance dans l'évolution descendante, elle est en rapport avec les forces modelantes de l'évolution ascendante, bien que n'étant pas identique à elles. Cherchons alors ce qui se passe lorsque nous introduisons un minéral dans l'organisme. Nous avons déjà trouvé la réponse à une question analogue : nous avons vu qu'en apportant à l'organisme, à partir de la plante, ces forces modelantes dont s'était emparé le psychospirituel, nous soutenions cet organisme. Qu'en est-il alors quand nous introduisons dans

l'organisme ces forces de nature différente appartenant à l'évolution descendante, au minéral ? Nous donnerons la réponse au fur et à mesure de notre étude.

Tout ce qui précède ne nous a pas permis jusqu'à présent de répondre à la question initiale : est-il possible de découvrir un processus de guérison dans la nature elle-même ? Une réponse ne peut être trouvée que si nous abordons l'étude de la nature avec des conceptions justes, conceptions que nous avons tenté d'esquisser. Certains processus se dévoileront alors, c'est ce qui importe.

Voyez-vous, l'organisme humain comporte deux processus paraissant opposés si nous les envisageons selon les idées acquises. Ces processus existent également chez l'animal mais cela est sans intérêt pour l'instant. Ces deux processus sont, à un degré élevé, des processus polaires, mais seulement jusqu'à un certain degré, j'insiste sur ce fait pour éviter des confusions. Ces deux processus sont la formation du sang et celle du lait, telles qu'elles se manifestent dans l'organisme humain. Hématopoïèse et lactogénèse se distinguent déjà à première vue. L'hématopoïèse est reléguée au plus profond de l'organisme tandis que la lactogénèse tend vers la surface. Mais la différence fondamentale entre des deux processus réside dans la propriété de l'hématopoïèse qui donne elle-même naissance à des forces

formatrices. C'est au sang que nous devons attribuer les forces modelantes de toute l'économie de l'organisme. Sous certains rapports, le sang possède encore ces forces formatrices que nous observons chez les organismes inférieurs ; ces forces, le sang les possède. La science moderne pourrait trouver ici un important point d'appui pour l'étude du sang qu'elle n'a pas jusqu'à présent, envisagée avec beaucoup de bon sens. Elle pourrait se baser sur le fait que le composant principal du sang : les hématies, sont incapables de régénération, de multiplication. C'est une propriété qu'elles partagent avec les cellules nerveuses. Mais quand on fait ainsi état d'une propriété commune, il importe de savoir si dans les deux cas la cause est identique. Cela ne saurait être car les forces modelantes n'ont pas été détachées dans la même mesure, du sang et de la substance nerveuse. La cellule nerveuse dont dépendent nos représentations est privée, dans une très forte mesure, de forces formatrices propres. La structuration de la substance nerveuse se poursuit encore longtemps après la naissance, sous l'influence des impressions extérieures. Ainsi, les facultés de structuration propres cèdent le pas à la propriété de s'adapter aux influences externes. Il en va autrement pour le sang. Celui-ci a conservé en grande partie ses facultés de structuration interne. En un certain sens, vous retrouvez ces mêmes propriétés dans le lait, l'étude des données

de la vie vous le confirmera. Si tel n'était le cas, le lait ne constituerait pas un aliment sain pour le nourrisson. C'est précisément du lait dont ont besoin les nourrissons, car il contient des forces de structuration analogues à celles du sang. Ainsi, par leurs propriétés formatrices, le lait et le sang ont une certaine ressemblance.

Mais il existe également une différence notable. Le lait, s'il possède cette propriété formatrice, est cependant privé d'un élément dont le sang ne saurait se passer. Le lait ne contient cet élément qu'à l'état de traces tout au plus. Cet élément est le fer, qui est au fond le seul métal de l'organisme humain dont les combinaisons présentes dans cet organisme soient susceptibles de cristallisation. Ainsi, bien que le lait contienne encore des quantités infimes d'autres métaux, le sang – et c'est là que réside la différence – a besoin du fer, un métal par excellence. Le lait qui possède aussi cette propriété formatrice n'a pas besoin de ce fer.

Nous sommes en présence d'un problème fondamental de la médecine, nous trouverons les éléments nécessaires à sa solution. Aujourd'hui je vous ai soumis quelques données et je voudrais aussi étayer l'idée que le sang est la substance de l'organisme qui tend constamment vers la maladie et qui a besoin du fer pour sa guérison. Si le lait comportait cette même tendance à «tomber malade» que le sang, il ne pourrait être un élément de

formation pour l'homme lui-même, un élément de formation apporté de l'extérieur.

Si l'on considère le sang, on est en présence d'un élément qui, tout simplement, du fait de la constitution humaine, du fait de son organisation, est constamment malade. Le sang est tout simplement malade de par sa constitution propre et doit sans cesse être guéri par un apport de fer. Cela revient à dire qu'un processus de guérison s'accomplit en permanence dans notre sang. Si le médecin veut se laisser instruire par la nature, il faut avant tout qu'il observe un processus naturel normal, non un anormal. Celui du sang est sans conteste normal, mais il est aussi un processus où la nature doit constamment guérir par elle-même, par l'apport du minéral, du fer. Si nous voulons donner une représentation schématique de ce qui se passe dans le sang, nous dirons : ce qui caractérise la constitution du sang sans le fer peut être schématisé par une courbe ou par une ligne descendante (voir fig. suivante, rouge), tandis que ce qui rétablit le sang, ce qui le guérit, sera représenté par la ligne ascendante (jaune).



Nous sommes effectivement en présence d'un processus qui, bien que normal, doit être pris comme modèle toutes les fois que nous voudrions envisager un processus de guérison. Nous pouvons réellement ainsi nous laisser instruire par la nature car nous voyons la manière dont elle accomplit un processus en introduisant dans l'homme un élément extra-humain : le métal et ses forces. Nous voyons également comment ce qui veut à tout prix rester dans l'organisme a besoin d'être guéri. Ce qui par contre tend à quitter l'organisme : le lait n'a pas besoin d'être guéri, mais s'il contient des forces modelantes saines, il peut transférer celles-ci à un autre organisme. Il y a là une certaine polarité, je dis bien une certaine polarité entre le sang et le lait, – pas une polarité totale – dont l'étude peut être riche d'enseignements. Nous continuerons demain.

Ces préalables étaient indispensables car ils fourniront les bases aux réponses à vos questions.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

24 mars 1920

Les remèdes de Ritter. Fondement de la thérapeutique à partir de la pathologie. Le processus-oxygène. Flore intestinale et flore terrestre. Rôle des bacilles. Sécrétion et pensée. Métamorphose de la lumière dans l'organisme et tuberculose. Illusion de la microscopie. Processus-Sel et processus-Soufre. La minéralisation. Développement parallèle des formes de l'intestin et du cerveau.

La discussion d'hier après-midi était très intéressante, certes^[17] ; néanmoins, au sujet de la question que j'ai sous les yeux, je suis obligé d'insister, comme je l'ai déjà fait, sur la nécessité de terminer au préalable l'étude de certains points. Ceci nous permettra de trouver une méthode valable pour étudier les rapports entre les différents remèdes et les différentes manifestations pathologiques. Nous serons ainsi en mesure de comprendre l'importance des connaissances sur les rapports entre l'homme et son environnement auquel nous empruntons les médicaments. Ces études préalables des rapports entre certains organes et certains remèdes sont d'autant plus

nécessaires que ces rapports sont loin d'être simples. Nous ne saisirons toute leur complexité qu'à la lumière des études préparatoires que nous terminerons aujourd'hui ou demain. Cela nous permettra de dégager des rapports concrets entre les divers remèdes ou processus thérapeutiques et les différentes affections organiques. En guise d'introduction je voudrais vous soumettre une idée – je vous prie de l'accepter provisoirement – susceptible d'éclairer certains problèmes. Et comme de telles notions risquent de vous heurter, j'insiste sur le fait qu'elles sont effectivement choquantes. Envisageons l'autre aspect du problème évoqué hier après-midi. Bien sûr, de nombreux cas de guérison très instructifs ont été rapportés hier à notre grande satisfaction.

J'aimerais pourtant vous signaler que de telles guérisons deviendraient de plus en plus rares si l'on mettait tout en œuvre pour propager cette méthode. Si je vous en parle, c'est précisément pour que vous n'en fassiez rien. Il est évident que ce sont des faits dont on ne peut parler que dans un groupe restreint de personnes ayant une certaine connaissance de l'Anthroposophie. Lorsque vous considérez vos succès thérapeutiques, vous négligez le fait que vous agissez en tant que médecins isolés, même si l'un ou l'autre d'entre vous est conscient de son isolement et du combat qu'il est obligé de mener

contre la grande masse du corps médical. Mais à partir du moment où la méthode de Ritter aurait droit de cité, où vous ne seriez plus dans l'opposition, où de nombreux médecins – je ne dis même pas tous – appliqueraient cette méthode, vous constateriez une régression importante de vos succès thérapeutiques. Combien sont étranges les choses de la vie réelle ; si différentes parfois de ce que nous supposons !

En tant que médecin isolé, il est vrai que nous avons le plus grand intérêt à la guérison de chaque homme pris isolément et la médecine matérialiste moderne s'efforce, si l'on peut dire, de justifier son acharnement à guérir l'homme individuel. Oui, mais cette justification consiste à affirmer : «Il n'y a pas de maladies mais seulement des malades». Évidemment, si les hommes étaient aussi isolés par rapport à la maladie qu'il nous semble actuellement, cette justification serait fondée. En réalité, les hommes ne sont pas tellement isolés. Comme vous l'a dit hier le Dr. Engels, certains potentiels morbides s'étendent à de larges territoires, et il ne vous sera jamais possible, lorsque vous aurez guéri un individu isolé, de vérifier à combien d'autres vous aurez endossé la maladie. Vous ne situez pas l'affection isolée dans l'ensemble du processus, c'est pourquoi ces guérisons isolées sont si spectaculaires quand on ne considère que l'individu lui-même. Mais celui

qui envisage le bien de l'humanité dans son ensemble doit considérer les choses sous un autre angle.

D'où la nécessité de ne pas limiter son orientation à la seule thérapeutique, mais de dégager celle-ci de la pathologie. Telle est précisément notre tentative : remplacer un mode de pensée empirico-statistique par une certaine logique.

Nous partirons d'un fait susceptible d'éclairer les rapports entre l'homme et son environnement et que la pensée médicale scientifique n'estime pas à sa juste valeur. C'est le fait que l'homme triparti – neuro-sensoriel, circulatoire et métabolique – se situe, du fait de son métabolisme, dans un rapport négatif avec les processus du monde végétal qui l'entoure. Considérez la tendance des végétaux à concentrer le carbone, à en faire la base de toute la flore. Notre environnement végétal est constitué d'organismes, de structures, essentiellement à base de carbone. N'oubliez pas que ce qui préside à cette formation se trouve aussi dans l'organisme humain. Mais c'est un caractère propre de l'être humain que d'annihiler cette formation au status nascendi, de la détruire et de lui substituer une formation inverse. Ce processus débutant, nous le portons dans ce que j'ai appelé ces jours derniers l'homme inférieur.

Nous déposons du carbone, nous amorçons un processus de végétalisation contre lequel nous sommes obligés de nous défendre sous l'impulsion de l'organisation supérieure. Nous l'annihilons en opposant l'oxygène au carbone. En transformant de dernier en gaz carbonique, nous sommes contraints de susciter en nous, un processus inverse à celui de la végétalisation.

J'attire spécialement votre attention sur tous les processus opposés à ceux de la nature extérieure. Ils vous conduiront vers une connaissance de plus en plus approfondie de la réalité humaine.

Ce n'est pas en le pesant – cette expression résumant l'ensemble des méthodes d'investigation physiques – que vous comprendrez l'homme. Mais, vous saisirez immédiatement un aspect de ce qu'il peut y avoir de mécanique dans l'homme si vous tenez compte du fait que le cerveau, d'un poids moyen de 1300 grammes, ne pourrait appuyer de toute sa masse sur la base du crâne car toutes les artérioles qui se ramifient là, seraient écrasées. Le cerveau exerce tout au plus une pression de 20 grammes sur sa base, car il subit une poussée vers le haut en vertu du principe d'Archimède, et il flotte dans le liquide céphalo-rachidien lequel équilibre la masse restante. Ainsi, notre vie ne consiste pas à subir notre pesanteur, mais à en triompher par une force qui lui est opposée. Il en va de même pour tous les autres processus dans

l'homme. Effectivement, nous ne vivons pas en vertu de ce que les forces physiques font de nous mais parce que nous en triomphons. De même nous ne vivons absolument pas selon les processus que nous observons dans la nature environnante et dont l'aboutissement est le règne végétal, mais en triomphant de ces processus de végétalisation. Bien sûr, il faut en tenir compte si nous voulons faire le pont entre l'organisme humain et les remèdes végétaux.

Cela pourrait ressembler à un conte. Lorsque nous admirons la beauté de la flore, nous nous réjouissons beaucoup et avec raison. Par contre, lorsque nous dépeçons un mouton et que nous percevons l'odeur de décomposition d'une autre flore – celle de ses intestins qui a pourtant sa raison d'être tout comme la première – nous sommes indéniablement moins réjouis. Et cela doit retenir toute notre attention. Car nous saisissons là comment les processus qui sont à l'origine de la flore extérieure doivent être combattus dans l'organisme humain. C'est un champ de recherches extraordinairement étendu qui s'ouvre ici et j'aimerais recommander aux étudiants en fin d'études médicales d'en tirer des sujets de thèse. Je leur recommande plus particulièrement l'étude comparative des structures intestinales chez les différents animaux et à travers les mammifères jusqu'à l'homme. Ils pourront y faire une ample

moisson de découvertes car bien des aspects importants de ce domaine n'ont pas encore été étudiés. Essayez par exemple de savoir pourquoi un mouton, de par sa flore intestinale, répand lorsqu'on l'ouvre une si épouvantable odeur de décomposition, contrairement aux oiseaux, même les charognards qui, lorsqu'on les ouvre, répandent une odeur relativement agréable.

Ces faits, non encore étudiés scientifiquement sont une source de découvertes. Il y a aussi beaucoup à tirer de l'étude des formes intestinales. Considérez les différences notables existant dans ce domaine entre les oiseaux et les (^mammifères ou même l'homme. Chez les oiseaux, le développement de la vessie et du gros intestin est rudimentaire et des médecins matérialistes, comme le parisien Metchnikoff, ont fait les plus grandes erreurs à ce sujet. Ce n'est qu'avec les oiseaux coureurs que débute la formation du gros intestin et son évagination en forme de vessie. Nous sommes conduits ainsi à l'importante constatation de l'impossibilité pour les oiseaux d'emmagasiner leurs excréments, de les conserver temporairement dans l'organisme pour les éliminer ensuite à leur gré. Au contraire, il existe chez eux une compensation continue entre l'absorption et l'élimination.

Considérer toute la flore et, comme nous le verrons, toute la faune intestinale de l'organisme

humain comme une cause possible de maladie est une idée bien superficielle. Il est effrayant de voir, lorsqu'on consulte la littérature médicale actuelle, qu'à chaque chapitre on retrouve la même assertion : dans telle maladie on a découvert tel microbe, dans telle autre tel autre microbe, etc. Ce sont des données fort intéressantes pour l'étude de la botanique et de la zoologie de l'organisme humain, mais sur le plan de la pathologie elles ont tout au plus une valeur de repère : telle ou telle affection offrira des conditions favorables au développement de tel ou tel de ces intéressants petits organismes animaux ou végétaux et c'est tout. La véritable maladie n'a que très peu de rapport avec le développement de cette faune et de cette flore microscopiques et ceci de façon indirecte. C'est une bien étrange logique que celle de la médecine actuelle ! Imaginez que vous découvriez une campagne caractérisée par l'abondance de saches bien portantes et bien nourries ; affirmeriez-vous que cette campagne est telle que vous la contemplez parce que les vaches l'ont envahie, l'ont contaminée ? Cela ne vous viendrait pas à l'esprit. Vous serez au contraire amenés à vous demander pourquoi cette région héberge des gens actifs, pourquoi le sol est particulièrement favorable à l'élevage. Vous envisagerez toutes les raisons pouvant expliquer la présence de vaches si bien soignées. Mais il ne vous viendrait pas à l'idée d'affirmer : «ce que je

vois-là est la conséquence de la contamination de la campagne par des vaches bien soignées». Et pourtant telle est la logique scientifique médicale actuelle en ce qui concerne le développement des microbes. De la présence de ces intéressantes créatures on ne devrait conclure qu'à l'existence d'un terrain favorable et c'est vers ce terrain qu'il faut évidemment porter son attention. Certes des effets secondaires peuvent se produire, ainsi, nous pourrions dire : «dans cette région se trouvent des vaches bien soignées, introduisons-en encore quelques-unes et nous inciterons quelques habitants supplémentaires au travail». De même un terrain bien préparé peut être dévié vers un état pathologique par la présence de microbes. Cependant la façon dont on envisage actuellement les microbes n'a absolument rien à voir avec la compréhension de la maladie. Si l'on s'en tenait à une saine logique, des idées aussi néfastes que celles ayant précisément cours dans la science officielle seraient inconcevables.

Ce qui doit avant tout être pris en considération c'est le rapport entre le «haut» et le «bas» de l'homme tel que je l'ai caractérisé ces jours-ci. Nous pouvons être amenés à constater qu'entre «haut» et «bas» n'existe pas un bon équilibre. Ainsi, une réaction trop faible de l'homme supérieur sur l'inférieur ne sera plus en mesure de tenir en respect les processus végétatifs, la tendance à la

vie végétale existant à l'état latent dans cette région inférieure. Il en résulte une possibilité de développement d'une flore intestinale abondante ; celle-ci est alors le signe que la région abdominale ne travaille pas de façon normale.

Or c'est le propre de l'homme que les activités qui devraient s'exercer à des niveaux inférieurs soient refoulées lorsqu'elles se trouvent dans l'impossibilité de s'y dérouler. Ainsi, quand certains processus sont empêchés de s'accomplir dans la région abdominale en vue desquels elle est organisée, ces processus sont refoulés. Cette affirmation peut vous paraître simpliste mais elle est plus scientifique que bien des développements que vous pourrez lire dans les traités de pathologie usuels. Ces processus, qui devraient normalement s'accomplir, dans les régions inférieures de l'homme, sont refoulés dans les régions supérieures et sont à l'origine d'excrétions au niveau du poumon et d'autres organes comme la plèvre, etc. Ces excrétions doivent être étudiées dans leurs rapports avec celles – normales ou non – de la région abdominale de l'homme. Il est extrêmement important de bien saisir ce déplacement de processus organiques du pôle inférieur vers le supérieur, de bien voir que ce qui est susceptible de se manifester dans la région supérieure du corps n'est qu'un refoulement des processus de la région inférieure. C'est quand le

jeu réciproque entre l'homme supérieur et inférieur est incorrect que de tels refoulements apparaissent.

Il faut tenir compte aussi d'un fait dont on a tendance à mésestimer l'importance et qu'une science saine ne saurait négliger. Il consiste en ce qu'une certaine activité prend naissance dans un organe lorsqu'on pense à lui, autrement dit, lorsqu'on a des pensées en rapport avec cet organe. Il y aurait là un domaine fécond pour des thèses de doctorat. Étudiez par exemple les rapports entre l'apparition de certaines pensées chez l'homme et la sécrétion salivaire, celle du mucus intestinal, celle du lait, celle de l'urine et celle du sperme. Vous pourrez établir un certain parallèle entre les pensées et les manifestations organiques.

Que se passe-t-il donc ? Nous voyons surgir certaines pensées dans l'âme et des manifestations organiques s'accomplir parallèlement. Que signifie cela ? Ce qui apparaît sous forme d'activité pensante siège au plus profond des organes. Ainsi lorsqu'une pensée prend naissance parallèlement à une sécrétion glandulaire, l'activité propre à cette pensée, au fait de penser, a été empruntée à la glande. Cette activité est exercée en dehors de la glande qui, libérée peut alors se consacrer à son activité propre, c'est-à-dire sécréter. Cette sécrétion est empêchée, ce qui serait rejeté par la glande reste lié à elle du fait de la pensée. Vous pouvez

observer ainsi de façon concrète comment l'activité formatrice quitte un organe pour se manifester dans la pensée. Vous pouvez dire : si je n'avais pas pensé ma glande n'aurait pas sécrété. Ce qui signifie que j'ai emprunté une force à cette glande et l'ai transférée dans la pensée, alors la glande sécrète. Voici une preuve flagrante de ce que j'ai avancé précédemment : ce que nous éprouvons sur le plan psycho-spirituel n'est au fond que forces formatrices isolées dont nous retrouvons les manifestations dans la nature extérieure. Dans ce qui se produit à l'extérieur, dans le reste de la nature, dans ce qui se développe dans la flore extérieure nous rencontrons les forces formatrices que nous avons extraites de notre flore intestinale. Si vous contemplez la flore des montagnes et des prairies, vous êtes obligés de vous dire : «là se trouvent les mêmes forces que celles que nous développons dans nos pensées, lorsque nous vivons dans nos représentations et nos sentiments». C'est pourquoi notre flore intestinale diffère de la flore extérieure laquelle n'est pas privée de forces nécessaires à une quelconque pensée. Les forces restent dans les plantes, au même titre que leurs tiges, leurs feuilles et leurs fleurs. Vous pouvez vous faire une idée des liens qui existent entre les forces qui règnent dans les fleurs et les feuilles et ce qui se passe dans votre flore intestinale. Vous ne lui laissez pas les forces formatrices mais vous vous en emparez ;

autrement vous ne seriez pas un homme pensant. Vous privez votre flore intestinale de ce que possède la flore extérieure.

Il en va de même pour la faune. Sans une compréhension de ces choses vous ne pouvez faire la liaison entre les médicaments végétaux et l'homme. De même il est impossible de se faire une idée juste sur l'utilisation des sérums si l'on n'est pas conscient du fait que l'homme prive sa faune intestinale des forces qui sont à l'origine des formes animales extérieures.

Ceci nous prouve que ces faits ne peuvent être pensés de façon rationnelle et systématique que si nous envisageons réellement les rapports entre l'homme et son environnement. Je voudrais encore attirer votre attention sur un autre fait important. Je ne sais si beaucoup d'entre vous vivaient déjà à l'époque où l'on rencontrait partout ces répugnants et ridicules avis : *«Défense de cracher»*. Comme vous le savez, ces interdictions prétendaient lutter contre la tuberculose, elles sont vraiment ridicules car chacun devrait savoir que la lumière solaire la plus diffuse tue très rapidement les bacilles tuberculeux. Ainsi, si l'on analyse un crachat, après fort peu de temps on n'y trouvera plus de bacilles, la lumière solaire les tue immédiatement. Alors, même si les hypothèses de la médecine s'avéraient exactes, ces interdictions de cracher n'en seraient pas moins ridicules. Elles ont tout au

plus une signification pour la propreté mais elles n'ont rien à voir avec l'hygiène au sens large.

Mais pour qui sait apprécier les faits à leur juste valeur cela a une très, très grande importance et attire notre attention sur l'impossibilité pour cette flore ou cette faune tuberculeuse, pour le bacille, de survivre à la lumière solaire. Celle-ci ne lui convient pas. Où peut-il donc survivre ? À l'intérieur de l'organisme humain. Non qu'il soit lui-même à l'origine de la lésion, mais parce qu'il trouve là, du fait d'activités dont nous devons rechercher la cause, des conditions favorables. On ne tient aucun compte de ce fait. Nous sommes constamment environnés de lumière, de cette lumière – vous devez vous en souvenir – dont l'importance est si grande pour le développement des êtres et plus spécialement de la flore extérieure. À la limite entre notre environnement et nous-même que constitue la peau, se produit avec cette lumière – élément purement éthérique – un fait extrêmement important : elle est transformée ; et il est nécessaire qu'elle le soit. Tout comme il est nécessaire que nous inhibions ce processus de végétalisation en nous, que nous lui opposions la formation de gaz carbonique, il est nécessaire que ce qui se trouve dans la vie de la lumière soit déconstruit. Ainsi, si nous cherchons la lumière dans l'homme c'est sous une autre forme que nous la trouverons, sous une forme métamorphosée. Dès

que nous franchissons les limites extérieures de l'homme, nous assistons à une métamorphose de la lumière. Cela signifie que l'homme, à l'intérieur de lui-même, ne transforme pas seulement les processus pondérables de la nature mais aussi les impondérables comme la lumière dont il fait quelque chose de différent. Par conséquent, le bacille tuberculeux ne peut vivre dans l'homme que si ce produit de transformation de la lumière comporte déjà son élément vital et il ne proliférera que si cette lumière métamorphosée subit une anomalie. Nous comprenons alors que les causes de la tuberculose doivent nécessairement comporter une anomalie de la métamorphose de la lumière ou de son devenir dans l'homme, anomalie sans laquelle ce dernier ne pourrait héberger une quantité si importante de bacilles. Ces bacilles toujours présents mais en faible quantité ne prolifèrent qu'en cas de tuberculose. Sans une anomalie du devenir de cette lumière métamorphosée, ce bacille de la tuberculose ne serait pas omniprésent.

Parmi ces idées que je n'ai fait qu'esquisser, vous trouveriez bien des sujets de thèses ou de dissertations pour lesquelles les confirmations expérimentales ne manqueraient pas. Vous pourriez découvrir ainsi ce qui chez l'homme crée un terrain propice à la tuberculose. Vous verriez alors que cette prédisposition est due soit à une

insuffisance d'absorption de la lumière, soit à un apport insuffisant en raison du mode de vie. Un équilibre correct entre la lumière reçue et sa métamorphose est alors impossible et l'homme est obligé de puiser dans ses réserves. Rappelez-vous que l'homme, par le fait même qu'il est homme, a toujours des réserves de lumière métamorphosée. Cela est nécessaire à son organisation. Si le processus d'échange entre la lumière extérieure et l'homme s'accomplit incorrectement, l'homme se trouve contraint d'avoir recours à ses réserves de lumière métamorphosée tout comme il le fait avec ses graisses en cas d'amaigrissement. Et, dans ce cas, l'homme se trouve devant un dilemme : ou livrer son organisme supérieur à la maladie ou emprunter à l'inférieur ce qui est nécessaire au supérieur ; la dernière solution rendra l'organisme malade en le privant de lumière métamorphosée.

Voyez-vous, l'organisation humaine n'a pas seulement besoin de substances pondérables extérieures transformées mais aussi – comme nous l'enseigne une observation juste – des impondérables, des substances éthériques métamorphosées. Ce sont les bases d'une conception raisonnable de l'action thérapeutique de la lumière solaire, thérapeutique qui consistera soit en une exposition directe de l'homme à la lumière solaire, soit en l'administration de substances capables de corriger l'irrégularité que

constitue la soustraction de lumière métamorphosée. Il est nécessaire d'inhiber cette soustraction de lumière métamorphosée à l'aide des remèdes. Ces notions vous donnent un aperçu de ce qu'est l'organisation humaine.

Celui qui sait réellement observer le monde – veuillez excuser mon peu de diplomatie – est, après un certain temps, pris d'une sorte de révolte contre tout ce qui passe par le microscope. Je dis cela sans sympathie ni antipathie, en toute objectivité. Cette exploration de l'infiniment petit à travers le microscope éloigne plutôt qu'il ne rapproche celui qui la pratique, d'une saine conception de la vie, et de ses anomalies car tous les processus que nous abordons dans l'homme sain ou malade s'étudient bien plus aisément macroscopiquement que microscopiquement. Il faut seulement, en vue de ces études, rechercher les occasions dans le macrocosme. Considérez maintenant la classe des oiseaux ; en raison du développement rudimentaire de leur vessie et de leur intestin, il existe chez eux une compensation permanente entre l'absorption et l'élimination. Incapables de retenir les déchets alimentaires et de les emmagasiner, l'oiseau a la faculté d'éliminer en plein vol. S'il pouvait garder ses excréments – ce qui n'est pas le cas – ce serait chez lui une maladie qui le ferait périr. En tant qu'hommes, qu'hommes physiques, nous avons, dit-on dépassé l'oiseau dans notre développement ;

il serait plus juste de dire que nous sommes parvenus en-dessous de lui. Effectivement l'oiseau n'a pas besoin de mener comme l'homme et les animaux supérieurs, cette lutte acharnée contre une flore intestinale inexistante chez lui. Par contre nous sommes en ce qui concerne la métamorphose de l'éthérique ou de la lumière telle que je l'ai décrite, dans une situation semblable à celle de l'oiseau. Nous possédons une vessie et un gros intestin physiques mais en ce qui concerne ces organes sur le plan éthérique, nous sommes des oiseaux. Ces organes sont inexistants sur le plan cosmique-dynamique. À ce niveau nous sommes contraints de transformer la lumière dès que nous l'avons reçue et d'en rejeter les déchets. Si ce processus est troublé, le trouble ne correspondra à aucun organe et nous ne pourrions le supporter sans conséquences, sans dommages pour notre santé. Ainsi, l'oiseau avec son petit cerveau, doit être considéré comme une image de notre organisation subtile. Donc, si vous voulez comprendre l'organisation subtile de l'homme, celle qui s'est imprimée dans cette organisation plus grossière qui est parvenue au-dessous de l'oiseau, il est nécessaire que vous étudiiez les processus macrocosmiques du monde aviaire.

Remarquons en passant combien il serait déplorable pour l'existence humaine que son organisme éthérique comportât la même

particularité que celle qui distingue son corps physique de celui de l'oiseau, car l'organisme éthérique ne peut être pareillement isolé du monde extérieur. Il se produirait alors quelque chose d'épouvantable dans les rapports entre les hommes lors de la mise en réserve de la lumière métamorphosée, si toutefois nous possédions les organes nécessaires à son olfaction. Cela serait aussi nauséabond que l'ouverture des viscères d'un mouton mort. Mais en réalité, sur le plan éthérique les rapports entre les hommes ressemblent davantage à ce que Ton éprouverait en vidant un oiseau, même un charognard qui répand une odeur relativement agréable en comparaison de celle émanant d'un ruminant ou d'un cheval – ce dernier n'est pas un ruminant mais il possède l'organisation du ruminant sous forme d'ébauche

Notre but sera maintenant de rechercher les correspondances entre les processus de la flore et de la faune intestinale qui doivent être combattus. Et, si nous voulons établir la relation entre un organe et un remède quelconque, il sera nécessaire de passer des caractéristiques générales développées aujourd'hui à celles plus particulières des conférences suivantes.

Partant de ce processus propre au système circulatoire capable de combattre la flore et la faune intestinale, d'inhiber cette tendance à la végétalisation, nous nous tournerons maintenant

vers le système neuro-sensoriel. Il a beaucoup plus d'importance pour la vie globale de l'homme qu'on ne le croit habituellement. Dans sa tendance à l'abstraction, la science s'est mise dans l'impossibilité de saisir l'importance, pour la vie profonde, du rôle joué par le système neurosensoriel au travers duquel pénètrent la lumière, et la chaleur qui lui est associée. Car les impondérables qui pénètrent avec la lumière doivent subir une métamorphose dans les organes. Ces impondérables sont formateurs d'organes au même titre que ce qui appartient au domaine pondérable. On n'a nullement tenu compte de l'importance particulière du neuro-sensoriel dans l'organisation humaine. En explorant l'homme inférieur nous avons rencontré ces forces dont le rôle est de lutter contre la flore et la faune intestinale, nous découvrirons en remontant vers les régions supérieures une autre force dont le rôle est de combattre la tendance à la minéralisation, à la sclérose dans l'homme. L'ossification plus intense du crâne permet déjà de constater extérieurement que la tendance à la minéralisation croît d'autant que l'on s'approche plus de l'organisation supérieure de l'homme.

Cette minéralisation a une grande importance pour toute l'organisation humaine. Voyez-vous, c'est ici qu'il faut attirer l'attention – je l'ai même fait dans des conférences publiques -/sur le fait que

la tripartition de l'homme en tête, thorax et membres ne doit pas être envisagée comme une juxtaposition comportant des limites spatiales. Ce qui constitue le pôle céphalique s'étend à la totalité de l'homme et ne fait que prédominer dans la tête. Il en est de même pour les autres parties : circulation, membres et métabolisme s'étendent à tout l'homme. Il est bien évident que ce qui constitue la tête existe à l'état d'ébauche dans toutes les parties de l'homme et que cette ébauche de minéralisation doit être combattue partout en lui. Nous abordons un domaine auquel l'homme actuel ne comprend plus rien quand il rencontre l'expression traditionnelle dans les ouvrages anciens. Rares sont ceux capables de comprendre lorsque Paracelse parle du «processus-Sel». Celui-ci appartient au domaine que je viens de caractériser tout comme le «processus-Soufre» appartient au précédent.

L'homme porte donc en lui cette tendance à la minéralisation. Il peut arriver que cette tendance cherche à s'émanciper, comme ce peut être le cas pour les processus qui sont à la base de la flore et de la faune dans l'homme. Comment combattre cette tendance à la minéralisation ? Cela n'est possible qu'en la brisant, «en y enfonçant de petits coins». Nous sommes ainsi conduits de la séreothérapie à travers la phytothérapie, à la lithothérapie dont nous ne saurions nous passer.

En effet, sans la connaissance des rapports existant entre les minéraux et la tendance minéralisante et sclérosante dans l'homme, nous serions incapables de lutter contre cette tendance. On ne saurait en venir à bout en introduisant dans l'organisme humain le minéral à l'état naturel, c'est une notion qu'il sera nécessaire de développer. Nous arrivons ainsi à l'idée d'un principe homéopathique, celui de la nécessité, concernant spécialement le règne minéral, de dégager de celui-ci des forces qui lui soient opposées.

L'attention a été attirée, et ce à bon escient, sur la faible teneur minérale de certaines sources aux propriétés thérapeutiques.

Celles-ci sont le siège d'un processus d'homéopathisation tout à fait remarquable : dès que nous libérons le minéral des forces extérieurement visibles, d'autres forces toutes différentes prennent naissance qu'il est nécessaire d'isoler par un processus d'homéopathisation. Mais ceci fera l'objet d'un autre chapitre. Aujourd'hui, il me reste à vous dire ceci : vous ferez des découvertes étonnantes si vous entreprenez des études d'anatomie comparée – c'est aux jeunes que je m'adresse plus spécialement – sur l'évolution du système digestif depuis les poissons, les amphibiens et les reptiles – les amphibiens et les reptiles sont particulièrement intéressants à ce point de vue – jusqu'aux oiseaux d'un côté, aux

mammifères et à l'homme de l'autre. Vous assisterez à l'apparition d'organes tels que l'appendice, soit sous la forme que nous lui connaissons chez l'homme, soit, chez les mammifères inférieurs et chez les oiseaux, à l'état d'ébauche. On découvrira des corrélations remarquables en observant le développement du gros intestin, inexistant chez les poissons – on ne saurait parler de gros intestin chez les poissons – à mesure que l'on s'élève vers les êtres dits supérieurs et en constatant ce que le gros intestin et l'appendice – certains animaux en possèdent plusieurs – sont devenus chez l'homme.

Ce sont ces corrélations que des études comparées devraient mettre nettement en lumière. Vous pouvez vous demander – c'est une question souvent posée – quel est le rôle de cet appendice, de cet organe en cul de sac. Quand on pose une telle question, on oublie généralement le fait suivant : l'homme se manifeste comme une dualité et ce qui prend naissance à son pôle inférieur est le parallèle de ce qui se forme au supérieur ; certains organes ne pourraient apparaître en haut si d'autres ne pouvaient se développer au pôle opposé. Et plus le cerveau antérieur se rapproche de la forme qu'il a chez l'homme, plus l'intestin se développe en vue d'emmagasiner les déchets alimentaires. Il existe un rapport étroit entre le développement de l'intestin et celui du cerveau 'pt

sans l'apparition dans la lignée animale du gros intestin et de l'appendice, il ne pourrait exister sur le plan physique d'homme pensant. Le développement du cerveau de l'homme se fait aux dépens de ses organes digestifs et ceux-ci sont la contrepartie fidèle de ses organes cérébraux. Pour que vous puissiez décharger votre pensée de toute activité physique, il est nécessaire que vous ayez la possibilité de charge de votre organisme, que vous permettent un intestin et une vessie bien développés. Ainsi, l'activité spirituelle la plus élevée de l'homme physique – dans la mesure où elle dépend du parfait développement du cerveau -, est également liée au développement concomitant du gros intestin. Voici une relation remarquable, une relation qui met fort bien en lumière les processus de création de la nature. Car vous pouvez vous demander, même si cela vous semble un peu paradoxal, pourquoi les hommes ont-ils un appendice. La réponse en sera : pour lui permettre de penser humainement. Car ce qui apparaît sous forme d'appendice a son contretype dans le cerveau humain. Tout ce qui existe d'un côté a son reflet de l'autre.

Ce sont des notions qu'il est nécessaire de retrouver grâce à un renouveau de la pensée. Certes, nous ne devons pas répéter comme des perroquets les connaissances que les anciens médecins devaient à une clairvoyance atavique,

cela ne nous mènerait pas à grand-chose, mais il est nécessaire de les reconquérir. Hélas la formation médicale purement matérialiste qui se désintéresse totalement de tels rapports, constitue un sérieux obstacle à cette recherche. Pour les sciences naturelles et la médecine actuelle, le cerveau tout comme le contenu abdominal est un viscère. En disant cela, on ne s'aperçoit pas qu'on commet la même erreur qu'en affirmant l'identité de l'électricité positive et de l'électricité négative. Il est d'autant plus important de l'observer qu'il existe entre le pôle supérieur et le pôle inférieur de l'homme une tension qui cherche à s'équilibrer, une tension comparable à celle qui prend naissance entre l'électricité positive et négative. La maîtrise de cette tension constitue un objet de choix pour la recherche médicale. Comme nous le verrons ultérieurement cette tension se manifeste dans les forces qui se concentrent dans deux organes : la glande pinéale ou épiphyse et la glande pituitaire ou hypophyse. L'épiphyse résume les forces supérieures créant une tension face aux forces inférieures de l'hypophyse. Il y a là un véritable facteur tensionnel. Si l'on savait évaluer ce facteur tensionnel d'après l'état général d'un être humain on disposerait d'une excellente base on vue de la guérison.

Nous en reparlerons demain. Vous verrez que toutes les réponses aux questions posées seront

traitées, mais au préalable il était nécessaire de créer une base.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

25 mars 1920

Connaissance de l'homme dans son ensemble. L'homme supra-sensible à travers l'anamnèse. L'homme et la nature. Homéopathie et allopathie. Processus-Sel, processus-Phosphore et processus-Mercure. Correspondances entre la plante et l'homme. Arbres et plantes herbacées. Le gui. Racines, feuilles, fleurs et fruits en rapport avec le monde minéral. À propos des sérums.

Tandis que nous progressons dans ce domaine particulier qui nous permettra de faire le pont entre la pathologie et la thérapeutique, il convient de signaler bien des notions. Celles-ci représentent un idéal thérapeutique qu'il n'est pas toujours et partout possible d'exploiter dans toute son ampleur. Une vue d'ensemble des éléments du traitement permet cependant, à partir de certains détails, d'apprécier à leur juste valeur des découvertes fragmentaires sur la maladie.

Il est avant tout nécessaire de saisir l'importance pour le traitement, d'une connaissance de l'homme dans sa totalité, même dans les cas particuliers. Cette connaissance de l'homme total devrait

s'étendre aux éléments essentiels de sa biographie. En discutant avec des médecins qui m'avaient accordé leur confiance, j'ai souvent constaté avec étonnement qu'ils étaient incapables de répondre à ma question : quel est donc l'âge de ce malade ? Comme nous le verrons prochainement, il est très important de connaître assez exactement l'âge d'un patient car le traitement en dépend. Si, comme il a été signalé dans la discussion d'avant-hier, certains médicaments particulièrement actifs dans certains cas sont inefficaces dans d'autres, il serait bon en cas d'échec de se demander quel est l'âge du malade ? Il serait nécessaire de procéder à des études sur l'efficacité des médicaments en fonction de l'âge.

Il faut tenir compte ensuite de la façon dont le patient a grandi ; savoir s'il est resté petit et trapu ou s'il a poussé comme une asperge ce qui nous donnera des indications sur les forces de son «corps éthérique». Il n'est pas possible d'éviter cette terminologie et je ne pense pas que vous le souhaitiez. Peut-être pourrions-nous utiliser des termes en usage chez les non-anthroposophes, mais cela ne sera possible qu'ultérieurement. Provisoirement nous conserverons nos expressions chaque fois que cela sera nécessaire. Ainsi, la croissance nous permet d'apprécier avec quelle intensité le corps éthérique a agi chez un être humain. Il faudrait aussi – mais cela n'est pas

toujours possible faute de renseignements – savoir si la croissance de l'intéressé a été rapide ou lente, autrement dit s'il est longtemps resté petit ou s'il a déjà grandi à un âge relativement jeune pour s'arrêter ensuite dans sa croissance. Tous ces éléments nous informent sur le comportement du corps éthérique ou, si vous préférez, sur les manifestations fonctionnelles du corps physique. Il est nécessaire d'en tenir compte pour saisir la relation entre l'homme et son remède.

Il faut aussi apprendre à évaluer les rapports entre le complexe physique – éthérique et les éléments constitutifs supérieurs : ce que nous appelons le corps astral, le psychique proprement dit et le moi, l'élément spirituel de l'homme. Ces éléments doivent être appréciés chez le malade. Ainsi, il ne faut pas oublier de s'informer sur l'abondance des rêves. Celle-ci a une grande signification pour la constitution d'un malade car elle témoigne d'une tendance pour le moi et le corps astral à développer une vie propre, donc à ne pas trop s'intéresser au corps physique ; alors les forces formatrices du psychisme humain ne pénètrent pas dans les systèmes organiques.

Il faut aussi s'informer – même si cela est quelque peu malaisé – de la mobilité, de l'activité de l'intéressé, de sa tendance à l'inertie car chez les personnes ayant tendance à la paresse ou trouve une grande mobilité intérieure du corps astral et

du moi. Cela peut sembler paradoxal, mais cette activité intérieure n'est pas consciente mais inconsciente. Et parce qu'elle est inconsciente l'intéressé ne sera pas actif sur le plan conscient, mais inerte. Ce que je désigne ici par le contraire de l'inertie est la faculté organique pour l'homme supérieur d'agir dans l'inférieur. C'est la possibilité pour son moi et son corps astral de faire passer leur activité dans le corps physique et dans le corps éthérique. Chez le sujet inerte cette possibilité est minime. Au point de vue de la Science Spirituelle un sujet inerte est comme endormi.

Il faut ensuite savoir si le sujet est myope ou hypermétrope. Les myopes sont caractérisés par une certaine retenue du moi et du corps astral vis-à-vis du corps physique et la myopie est précisément un des principaux symptômes nous indiquant que nous avons à faire à un homme dont le psycho-spirituel ne veut pas prendre possession du physique-corporel.

Je voudrais encore attirer votre attention sur une possibilité qui serait réalisable s'il existait un peu plus de sens social entre les différentes professions et qui aurait une importance pratique pour le traitement des malades. Il serait extrêmement important que les dentistes, en raison de leurs connaissances de l'appareil dentaire, de l'appareil digestif et de tout ce qui s'y rapporte, donnent à

leurs malades à l'occasion de chaque traitement, une sorte de schéma avec indication de tout ce qui a trait à la croissance des dents, à la prédisposition aux caries, à l'état de conservation de la denture en fonction de l'âge, etc. Il serait donc nécessaire de gagner les malades à cette idée mais avec un peu de sens social cela serait réalisable. Comme nous le verrons ces prochains jours l'examen des dents a une grande signification pour une appréciation de l'état général. Et le médecin devant un cas isolé, trouverait dans l'état dentaire une sorte de signature de l'état du malade, signature qui lui fournirait de solides points de repère.

Il serait très important ensuite de connaître les prédilections et les aversions physiques des malades. Il est ainsi intéressant de noter un goût prononcé pour le sel ou pour autre chose. Il faudrait tâcher de découvrir pour quels aliments le malade manifeste un désir particulier. Le désir de sel est typique d'une trop forte affinité du moi et du corps astral pour le corps éthérique-physique. La prédisposition aux vertiges lors d'un mouvement brusque a la même signification, il faut donc demander au malade s'il est sujet à de tels vertiges. On s'informerait aussi, comme on le fait couramment, des troubles de l'excrétion et de l'activité glandulaire, car l'existence de ces troubles est toujours le signe d'une perturbation de

l'articulation du moi et du corps astral avec le complexe physique-éthérique.

Voici quelques indications dont il faut se souvenir lorsqu'on examine un patient. Ce sont des détails isolés mais ils vous montrent, dans la mesure où ils se rapportent à la constitution du corps, dans quelle direction s'orienter. Nous reparlerons ultérieurement de la façon de s'informer du genre de vie, de la possibilité de respirer un air sain ou pollué, etc. Cela sera plus facile lors de la discussion des divers chapitres. Ces indications vous donnent un aperçu provisoire de la constitution de votre malade, elles sont indispensables à une prescription correcte d'un remède particulier.

Je voudrais vous rappeler que l'homme est intimement apparenté au monde extérieur. Bien que cela puisse sembler abstrait la Science Spirituelle exprime cette idée en disant que l'homme, au cours de son évolution, a rejeté les autres règnes. Ce qui est issu de lui, lui est ainsi apparenté. Nous reviendrons souvent sur cette notion exprimée ici de façon un peu abstraite à l'occasion d'exemples concrets d'organothérapie. Il nous fallait d'abord concevoir clairement les relations entre l'homme et la nature extérieure en rapport avec les processus de guérison.

Vous savez que ce domaine est l'objet de bien des discussions, que les méthodes thérapeutiques –

nous les étudierons plus loin – s’opposent violemment et vous connaissez bien le combat qui oppose homéopathes et allopathes. Peut-être seriez-vous curieux de savoir comment se situe la Science Spirituelle dans ce débat. Sa position – ceci dit d’une façon tout à fait générale, nous aurons l’occasion d’entrer dans les détails – est assez particulière car, il s’avère pour elle qu’il n’existe pas d’allopathes. En réalité, il n’y a pas d’allopathes, car ce qui est prescrit sous forme allopathique subit dans l’organisme un processus d’homéopathisation et ne guérit que grâce à lui. Ainsi, la façon de faire de chaque allopathe est favorisée par le processus d’homéopathisation de l’organisme qui accomplit ce dont l’allopathe s’est dispensé : l’annulation de la cohésion des particules du médicament. Il y a malgré tout une différence notable entre la méthode qui décharge l’organisme de cette tâche et celle qui la lui laisse. Ceci pour la simple raison que les processus de guérison de l’organisme sont liés à la structure que les médicaments acquièrent par l’homéopathisation. Pour l’organisme les substances extérieures constituent des corps étrangers pour lesquels il n’a pas d’affinité thérapeutique et lorsqu’on lui administre un remède à l’état allopathique, on lui impose une charge et un travail considérable. Nous parlerons ultérieurement des cas dans lesquels il est

impossible de décharger l'organisme de ce travail d'homéopathisation.

Ainsi l'homéopathisation nous apparaît comme un processus que l'observation de la nature nous permet de saisir sur le vif, même si, comme nous le verrons, le fanatisme est allé trop loin. Notre tâche consistera maintenant à étudier dans le détail les liens entre l'homme et son environnement. Nous ne pouvons, dans ce but nous borner à répéter, je l'ai dit hier, ce que disaient les médecins d'autrefois, bien qu'un approfondissement compréhensif des vieux ouvrages puisse avoir son utilité. Au contraire nous devons aborder ces relations de l'homme avec son entourage avec tous les moyens que nous offre la science moderne. Notons tout d'abord que l'analyse des substances, l'étude de ce qu'elles révèlent à l'examen de laboratoire, ne nous avancera pas à grand-chose. J'ai déjà signalé que cette manie du microscope – et ces analyses sont en quelque sorte assimilables aux examens microscopiques – devrait être remplacée par l'observation macroscopique, par ce que nous livre le cosmos lui-même.

Je vous présenterai tout d'abord des relations significatives susceptibles de montrer les correspondances entre la tripartition dans le monde et celle de l'homme. Observons tout ce qui est soluble. Car la solubilité est, dans l'évolution de notre planète terrestre, la dernière propriété ayant

une signification particulière. Ce qui, dans la terre, s'est déposé sous forme solide est, pour la plus grande part, issu d'un processus de dissolution contrarié, dont se sont séparées, décantées les parties mortes et dures. Si nous ne considérons la géognosie et la géologie qu'en tant que processus mécaniques de sédimentation nous n'envisageons que l'aspect extérieur des choses. Dans la formation de la terre et d'une façon générale dans l'incorporation de constituants solides au corps terrestre, nous sommes principalement en présence de cas particuliers de cristallisation et de précipitation à partir de solutions. Nous pouvons dire alors que ce qui se manifeste dans les processus de dissolution de la nature extérieure, de la nature extra-humaine, l'homme l'a rejeté. Dans tout ce qui est dissolution à l'extérieur, réside un processus que l'homme a éliminé. Il s'agit donc d'étudier les rapports pouvant exister entre les processus de dissolution hors de l'homme, dans le cosmos et ce qui se déroule dans l'homme.

Le fait que certains hommes dont le psychospirituel est trop étroitement lié au physico-éthérique ont un désir marqué pour le sel a une signification fondamentale. Ce besoin de sel traduit chez ces personnes un désir de faire rétrograder dans leur organisme le processus de précipitation, un désir d'annuler ce processus de formation terrestre, de reconduire le sel vers un état

antérieur où la terre n'avait pas encore sa consistance solide. Il est très important d'être attentifs à de tels faits car nous parvenons ainsi réellement à saisir les relations entre l'organisme humain et la nature extérieure. Nous pourrions dire que la nature humaine porte en elle un besoin organique de combattre certains processus que nous voyons s'accomplir dans le monde extérieur. J'en ai donné un exemple hier en vous montrant comment la pesanteur est combattue par une poussée qui soutient le cerveau. Cette tendance à combattre les processus extérieurs est générale.

Et que signifie cette lutte contre ce processus de formation terrestre ? Rien moins qu'une libération de l'homme inférieur de l'emprise du psycho-spirituel. C'est une façon de déplacer le psycho-spirituel de l'homme inférieur vers le supérieur. Ainsi, chaque fois que nous sommes en présence d'un goût marqué pour le sel, nous en déduirons que, dans une certaine mesure, l'homme inférieur cherche à se libérer d'une emprise trop forte du psycho-spirituel, qu'il cherche à la détourner vers le pôle supérieur.

Supposons que certains troubles se manifestent dans l'homme inférieur, des troubles qu'il est possible d'identifier, nous verrons ultérieurement de quelle façon, des troubles qui sont à l'origine de certaines affections. Que pouvons-nous faire ?

Au préalable, j'aimerais faire une observation s'adressant plus spécialement à ceux d'entre vous ayant tendance à utiliser certains médicaments d'une façon exclusive. Certains ont une sorte d'aversion pour les médicaments minéraux. Celle-ci n'est pas justifiée car l'efficacité des remèdes végétaux a des limites et précisément dans des cas graves, les remèdes minéraux peuvent avoir un rôle important. Ne soyez donc pas choqués si mes considérations ont pour point de départ les médicaments minéraux ou plutôt, l'incorporation de leurs effets à la vie, à la vie organique. L'étude de l'huître est susceptible de vous apporter bien des lumières sur certains modes de traitement de l'organisme inférieur, envisagé dans ses rapports avec le supérieur. L'huître et la formation de sa coquille sont extraordinairement intéressantes. Car voyez-vous, l'huître élimine son habitacle calcaire de l'intérieur vers l'extérieur. Si vous étudiez l'huître en faisant appel aux notions de la Science Spirituelle, vous verrez que bien qu'occupant une place très inférieure dans la lignée animale, elle se situe à un niveau relativement élevé dans l'ensemble du cosmos. Car ce que l'homme porte en lui sous forme de pensée, l'huître l'élimine. Les forces qui construisent la coquille montrent la voie que suivent les processus d'élimination, ces processus qui retenus au dedans feraient de l'huître un être très intelligent, un être d'un haut degré d'évolution. Mais ce processus est orienté,

détourné vers l'extérieur. Cette formation de la coquille, vous fait saisir sur le vif ce travail du carbonate de calcium – *Calcarea carbonica* – ce travail tendant à éliminer de l'organisme l'excès d'activité psycho-spirituelle.

Ainsi, si vous vous trouvez en présence d'un excès d'activité psycho-spirituelle dans la région abdominale, ce qui est effectivement le cas dans certaines maladies, vous aurez recours à un médicament comme la coquille d'huître. Ce sont ces forces mystérieuses du carbonate de calcium agissant de l'intérieur vers l'extérieur auxquelles vous ferez appel. Un élément important de votre thérapeutique dépendra de la conscience que vous aurez des forces de guérison relatives à cette poussée du dedans vers le dehors. C'est sous cet angle seulement que vous pourrez rationnellement étudier tout ce qui se rapporte à des médicaments comme *Calcarea carbonica* et à ceux qui lui sont apparentés.

Tout ce que nous trouvons dans les forces du carbonate de calcium se comporte à l'opposé des forces contenues, par exemple, dans le phosphore. Si tout ce qui possède le caractère salin – et les expressions dont je me sers ne sont pas moins scientifiques que ce que vous trouvez dans bien des traités – si tout ce qui possède le caractère salin a tendance à s'abandonner à l'environnement, cela provient du fait que les

substances correspondantes sont libérées de l'action des impondérables, de la lumière et autres impondérables. Je pourrais dire aussi que tout ce qui est salin a rejeté les impondérables au cours de sa genèse, impondérables qui ne lui conviennent pas.

C'est tout le contraire dans le cas du phosphore. Et ce n'est pas sans motif que les anciennes connaissances ataviques ont qualifié le phosphore de «porteur de lumière» car elles savaient bien que cet élément est réellement le porteur des impondérables, de la lumière ; ce qui est repoussé par le sel, le phosphore le porte en lui. Ainsi, les substances diamétralement opposées aux sels sont celles qui intériorisent et s'approprient les impondérables comme la lumière ou d'autres comme la chaleur. C'est sur ces faits que reposent les vertus thérapeutiques du phosphore et de ce qui lui est voisin par ses propriétés curatives. C'est pourquoi le phosphore qui intériorise les impondérables est spécialement apte à reconduire le corps astral et le moi dans l'homme lorsqu'ils ont tendance à s'en émanciper.

Si vous êtes en présence d'un malade – nous reviendrons sur les cas particuliers – qui rêve beaucoup, dont le corps astral s'isole volontiers du corps physique pour s'intéresser à sa propre activité, si en plus le malade vous signale une tendance organique aux inflammations

périphériques – autre preuve que le corps astral ne s'intègre pas correctement au corps physique – vous utiliserez ces forces du phosphore. Ces forces avec lesquelles le phosphore retient les impondérables vous les utiliserez pour amener le corps astral et le moi à mieux s'intéresser au corps physique. Dans les maladies les plus diverses ayant pour trait commun un sommeil agité, vous pourrez utiliser le phosphore car il a la propriété de reconduire le moi et le corps astral dans le complexe physique-éthérique.

«Phosphore» et «sel» sont ainsi diamétralement opposés. Remarquez qu'il est bien plus important de situer ces substances dans l'ensemble des processus naturels que de tenir compte des noms que la chimie moderne a attribué à des substances isolées. Nous aurons encore l'occasion de préciser la façon d'utiliser le phosphore et les substances analogues en thérapeutique.

Ainsi se trouvent caractérisés deux états opposés de la nature extérieure : celui à action saline et celui à action phosphorique. Tout comme la triade humaine comporte entre le pôle neuro-sensoriel et le pôle métabolique un système rythmique, la nature possède un élément médiateur. Celui-ci se trouve dans tout ce qui refuse, soit de s'abandonner à la tendance saline, soit d'intérioriser les impondérables, mais voudrait les équilibrer et se manifester sous forme de goutte.

Tel est au fond le caractère mercuriel qui voudrait prendre vie sous forme de goutte. Ce n'est pas le métal nommé aussi vif-argent auquel il faut penser ; le caractère mercuriel qualifie un ensemble de forces cherchant à maintenir l'équilibre entre la tendance à la déliquescence du salin et celle à la concentration, à la cohérence des impondérables. C'est cet état de forces qui se manifeste dans tout ce qui est mercuriel, qu'il importe d'étudier. Vous en déduirez que le mercuriel est lié à tout ce qui concerne la comparaison entre les propriétés du phosphorique et les activités du salin. Nous verrons que son activité dans l'organisme n'est pas en contradiction avec ce qui précède lorsque nous parlerons de la syphilis et des affections voisines.

En abordant le phosphore, le mercure et le sel, j'ai principalement caractérisé des types minéraux. Néanmoins, en parlant de sel il était nécessaire d'étudier le processus organique de la formation de la coquille d'huître qui s'y rattache. En un certain sens ce processus est également présent dans la concentration des impondérables dans le phosphore. Mais comme dans ce cas tout est intériorisé, il est moins apparent et plus malaisé à démontrer. Il s'agit maintenant de quitter le domaine des structures extérieures pour nous pencher sur un autre élément que l'homme a rejeté : le végétal.

Comme d'autres raisons nous l'ont fait comprendre hier, le végétal est à l'opposé des activités organiques humaines. Mais il est parfaitement possible de distinguer une triade dans la plante. Cette distinction apparaît clairement quand vous observez ce qui se développe dans la terre sous forme de racine et ce qui jaillit vers le haut sous forme de graine, de fruit, et de fleur. La simple observation de ces directions nous fait déjà saisir ce qui oppose l'homme à la plante – mais pas à l'animal, dans ce cas. Oui, c'est un facteur d'importance. Par la racine, la plante s'enfonce dans la terre tandis que son organe de fructification, la fleur, se dirige vers le haut. Dans sa position par rapport au cosmos l'homme est inversé : par sa tête il s'enracine en quelque sorte vers le haut, alors que ses organes de reproduction sont orientés vers le bas, à l'opposé de la plante.

Ainsi, il n'est pas absurde de se représenter l'homme à l'image d'une plante faisant croître ses racines vers le haut et développant ses organes de fructification vers le bas. C'est sous cette forme particulière que le végétal est intégré à l'homme. Chez l'animal, signe distinctif important, la plante est généralement intégrée à l'horizontale, elle a subi une rotation de 90° tandis que l'homme, par rapport à la plante a subi un retournement complet à 180° . Voici le fait le plus instructif que

nous révèle l'observation des relations entre l'homme et le monde extérieur. Si les étudiants s'attachaient plus à ces facteurs macroscopiques, ils en sauraient davantage sur ce qui agit, par exemple, dans les cellules, qu'en regardant à travers un microscope. L'observation microscopique n'est finalement guère fructueuse car les forces les plus importantes, actives elles aussi, dans les cellules, se révèlent à l'observation macrocosmique. Ces forces se manifestent d'ailleurs différemment selon qu'il s'agit d'une plante, d'un animal ou de l'homme. Il est bien plus facile d'étudier la cellule humaine à travers la coopération des forces ascendantes, descendantes et horizontales. Ces forces visibles à l'échelle macrocosmique se manifestent jusque dans la cellule qui n'est, au fond, que le reflet de ces activités macrocosmiques.

Il ne faut pas envisager le règne végétal comme on le fait habituellement : tout en parcourant la terre, on considère chaque plante isolément et on la situe à l'aide d'une désignation savante dans une classification. Il faut, au contraire, envisager la terre comme un organisme unique dont le règne végétal fait partie, tout comme vos cheveux appartiennent à votre corps. Toutefois chaque plante est différente, alors que vos cheveux se ressemblent tous. Néanmoins, pas plus qu'un cheveu, une plante ne peut être considérée comme

un organisme isolé. La variété du monde végétal est le résultat des forces issues de l'action réciproque de la terre et du cosmos, forces qui agissent dans des directions fort diverses en organisant la plante. Mais tout ce qui est vie et croissance végétale à la surface de la terre, repose sur un principe unique de l'organisation terrestre. D'où l'importance de diriger son attention sur certains faits.

Observez les champignons par exemple ; pour eux la terre est comme un substrat, un milieu nutritif ; elle l'est aussi pour les végétaux supérieurs herbacés, mais ces derniers subissent déjà une certaine influence extra-terrestre comme celle de la lumière qui joue un rôle dans la structuration des feuilles et des fleurs, etc. Dirigez maintenant votre attention vers l'arbre, il est intéressant d'observer que le tronc s'accroissant d'année en année constitue comme un prolongement de cette terre sur laquelle les autres plantes poussent directement. Imaginez ici la terre et la plante qui y pousse. C'est dans cette terre qu'il faut chercher les forces de croissance en interférence avec ce qui émane du cosmos. Mais lorsqu'un arbre croît-veuillez ne pas vous choquer de ce que j'avance car il en est réellement ainsi – tout se passe comme si la terre se soulevait et alors ce qui pénètre directement dans la plante (herbacée) s'élance maintenant dans le tronc.

Ainsi, tous les troncs sont en quelque sorte des excroissances de la terre. Mais nos conceptions actuelles si horriblement matérialistes, pour lesquelles la terre n'est plus qu'un minéral nous empêchent de saisir ces réalités. En plus du minéral qu'elle élimine, cette terre recèle aussi des forces qui jaillissent dans le végétal. Tout cela s'exhausse pour former un tronc et ce qui pousse sur le tronc se trouve par rapport à lui dans la même situation que la plante herbacée par rapport à la terre. On pourrait dire aussi que pour les plantes herbacées la terre constitue elle-même un tronc, tandis que les arbres se construisent des troncs particuliers sur lesquels s'insèrent les organes floraux et fructifères. Vous en déduirez une certaine différence entre l'utilisation d'une fleur provenant d'un arbre et de celle issue d'une plante herbacée.

Considérez de ce point de vue la forme parasitaire parmi les végétaux, par exemple le gui. Dans cette plante, ce qui habituellement reste organiquement lié par son insertion sur le tronc, s'isole en un processus indépendant. La formation du gui constitue une intensification du processus floral et de fructification, lié à une émancipation des forces terrestres. Ce qui dans la plante est le moins terrestre a tendance à s'émanciper dans le gui. Nous voyons ainsi ce qui s'élève et s'isole de la terre entrer en rapport avec les forces extra-

terrestre et former progressivement les fleurs et les fruits et parvenir à une individualisation, à une émancipation particulièrement intense dans le gui.

Ajoutez à cela les observations que vous pouvez faire sur la structure des plantes et vous pourrez vous dire : il doit exister une différence notable entre des plantes à formation racinaire dominante et à fleurs petites ou rabougries, à tendances terrestres, d'une part, et celles d'autre part, cherchant à s'émanciper de la terre par leur floraison et leur fructification et parmi ces dernières tout spécialement les plantes parasites. Mais les plantes tendent à mettre plus particulièrement en évidence l'un de leurs organes. Voyez l'ananas comme il met son tronc en valeur ! Ou d'autres plantes, elles tendent toutes à conférer une importance dominante à un de leurs organes principaux : racine, tige, feuille, fleur ou fruit. Voyez la prêle, elle s'efforce de tout consacrer à la formation de sa tige. D'autres plantes s'épuisent dans l'élaboration de la feuille, d'autres encore négligent le développement de la tige et des feuilles pour s'épanouir dans la fleur. Or il existe un certain parallélisme entre ces diverses tendances de la croissance végétale et les trois types de manifestation du minéral que nous rencontrons dans la nature extérieure. Si nous envisageons la forme de l'activité végétale tendant à l'émancipation, celle qui culmine dans l'activité

parasitaire, nous sommes en présence d'un processus d'intériorisation des impondérables. Ce qui émane du cosmos en direction de la terre sous forme d'impondérables est emmagasiné dans ces organes, lorsqu'ils prédominent, comme dans la substance phosphorique. Nous pourrions dire ainsi que tout ce qui tend à se manifester sous forme de fleur, graine ou encore de gui possède un caractère phosphorique. À l'inverse, si nous étudions le processus radiculaire en rapport avec le milieu nutritif du sol nous verrons qu'il est étroitement apparenté au processus sel. Ces deux polarités se manifestent précisément dans la plante. Et dans l'activité médiatrice de la plante, dans cette activité qui s'insère entre le processus floral ascendant et celui de l'enracinement, vous retrouvez le processus mercuriel, facteur d'équilibre. Reconsidérez la position inversée de la plante dans l'homme, et vous pourrez vous dire : ce qui intérieurement est prédisposé à la floraison et à la fructification, est étroitement apparenté aux organes abdominaux et à ceux qui s'y rapportent. De même ce processus phosphorique sera étroitement apparenté aux organes abdominaux. Nous en aurons la confirmation ces prochains jours. Par contre, tout ce qui tend à la formation radiculaire est spécialement apparenté à ce qui, chez l'homme, s'organise vers le haut. N'oubliez pas cependant qu'il serait faux de diviser schématiquement l'homme en trois, ainsi par

exemple, l'appareil digestif qui appartient au pôle inférieur a ses prolongements vers la tête. C'est une vue bien grossière que de considérer la substance grise du cerveau comme la substance pensante. Ce n'est pas le cas en réalité car cette substance grise accomplit une fonction de nutrition et est en quelque sorte une dépendance du système digestif. C'est précisément la substance blanche du cerveau qui a une grande signification pour la pensée. Même dans sa structure anatomique, la substance grise possède des caractéristiques plus en rapport avec une activité totale qu'on ne lui attribue pas généralement. Ainsi, voyez-vous, on ne peut se limiter à l'abdomen quand on parle de digestion. De même, lorsqu'on envisage le parallélisme entre le processus radiculaire et le pôle supérieur, il ne faut pas oublier que celui-ci étend ses ramifications à tout l'organisme. Toutes les parties de la plante qui effectuent la compensation entre les processus de floraison et de fructification d'une part, et ceux de la racine de l'autre, autrement dit ce qui se manifeste dans les feuilles et les parties herbacées sera, sous forme d'extrait, particulièrement actif dans les troubles de la circulation et d'une façon plus générale du système rythmique de l'homme dont le rôle est d'équilibrer le haut et le bas. Ces processus d'intériorisation et de rejet des impondérables que nous avons distingués peuvent, vous le voyez, être mis en parallèle avec toute la

configuration de la plante. Vous avez là une méthode rationnelle pour déduire à partir de la plante elle-même et des organes qu'elle développe plus particulièrement, les rapports qu'elle entretient avec l'organisme humain. Nous en verrons ultérieurement des applications plus particulières.

Nous avons vu que de telles correspondances existent entre le végétal, l'animal et l'humain. Ces derniers temps des espoirs ont vu le jour concernant certains rapports, certaines correspondances entre l'animal et l'humain. Abstraction faite de la façon curieuse dont on a procédé lors de l'introduction de la sérothérapie, la pratique habituelle de celle-ci devrait précisément être l'objet d'une objection de principe. Voyez-vous, lors de l'introduction de la sérothérapie, Behring a procédé d'une façon vraiment singulière^[18]. Quand on prend connaissance des discours qui ont été tenus et des publications qui ont été faites en marge de cet évènement, et qui ne faisaient état que des bienfaits du sérum, on a l'impression qu'il s'agit d'une réforme de toute la médecine. Mais en se penchant sur les travaux de base on est amené à faire la singulière constatation – elle n'a rien d'exagéré et d'aucuns parmi vous doivent le savoir – que le traitement expérimental appliqué aux cobayes en vue de l'appliquer à l'homme, s'est avéré néfaste pour un nombre singulièrement

important de ces animaux. Précisons que sur le grand nombre de cobayes traités à l'aide du sérum il n'y en eut qu'un pour lequel le résultat fut favorable, alors que l'on faisait déjà une publicité tapageuse pour la sérothérapie. Ceci est un fait que certains d'entre vous connaissent certainement. Et un raisonnement aussi boiteux à l'occasion d'une démarche scientifique mérite tout de même d'être signalé dans l'histoire des sciences.

Pour terminer, rappelons que les processus actifs ne sont pas ceux qui sont superficiels et facilement décelables, mais bien ceux qui sont enfouis au plus profond de l'homme.

D'une certaine façon l'homme est apparenté à ce qu'il a rejeté au cours de l'évolution : le processus-phosphore, le processus-sel, le processus-floral, le processus radiculaire et le processus foliaire, mais ces affinités ont subi une inversion. Ainsi l'homme a tendance à annihiler, à transformer en son contraire tout ce qui se manifeste dans la nature extérieure.

Il n'en est pas ainsi pour les animaux qui se situent à mi-chemin de ce processus. On ne trouve pas la même opposition entre l'homme et l'animal. Vis-à-vis de l'animal l'homme se situe à angle droit tandis que par rapport à la plante il a effectué une révolution de 180°. C'est de cela qu'il faut absolument tenir compte quand on se pose la question de l'utilisation de remèdes d'origine

animale comme les sérums et substances
similaires.

SIXIÈME CONFÉRENCE

26 mars 1920

Développement végétal, spirale et planètes. Rapports de la plante avec l'homme. Pesanteur et lumière. Polarités humaines et maladie. Rachitisme et craniotabès. Sel, mercure et phosphore. Métaux et planètes. Combustion et incinération. Physiothérapie et opothérapie.

Je conçois quelques inquiétudes au sujet de ce que j'ai à vous exposer aujourd'hui car si je pouvais consacrer un trimestre à cette étude elle ne semblerait plus sortir tout droit de mon imagination. Mais en traitant les aspects plus particuliers de la thérapeutique faisant l'objet de ce cours d'une façon accélérée, ils pourront vous sembler dogmatiques. Néanmoins, par ma façon de les exposer, je m'efforcerai de montrer qu'ils sont aussi bien et même mieux fondés que bien des éléments servant de base aux sciences naturelles actuelles.

Nous prendrons pour point de départ le processus de formation de la plante dans son rapport avec le cosmos. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les activités fonctionnelles de l'homme sont, dans une certaine mesure, l'inverse

de ce processus. C'est pourquoi il est nécessaire, afin de bien mettre en évidence les relations directes entre le monde végétal et l'homme, d'exposer, au moins succinctement, ce processus de formation végétale. Observez la plante, vous constaterez deux tendances opposées dans tout son développement. L'une est orientée vers la terre. Je vous ai déjà signalé que le tronc des plantes arborescentes peut être considéré comme un exhaussement de terre sur lequel s'insèrent feuilles et fleurs à la façon dont la plante herbacée s'enracine dans le sol. À l'opposé de cette tendance centripète, la plante manifeste une tendance centrifuge. Cette dernière n'est pas seulement l'expression d'une force mécanique opposée à la gravitation terrestre, mais la traduction d'un processus intérieur de croissance dirigé vers la périphérie. Les processus de la fleur sont différents de ceux de la racine.

Ceux de la fleur dépendent beaucoup plus étroitement de ce qui est extra-terrestre, extra-tellurique que ceux de la racine. C'est ce dont nous devons avant tout tenir compte. Car ce sont ces mêmes forces utilisées par la plante pour induire la floraison et la fructification que l'on retrouve dans l'abdomen humain à l'origine des exonérations, des excréctions et aussi des fonctions sexuelles, ceci en vertu des principes d'inversion fonctionnelle du végétal dans l'homme. L'étude des détails nous fera

retrouver ces mêmes correspondances entre l'homme et le tellurique d'une part et l'extra-tellurique de l'autre.

Je ne voudrais pas négliger de vous avertir que ce que j'expose n'est pas emprunté à d'anciens ouvrages médicaux mais est intégralement issu de l'investigation spirituelle. Il est néanmoins nécessaire de recourir à l'ancienne terminologie, la littérature récente n'en ayant pas créé d'adéquate. Mais celui qui penserait qu'une quelconque partie de ce que j'expose est emprunté à d'anciens écrits, serait dans l'erreur.

L'observation de la croissance végétale dans son ascension, vous montrera nettement la progression en spirale de la naissance des feuilles et même des fleurs. Les forces formatrices de la plante s'élèvent en spirale autour de la tige. Cette croissance spiroïde ne doit pas être imputée à des forces internes de la plante mais à la marche apparente du soleil, celle-ci considérée d'un point de vue relatif. Le déroulement des processus de croissance de la plante offre de meilleurs points de repère pour l'étude de la marche des étoiles que ceux que nous devons au système mathématique de Galilée. Car les plantes sont un reflet fidèle du mouvement des astres.

Mais il serait faux de penser que cette marche formatrice ascendante n'est induite que par le Soleil, car elle est la résultante des mouvements

solaires et de l'ensemble de notre système planétaire. Aussi ces forces solaires s'emparant totalement de la plante la ferait croître à l'infini si ne s'y opposaient les forces de planètes dites «extérieures» (voir fig. suivante).



Car en réalité les planètes ne se meuvent pas suivant des ellipses, mais suivant des spirales. Toute la cosmologie copernicienne mériterait en fait d'être réexaminée et remplacée. Ce processus ascendant de la spirale foliaire est contrecarré par les forces de ces planètes dites «extérieures» : Mars, Jupiter, et Saturne qui, par un renversement des forces ascendantes provoquent la formation des

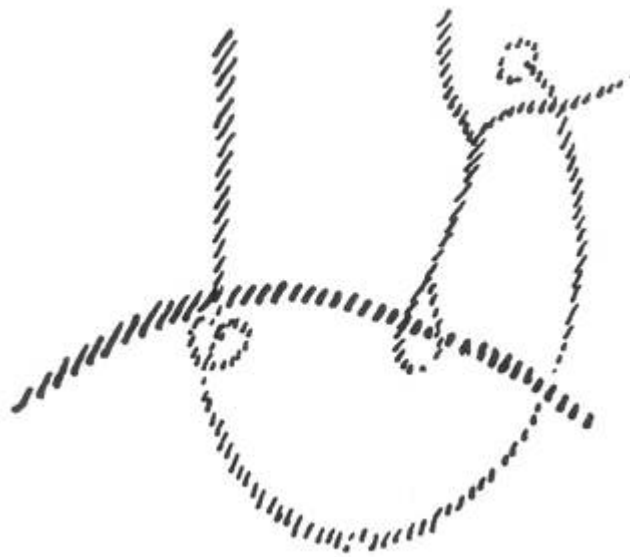
fleurs et des graines. Notons qu'Uranus et Neptune n'appartiennent à notre système solaire qu'au point de vue de l'astronomie : en réalité ils sont des corps venus de l'extérieur qui se sont rattachés à notre système planétaire. On peut donc ne pas tenir compte de ces astres comparables à des hôtes étrangers. Tout le devenir de la plante à partir de la formation foliaire est ainsi le résultat de la coopération des forces solaires avec celles de Mars, de Jupiter et de Saturne.

Or ces deux éléments combinés n'agissent pas seuls car une action antagoniste issue de la Lune et des planètes «intérieures» : Mercure et Venus vient s'y associer. Mercure, Venus et la Lune sont à l'origine de cette tendance de la plante vers le bas, vers la terre dont l'expression la plus caractéristique se trouve dans la formation radiculaire. Si bien que tout ce qui porte le sceau de la terre est en même temps influencé par les planètes «intérieures» et par la Lune. Ainsi se trouve, si j'ose dire, exprimé dans la plante tout le système planétaire. Il est impossible de comprendre le rapport entre l'organisation végétale et l'organisation humaine avant de savoir comment se reflète tout notre système planétaire tant dans la plante que dans l'homme.

Il suffit d'incinérer une plante dans laquelle le processus radiculaire l'emporte sur celui des fleurs et des graines ou, tout simplement de brûler une

racine pour s'apercevoir qu'elle contient plus de cendres qu'une fleur, que du gui ou qu'une plante similaire. La différence provient de l'action prépondérante des «planètes intérieures : Lune, Mercure et Venus. Du fer, du manganèse et de la silice se trouvent dans ces cendres, composants qui sont de véritables agents thérapeutiques dont l'activité se manifeste quand on utilise une partie quelconque de la plante. Par contre, lorsque vous incinerez des plantes du type opposé il y a peu de cendres. Ce qui se manifeste alors dans la combustion témoigne véritablement de l'appartenance de la plante à la totalité du cosmos et pas seulement à la terre.

Observez encore le processus végétal plus complètement. Il s'interrompt, pour des plantes annuelles à une époque donnée, en formant la graine. Cette grenaison se rapporte principalement aux forces extra-terrestres. Mais elle est interrompue et confiée à la terre et ce qui avait atteint un niveau relativement élevé l'année précédente, doit se poursuivre l'année suivante à un niveau inférieur. Vous pouvez observer ainsi un cycle remarquable dans toute la croissance végétale. Représentez-vous la surface de la terre (voir fig. suivante) et tout ce qui, de la plante, a crû vers la périphérie.



Ce qui se développe hors de la terre lui est à nouveau incorporé et le cycle recommence. Observons la croissance végétale dans son ensemble, nous constatons que des forces cosmiques sont annuellement enfouies dans le sol pour s'y associer aux forces terrestres afin d'accomplir ce renouvellement. Ces forces appartenant aux fleurs et aux fruits descendent chaque année dans les racines et accomplissent ainsi des cycles auxquels la croissance végétale est soumise.

Ainsi, ce que nous désignons du nom de flore, représente en fait un processus d'échange entre toute la terre et le cosmos. Celui-ci n'intéresse pas seulement la forme mais également le chimisme et la totalité de l'organisation. S'il est nécessaire que ces forces cosmiques triomphent de celles terrestres, qui se manifestent dans le mécanisme et

dans la structure, elles doivent également l'emporter sur le chimisme terrestre. Quand, dans une certaine mesure, celui-ci a été vaincu, il est réincorporé à la terre. Vous êtes alors à même de comprendre que le chimisme terrestre se montre extérieurement dans tout ce qui apparaît sous forme de cendre, qu'il se laisse exprimer par ce qui tombe du vivant sous forme de résidu. Mais tout ceci est soumis à la pesanteur tandis que la croissance de la plante est une victoire permanente sur les forces de pesanteur terrestre et ce qui lui est apparenté. Cela nous permet de formuler l'existence d'une polarité entre la pesanteur et la lumière. C'est la lumière qui triomphe constamment de la pesanteur. Ainsi, la plante est insérée dans cette lutte contre la pesanteur et la lumière, entre ce qui tend vers la cendre et ce qui tend vers le feu. Nous réalisons ainsi cette polarité entre le «devenir-cendre» et ce qui se manifeste dans le feu, ce contraste entre le pondérable et l'impondérable. Voilà donc un des aspects du monde végétal dans ses rapports cosmiques.

Si vous considérez l'homme à la lumière de ce qui a été exposé les jours précédents, vous vous rendrez compte qu'il n'est pas possible de le comprendre sans la notion de polarité. Car je vous ai montré que ce qui dans la plante croît de bas en haut, croît dans l'homme du haut vers le bas. Ainsi, les processus sexuels et sécrétoires de

l'homme, correspondant à la fleur et à la graine sont orientés vers le bas tandis que ce qui correspond à la racine l'est vers le haut. Mais dans la plante il s'agit d'un processus matériel alors qu'il est fonctionnel chez l'homme.

Ce qui se produit dans l'homme est à l'opposé de ce que nous observons dans la plante. Mais l'homme n'est pas seulement en situation opposée, il est aussi le support de cet antagonisme. Et l'on peut dire : on a d'une part l'homme fonctionnel – image de la plante inversée – s'enracinant vers le haut et croissant vers le bas et d'autre part son substrat matériel tendant, lui, du bas vers le haut. De sorte que ce transfert de la sphère supérieure vers l'inférieure qui pour la plante s'accomplit en dehors d'elle a lieu de façon permanente dans l'homme. Chez lui les processus ascendants et descendants sont en coopération constante. Et l'homme sain ou malade s'exprime dans ces échanges réciproques. Voyez-vous, ces processus complexes de l'homme restent incompréhensibles à qui ne tient pas compte de ce que j'ai exposé : il y a d'une part un élément porteur, dont l'activité est dirigée de bas en haut, élément dans lequel s'insère d'autre part cette activité s'accomplissant du haut vers le bas.

Il est maintenant possible de réaliser la façon dont le jeu de ces deux activités exprime la vie de l'homme sain ou malade, quand on est mis en

présence du fait, tant soit peu embarrassant, que l'homme doit être soigné tout différemment selon que l'affection siège au-dessus ou au-dessous du cœur. Il devient même nécessaire de considérer l'homme en vertu de principes différents. Nous en avons un exemple dans les rapports, si mystérieux pour certains, entre le craniotabès et le rachitisme habituel. Ces deux manifestations si voisines pour ceux qui ne voient en l'homme qu'une unité, doivent être considérées selon des principes différents car elles ont des points de départ diamétralement opposés. Ce fait a une conséquence importante pour la guérison, ainsi, les médecins ayant soigné avec succès du rachitisme n'auront vraisemblablement pas de succès en cas de craniotabès qui appellerait une thérapeutique opposée à base de carbonate de calcium ou d'une substance voisine. Ce fait traduit une généralité un peu malaisée à exprimer mais indéniablement vraie : quand on parle de thérapeutique humaine, quand sur le plan médical on affirme un fait, son contraire dans certains cas peut s'avérer exact et c'est bien gênant. Une indication parfaitement valable dans tel ou tel cas peut se révéler inopérante dans une affection d'apparence similaire nécessitant le recours à la voie opposée. Ainsi, une théorie médicale peut toujours être battue en brèche lorsqu'on oublie qu'une région de l'homme exige une certaine thérapeutique, tandis qu'une autre région sera

justiciable d'une méthode différente. Ce sont des notions dont nous devons être conscients.

Considérons attentivement cette partie de l'organisation humaine correspondant à ce que la plante nous montre isolément. Je vous ai signalé hier les trois impulsions formatrices qui sont à la base de la nature extérieure – saline, mercurielle et phosphorique – cette dernière caractérisant certaines substances comme le phosphore et le soufre ayant la propriété de conserver les impondérables, d'en être les porteuses. Quelle sera, en rapport avec ce que j'ai exposé aujourd'hui, la différence entre ces trois impulsions formatrices de la nature extra-humaine ? Tout ce qui est processus salin, tout ce qui conduit à la formation de sel, incline les processus internes vers la pesanteur. Ceux qui lisent d'anciens ouvrages devraient, lorsqu'il est question de salification, se souvenir que ce processus asservit la substance aux forces de pesanteur, tandis que le processus inverse, celui de la lumière, soustrait les impondérables à la pesanteur. Ainsi, nous sommes les témoins d'une lutte continuelle entre la lumière – celle-ci désignant l'ensemble des impondérables – et la pesanteur, entre ce qui tend vers la périphérie et ce qui attire les substances vers le centre. Ce qui oscille entre ces deux pôles de pesanteur et de lumière, cherchant à les équilibrer, s'exprime par le mercuriel qui n'est rien d'autre qu'une perpétuelle

recherche d'équilibre entre ces deux antagonistes : la lumière et la pesanteur.

Maintenant, cherchons à situer ces trois processus, «Sel», «Phosphore» et «Mercure» dans l'ensemble du cosmos, dans ce qui est pesant, dans ce qui est lumineux, et dans ce qui cherche à les harmoniser. Voyez-vous, toute l'activité du cœur humain s'insère de façon remarquable dans cet antagonisme. Cette conception de la science actuelle – abstraction faite de l'assimilation du cœur à une pompe dont je vous ai déjà entretenus – qui veut que toutes les activités de l'organisme s'achèvent au niveau de la peau comme à une barrière, est vraiment effrayante. C'est ainsi que, de nos jours, le cœur n'est plus envisagé que dans ses rapports avec tout ce qui bat et circule dans l'organisme. Pourtant il n'en est rien, en tant qu'être organisé, l'homme s'insère dans l'ensemble des processus cosmique et le cœur humain n'existe pas seulement comme organe enfermé dans l'organisme, mais il appartient aux activités universelles. Et nous retrouvons dans les mouvements du cœur, un reflet de ce jeu entre l'infra-solaire et le supra-solaire observé dans la plante. Ces mouvements cardiaques ne sont pas seulement l'expression des activités intérieures de l'homme, mais aussi des conditions extra-humaines. Ainsi, le cœur humain est un reflet de l'ensemble des activités universelles. En tant

qu'être psycho-spirituel l'homme est individualisé. Mais les pulsations de son cœur, expression intérieure de ce combat cosmique entre la lumière et la pesanteur, sont un exemple de son appartenance à l'ensemble des processus universels. J'en ai souvent donné une illustration à l'aide du calcul suivant : admettez que l'homme respire dix-huit fois par minute, cela représente 25 920 respirations en 24 heures. Multipliez maintenant la durée moyenne de la vie – on peut évidemment devenir bien plus âgé – 71 ans par le nombre de jours d'une année, vous obtiendrez 25 915, un chiffre voisin du précédent. Mais 25 920 ans est aussi le temps que met le point vernal à revenir à son point de départ. C'est un exemple remarquable des relations de l'homme avec l'univers, car ce cycle solaire, cette année platonique comporte le même nombre d'années qu'une vie humaine moyenne a de jours. Ce fait si facile à mettre en évidence, nous permet d'entrevoir de profonds mystères de l'ordonnance universelle. Rappelez-vous ce que l'Anthroposophie doit répéter si souvent, le fait que le moi et le corps astral quittent le corps physique-éthérique au moment du sommeil pour le réintégrer au réveil, c'est comme si le corps physique expirait et inspirait tour à tour le complexe psycho-spirituel. On comptera ainsi 25 915 mouvements respiratoires – 25 920 si l'on tient compte des années bissextiles – correspondant à un jour d'une espèce

particulière^[19]. Et il doit y avoir dans l'univers, un rapport avec le soleil, avec son mouvement apparent, un cycle qui tende vers le même nombre. Vous retrouvez dans les grands rythmes universels celui de la vie humaine et celui des respirations quotidiennes. Il ne vous semblera plus si étrange que les anciens, grâce à leur clairvoyance atavique, aient parlé des jours et des nuits de Brahma, de l'inspiration et de l'expiration du monde car ils en ont vu l'image dans les processus quotidiens du microcosme humain.

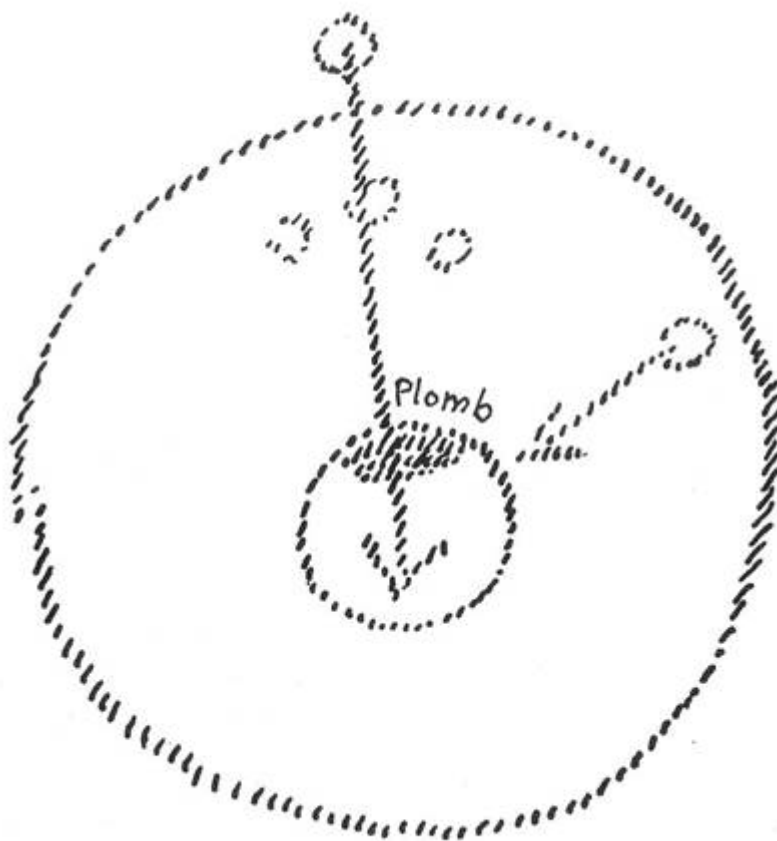
C'est par de telles considérations reposant sur des faits concrets que l'on parvient, en dehors de toute sympathie ou antipathie, à vénérer la sagesse ancestrale. Je puis vous assurer qu'il me serait impossible de la respecter si je n'avais pas eu si souvent la possibilité de me convaincre que l'on redécouvre aujourd'hui ce trésor oublié de sagesse des anciens, qu'il est nécessaire de reconquérir. Celui qui aspire véritablement à la connaissance ne doit pas vénérer la sagesse ancestrale par nostalgie du passé mais s'appuyer sur des données concrètes.

Pour retrouver, dans le cosmos, tout ce qui s'apparente à la lumière, il faut se tourner vers la région des planètes extérieures, vers le domaine de Mars, de Jupiter et de Saturne. Car tout ce qui s'accomplit sur terre est, dans un certain sens la conséquence de ce qui existe en dehors d'elle et

nous devons en rechercher les effets. Ainsi, les causes de la structure et de l'état des substances terrestres ne doivent pas être recherchées de la façon abstraite et fantaisiste dont procèdent aujourd'hui la physique et la chimie moléculaire-atomique. Cette chimie atomique essaie de percer à jour un domaine impénétrable, celui de la constitution interne des corps et parle d'astronomie corpusculaire au sujet de la structure interne de la matière. Il en a été question récemment. J'en ai parlé avant-hier dans une conférence publique, on photographie maintenant ces phénomènes ; dans les cercles spirites on photographie aussi des esprits ! Et comme les chercheurs d'aujourd'hui sont peu portés à croire à ces photographies d'esprits, ils devront bien permettre à ceux qui percent ces faits à jour de ne pas croire à leurs photographies d'atomes car celles-ci procèdent de la même illusion que les photographies d'esprits.

Ce qui se manifeste dans les plantes n'est pas lié aux atomes et aux molécules, ce sont des forces de la périphérie agissant dans la substance terrestre. Ainsi, la configuration d'une substance terrestre n'est pas le fait de ces petits démons, les atomes et les molécules, mais de forces cosmiques agissant d'une manière ou d'une autre. Il peut se produire qu'une constellation favorise plus particulièrement un point donné de la terre. Saturne, par exemple,

peut se trouver en situation privilégiée, les champs d'action des autres astres – Soleil, Mars, etc. – n'étant pas sur sa trajectoire ou dans son voisinage immédiat et le point terrestre peut être particulièrement réceptif à ces forces saturniennes agissant seules. Elles auront un effet différent de celles qui proviendraient, par exemple, de Mars. Dans le cas qui nous intéresse, Saturne agissant seul et suffisamment longtemps en un point donné du globe, il y aura création de plomb (voir fig. suivante).



Car les substances terrestres ne sont en fin de compte que le résultat de l'action combinée des

astres. C'est pourquoi certaines substances terrestres et notamment les métaux doivent être rattachées à certaines constellations. On ne peut s'empêcher d'établir à nouveau un parallèle entre les fruits de l'investigation spirituelle et les révélations de la sagesse ancestrale. Ces vieux grimoires sont totalement incompréhensibles à la pensée formée aux idées de la physique et de la chimie moderne. En voici un exemple : un savant norvégien fort intelligent décrit dans une histoire de l'alchimie un processus dont il dit avec raison qu'il apparaît comme un non-sens du point de vue de la chimie moderne car on ne peut rien en tirer. Il s'agit du processus-plomb, mais le brave homme n'a pas compris que c'était une façon d'expliquer la formation de la graine. Il pensait avoir à faire à un processus de laboratoire, ce qui serait évidemment un non-sens. Ce monsieur ne sait pas qu'il est nécessaire de transposer cette terminologie alchimique qui lui apparaît comme un non-sens. Évidemment, il avait à la fois tort et raison.

On ne peut donc s'empêcher de rattacher les substances terrestres aux forces de la périphérie agissant sur notre globe. Conduite de cette façon, l'étude des métaux révèle des correspondances précises que je me contenterai d'esquisser. Ainsi le plomb doit être rapporté à l'influence de Saturne, l'étain à celle de Jupiter, le fer à celle de Mars, le cuivre à celle de Vénus, le vif-argent à celle de

Mercure – c'est pourquoi les anciens ont donné le même nom au métal et à la planète et nous reconnâtrons une relation entre les influences non perturbées de la Lune et tout ce qui apparenté à l'argent – je dis intentionnellement : ce qui est apparenté, ce qui a le caractère de l'argent. Ce rapport entre la Lune et l'argent, la littérature moderne tente de l'expliquer, un peu naïvement, par l'aspect brillant de notre satellite, comme s'il n'avait été tenu compte que de ces ressemblances extérieures ! Celui qui sait avec quelle exactitude les études sur les métaux étaient conduites est incapable de tomber dans de telles erreurs. Nous sommes mis ainsi sur une voie nous permettant d'étudier d'autres substances car le plomb, l'étain, le fer, le cuivre, le mercure et l'argent ne sont que des cas particuliers remarquables. L'interférence des actions planétaires entre elles, par exemple celle de Mars avec Saturne, vous seront autant d'occasions d'étudier d'autres substances. C'est ainsi que sont apparus les métaux moins représentatifs. En tout cas le monde des métaux terrestres doit être considéré comme le résultat d'influences extra-terrestres. D'une certaine façon cela nous permet de relier les propriétés des métaux dont nous avons fait état, à la formation de la plante. Tout ce qui se manifeste dans le plomb, l'étain et le fer, vous pouvez le mettre en rapport avec la formation de la fleur et de la graine, tandis

que tout ce qui est cuivre, mercure et argent doit être rattaché à la formation radiculaire.

Étant donné la compensation réalisée par le processus mercuriel sur un plan restreint, nous sommes tout naturellement amenés à rechercher son équivalent dans un domaine plus vaste. Car le mercuriel est le facteur d'équilibre entre le tellurique et l'extra-tellurique. Mais en réalité tout notre univers est pénétré d'esprit, ce qui implique une autre polarité. Considérez la terre d'une part, tout ce qui est extra-terrestre de l'autre, – vous y trouverez la polarité lumière-pesanteur concernant ce domaine limité. Mais il en existe une autre s'établissant entre, d'une part, l'ensemble que forme le terrestre et l'extra-terrestre et d'autre part ce qui pénètre cet ensemble, entre le spirituel et le matériel, que ce dernier soit pondérable ou impondérable. En chaque point du matériel doit s'établir un équilibre entre ce matériel et le spirituel. Ceci concerne tout l'univers. Le lieu de l'univers le plus proche de nous où s'établit cet équilibre est le Soleil lui-même. C'est le Soleil qui réalise cet équilibre entre le matériel et le spirituel dans l'univers. C'est pourquoi le Soleil est simultanément un élément régulateur du système planétaire et un ordonnateur des forces qui pénètrent notre système matériel. À l'image des correspondances entre les différentes planètes et les métaux, on peut établir celle entre le Soleil et

l'or. Véritablement, les anciens n'appréciaient pas l'or pour sa valeur ahrimaniennne mais en raison de ses rapports avec le Soleil, avec l'équilibre entre l'esprit et la matière.

Ce que nous séparons, tant par la pensée que par nos activités terrestres, est toujours uni d'une certaine manière dans la nature ; il importe de ne jamais l'oublier. Nous séparons ainsi par la pensée ce qui est soumis à la pesanteur et tend à la salification, de ce qui porte la lumière, la manifeste et aussi de ce qui harmonise ces deux pôles. Mais dans la nature ces éléments n'apparaissent pas partout isolément, dans la nature leurs manifestations s'interpénètrent, réalisant des structures très complexes. Une telle structure est déjà incluse dans l'or avec son éclat, car c'est au travers de l'or que le spirituel, si l'on peut dire, jette un regard sur notre monde extérieur. Voilà une excellente occasion de remettre en valeur les impulsions que l'on peut trouver dans la littérature ancienne. Il suffit de bien la comprendre. Fait important, les anciens considéraient chaque substance comme une combinaison en proportion quelconque des trois principes, le salin, le mercuriel et le phosphorique (ou sulfurique) qu'ils s'efforçaient d'isoler de la substance. Ils pensaient que le plomb prend bien naissance de la manière indiqué plus haut, mais qu'il contient tout comme l'or ou le cuivre : le salin, le mercuriel et le

phosphorique. Il s'agissait alors d'isoler ces principes en vue de les utiliser sur le plan thérapeutique. C'est à ce processus que l'ancienne chimie apportait tous ses soins. C'était particulièrement difficile à réaliser pour l'or, d'où le dicton latin nous incitant à la vénération des anciens : «Facilius est aurum facere quam destruere» – «Il est plus facile de faire l'or que de le détruire». On croyait alors ces trois principes naturels – Sel, Mercure et Phosphore – si intimement liés dans l'or qu'il serait plus difficile de les séparer de ce métal que de tout autre.

Il est bien vrai que si nous voulions procéder à la façon des anciens pour isoler ces principes nous en viendrions difficilement à bout. Mais je n'ai rappelé ces anciennes connaissances qu'à titre de curiosité et dans la mesure où elles nous sont encore accessibles. Pourtant il est encore possible d'extraire des substances ce qui nous est nécessaire de ces trois principes que j'ai caractérisés hier et aujourd'hui. On découvre alors qu'il faut soumettre la substance naturelle à la combustion afin d'éliminer le «porteur de lumière ou de chaleur» puis tenter de séparer à certaines fins le mercuriel ; il reste alors le principe salin que l'on peut extraire à l'aide d'un acide. On obtiendra ainsi à partir d'une plante ou d'un minéral un véritable remède salin. Nous verrons ultérieurement cela plus en détail. Nous

rechercherons dans la nature soit ce qui est porteur de lumière pour en obtenir l'extra-tellurique, soit les substances terrestres dont on éliminera l'extra-tellurique pour ne conserver que le tellurique, le principe véritablement salin. Nous pourrons aussi tenter d'obtenir ce qui équilibre les deux.

Deux voies sont alors possibles, différentes dans leur nature mais toutes deux capables de nous rapprocher du but dans une certaine mesure. On peut procéder à la manière des anciens médecins qui s'efforçaient d'arracher aux substances ce qui, à leurs yeux, était doué du principe Phosphore, Sel ou Mercure, en vue de son utilisation. Un remède était doué de propriétés spécifiques différentes selon la substance dont le principe était extrait. Ils tenaient compte de la substance d'origine. Un sel préparé à partir de plomb était autre chose qu'un sel préparé à partir de cuivre. Certes, ils partaient d'un principe-Sel mais du fait de son origine métallique, ce sel possédait quelque chose d'extra-tellurique ayant un rapport avec les organes les plus divers de l'homme. Nous essayerons d'approfondir ces rapports demain. Mais cette voie où les anciens s'étaient enlisés étant devenue impraticable, il est possible de suivre une autre voie, plus récente. Ceux qui s'y sont engagés partaient du sentiment encore très vif que l'homme n'est pas une éprouvette mais quelque chose de

plus. Cette méthode consiste tout simplement à extraire, grâce au procédé de dynamisation, les forces qui sont à l'origine des substances.

C'est, pour l'essentiel, la voie dans laquelle s'est engagé Hahnemann, inaugurant un renouveau dans la recherche médicale après que l'ancienne voie fut devenue impraticable parce qu'on ne savait plus rien de l'extra-tellurique et de ses rapports.

C'est le drame de la médecine moderne : elle ne connaît plus que le terrestre qui, selon elle, devrait tout expliquer et elle méconnaît l'extra-terrestre qui est à son origine. Le système homéopathique s'efforce de dépasser cette conception restreinte. Il en va de même pour la physiothérapie mais comme elle ne sait plus utiliser correctement le phosphore porteur de lumière ni le mercure porteur d'air, elle se sert directement de la lumière et de l'air. C'est, bien entendu, une troisième possibilité. Mais c'est grâce à la Science Spirituelle qu'une voie vraiment féconde s'ouvrira qui nous permettra de saisir les relations entre le minéral et l'extra-tellurique, entre le végétal et l'extra-tellurique, et entre l'animal et l'extra-tellurique. Avec le règne animal nous sommes déjà à proximité de l'homme, je l'ai signalé hier. Là, les anciens ont tracé une frontière que de nouvelles investigations doivent nous aider à retrouver. Les anciens disaient : «Les plantes sont du domaine planétaire, les minéraux aussi mais avec les animaux nous en sortons et ici les forces

sont bien plus délicates à manier que dans le domaine planétaire». Ces forces qui sont à l'origine des formations animales et surtout humaines sont dispersées dans des régions cosmiques bien plus éloignées que celles dont proviennent le règne minéral et le règne végétal. Ces anciens ont tracé le zodiaque afin qu'on n'aille pas chercher des forces de guérison au-delà du minéral et du végétal ou tout au moins qu'on ne le fasse qu'à bon escient.

Mais je vous l'ai dit hier, cette limite a été franchie. Nous en reparlerons en étudiant plus particulièrement la pathologie et la sérothérapie. Ces méthodes, parce qu'elles conduisent à des succès partiels, sont en général la source de graves illusions qui camouflent ce qu'elles comportent de dangereux.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

27 mars 1920

Les étapes du développement humain et la guérison. Chorée et polyarthrite. Adaptation de la thérapeutique à l'âge. Age et planètes. Facteurs morbides antérieurs à la conception. Ossification, sclérose et cancer. L'hydrocéphalie. Prédisposition à la syphilis, la pneumonie et la pleurésie. L'endocardite. La fièvre, expression de l'activité du moi. L'homme et la cellule. Le plomb dans la sclérose, l'étain dans l'hydrocéphalie. Fer et affections pulmonaires. Cuivre, mercure et argent.

Hier j'ai esquissé certains principes concernant l'adaptation de l'homme aux conditions telluriques et cosmiques et plus précisément du point de vue spatial. Mais ce qui est de nature plutôt spatiale doit être relié au temporel car il ne faut jamais oublier que l'homme en tant qu'être temporel est à envisager dans sa totalité, autrement dit que l'homme est à la fois enfant, adulte et vieillard et organisé de telle façon que ces trois étapes de son évolution sont en quelque sorte présentes dans chaque individu. Ce que nous aurons ainsi acquis aujourd'hui devra ensuite être relié au spatial. C'est alors seulement que des considérations plus spéciales pourront être abordées. J'attire avant

tout votre attention sur la nécessité, lorsqu'on se place au point de vue médical, d'envisager l'homme dans sa totalité, de la naissance jusqu'à la mort, tout comme la pédagogie doit tenir compte des différentes étapes de l'enfance : de la naissance à la seconde dentition, de celle-ci à la puberté, etc. J'utiliserai, je le répète, la terminologie de l'Anthroposophie et je vous montrerai finalement la manière dont on pourrait la traduire lorsqu'on s'adresse à l'extérieur. Cette traduction sera plus aisée quand nous aurons progressé dans nos considérations.

Considérant par exemple la période de l'enfance, il est nécessaire de saisir clairement le processus d'intégration à l'être humain, au cours de cette période, de ce qui est fonctionnel dans le moi et le corps astral proprement dits – ainsi les désignons-nous -. Cette composante fonctionnelle s'intègre d'abord au cours de l'enfance de manière à modeler cette substance organique plastique et élastique. Il n'est donc pas étonnant que des troubles se manifestent

dans cette période infantile en rapport précisément avec cette intégration des éléments supérieurs de l'homme dans les inférieurs, et ce plus spécialement de la 7^e à la 14^e, 15^e et 16^e années où le corps éthérique doit consolider son emprise sur le corps physique pour ouvrir la voie à la puberté. Il est alors fréquent que l'élasticité du

corps physique et celle du corps éthérique ne coïncident pas. C'est essentiellement au corps astral qu'incombe cette équilibration des élasticités du corps physique et du corps éthérique. Lorsqu'ils ne coopèrent pas, le corps astral est souvent contraint d'intervenir et d'intensifier ses forces. Si elles sont insuffisantes, des troubles se manifesteront auxquels nous devons remédier pas des mesures extérieures. C'est pourquoi on rencontre à cette période de l'enfance des manifestations pathologiques se traduisant par des décharges physiques comme nous l'observons dans la chorée. Toutes les maladies qui, parallèlement aux processus proprement organiques, aboutissent à ce syndrome et s'accompagnent par conséquent de troubles psychiques, sont en rapport avec le travail un peu inhabituel exigé du corps astral en vue de cette égalisation des élasticités des corps physique et éthérique.

Vous comprendrez alors parfaitement que des manifestations choreïformes similaires puissent se voir chez les femmes enceintes, car chez elles cette concordance des élasticités des corps physique et éthérique est interrompue et le corps astral est à nouveau sollicité comme il l'était dans l'enfance. C'est pourquoi dans des maladies que l'on rencontre dans l'enfance et qui accompagnent parfois la grossesse nous viserons à renforcer l'activité globale du corps astral en vue de

l'accomplissement de cette fonction d'équilibration des élasticités des corps physique et éthérique.

Vous rencontrerez par contre des affections du type polyarthrite et toutes sortes de troubles qui lui sont apparentés seulement après la 14^e, la 15^e et la 16^e années et jusqu'à la fin de la 20^e. C'est pourquoi j'ai insisté sur la nécessité de tenir compte de l'âge. À cette période c'est le corps astral lui-même qui doit réaliser son articulation correcte avec le corps physique et le corps éthérique. S'il n'y a pas été suffisamment préparé, si le nécessaire n'a pas été fait pendant l'enfance, il sera incapable de susciter cette articulation correcte, ce qui aura pour conséquence l'apparition de troubles dès cet âge ou à la période suivante. L'important est de tenir compte du facteur temps dans l'étude des maladies et, s'il m'est permis de m'exprimer d'une façon quelque peu restrictive, de ne pas présupposer une organisation de l'homme par la nature, réalisée en vue de notre plus grande commodité, nous permettant de lire en lui en toute aisance la manière dont nous devons le soigner ; ce n'est pas ainsi que l'homme est organisé mais on aurait trop tendance à le présumer.

En un certain sens le principe : «Le semblable doit être guéri par le semblable» est juste. Il peut cependant arriver que l'ensemble des signes dominants désignés comme semblables à ceux du complexe de la guérison se situe dans une autre

tranche de vie. Ainsi la pathogénésie d'un remède que l'on utilisera après la 20^e année peut correspondre à une symptomatologie antérieure à la 20^e année. C'est là un fait dont il faut tenir compte à propos de cet adage : le semblable peut être guéri par le semblable.

Ensuite, si l'on veut envisager l'homme globalement, fut-il sain ou malade, il est important de situer son existence au sein d'une polarité opposant deux âges : dans la jeunesse il subit plus spécialement l'influence des planètes extérieures : Saturne, Jupiter et Mars, à un âge plus avancé celle des planètes intérieures : Vénus, Mercure et Lune. L'influence lunaire est d'apparition relativement précoce et se manifeste avec le plus de netteté.

Ceci montre la nécessité de toujours relier le facteur temps au facteur espace lorsque nous envisageons l'homme. Ce n'est qu'à cette condition que certains processus de la vie humaine pourront être appréciés à leur juste valeur et nous donnerons encore, en abordant le détail, quelques repères permettant de placer l'homme dans sa véritable lumière.

Voyez-vous, ce qui agit sur l'homme débute dès avant la naissance et même avant la conception. Et je me suis souvent demandé au cours de mes investigations pourquoi, dans la littérature

médicale usuelle, tant de maladies sont cataloguées : «Étiologie inconnue» en raison de l'impossibilité de leur attribuer une origine certaine. Cela vient de ce que l'on néglige le complexe de forces désigné hier comme extra-tellurique, complexe déjà présent non seulement à la naissance mais lorsque l'entité humaine s'approche de sa conception. Et tout ce qui agit ainsi sur l'homme provoque alors une réaction de direction opposée. Ainsi, certains processus antérieurs à la conception engendrent des réactions apparaissant postérieurement à la conception et à la naissance. Et parfois, la vie humaine ne nous révèle que ces réactions post-natales à ce qui existait déjà dans l'ensemble du complexe naturel avant la conception.

Ce que je viens de dire concerne spécialement et à un degré très élevé tout ce qui se rapporte à l'ossification et à la sclérose. Sclérose et ossification sont à vrai dire des processus dont l'inverse existe déjà avant la conception sous forme de processus de dissémination, d'atomisation ou de dispersion. Il est extrêmement important d'envisager cela. On ne viendra pas à bout de la sclérose si on ne la rapporte ainsi à l'extra-tellurique, à un processus extra-tellurique antérieur à la conception, même s'il ne se manifeste que postérieurement à celle-ci ou à la naissance.

Mais de tels processus, bien que nécessaires, peuvent, dans certains cas, franchir leurs limites, dépasser leur centre d'oscillation. Des processus comme l'ossification et la sclérose constituent en quelque sorte des oscillations vers une position moyenne qu'elles peuvent dépasser ; elles peuvent alors devenir trop fortes. Elles se manifestent alors sous une tout autre forme ; cela n'apparaît d'abord que sous forme de prédispositions et bien des choses essentielles de la nature humaine doivent être recherchées dans les prédispositions. Lorsque ce qui est normal dans l'ossification et la sclérose – ou ne devient anormal au cours de l'existence que dans son domaine propre – oscille vers l'autre côté, lorsqu'un tel processus ne se déroule pas dans son domaine à lui mais dans d'autres systèmes organiques de l'homme, alors nous voyons apparaître quelque chose qui est le reflet pathologique de ce qui précède la conception et qui se manifeste dans les différentes variétés de cancers.

De tels faits ne peuvent être compris que dans la mesure où l'on s'efforce d'envisager le devenir humain dans son ensemble. Autrement un processus comme celui de la formation du cancer restera relativement obscur, ne pouvant être rapporté à quelque chose devant normalement se dérouler dans l'homme mais ayant dégénéré et s'étant déplacé vers un autre champ d'action.

Une telle façon de voir peut s'étendre à une autre manifestation, à celle que nous observons dans l'enfance sous forme d'hydrocéphalie. Nous y sommes à vrai dire tous prédisposés et sa présence est nécessaire. Sans elle le développement correct de notre cerveau et de notre système nerveux ne serait pas possible car ces organes doivent en quelque sorte naître de l'élément liquide de l'homme. Nous pouvons ainsi observer au cours de l'enfance une lutte entre l'hydrocéphalie et ce qui la combat, ce qui pénètre dans l'organisation humaine pour la combattre. On ne devrait pas seulement parler d'hydrocéphalie mais aussi de son contraire, d'une diminution trop importante du liquide céphalo-rachidien. C'est là une maladie à laquelle on ne porte guère attention, elle est le pôle opposé de l'hydrocéphalie, pôle dont il est nécessaire de tenir compte. Ainsi, dans la petite enfance nous oscillons constamment entre ces deux extrêmes que sont l'hydrocéphalie et son contraire plus tardif.

À ce sujet il se peut que l'on ne tienne pas compte du moment auquel l'hydrocéphalie doit approximativement prendre fin, qu'on l'élimine prématurément soit par l'éducation, soit par le régime alimentaire ou encore par un traitement administré au nourrisson. C'est là un exemple frappant des préjudices que peuvent entraîner la méconnaissance du facteur temporel au cours de

l'existence. À ce propos je vous signale que l'étude des rapports entre le déroulement de l'hydrocéphalie et l'apparition ultérieure de la syphilis ou de la prédisposition à la syphilis fournirait une multitude de sujets de thèse, l'étude des micro-organismes ne nous apporte rien, ce n'est qu'en prenant en considération ce que je vous ai exposé que l'on arrive à un résultat. On ferait un grand progrès dans la prophylaxie de la syphilis si, au cours de la toute première enfance, on préparait l'homme à résister aux diverses manifestations syphilitiques – elles sont réellement diverses comme on le verra ultérieurement.

Ce sont là des faits dont il faut se souvenir lors du diagnostic ; il faut en l'établissant toujours chercher dans les étapes du développement humain ce qui oriente précisément vers la cause réelle. Ce qui est à ce sujet d'une importance considérable : on peut dire que tout processus organique se déplace en direction du cœur, tant le processus supérieur que l'inférieur issu des régions les plus basses de l'abdomen, traversant ce dernier avant d'atteindre le cœur. Venus des deux pôles, tous ces processus formatifs humains se pressent vers le cœur, véritable ouvrage de retenue. Mais ce déplacement s'effectue à différentes périodes de l'existence. Essayons de serrer ces manifestations de près, exerçons-nous dans l'observation des symptômes ; nous verrons que ceux qui

apparaissent dans la jeunesse au cours d'une pneumonie ou d'une pleurésie sont l'expression d'un déplacement de processus, de ce même processus se déroulant à un âge plus précoce sous forme d'hydrocéphalie. L'hydrocéphalie est tout simplement descendue d'un degré dans l'organisation humaine, y donnant naissance à la pleurésie ou à la pneumonie et à ce qui leur est apparenté dans l'enfance.

Ces manifestations pathologiques de l'enfance sont encore caractérisées par l'apparition de processus inverses ; elles réapparaissent ultérieurement dans leurs polarités. Il serait ainsi possible de se faire une bonne idée de tout ce qui se passe dans une endocardite, même aiguë, en s'interrogeant sur les affections de l'enfance en rapport avec la pleurésie ou la pneumonie. Cela conduirait à ne pas refouler trop rapidement ou trop prématurément des symptômes de pneumonie ou de pleurésie. Certes, parents et éducateurs ont le désir de voir disparaître ces symptômes le plus rapidement possible, cependant, c'est précisément dans des cas de ce genre qu'il serait important de laisser évoluer les choses et, en tant que médecin, de détourner ce qui pourrait nuire, tout en laissant la maladie suivre son cours. C'est pourquoi, dans de telles affections, – dans les autres aussi – mais tout spécialement dans ces affections infantiles en rapport avec la pleurésie ou la pneumonie, il est

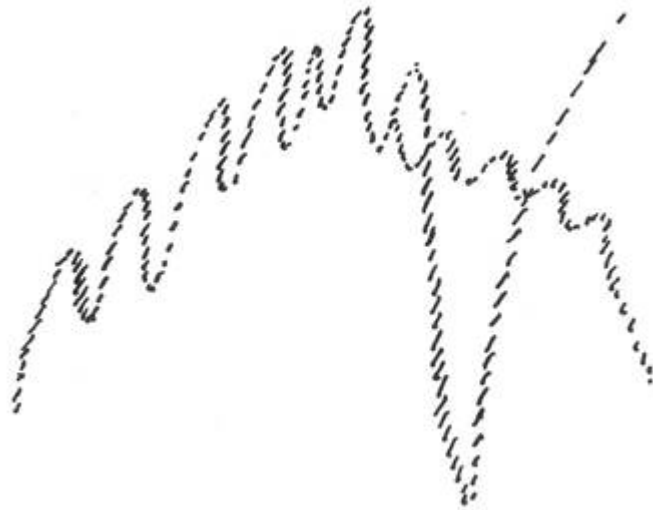
nécessaire de pratiquer une thérapeutique physique – naturelle, comme on dirait aujourd’hui – de laisser suivre à la maladie son cours normal sans l’accélérer ni l’abréger. Cela est important parce que le fait d’abréger de telles maladies crée une prédisposition aux affections cardiaques et à tout ce qui s’y rattache, en particulier une prédisposition à la polyarthrite, etc. Dans ce domaine il est donc particulièrement important de veiller à ne pas troubler le cours normal de la maladie. Bien des humains pourraient être débarrassés de leurs prédispositions à toutes sortes de maladies se soldant finalement par une affection cardiaque si l’on n’empêchait pas la pleurésie et la pneumonie d’atteindre leur objectif.

Ainsi, voyez-vous, se dévoilent les relations caractéristiques du processus évolutif de l’homme. Souvenons-nous aussi qu’il ne faut pas seulement envisager ces cas extrêmes de maladies graves mais aussi ceux plus légers où l’on est incapable de décider si oui ou non on a guéri le malade et où on lui dit : «ne faites pas de sottises si vous voulez guérir, les choses s’arrangeront d’elles-mêmes.» Car il serait important de ne pas toujours vouloir guérir à tout prix. Certes, la guérison est en elle-même une fort belle chose mais n’oubliez pas qu’il n’est pas rare de rencontrer des individus qui, à leur avis, ont souffert de toutes les maladies imaginables, ont essayé tous les traitements

possibles et chez lesquels, alors qu'ils ont atteint un âge avancé, il est difficile de découvrir quoi que ce soit pour les tranquilliser car ils se croient éternellement malades. Il serait préférable de leur faire prendre conscience du fait qu'ils sont généralement bien moins malades qu'ils ne le pensent. La médaille a certes son revers, néanmoins, dans le contexte présent, cela méritait d'être dit.

Dans tout cela il ne faut pas oublier que l'homme est un être bien compliqué, constitué d'une organisation physique et d'une organisation éthérique ; cette dernière a fort à faire de la 7^e à la 14^e année pour s'intégrer à la précédente et est à nouveau expulsée dans des processus tels que ceux de la grossesse. Considérons ensuite que ce n'est qu'après la 14^e année que s'accomplit l'intégration correcte du corps astral et plus tard encore celle du moi qu'il ne faut cependant pas se représenter comme se situant à l'extérieur. Jamais pendant la veille il n'est à l'extérieur de l'organisme et son intégration est en réalité une intensification de sa coopération. C'est pourquoi dans toute perturbation de l'organisme on est en présence d'une certaine difficulté qu'éprouve le moi à s'imposer aux autres éléments. À ce sujet la médecine actuelle donne sans le savoir une image particulièrement instructive du combat livré par le moi aux trois autres corps. Bien entendu à notre

époque matérialiste la réalité de ce combat n'est pas perçue. Pourtant, chaque fois que vous tracez une véritable courbe de température celle-ci est l'expression exacte du combat que je viens de caractériser. À cet égard rien n'est aussi évocateur que l'examen de la courbe de température au cours des diverses maladies. Cela, il est vrai, importe plus pour la pathologie que pour la thérapeutique mais il faut tout de même avoir de ces faits au moins un aperçu général. Vous ne pourrez vous faire une idée sur une maladie, par exemple la pneumonie ou la fièvre typhoïde, sans tenir compte de l'évolution de la courbe thermique. Ainsi, lorsque vous étudiez les deux principaux types de courbe thermique de la pneumonie, lorsque vous comparez leur défervescence d'allure critique ou lytique vous saisissez la manière bien différente dont intervient dans chaque cas le moi dans l'organisation perturbée. Dans la pneumonie la courbe thermique traduit d'abord-je la dessine schématiquement (fig. suivante) – le combat puis, dans la défervescence critique avec chute de la température en-dessous de la normale, la réaction.



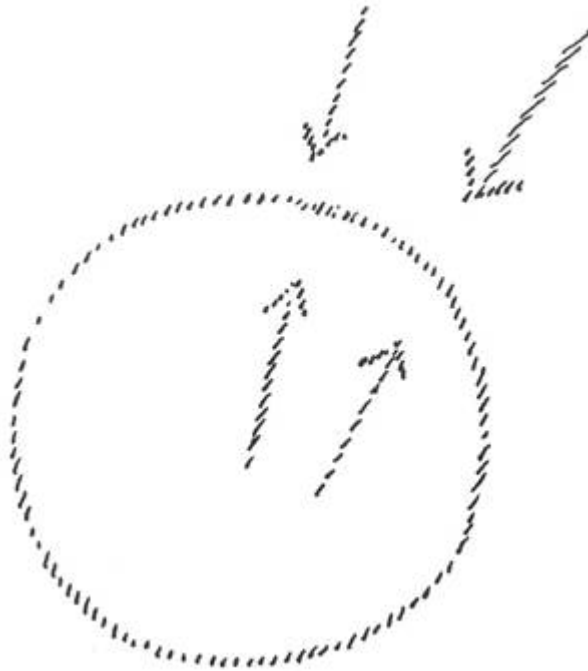
Dans ce cas, en raison des efforts antérieurement déployés, la réaction est possible. Dans l'autre forme d'évolution lytique les possibilités d'insertion de la réaction dans la force propre sont moindres, d'où la défervescence moins régulière et l'évolution plus dangereuse.

L'observation de la courbe thermique de la fièvre typhoïde vous fera particulièrement bien saisir tout le travail accompli par le moi sur les trois autres organisations. Cette courbe est une remarquable illustration de la manière dont lutte le moi. C'est là que vous pouvez voir combien il est nécessaire, en raison de l'ingérence des sciences naturelles dans la médecine, de prendre en considération ces différentes organisations de l'homme.

La confusion dans les sciences médicales a pour seule cause l'orientation matérialiste de la science se limitant à l'observation des activités physiques du corps. Ces processus au sein du corps physique

ne sont jamais autonomes et ne sont pas tous de même nature car, voyez-vous, ce qui se produit dans le corps physique peut dépendre du travail du corps éthérique ou encore de celui du corps astral ou de celui du moi. Ce sont toujours des processus physiques mais ces processus sont spécialisés et présentent un caractère différent en fonction de l'élément supérieur agissant dans l'organisation physique.

Faites maintenant la synthèse de tout ce que je vous ai exposé hier concernant la dépendance de l'homme des facteurs telluriques et extra-telluriques et de ce que j'ai ajouté aujourd'hui en rapport avec l'aspect temporel de son devenir. Vous pourrez vous dire – et cela vous fera faire un pas sur la voie que nous suivrons et vous montrera comment procéder aux investigations que je me propose d'aborder – vous pourrez vous dire : des forces exercent constamment une influence sur l'homme. Ces forces sont en premier lieu, en regard de l'organisation physique et éthérique de l'homme, de nature extra-tellurique ou tellurique et agissent à l'encontre de cette organisation. Elles proviennent tantôt de Saturne, de Jupiter et de Mars, tantôt de Vénus, de Mercure et de la Lune, ces dernières se transformant à vrai dire en forces telluriques (fig. suivante).



Voyez-vous, il est très facile de se tromper en ce qui concerne les rapports entre Terre et Lune. On penserait volontiers : la Lune se trouve là-haut et exerce son influence mais cette manière de penser est incomplète. En réalité la Lune n'est pas seulement le satellite évoluant autour de la Terre et la même force lunaire influençant la Terre est aussi contenue dans la Terre elle-même. La Terre possède des forces lunaires dont l'influence s'exerce vers l'extérieur (fig. suivante).



Bien des processus se déroulant sur le plan physique tels le flux et le reflux et d'autres comme par exemple la menstruation ne sont pas en réalité le résultat d'influences telluriques mais lunaires. Cependant elles ne proviennent pas, comme l'indiquent des théories nouvelles, de notre satellite mais de ce qui est lunaire dans la Terre. C'est pourquoi il existe un rapport extérieur entre les processus bien que, en règle générale tout au moins, ils ne soient pas synchrones. Si nous prenons en considération les planètes intérieures, nous devons de même rechercher leur homologue dans la Terre et nous représenter leur rétroaction sous son aspect plutôt physique, leur rétroaction sur le physique comme émanant de la Terre. Ce qui par contre est de nature plus psycho-spirituelle doit être attribué aux planètes en tant qu'élément

extérieur à la Terre. Ainsi, la Lune envoie vers la Terre certaines forces modelantes stimulant les activités au sein de l'homme lui-même sous forme d'imagination créatrice. La Lune a une grande influence sur notre imagination créatrice. Ce sont des choses qui devront aussi être étudiées et que l'on ne prend pas assez en considération à notre époque matérialiste ; néanmoins elles existent. En ce qui concerne le psycho-spirituel la Lune influence fortement notre fantaisie créatrice. Par contre son action sur l'organisme émane de l'élément lunaire de la Terre.

C'est ce dont il faut tenir compte. Cela est également valable pour les planètes intérieures au-delà de la Lune.

Ainsi l'on voit des forces influencer l'homme de façon très diverse, des forces ayant soit une localisation tellurique ou, si vous préférez, terrestre, soit une localisation extra-tellurique. Elles ne peuvent être étudiées qu'à travers le résultat de leur influence concomitante sur l'homme pris dans son ensemble, jamais au niveau de n'importe laquelle de ses parties et moins encore de la cellule. Car qu'est-ce que la cellule ? La cellule est en réalité un élément qui tend obstinément à manifester sa propre croissance et cherche avec sa propre vitalité à s'opposer à ce qu'est l'homme. Si vous envisagez d'une part l'homme dans sa forme globale comme une

résultante des activités telluriques et extra-telluriques et d'autre part la cellule, celle-ci doit être considérée comme venant jeter le trouble dans ces influences extérieures, comme cherchant à les détruire en vue de développer sa propre vitalité. En réalité, avec notre organisme nous luttons en permanence contre la vie cellulaire. Aussi la pathologie et la physiologie cellulaires ont-elles donné naissance aux idées les plus grossièrement absurdes en considérant la cellule comme l'élément de base de l'organisme et l'homme en tant qu'édifice cellulaire alors qu'il est un tout relié au cosmos, en lutte constante contre l'obstination égoïste de la cellule. En fait, la cellule est ce qui dégrade constamment notre organisme, non ce qui l'édifie. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que des idées de base aussi erronées conduisent aux conceptions les plus aberrantes au sujet de l'homme et de tout ce qui le concerne.

Le processus d'organisation de l'homme et le processus cellulaire nous apparaissent ainsi comme deux complexes antagonistes au sein desquels se situent les organes ; ils sont foie, cœur, etc. selon que l'un de ces complexes prédomine. Ils réalisent une compensation permanente entre ces deux complexes tels que je les ai caractérisés. Ainsi, les organes inclinent tantôt vers ce qui est de nature plus cellulaire, tantôt c'est l'élément cosmique qui prédomine. Nous étudierons ces

organes plus en détail ultérieurement. Il est particulièrement intéressant d'étudier à ce point de vue tout ce qui, en tant que système organique, se situe entre le tractus génital-excrétoire et le cœur. C'est là que l'on trouve le plus de similitude avec ce vers quoi tend la cellule. Parcourant toute l'organisation humaine, c'est à ce niveau que l'on rencontre le maximum de ressemblance entre les éléments caractérisés de l'homme et la vie cellulaire.

Nous sommes ainsi conduits à nous poser la question : qu'en est-il exactement de la cellule ? Et nous pourrions répondre en exagérant quelque peu que la cellule se caractérise jusqu'à un certain point par son obstination à vivre, jusqu'à un certain point seulement. À cet entêtement à vivre que la cellule manifeste pour ainsi dire ponctuellement s'oppose constamment quelque chose venu de l'extérieur et cet élément extérieur d'opposition prive la cellule, prive les forces modelantes de la cellule de vie ne lui laissant que sa forme de goutte. Cet élément aspire sa vie pour ne lui laisser que cette forme de goutte. Nous devrions tout de même savoir que tout ce qui sur Terre se présente sous forme de goutte, que ce soit à l'extérieur ou à l'intérieur de l'homme peu importe, est la résultante de deux forces : l'une aspirant à la vie, l'autre cherchant à épuiser cette vie.

Si on examine alors quelles étaient les conceptions de la médecine d'autrefois au sujet du «mercuriel», il est intéressant de constater qu'elle voyait dans ce processus mercuriel ce qui, privé de vie, ne conservait que la forme de goutte. Il faut ainsi voir dans ce que l'on qualifiait de mercuriel quelque chose qui s'obstine à devenir goutte vivante mais en est empêché par l'action planétaire de Mercure et ne devient ainsi qu'un cadavre de cellule : la gouttelette de mercure. C'est là l'état intermédiaire entre le processus SEL et le processus PHOSPHORE, état qui nous donne un aperçu du cheminement très compliqué qu'il est nécessaire de parcourir pour saisir la manière dont se manifestent les actions planétaires dans les processus terrestres. Chaque goutte de vif-argent prendrait vie si la planète Mercure n'existait pas. Et ce qui dans l'homme possède la tendance cellulaire la plus forte et que j'ai caractérisé plus haut, ce qui se situe entre les organes excréteurs proprement dits et le cœur, est aussi le plus impérieusement assujetti à la bonne influence de la planète Mercure. Ces organes ont absolument besoin de manifester leur nature cellulaire sans néanmoins être envahis par la prolifération, nécessitant ainsi l'action freinatrice, dévitalisante de Mercure. Sinon, si cet état intermédiaire n'est pas entretenu, ces activités organiques sont vouées à l'envahissement.

Quand on s'avance de plus en plus dans cette voie on est amené à saisir les relations entre ces organes et le mercure, ce métal représentatif de l'état mercuriel. C'est là, vous le voyez, un cheminement tout à fait rationnel. Et comme il sera de plus en plus nécessaire de confirmer pour l'humanité actuelle ou future le résultat des investigations spirituelles par des faits extérieurs accessibles aux sens, il serait bon de rechercher tant par l'étude clinique que dans la littérature médicale quels sont les effets isolés des métaux, des minéraux et des processus minéraux des animaux et des végétaux sur l'organisme humain.

Une telle étude peut débiter par des faits particulièrement bien caractérisés sous ce rapport. Je vous ai signalé aujourd'hui la polarité entre une certaine tendance antérieure à la conception et l'ossification ou la sclérose. Cette ossification, cette sclérose ont leur parfait homologue. Il suffit pour le mettre en évidence de soumettre l'homme à une intoxication par le plomb. Il n'est évidemment pas permis de pousser l'expérimentation à ce point, de réellement susciter une intoxication saturnine pour étudier la sclérose. L'important consiste à étudier les manifestations de cette intoxication là où la nature procède à l'expérience à votre place, permettant ainsi de saisir la parenté entre ce qui chez l'homme procède des mêmes forces saturniennes et le plomb. Il est parfaitement

justifié d'étudier le processus plomb parallèlement à celui de l'ossification et de la sclérose chez l'homme. On pourrait de même chercher une corrélation entre les processus propres à l'étain et tout ce que j'ai caractérisé plus haut par les interférences entre l'hydrocéphalie et son contraire. On découvrirait alors dans tout ce complexe de l'enfance tendant vers un équilibre correct entre la tête et les parties molles les mêmes forces que celles se manifestant dans l'étain.

Ensuite nous avons vu ce processus émigrer vers le poumon. Nous sommes ainsi conduits à rechercher les affinités existant entre tout ce qui concerne pneumonie et pleurésie et l'activité du fer. Il suffit pour cela de résumer les indications que comporte depuis des siècles la littérature médicale à ce sujet. On poursuivra l'étude de ces rapports jusque dans le processus habituel dont témoigne la présence de fer dans le sang où elle est pour ainsi dire normale. Étudiez cette interaction du fer et du sang et de tout ce qui lui est apparenté à un niveau plus élevé, sur le plan pulmonaire et vous pourrez vous faire une idée de l'efficacité du fer dans les affections consécutives au déplacement vers le poumon de cette interférence entre l'hydrocéphalie et son contraire. Ainsi les choses retentissent les unes sur les autres. Ce n'est qu'en établissant la relation entre ce jeu d'interférences

et la nature extérieure qu'il est possible de découvrir les propriétés curatives des remèdes.

En attachant à cette façon d'envisager l'homme toute l'importance qu'elle mérite il en résultera pour l'observateur une sorte d'intuition d'une grande importance pour le diagnostic, car celui-ci implique la synthèse de nombreux éléments. À chaque diagnostic on devrait ne pas perdre de vue la manière dont un être humain se situe dans le monde, comment il a vécu jusqu'à présent et comment il vivra dans l'avenir. Que signifie vivre dans l'avenir ? Cela signifie que l'homme présent porte en lui le germe de ce que sera le reste de son existence, notamment de ce qu'il vivra sur le plan organique.

Si on recherche maintenant les relations entre ce que j'ai dit des effets du plomb, de l'étain et du fer sur l'homme et ce qui peut provenir d'autres métaux on sera amené à découvrir une certaine polarité entre l'action des premiers et celles du cuivre, du mercure et de l'argent.

Ce que j'ai exposé n'a nullement pour but une propagande pour un remède quelconque. Il était cependant nécessaire d'attirer votre attention sur les interférences entre les forces métalliques et les forces modelantes de l'organisme humain. Cela explique par exemple l'existence d'un certain antagonisme entre les forces liées au cuivre et celles liées au fer, antagonisme que nous pourrons

mettre à profit en thérapeutique. Ainsi certaines manifestations pathologiques pourront être rapportées à un excès du processus fer dans l'organisme. Nous pourrons alors faire appel au cuivre ou, comme nous le verrons, à ce qui lui est apparenté dans le règne végétal.

Peut-être ai-je avec ces considérations un peu trop présumé de vous. J'espère néanmoins que mon exposé d'aujourd'hui vous fera entrevoir la façon dont ces choses doivent être assimilées. Vous verrez alors combien un tel travail peut être fécond pour l'évolution des études médicales et de la médecine tout entière.

HUITIÈME CONFÉRENCE

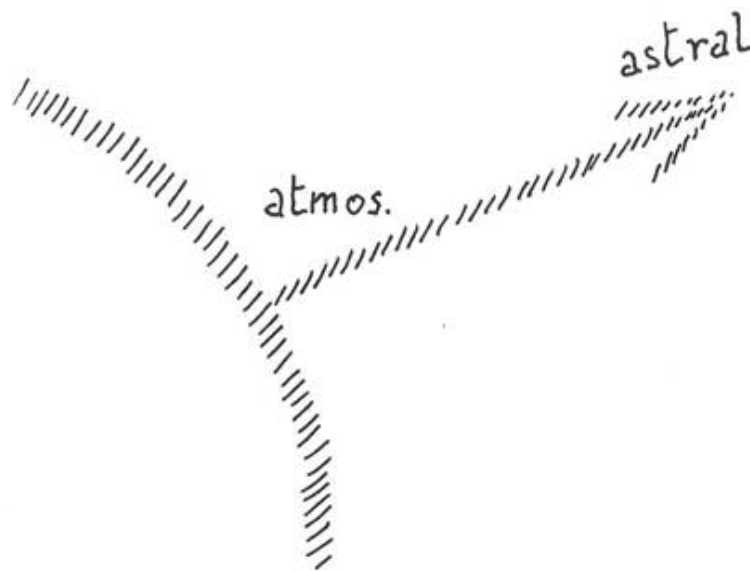
28 mars 1920

Formation d'essences aromatiques dans la plante et olfaction. Processus de salification et goût. Métamorphose de ces processus sensoriels dans l'homme. Excrétion et faculté de représentation. Respiration, formation du sang et de la lymphe. Le cœur, organe de synthèse.

Les expressions utilisées – si l'on peut dire – dans un esprit de simplification et d'abréviation de nos idées lorsque nous parlons du corps éthérique, du corps astral, etc., peuvent être rapportées à ce qui s'en imprime dans le physique. Mais on est actuellement peu enclin à rapporter ce qui s'exprime dans le physique au fondement spirituel de l'existence. Cela est néanmoins nécessaire pour une spiritualisation de la pensée et des conceptions médicales. Ainsi il sera indispensable de tenir compte de ce qui se joue entre ce que nous appelons le *corps éthérique* et le corps physique. Ce jeu d'alternances, vous le savez, s'accomplit dans l'homme et nous en avons décrit hier un des aspects, notamment quand des irrégularités y prennent naissance face aux influences du corps astral. Mais ce jeu d'alternances s'opère aussi à l'extérieur de l'homme, dans la nature.

Développez cette idée dans ses ultimes conséquences et vous aurez une vision approfondie des rapports existant entre l'homme et la nature extérieure. Autour de nous s'étend toute la flore – tenons-nous-en

provisoirement à elle – avec ses espèces particulières, cette flore dont vous prenez conscience à l'aide de vos divers sens. Lorsque, grâce à votre regard et à vos autres sens tournés vers l'extérieur, vous percevez cette flore, vous êtes à même de pressentir ce jeu d'influences réciproques agissant entre la flore et d'une part l'atmosphère terrestre, d'autre part ce qui, en dehors de cette sphère terrestre, se situe dans le planétaire, dans l'astral. La flore terrestre, pourrait-on dire, oriente vers les éléments atmosphériques, vers l'astral – pris cette fois dans le sens de stellaire, d'extra-tellurique – et l'on peut pressentir, sans aucun recours à l'occulte, ce jeu d'échanges vivants entre le végétal, ses fleurs, sa fructification et ce qui agit à partir des espaces cosmiques (voir fig. suivante).



Détournez-vous maintenant de cette vision et dirigez votre regard vers l'intérieur. Il vous faut pour cela faire appel à quelque peu d'intuition, mais en médecine, je vous l'ai dit, vous n'arriverez à rien sans intuition. Orientez donc votre regard vers l'intérieur et vous

constaterez une certaine analogie avec ce qui se trouve à l'extérieur. Cette liaison étroite entre la flore et l'éthérique que vous êtes amenés à constater vous la retrouvez sous une forme analogue dans la liaison de l'éthérique au physique au sein de l'homme lui-même.

Comment nous rendre compte de cette affinité de l'éthérique pour le physique et l'exprimer de manière concrète ? On peut dire de façon abstraite : l'éthérique, dans la mesure où il s'ouvre vers le haut est plus proche de l'astral et pourtant sa relation avec le physique est indéniable. C'est donc une double affinité de l'éthérique, d'un côté avec le physique, de l'autre vers l'astral qu'il faut envisager et nous devons rechercher une orientation vers cette double affinité. Je vais vous montrer une manière concrète d'aborder cette double affinité.

Imaginez que vous parcouriez une allée de tilleuls et essayez de vous représenter clairement l'odeur des fleurs de tilleul qui vous entoure. Réalisez clairement qu'un processus s'opère entre les terminaisons nerveuses de votre organe olfactif et ce parfum des fleurs de tilleul. Lorsque vous concentrez ainsi votre attention sur le processus de perception de ce parfum de tilleul, vous voyez en quelque sorte l'intérieur s'ouvrir, vous voyez cet organe capable d'olfaction s'ouvrir à l'odeur et vous vous direz : il y a là un processus qui conduit un élément intérieur vers un élément extérieur et les amène à coopérer en raison de leur affinité. Et vous serez conduits à penser : ce qui se répand à l'extérieur sous forme d'odeur – et est sans doute lié à l'ouverture de la flore vers l'environnement

extra-terrestre – subit une intériorisation dans la perception olfactive proprement dite. Vous assistez ainsi à une action intérieure de l'éthérique sur l'astral car en l'absence d'astral il n'y aurait point de perception mais seulement un processus vital. Le processus olfactif lui-même témoigne de la participation du corps astral. Par contre ce qui se révèle dans l'affinité pour le monde extérieur montre en même temps que la formation de ce parfum douceâtre émanant des fleurs du tilleul est apparentée, mais de façon polaire, à ce qui s'effectue dans votre organe olfactif. Effectivement on trouve dans ce parfum douceâtre qui se répand, l'expression de ce processus d'échange entre le végétal-éthérique et l'environnement cosmique rempli d'astralité. Notre olfaction est ainsi un processus dont le déroulement nous permet de participer à ce qui dans la flore est apparenté à l'astral extra-tellurique.

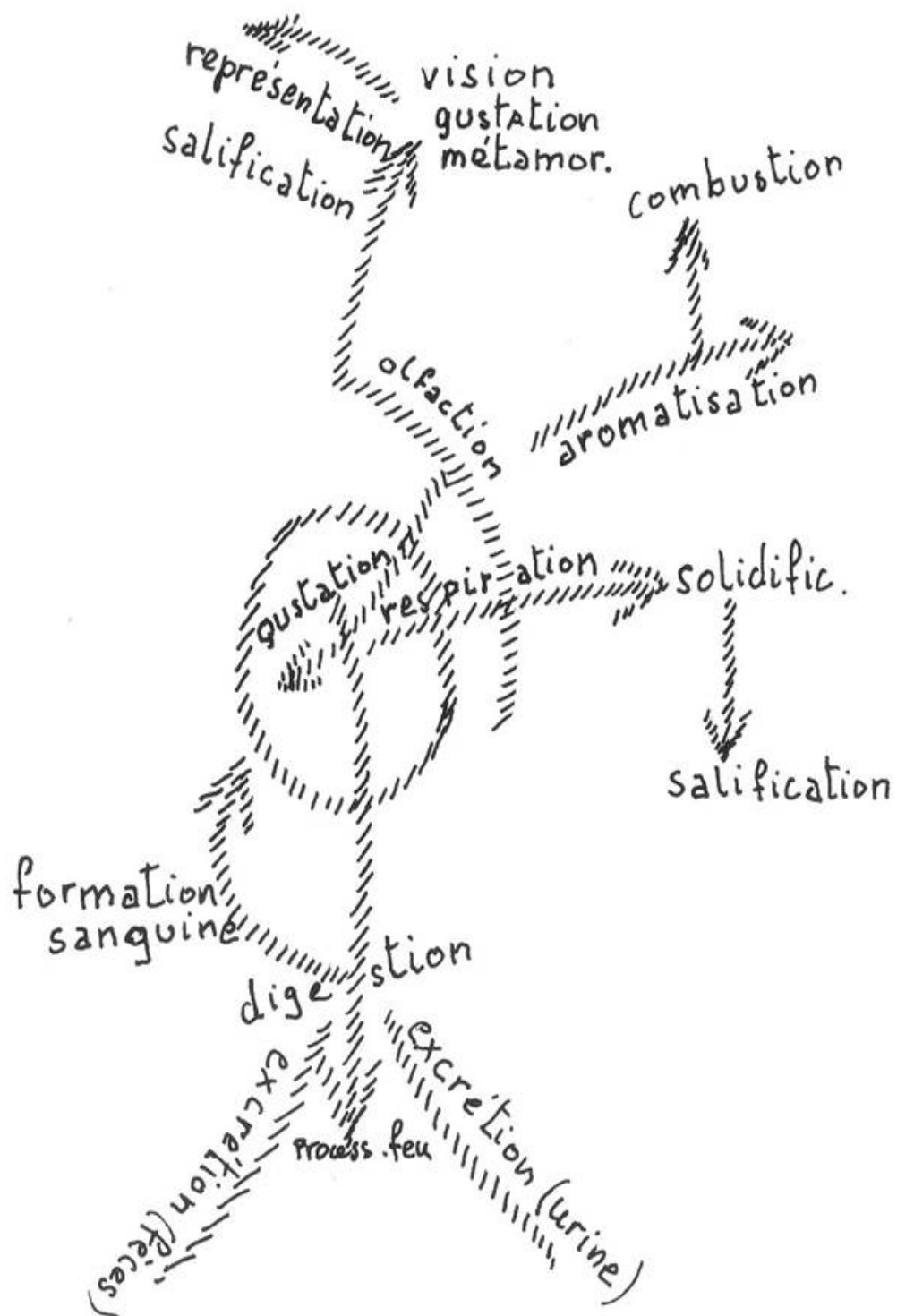
Tournons-nous maintenant vers le goût ; pour rester dans la note de ce qui précède prenons l'exemple du bois de réglisse ou du raisin. Vous observez là quelque chose de similaire. Mais ici le processus se déroule non plus dans l'organe de l'odorat mais dans celui du goût. Vous savez combien ces organes sont voisins et vous réaliserez sans peine à quel point les processus gustatif et olfactif sont apparentés, pourtant, il faut bien voir que le processus gustatif est plus organiquement profond que celui de l'olfaction. L'olfaction s'accomplit plus en surface et participe à ce qui se passe hors de l'homme, à ce qui se répand dans l'espace. La gustation nous met davantage en rapport avec des propriétés plus internes des substances, avec des propriétés liées aux substances elles-mêmes. La gustation nous informe

plus sur les qualités internes des choses – dans ce cas des plantes – que l'olfaction. Vous pourrez en déduire, en appelant quelque peu votre intuition à l'aide, que la gustation vous révèle tout ce qui dans les plantes est en relation avec les processus de durcissement.

La plante, cependant, se défend contre ce processus, ce qui se manifeste dans sa tendance à élaborer des parfums. Ainsi vous ne douterez plus que la gustation doit être rattachée aux rapports entre l'éthérique et le physique. Si maintenant vous envisagez conjointement olfaction et gustation vous réaliserez qu'à travers ces deux processus vous pénétrez de façon vivante dans les rapports de l'éthérique végétal s'exerçant dans deux directions : vers l'astral et vers le physique. Ainsi vous pénétrez profondément dans l'éthérique, c'est-à-dire dans son empreinte, quand vous considérez attentivement l'olfaction et la gustation. Là où dans l'homme apparaissent olfaction et gustation, existe en principe une manifestation dans le monde physique des rapports de l'éthérique avec l'astral et le physique. Ainsi nous nous plaçons en quelque sorte nous-mêmes à la surface de l'homme lorsque nous examinons ce qui se passe dans l'olfaction et la gustation. Voyez maintenant combien il devient nécessaire de féconder la science classique par la Science Spirituelle, de dépasser un mysticisme abstrait et d'atteindre à une appréhension concrète du spirituel. À quoi sert de répéter incessamment qu'il faut saisir le divin dans l'homme quand ceux qui le prônent ne voient tout au plus dans ce divin qu'une abstraction. Notre manière de voir ne portera ses fruits que si nous tenons compte des phénomènes concrets, par exemple en reconnaissant

effectivement comment s'exprime à travers l'olfaction et la gustation l'éthérique extérieur apparenté à l'homme et comment il s'intériorise ; oui, en voyant directement dans ces perceptions sensorielles peut-être les plus grossières l'intériorisation de processus extérieurs. Il est actuellement très important de dépasser ce qui n'est qu'abstraction ou mysticisme.

Vous n'êtes pas sans savoir que dans la nature tout est changement continu, qu'un processus a tendance à se transformer, à se métamorphoser en un autre. Rappelez-vous que l'olfaction est plus superficielle et que la gustation se situe plus dans la profondeur de l'homme (fig. suivante) – ces perceptions étant rapportées au végétal – toutes deux s'accomplissant – si l'on peut dire – dans l'éthérique, dans la mesure où celui-ci s'ouvre à l'astral dans l'aromatisation ou, au contraire, se condense dans le physique. Extérieur et intérieur confluent en quelque sorte quand nous concentrons notre attention sur l'olfaction et la gustation.



Mais dans la nature un processus se transforme toujours en un autre. Examinons ce qui est aromatique dans la flore, tout ce qui en elle tend à se soustraire au

durcissement, ce processus où la plante cherche à dépasser son état végétal, où elle extériorise, si l'on peut dire, sa spiritualité dans l'atmosphère y laissant subsister sous forme de parfum le souvenir de sa nature végétale. Ce qui se répand en arôme conserve en quelque sorte le schéma, le fantôme de la plante. Que se produit-il lorsque la plante exhale ses «schémas aromatiques», quand elle refuse d'aller jusqu'au complet durcissement végétal, quand elle exhale de la fleur quelque chose qui tendrait à devenir fleur mais qui y échappe et reste à l'état volatil ? Ceci n'est pas autre chose qu'un processus de combustion retenu. Comparez la combustion et l'aromatisation du végétal, vous y reconnaissez deux formes de métamorphose d'un même principe. Je pourrais dire encore que l'aromatisation est une combustion d'un autre degré.

Voyons maintenant ce qui, situé plus en profondeur dans la plante, stimule la gustation, ce qui n'incite pas sa force formatrice végétale à exhaler un spectre dans l'environnement mais ce qui la contient en soi et qu'elle utilise pour sa structuration interne. En participant à cette structuration interne par la gustation, vous rejoignez ce même processus se situant au-dessous du durcissement du végétal, réalisant la métamorphose sur un autre plan, celui de la salification ; de la salification de la plante bien entendu car il est ici question du règne végétal.

Réfléchissez maintenant aux curieuses métamorphoses dont la plante nous donne l'exemple. D'une part vers le haut l'aromatisation, sorte de combustion retenue pouvant même aller jusqu'à un

début de combustion, la floraison étant l'insertion à ce niveau d'un processus de combustion. D'autre part, vous trouvez vers le bas dans les substances de la plante stimulant notre goût, un processus tempéré de durcissement ou de salification. Par contre lorsque le sel va jusqu'à s'intégrer à la plante, quand elle contient elle-même des sels, le stade du devenir végétal est dépassé et la plante s'est en quelque sorte imposé son propre schéma.

Ainsi s'ouvre à nous une voie rationnelle vers le remède ; le monde végétal s'éclaire en un certain sens parce qu'on observe ce qui s'y passe. C'est cette manière concrète de chercher à approfondir les connaissances, je le répète, qui importe.

Chaque fois que ce sera possible je m'efforcerai de rattacher nos considérations aux notions usuelles afin de vous permettre de faire, à votre tour, le pont entre les enseignements de la Science Spirituelle et ceux de la science tout court. Ce qui suivra pourrait être exposé plus en conformité avec la Science Spirituelle, je tiens cependant à rattacher mon exposé aux concepts usuels de la science actuelle.

Examinons maintenant, aidés par la Science Spirituelle, en quoi les processus se déroulant dans l'œil sont apparentés à ceux de l'olfaction et plus encore de la gustation, en quoi le déploiement des nerfs du goût dans la substance organique environnante ressemble au déploiement des terminaisons du nerf optique. La ressemblance est si grande que l'on ne peut s'empêcher de rechercher des analogies avec la gustation. Certes nous ne trouvons pas en avant des nerfs gustatifs cette

merveilleuse architecture de l'œil et la vision est différente du goût. Mais le processus visuel qui se déroule en arrière de ce remarquable instrument physique qu'est l'œil a beaucoup d'analogie avec le processus gustatif. On pourrait qualifier la vision de processus gustatif métamorphosé, cette métamorphose consistant dans le fait que les processus que nous avons rencontrés dans l'organe du goût sont ici précédés de l'optique si perfectionnée de l'œil.

Il faut ensuite, dans tout organe sensoriel, faire la distinction entre ce que notre organisme apporte au monde extérieur et ce que le monde extérieur lui apporte. Il faut ainsi observer les processus en provenance de l'intérieur en rapport avec la pulsation du sang dans l'œil, où l'organisme dirige ses activités dans l'œil. Ce phénomène est encore accentué chez certains animaux dont l'œil comporte des organes vasculaires (flabellum et prolongement ensiforme) grâce auxquels l'ego pénètre plus intensément dans le globe oculaire tandis que chez nous l'ego se retire de lui et le laisse intérieurement libre. Cependant tout l'organisme agit ici par l'intermédiaire du sang dans l'ensemble du processus sensoriel et dans celui de la vision nous retrouvons celui de la gustation métamorphosé. Nous pouvons qualifier la vision de métamorphose du goût déplacée vers l'amont (voir schéma p. 146).

Par ailleurs le processus gustatif global tout comme celui de la vision est en rapport avec un élément venant de l'extérieur coopérant avec ce qui vient de l'intérieur. Le processus de métamorphose se dirige non seulement vers le haut mais aussi vers l'extérieur. Bien qu'inclus

dans l'orbite l'œil est un organe très extérieur. Dans sa métamorphose en vision le processus gustatif s'extériorise.

Imaginons maintenant une métamorphose du processus gustatif en sens inverse, vers le bas et l'intérieur de l'organisme. Nous rejoignons alors le pôle opposé de la vision, nous accédons à ce qui dans l'organisme correspond à la vision. Cela permettra de bien mettre en lumière nos considérations ultérieures. Que trouvons-nous donc en suivant la trace de ce processus de métamorphose du goût vers le bas ? Nous trouvons ce qui conditionne la digestion et vous ne comprendrez celle-ci qu'en l'opposant à cette métamorphose du goût vers le haut qu'est la vision, mais en l'envisageant dans sa polarité totalement opposée à l'extériorisation propre à la vision. Vous reconnaîtrez dans ce processus de vision dirigé vers l'extérieur ce qui correspond à la digestion, ce dont la digestion est une intériorisation organique.

D'autre part vous remarquerez la manière dont le processus digestif s'apparente à celui du goût. Les fonctions intimes de l'organisme humain ayant trait à la digestion restent incompréhensibles si vous ne pouvez vous représenter l'ensemble de la digestion comme un prolongement du goût. Une bonne digestion consiste en quelque sorte à goûter les aliments avec tout son tractus digestif et une mauvaise digestion résulte de l'incapacité d'étendre à tout son appareil digestif ce processus gustatif.

Le processus envisagé plus haut se scinde en deux dans le goût et l'olfaction. Nous sommes tantôt en

présence d'un jeu d'actions réciproques entre l'éthérique et le physique, dans le cas du goût tantôt de celui qui se déroule entre l'éthérique et l'astral dans le cas de l'olfaction. Cette distinction s'applique également aux prolongements des processus dans l'organisme. D'un côté la digestion nous conduit vers l'excrétion des matières fécales, de l'autre nous trouvons les reins et l'excrétion urinaire. Il y a une correspondance exacte entre le haut et le bas, il y a comme une double polarité. D'une côté la scission entre goût et odorat, de l'autre celle entre l'excrétion résultant de la digestion ordinaire et ce qui s'en distingue et repose sur l'activité plus profonde du rein.

Ainsi la possibilité nous est donnée de considérer ce qui se produit dans l'intérieur de l'organisme limité par la peau, comme l'intériorisation d'un processus extérieur. Tout ce qui se prolonge vers le haut nous conduit plus vers l'extérieur ; à ce niveau l'homme s'ouvre à ce qui vient de l'extérieur. Poursuivons en direction du haut, nous rencontrons alors quelque chose ayant trait à la vie psychique bien que lié à l'organisme. Ceci doit être compris non dans un sens matérialiste mais dans celui différent auquel nos conférences vous ont accoutumés. Nous rencontrons alors, mais de nouveau plus vers l'intérieur, une forme de vie métamorphosée dans une certaine direction : la pensée. Veuillez réaliser que la plupart des représentations qui vivent dans vos pensées sont tout simplement des prolongements de vos représentations visuelles – il suffira pour saisir cela de faire la comparaison entre la vie psychique des aveugles nés et celle des gens atteints de surdité congénitale -. Ainsi, la

perception visuelle se prolonge vers l'intérieur dans la pensée, dans la faculté de représentation (schéma précédent). Il faut alors considérer les organes de l'encéphale comme des organes visuels métamorphosés dans une direction donnée. Une lumière est ainsi projetée sur les remarquables rapports existant entre l'anatomie de la tête, du cerveau et les processus de pensée proprement dits. Si nous serrons de près ces processus de la pensée et si nous examinons comment l'organisation cérébrale est liée à la pensée synthétique, nous rencontrerons, chose curieuse, des structures se présentant comme une métamorphose du nerf olfactif. Ainsi, notre pensée analytique tendant à la dispersion est un contretype de la vision. Par contre, le groupement de ces impressions visuelles, l'association des représentations est, du point de vue organique interne, très voisin de l'olfaction. Cela se manifeste de façon remarquable jusque dans la structure anatomique du cerveau. Quoiqu'il en soit nous sommes ainsi conduits d'un côté vers la représentation et la pensée.

Tournons-nous à nouveau vers le processus interne. Ce qui d'un côté s'extériorise dans la vision se réfléchit vers l'intérieur dans la pensée sous forme de représentation. On s'efforce en quelque sorte d'inverser le processus visuel en direction de l'organisme. Du côté opposé, le processus polaire ne consistera pas à diriger les activités vers l'intérieur mais vers l'extérieur. C'est ce qui caractérise la digestion lorsqu'elle se poursuit en direction de l'excrétion (voir schéma p. 146) ; celle-ci est l'image inversée de la représentation. Vous retrouvez d'un point de vue plus intime ce que je vous avais expliqué il y a quelques jours en partant de l'anatomie

comparée. Je vous avais alors montré que la structure humaine et l'apparition de la flore intestinale témoignent d'un lien étroit entre les fonctions dites spirituelles de l'homme et ses possibilités de régulation ou de non-régulation des excrétions. Vous le voyez maintenant sous un autre angle : la pensée vous apparaît comme une intériorisation de la vision et l'excrétion comme une continuation en direction de l'extérieur de la digestion.

Revenons maintenant à ces processus d'aromatisation et de densification de la plante, envisagés respectivement comme des processus modérés de combustion et de salification ; nous éclairerons ainsi d'un jour nouveau ce qui se produit à l'intérieur. Mais n'oublions pas qu'il y a inversion. En haut l'inversion de la vision se fait dans le sens de l'intériorisation, ici (en bas) dans celui de l'extériorisation. En conséquence nous trouverons ici (en haut) une similitude avec les processus de salification et ici (en bas) avec la combustion, avec le feu (voir schéma précédent). En orientant les processus d'aromatisation et de combustion retenue de la plante vers la région abdominale vous venez en aide à cette région abdominale. Orientez ce qui dans la plante est appelé à retenir le processus de salification ou à l'intérioriser dans le végétal, orientez cela vers le pôle supérieur de l'homme et vous viendrez en aide aux processus se déroulant à ce niveau. C'est ce qu'il sera nécessaire de réaliser dans le détail.

Vous voyez à nouveau comment tout ce qui est extérieur peut se manifester dans tout ce qui est

intérieur et plus on pénètre à l'intérieur de l'homme plus on doit y chercher ce qui est extérieur. Il faut carrément chercher dans ce qui se produit dans le tractus digestif et dans les reins quelque chose de très apparenté aux processus d'aromatisation et de combustion, mais en est l'autre pôle ; et, dans ce qui se déroule dans l'organisation supérieure de l'homme depuis le poumon jusqu'à la tête en passant par le larynx, il faut chercher quelque chose qui est apparenté avec tout ce qui dans la plante et dans la nature humaine en général tend vers la salification. Ainsi l'on peut dire : si l'on connaît les différentes manières dont les plantes concentrent le sel il n'y a qu'à chercher ce qui y correspond dans l'organisation humaine. Ce que nous avons vu en gros aujourd'hui nous l'étudierons plus en détail dans les conférences suivantes. Ainsi, toute la phytothérapie est jusqu'à un certain point caractérisée dans son principe. Vous voyez maintenant en quoi elle consiste ; les rapports entre l'intérieur et l'extérieur se révèlent ainsi à vous dans leur ensemble mais nous avons appris aussi à en connaître certaines particularités.

Prenez par exemple les parfums qui, si l'on peut dire, tendent vers la sapidité, que l'on rencontre dans des plantes ne livrant leur arôme que lorsqu'on les mâche, réalisant une sorte de synthèse entre l'odorat et le goût, comme la mélisse ou le lierre terrestre. Il existe déjà dans ces plantes une ébauche de salification, une combinaison de la salification et de l'aromatisation. Cela nous montre que les organes apparentés avec des plantes comme la mélisse, etc., doivent se situer plus à l'extérieur, en direction du poumon, tandis que les

organes apparentés à des plantes fortement aromatiques comme le tilleul ou la rose doivent se situer plus en profondeur, en direction de l'abdomen.

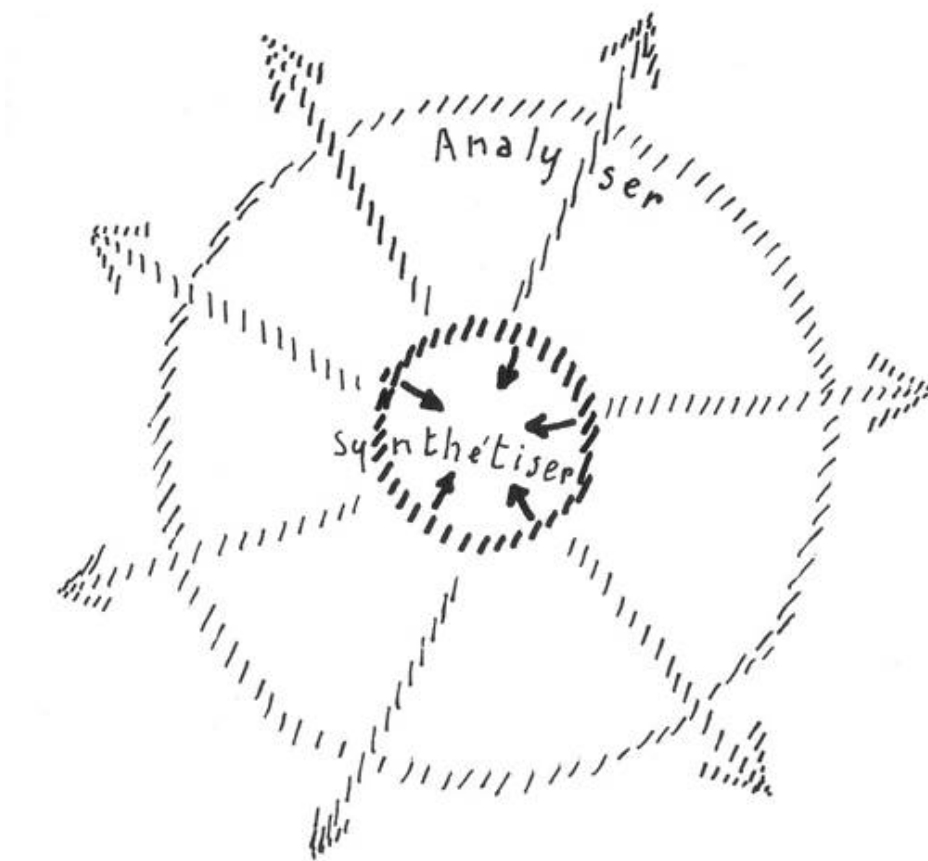
Vous découvrez alors que dans tout ce qui sur un plan organique se situe dans la région de l'olfaction et du goût, s'incorpore un autre processus vital pour l'homme, celui de la respiration (voir schéma précédent). Recherchons maintenant quel est le processus polaire correspondant à la respiration. Nous devons le trouver dans ce qui se sépare du processus digestif dans la mesure où ce dernier conduit à l'excrétion et est le polaire de la représentation. Là aussi quelque chose doit se séparer du processus digestif tout en lui restant organiquement proche comme la respiration est voisine de l'olfaction et du goût ; ce quelque chose est constitué par tout ce qui se produit dans la formation du sang et aussi de la lymphe, dans ce qui va de la digestion vers l'intérieur et que l'on trouve dans des organes tels que les ganglions lymphatiques, etc., et dans les organes responsables de l'hématopoïèse. Vous êtes ainsi en présence de deux processus polaires, l'un détaché de la digestion, l'autre détaché des processus sensoriels plus externes. On rencontre ainsi : d'une part ce qui se trouve derrière les processus sensoriels – les représentations sont une nourriture pour le psychisme – la respiration et d'autre part ce qui est annexé à la digestion dans la mesure où celle-ci conduit à l'excrétion, la lymphogénèse et l'hématopoïèse. Il est remarquable de constater la manière dont, partant de processus, nous avons été conduits dans tout l'être humain alors qu'à l'heure actuelle il n'est généralement envisagé qu'à partir de ses organes. De notre côté nous

avons tenté de connaître l'homme, de voir clair en lui à partir de processus et de ses rapports avec le monde environnant. En fait nous avons étudié des relations donnant une image directe des activités éthériques de l'homme car ce sont bien des processus éthériques que nous avons étudié au cours de cette heure. Respiration et hématopoïèse, ces deux processus se rejoignent à leur tour et cette jonction s'effectue dans le cœur humain. Tout le monde extérieur, dans la mesure où il englobe l'extérieur de l'homme, nous apparaît, vous le voyez, comme une dualité qui se concentre dans le cœur humain et y tend à la compensation.

Ainsi se révèle à nous une image remarquable, celle du cœur humain avec son intériorité, faisant la synthèse de tout ce qui de l'extérieur agit sur notre organisme, de ce qui dans le monde extérieur est analysé. Tout ce qui à l'extérieur tend à la dispersion est, si l'on peut dire, ramassé dans le cœur. Cela vous permet de concevoir une idée importante que l'on pourrait exprimer ainsi : contemplant le monde, la périphérie, vous vous demandez : qu'est-ce qui caractérise cette périphérie ? Qu'est-ce qui s'y manifeste ? Où puis-je trouver en moi quelque chose qui soit de la même nature ? En regardant dans mon propre cœur. Là se trouve en quelque sorte le ciel inversé, sa polarité inverse. Tandis qu'à la périphérie vous avez comme l'extension infinie du point vous avez là, dans le cœur, la concentration du cercle (voir fig. suivante).

Le monde entier est là-dedans. Pour faire une comparaison grossière on pourrait imaginer l'homme sur une montagne contemplant la périphérie du monde

et, dans son cœur, un nain minuscule. Ce que voit le nain, ce qu'il aperçoit sous forme d'inversion c'est l'image intégrale du monde, concentrée, synthétisée.



Ce n'est là peut-être qu'une représentation imagée, qu'une imagination ; cependant, chers amis, si vous la prenez pour ce qu'elle veut être elle agira comme un modèle, comme un principe régulateur de premier ordre vous aidant à regrouper correctement ce que vous aurez reconnu dans le détail.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

29 mars 1920

Processus météorologiques et organes. Rôle de l'air, de l'eau et du sol. Processus-silice et processus-acide carbonique. Leurs rapports avec les processus d'excrétion et les métaux. Olfaction et goût.

L'exposé d'hier a consisté à rapprocher dans une certaine mesure l'organisme humain de la nature extérieure. Les relations entre ces deux sens, l'odorat et le goût, nous permettent déjà de comprendre comment l'organisation humaine se rattache à ce qui se passe dans la nature.

Pour la Science Spirituelle il importe de faire le pont entre la thérapeutique et les processus organiques de l'homme ; c'est là la raison de cette étude des relations entre l'homme et la nature. Lorsque nous voulons guérir il est nécessaire d'avoir une vision claire des facteurs actifs caractérisant l'apport fait à l'organisme, que cet apport soit de nature chimique, physiologique ou physique et aussi de bien comprendre les activités de l'organisme sain, activités qu'il n'est plus capable d'assumer dans la maladie. Il faut savoir *réunir par la pensée* le processus se déroulant à

l'extérieur et celui s'accomplissant dans l'organisme humain.

Or c'est dans la perception des odeurs et des goûts que ces processus sont les plus voisins. En tout ce qui concerne les autres sens ils sont plus distants. Ainsi la vision et la digestion sont déjà plus écartés – par digestion j'entends tout ce qui se déroule entre la mastication des aliments et leur transformation par les glandes intestinales, ceci dans un sens limitatif excluant autant le déversement des substances dans l'organisme que leur évacuation vers l'extérieur. Ainsi tout ce qui se situe au-delà des glandes peut être considéré comme une forme d'excrétion.

Considérons le sens visuel ; ce qui se révèle à lui se situe d'une certaine manière plus dans la profondeur des objets, alors que ce que nous percevons par l'odorat et le goût est plus superficiel. Ce qui dans la nature, tend à s'extérioriser pour devenir accessible à notre odorat, reste ailleurs comme emprisonné dans les objets que nous regardons. Dans la perception visuelle des formes nous sommes en présence d'un principe de structuration qui dans l'olfaction n'apparaît que substantiellement. Et l'on pourrait dire qu'en suivant la trace de ce qui se manifeste par l'odorat jusque dans le monde végétal ou minéral nous allons à la rencontre d'un principe se

manifestant à l'extérieur dans les structures, le même que celui que nous révèle l'olfaction.

Le processus contraire est précisément celui de la digestion. Il s'approprie dans une certaine mesure ce qui se révèle dans la gustation et l'enfouit à nouveau dans l'organisme. Nous étions jusqu'à présent contraints de décrire la nature extérieure comme se situant plus dans l'inconscient. Il est très important de le rappeler car toutes ces relations que nous avons pu dégager de l'univers entier se retrouvent dans l'homme. L'homme se rattache à ce qui appartient à Saturne, à Jupiter, etc., mais ce lien se dissimule au plus profond de l'organisation humaine et l'on aimerait dire, si l'on ne craignait de heurter la manière de penser habituelle : c'est au plus profond de l'homme, dans ce qu'il a de plus inconscient que nous retrouvons les éléments de l'astronomie.

Or nous possédons des organes par lesquels cet organisme s'ouvre à nouveau et ces organes le mettent en relation avec ce qui s'accomplit plus à proximité de la terre, avec tout ce qui a trait à la météorologie dans un sens large. Et si l'on ne veut pas se limiter à l'aspect substantiel des remèdes mais étudier les processus de guérison il est nécessaire d'envisager les relations entre l'homme et la météorologie au sens large.

Il est possible maintenant de faire la distinction entre ce qui a trait à l'astronomie et ce qui a trait à

la météorologie. Cela exige, il est vrai, une certaine finesse dans l'observation. Peut-être serez-vous, au premier abord, choqués par la manière dont nous ferons cette distinction mais vous verrez peu à peu qu'elle permet d'établir une base solide pour la thérapeutique. Parmi les organes s'ouvrant aux facteurs météorologiques – les plus profonds étant orientés vers l'astronomie – il faut compter le foie, la vessie et les organes dont cette dernière est le type. Aussi curieux que cela puisse sembler, la vessie est sur le plan pathologique un organe d'une grande importance. Dans ce cadre il faut encore inclure le poumon qui, comme on le sait, s'ouvre à l'extérieur par sa fonction respiratoire et aussi, dans une certaine mesure, le cœur. Vous devez comprendre cela sans peine grâce à ce qui précède. Ces organes se rattachent à des impulsions météorologiques bien précises dont l'étude exige que l'on tienne compte des rapports de l'homme et plus spécialement de ses activités, avec son environnement.

À présent je vous invite à tenter une étude approfondie ayant pour objet de démontrer que les lésions cardiaques que vous constatez sont à rapporter à la perturbation de l'activité humaine. Vous devriez entreprendre des recherches révélant l'allure toute différente que prend l'activité cardiaque chez un paysan cultivant son champ, ne s'écartant guère de cette occupation et chez une

personne dont la profession exige de nombreux déplacements en automobile ou en train. Ce sujet mériterait une étude approfondie. Vous découvririez alors que la prédisposition aux affections cardiaques est influencée par le fait d'être mis en mouvement par un moyen extérieur – train ou auto – à l'intérieur duquel l'homme reste assis, immobile. Cet abandon passif au mouvement provoque une certaine déformation des processus de retenue au niveau du cœur.

Or il existe une relation entre l'ensemble des activités humaines et la manière dont l'homme entretient sa chaleur. Un rapport existe entre son activité cardiaque et l'impulsion calorique du monde à laquelle l'homme est lié. Vous en déduirez que lorsque l'homme produit suffisamment de chaleur par sa propre activité cette production donne en même temps la mesure de l'état de santé de son cœur. Il faudrait donc toujours conseiller aux cardiaques la pratique de mouvements exécutés de manière très vivante. Et je suis convaincu que d'ici une à deux décennies, l'on considérera ces problèmes avec moins de passion et l'on sera surpris de voir combien l'activité cardiaque des malades s'améliore grâce à l'Eurythmie. Celle-ci est en effet un mouvement propre imprégné d'âme, obéissant à des règles. C'est là un point de vue qui doit faire comprendre la valeur thérapeutique de certains exercices de

l'Eurythmie dans les irrégularités de la fonction cardiaque.

Venons-en maintenant à tout ce qui dans l'organisme ressemble plutôt à des processus vésicaux modérés. Ce que je vous dirai à ce sujet pourrait vous sembler quelque peu profane mais est en réalité bien plus scientifique que ce que l'on pare actuellement de ce qualificatif. La vessie est à vrai dire un moyen de succion. Elle agit, pourrait-on dire, comme une cavité dans l'organisme humain, elle aspire. Elle est en principe tributaire de la formation cavitaire à cet endroit. L'action de la vessie par rapport au reste de l'organisme est comparable à celle émanant d'une bulle de gaz dans l'eau. Ainsi, ce qui provient d'une bulle gazeuse, d'une bulle de substance ténue entourée de toutes parts d'eau – d'une substance plus dense – ressemble à l'action de la vessie sur l'organisme. Ceci a pour conséquence un trouble de tout ce que doit accomplir la vessie quand l'homme n'est pas en mesure d'exécuter correctement les mouvements internes, par exemple lorsqu'il mange sans application, quand il dévore au lieu de mastiquer et perturbe ainsi toute la digestion, quand il ne garde pas la mesure entre repos et mouvement au cours de la digestion etc. Tout ce qui trouble la mobilité interne trouble aussi ce que l'on pourrait nommer la vie vésicale. Or l'homme est ainsi fait qu'il acceptera éventuellement qu'on

lui prescrive des mouvements en rapport avec la vie de l'âme lorsque l'on constate des irrégularités cardiaques mais il n'accepte pas volontiers d'être incité à régulariser sa motilité interne car elle fait partie de ses habitudes. Vous y parviendrez néanmoins rapidement en usant, chez telle personne peu encline à ménager le repos nécessaire à la digestion, parce qu'elle dévore, d'une thérapeutique météorologique, si l'on peut dire. Cela consiste à l'exposer à une atmosphère plus riche en oxygène, dans laquelle elle doit mieux respirer, dans laquelle elle est inconsciemment obligée de consacrer plus d'attention au processus respiratoire. Cette régulation du processus respiratoire s'étend à la régulation des autres processus organiques. Vous verrez ainsi que lorsque vous exposez de tels sujets souffrant d'irrégularités vésicales à une atmosphère plus riche en oxygène, soit artificiellement ou mieux de manière naturelle, une certaine compensation s'effectue simplement du fait de la modification du genre de vie.

Il est tout particulièrement important de tenir compte d'un troisième organe très largement dépendant des facteurs météorologiques : le foie. Bien que paraissant enclos dans l'organisme il est néanmoins subordonné aux conditions extérieures dans une large mesure. Vous pourrez en effet vérifier cette subordination en constatant les

rapports entre l'état du foie et la composition des eaux d'une localité. Il faudrait en somme, toujours étudier la nature des eaux d'une région pour bien apprécier l'état hépatique de ses habitants. Le fait de trop savourer les aliments profite au développement du foie et en cas d'excès conduit à sa dégénérescence. Le fait de savourer intérieurement les aliments, au-delà de ce qui devrait se limiter à la langue et au palais – que ces sensations gustatives soient agréables ou non – conduit à la dégénérescence hépatique. Il faudrait en conséquence essayer d'habituer des sujets atteints de troubles hépatiques quelconques – souvent fort difficiles à constater – à étudier le goût en lui-même. Il est réellement très difficile d'étudier soi-même le rapport entre les affections hépatiques et la nature de l'eau d'un lieu car ces rapports sont extrêmement subtils. On peut par exemple constater que l'activité dans une région où l'eau est très calcaire est différente de celle que l'on observe dans une région où elle l'est moins. Et il est bon de savoir que l'élimination du calcaire de l'eau favorise l'activité hépatique. Il faut évidemment trouver les moyens propres à réaliser cette élimination. D'autre part la constitution et l'activité pulmonaire sont intimement liées au faciès géologique d'une région, qu'elle soit, comme ici, riche en calcaire ou qu'elle soit riche en silice comme dans les massifs primitifs. Car le poumon est subordonné à la nature minérale d'un lieu. Une des premières

tâches d'un médecin s'établissant serait d'étudier à fond la géologie de la région. Une telle étude géologique est en même temps une étude des poumons et il faut savoir que l'impossibilité pour le poumon de s'adapter à une région lui est relativement défavorable.

Il ne faudrait pas vous méprendre sur ce que je dis à ce sujet.

Par cette subordination du poumon à l'environnement j'entends sa constitution interne, non la respiration. Il est évident que la bonne ou mauvaise fonction respiratoire dépend à son tour de cette constitution interne mais c'est la subordination de cette structure interne que j'ai ici en vue. Ainsi la tendance à l'incrustation du poumon ou inversement à la formation de glaires dépend beaucoup de la nature de l'environnement. Par ailleurs, le poumon est fortement influencé par l'activité corporelle et un surmenage physique lui est indéniablement nuisible. Ces relations nous révèlent la manière dont des organes internes comme le poumon, le foie, la vessie et le cœur deviennent perméables à des facteurs météorologiques au sens large. En conséquence, lorsque ces organes sont malades on devra toujours tenter de les guérir par des moyens physiques, ce que l'on atteindra ainsi par la voie physique a des chances d'être durable. Lorsque l'on constate qu'une personne prédisposée aux

affections pulmonaires n'est pas adaptée à une région et qu'on l'a amenée à déplacer son habitat vers une région lui convenant mieux on lui aura fait le plus grand bien. De même le changement de lieu et de mode de vie peuvent avoir une influence tout à fait remarquable pour les organes sis au-dessus du poumon. Le changement de lieu a relativement peu d'influence sur les organes se trouvant au-dessous du cœur. Mais on peut faire beaucoup pour les poumons et les organes situés au-dessus de lui par le changement de résidence et de mode de vie. Restons cependant bien conscients des actions réciproques que les organes exercent les uns sur les autres et sachons déceler ces actions réciproques souvent dissimulées. Ainsi, par exemple, une dégénérescence des coronaires doit faire envisager l'existence d'une tendance dégénérative du poumon et l'éventualité d'agir à partir de ce dernier.

C'est là un aperçu sur les rapports de l'homme avec l'élément météorologique.

L'élément astronomique n'apparaît dans le monde extérieur et dans l'homme qu'à l'arrière-plan du météorologique et masqué par lui. Dans l'homme la totalité de l'élément météorologique s'épuise dans ce qui appartient au poumon, au foie, à la vessie et au cœur. Dans la nature extérieure la totalité du météorologique est comprise dans les éléments solides, liquides,

gazeux et dans la chaleur. Ce qui se situe au-delà du météorologique est constitué par les processus de structuration du végétal et du minéral.

À ces processus de structuration si proches de l'extra-tellurique, de l'astronomique, s'oppose de façon polaire ce qui chez l'homme se situe en arrière du météorologique, ce qui est plus intériorisé que les quatre systèmes organiques précités. Ces rapports étant moins accessibles, l'étude des processus de guérison qui leur sont propres sont plus difficiles. Une voie rationnelle s'offre cependant à nous si l'on envisage cette opposition entre les tendances organiques et ce qui se passe à l'extérieur.

En voici un exemple concret : celui du processus silice. On voit ce processus à l'œuvre partout où se forment des silicates, du quartz par exemple et des roches voisines. Ces processus ont leur contraire dans l'organisme humain. Ces processus sont aussi à l'origine de certains phénomènes, hélas trop considérés de nos jours, se déroulant dans la terre arable, entre cette terre avec ses composés siliceux et les racines qui s'y enfoncent. Et tout ce que nous donnent les plantes dans leurs cendres est à son tour intimement apparenté au processus silice à l'extérieur. Or on trouve dans l'homme le processus contraire. Et ce processus polaire à celui de la silice dans la nature se situe chez l'homme en amont du cœur, dans l'activité formatrice des

organes, du poumon et de tout ce qui est au-dessus en direction de la tête. Et ce processus organique interne consiste essentiellement en une «homéopathisation» – s'il m'est permis d'utiliser ce néologisme -, en une homéopathisation du processus silice de la nature. Si un syndrome vous conduit à localiser le siège d'une maladie en amont de l'activité cardiaque – ce qui, en gros, pourra se traduire par une hypersécrétion bronchique ou par des symptômes méningés ou pseudo-méningés, etc. – des troubles pourront néanmoins se manifester dans tout l'organisme. Des troubles pulmonaires retentissent ainsi sur la circulation coronaire car tout dans l'organisme est action réciproque. Des tendances inflammatoires du cerveau peuvent rester inapparentes à ce niveau et se manifester par des inflammations des organes digestifs et des organes apparentés. L'important est de situer le point de départ ; nous en reparlerons. Dans tous ces cas il s'agira d'introduire dans l'organisme le processus silice extérieur très fortement dilué. C'est là, si vous le saisissez bien, un rapport extrêmement caractéristique et extrêmement important. Il nous montre aussi la nécessité, chaque fois que l'on observe quelque chose dans les régions supérieures du corps, de transformer le processus silice en le faisant éclater, en le divisant, en le pulvérisant. Quand, du fait de la réciprocité, il existe un retentissement sur les parties plus basses de l'organisme, par exemple

sur le cœur, on pourra recourir, pour induire le processus de guérison, à des végétaux riches en silice, soit utilisés directement, soit transformés. On devrait rechercher attentivement l'action des plantes contenant de la silice sur les processus des régions de l'organisme situées en-dessous du cœur, processus qui, bien entendu, peuvent retentir sur les régions supérieures.

Le processus exactement contraire à celui de la silice se trouve, dans la nature, dans ce que l'on pourrait appeler le processus de formation de l'acide carbonique. La formation de l'acide carbonique est polairement opposée celle de l'acide silicique. Ce processus de formation de l'acide carbonique doit en conséquence être étudié de près lorsque l'on cherche à guérir ce qui dans l'organisme est opposé à ce que j'ai caractérisé plus haut, ce qui par conséquent appartient au pôle digestif, ce qui a son point de départ dans la digestion. Ces formes de maladie pourront être jugulées en utilisant des composés de l'acide carbonique, notamment sous leur forme naturelle telle qu'on peut l'obtenir dans la plante.

Il est alors important de faire un certain rapprochement. Examinons les substances sous l'aspect de l'olfaction et de la gustation ; l'olfaction oriente vers l'extérieur, vers le monde visible et la gustation vers l'intérieur, vers ce qui est caché dans l'organisme. Considérez la digestion sous cet

angle, ce qui la caractérise au début est une confluence de substances, un mélange. Mais la continuation du processus fait à nouveau apparaître une séparation de ce qui s'était mélangé ; une séparation de processus plus que de substances. Cette séparation, cette division est une des tâches importantes de l'organisme. Le temps principal de cette dissociation donne naissance à deux courants : d'un côté l'excrétion intestinale et de l'autre l'excrétion urinaire.

Nous sommes ainsi orientés vers un système organique dont la guérison fait fortement appel aux facultés intuitives du médecin : le système rénal aux fonctions si admirables et aux ramifications si curieuses, même dans ses processus. Nous en reparlerons. Ce qui importe ici c'est le rapport déjà étudié dans les conférences précédentes entre l'excrétion intestinale et les processus de la tête, ces deux choses apparentées. De même tout ce qui est processus de la région cardiaque est en rapport avec l'élimination urinaire. Ainsi tout ce qui se rapporte à l'excrétion intestinale est essentiellement une forme humaine de reproduction du processus silice et tout ce qui se trouve dans la sécrétion urinaire une reproduction du processus acide carbonique. Cela permet d'établir une relation entre les fonctions de l'homme sain et celles de l'homme malade. C'est surtout l'aspect «processuel» que nous avons ainsi

abordé mais il ne faudrait pas envisager les choses de manière trop restreinte. La possession de toutes ces notions est indispensable à une claire compréhension de la loi de similitude telle que nous l'a exposée hier soir le Dr. Scheidegger.

Cette loi de similitude recèle quelque chose de très significatif mais il est nécessaire qu'elle soit fondée sur des constatations comme celles auxquelles nous procédons. Car derrière les idées que je viens de vous exposer se dessinent à nouveau les rapports de l'homme avec les métaux. Si on caractérise le processus silice comme celui qui structure l'homme et le processus acide carbonique comme ce qui le dissout, ces deux tendances résument la vie. Ce processus silice, ce processus de structuration correspond aux régions de l'organisation humaine apparentées aux processus métalliques du plomb, de l'étain et du fer, ainsi qu'il ressort d'un exposé précédent. Et l'on peut dire : cette région située au-dessus du cœur que nous avons envisagée en rapport avec la silice est aussi celle que nous devons envisager en rapport avec le plomb, l'étain et le fer. Le processus fer s'apparente plus à la structuration du poumon, celui de l'étain à la structuration de la tête en général et celui du plomb à la structuration des os. Édification et croissance osseuse émanent principalement du pôle supérieur de l'homme.

Il s'agit maintenant d'apprendre à déterminer la mesure dans laquelle ces facteurs coopèrent, à utiliser les silicates en examinant leur similitude avec ces trois métaux. D'autre part il faut bien voir les rapports du pôle inférieur avec le cuivre, le mercure et l'argent et les métaux voisins, et la manière de les associer au processus acide carbonique.

On réalise ainsi la liaison entre ce qui dans la terre est extra-tellurique : le métal, et d'autre part ce qui a un caractère de roche, ce qui s'est formé sous l'influence du principe acide carbonique et du principe acide silicique. Nous apprenons ainsi à connaître plus concrètement les éléments de la nature dont l'administration peut, dans certains cas, amener la guérison.

À ce sujet il faut savoir que tout ce qui agit peu sur les sens inférieurs, et n'offre pas, si l'on peut dire, ses propriétés sur un plateau, peut agir en hautes dilutions. Par contre ce qui se manifeste ouvertement, ce qui est fortement odorant, ce qui a beaucoup de goût n'a pas besoin d'être très dilué pour agir. Si l'on comprend en quoi consiste la guérison on voit que les substances très odorantes et très sapides sont déjà par elles-mêmes des remèdes souvent extraordinaires, notamment lorsque leurs propriétés ne sont pas annihilées par l'alimentation habituelle.

Il faut dire aussi, pour entrer dans le détail, que chaque sens humain est apte à faire cette différenciation et c'est l'homme lui-même avec son acuité sensorielle qui est en principe le meilleur indicateur de ces propriétés. Certes cela sera plus difficile avec les substances dépourvues d'odeur et de goût. Je tiens néanmoins à vous rendre attentifs : il existe une possibilité d'entraînement très précieuse pour le médecin consistant à développer une certaine finesse de perception vis-à-vis du processus silice de la nature. Considérez qu'un minéral comme le quartz avec sa structure si régulière présente dans les silicates une énorme variété de formes cristallines et essayez de découvrir ce que cela signifie. Celui qui est capable d'éprouver cela sentira aussi dans la multiplicité de ces formes un élément dispersif. Il est évidemment nécessaire que cet élément dispersif préexiste pour pouvoir donner naissance aux formes si variées des silicates. Cela indique que les silicates doivent être utilisés à l'état divisé. Il est nécessaire de développer une certaine sensibilité pour ces choses, car elle permet une certaine appréciation du remède. Par ailleurs il faut aussi que l'homme accroisse sa sensibilité aux odeurs lesquelles comportent, comme les couleurs, une gamme de sept degrés. Si nous apprenons à développer une faculté de discernement entre les parfums douceâtres, les parfums piquants, etc., nous découvrirons que l'odorat se différencie

effectivement en sept nuances de perception. Il en va de même pour le goût. Si l'on s'approprie ainsi une échelle ou, si j'ose dire, un spectre olfactif on éduque en soi une faculté permettant de s'y retrouver dans tout ce qui se manifeste dans les substances combustibles. On pénètre en quelque sorte dans leur nature intime. Nous verrons demain de quelle manière. En exerçant ses facultés sensorielles gustatives, en apprenant à distinguer entre le sucré et le salé cinq nuances supplémentaires on développe en soi une certaine affinité pour le processus de salification dans la nature. On arrive tout simplement à dégager des impressions reçues de la nature le sentiment que telle substance intéresse telle partie de l'organisme humain, telle autre une autre partie. Et bien que la connaissance des propriétés des diverses substances doivent être étayées par des recherches scientifiques précises, ces recherches doivent être accompagnées de ces perceptions subjectives ce qui implique le développement d'un sentiment d'affinité interne pour la nature.

C'est avec ces explications que je renouerais demain, en vue de considérations plus particulières.

DIXIÈME CONFÉRENCE

30 mars 1920

L'anis. La chicorée. La prêle. La fraise des bois. La lavande. La mélisse. Rapports entre l'organisme humain et les règnes végétal et minéral. Considérations diététiques. L'homme périphérique et central. Digestion et excrétion. Organisme féminin et masculin.

Notre but sera naturellement de dégager une méthode susceptible de féconder l'étude de la médecine plutôt que de nous perdre dans les détails, ceux-ci ne pouvant avoir qu'une signification relative. Cependant, une étude méthodique des rapports de l'homme avec la nature extérieure devrait fournir à chacun l'instrument grâce auquel il pourra procéder individuellement aux observations. Permettez-moi en conséquence de débiter par quelques notions aptes à ouvrir la voie vers un domaine bien précis.

L'investigation spirituelle, par les lois qu'elle dégage, permet d'apporter bien des vérifications aux idées apportées hier soir par la conférence du Dr Stein ; elles déroulent dans ce domaine un véritable fil conducteur. Je vous en donnerai aujourd'hui quelques exemples significatifs. Ainsi –

restons-en pour l'instant aux végétaux – étudions la manière dont l'anis, *Anisum vulgare*, agit sur l'organisme humain. Vous constaterez ces propriétés caractéristiques : stimulation des excrétions, de la diurèse, de la sécrétion lactée et sudorale, et vous pourrez vous demander à quoi tout cela est dû. On découvrira que l'activité de cette plante est en rapport avec la présence de fer ou de sels de fer finement divisés. On se rendra compte ainsi que ces propriétés sont dues à un transfert momentané vers un territoire inférieur au sang des activités qu'y déploie habituellement le fer. Du fait de leur activité centrée principalement sur la région médiane – donc à mi-chemin entre intérieur et extérieur, entre la surface et le cœur – certaines plantes permettent de bien étudier la façon dont elles étendent leurs propriétés à des régions variées. Elles peuvent ainsi servir de leitmotiv pour une étude rationnelle de la thérapeutique.

À ce sujet *Cichorium intybus* est un véritable mentor de la nature. Cette plante permet, si l'on veut bien s'en donner la peine, l'étude de toutes sortes de phénomènes concernant l'organisme humain. *Cichorium intybus* est le remède spécifique des faiblesses digestives, de ce qui se manifeste dans les organes orientés directement vers l'extérieur ; en second lieu *Cichorium intybus* agit aussi sur le sang lui-même en l'empêchant de

refuser d'accomplir les processus qui lui sont nécessaires, en faisant obstacle à l'apparition de perturbations dans le fluide sanguin lui-même. Enfin, le fait d'étendre ses propriétés curatives jusqu'aux processus les plus périphériques est aussi très significatif de *Cichorium intybus*. Il agit ainsi jusque sur les organes céphaliques et plus spécialement dans la région du cou, du thorax et des poumons. C'est parce que ses effets puissants étalés en éventail intéressent tant d'organes en particulier que l'étude de cette plante est si intéressante.

On peut se demander à quoi attribuer cette action s'opposant à la faiblesse digestive. Nous verrons qu'elle est due aux principes amers agissant directement sur le goût. Ces composants amers ont encore un caractère très végétal, très substantiel, et sont très apparentés à ce qui dans l'homme conserve un caractère extérieur. Notez bien que les substances naturelles sont peu modifiées jusqu'à leur arrivée dans l'estomac. Elles sont ensuite progressivement remaniées dans l'intestin puis dans le sang et ont finalement subi leur transformation la plus complète quand elles aboutissent dans le système osseux, le système nerveux et le système musculaire. Les substances extractives des plantes sont très apparentées aux substances extérieures encore peu modifiées.

Mais *Cichorium intybus* contient aussi des sels alcalins, du potassium. C'est là que nous devons rechercher ce qui agit sur le sang et nous voyons ainsi les forces se scinder. Celles appartenant aux substances extractives s'orientent de par leur affinité vers les organes digestifs. Les forces présentes dans les sels alcalins s'orientent de par leur affinité vers les organes sanguins. Mais on trouve encore dans cette plante beaucoup de silice. Celle-ci agit au-delà du sang en direction des organes périphériques, dans le système nerveux, le système musculaire et même le système osseux. *Cichorium intybus* nous montre ainsi comment il se laisse scinder en trois, étendant ses effets aux trois constituants de la triade humaine. Ce sont là des expériences que la nature réalise pour nous et elles sont en somme plus significatives que les nôtres ; car la nature est bien plus riche dans ses intentions que nous ne saurions l'être lorsque nous l'interrogeons par nos propres expériences.

À ce sujet *Equisetum arvense* est très intéressant aussi. Là encore on est en présence d'un effet intense sur les faiblesses digestives ainsi que d'une forte action sur la périphérie. À quoi pouvons-nous attribuer cet effet périphérique dans *Equisetum arvense* ? À sa teneur en silice. Ainsi, une étude comparative vous montrera que tout ce que vous trouvez sous forme de substances extractives encore proche du végétal est apparenté au tractus

digestif tandis que ce qui se rapproche plus du règne minéral, la silice, tend absolument à rayonner du centre de l'homme vers la périphérie et à y exercer ses vertus curatives.

Mais une plante réellement merveilleuse, une plante fort instructive bien que toute simple est la fraise des bois, *Fragaria vesca*. Si on y prête si peu d'attention, c'est qu'elle est généralement consommée comme un aliment, ce qui en occulte les effets. Mais si ces effets sont ainsi généralement masqués on pourrait cependant les éprouver chez des personnes encore réceptives, encore sensibles du fait qu'elles n'en consomment pas. Ses merveilleuses vertus pourraient alors se révéler. D'un côté la fraise des bois est particulièrement apte à normaliser l'hématopoïèse ; elle accomplit tout ce qui est capable de stimuler cette fonction. On peut ainsi l'utiliser chez des sujets qui ne sont pas encore immunisés contre la fraise par leur consommation. On peut même l'utiliser dans les diarrhées car, dans ces dernières, des forces se manifestant incorrectement sont alors réintégrées au système sanguin lui-même.

Ainsi la fraise des bois est porteuse de propriétés hématopoïétiques notables mais elle contient aussi de la silice, et tend ainsi vers ce qui se situe à la périphérie de l'organisme. Réfléchissez bien à cette merveille qu'est la fraise des bois. Par sa teneur en silice elle tend à développer des propriétés vers la

périphérie de l'organisme. Cela comporte un certain danger, on risque en orientant trop de silice vers la périphérie de voir ses forces dépasser leurs limites si on ne dirige pas simultanément assez de forces nutritives vers cette périphérie, si on ne confère pas au sang une certaine fécondité en vue de fournir un aliment à ce que l'on a provoqué par la silice. La fraise des bois est réellement cette merveilleuse espèce préparant elle-même ce sang dont la périphérie a besoin. Ainsi, elle montre admirablement ce qu'il est nécessaire de faire pour remédier au processus déclenché à la périphérie par la silice. La nature, grâce à quelques-uns de ses échantillons, nous ouvre de remarquables aperçus, à condition d'avoir l'intuition de l'interroger là où il faut ; nous pourrions en multiplier les exemples. À ce sujet je voudrais attirer votre attention sur un autre point.

Étudiez les propriétés assez étendues d'une plante comme la lavande ; vous constaterez qu'elle est un remède actif à ce qu'on pourrait appeler une faiblesse négative de l'âme, aux syncopes, à la faiblesse nerveuse, aux paralysies, agissant ainsi à la périphérie de l'organisme de manière à expulser le corps astral, à lui faire perdre son emprise sur le physique. Or, dans ces états nerveux négatifs – s'il m'est permis de les désigner ainsi – il faut toujours rechercher les autres symptômes de cette faiblesse, en demandant par exemple si les règles sont

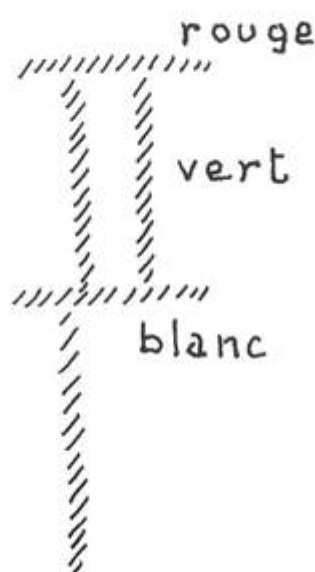
insuffisantes ; vous constaterez alors que la substance agit dans les deux directions. La mélisse elle aussi agit intensément dans ces deux directions : elle est efficace dans les vertiges et les syncopes et stimule fortement les règles.

Ces exemples doivent vous montrer la manière dont on peut suivre le processus extérieur de la plante dans son homologue tel qu'il se déroule à l'intérieur de l'homme. À ce sujet je voudrais surtout attirer l'attention de ceux – il en existe actuellement – qui, faisant preuve de fanatisme, voudraient se limiter à la seule phytothérapie. L'homme porte réellement en lui tous les règnes de la nature. En plus du règne humain dont il est le représentant, il est apparenté par sa génèse, par ses étapes évolutives à tous les autres règnes de la nature qu'il a en quelque sorte rejetés. Dans certains cas il reprend à la nature ce qu'il avait éliminé. Le fait qu'il s'agisse d'une reprise est particulièrement important.

Ce qui a été éliminé le plus tardivement doit aussi être réintégré le plus précocement dans le processus de guérison. Si nous faisons provisoirement abstraction du règne animal dont nous reparlerons, l'homme a éliminé le règne minéral proprement dit postérieurement au règne végétal ; nous devons en conséquence être conscients du caractère restrictif d'un rapprochement de l'homme du seul règne végétal.

Le règne végétal reste néanmoins riche d'enseignements thérapeutiques parce qu'il guérit non seulement du fait de son caractère végétal mais grâce aussi à son contenu minéral. C'est pourquoi il nous instruit. N'oublions pas cependant que la plante élabore une partie de ce qu'elle emprunte au règne minéral et que ce qui a été élaboré ainsi n'a plus des propriétés thérapeutiques aussi puissantes que ce qui ne l'a pas été. Ainsi la silice dont la plante a partiellement triomphé en l'incorporant au processus végétal n'est pas un remède aussi actif que celle issue du minéral et qui exige de l'organisme un effort d'assimilation et d'intégration beaucoup plus important. Il faut insister sans cesse sur le fait que l'homme est contraint d'accroître sa propre force face à une force supérieure. C'est positivement une force plus importante dont il est obligé de triompher pour assimiler le minéral, pour en venir à bout, plus importante que pour assimiler simplement le végétal. C'est aussi ce qui caractérise la différence entre l'alimentation végétale et animale ; ceci, soit dit entre parenthèses, sans vouloir faire de propagande pour un régime quelconque ; je ne voudrais aucunement prendre parti mais tout simplement exposer les faits tels qu'ils sont. Si nous nous nourrissons exclusivement de végétaux nous sommes obligés d'accomplir nous-mêmes tout le processus d'élaboration que l'animal prend

à sa charge en élevant le végétal d'un degré. On pourrait dire : le processus accompli jusqu'à un certain point par la plante est poursuivi par l'animal de manière à s'achever ici (voir fig. suivante, rouge) ; dans la plante il s'achève ici (blanc).



Ainsi l'homme qui consomme de la viande n'accomplit pas ce processus qu'assume l'animal et s'en décharge sur ce dernier. Il ne développe donc pas les forces nécessaires à l'absorption des végétaux, absorption l'obligeant à effectuer lui-même cette partie du processus. L'organisme du végétarien fait ainsi appel en lui à des forces toutes différentes de celles du carnivore. Mais ces forces nécessaires à la transformation du végétal en animal existent en nous. Inutilisées elles retournent vers l'organisme et s'y activent en y provoquant beaucoup de fatigue et de troubles.

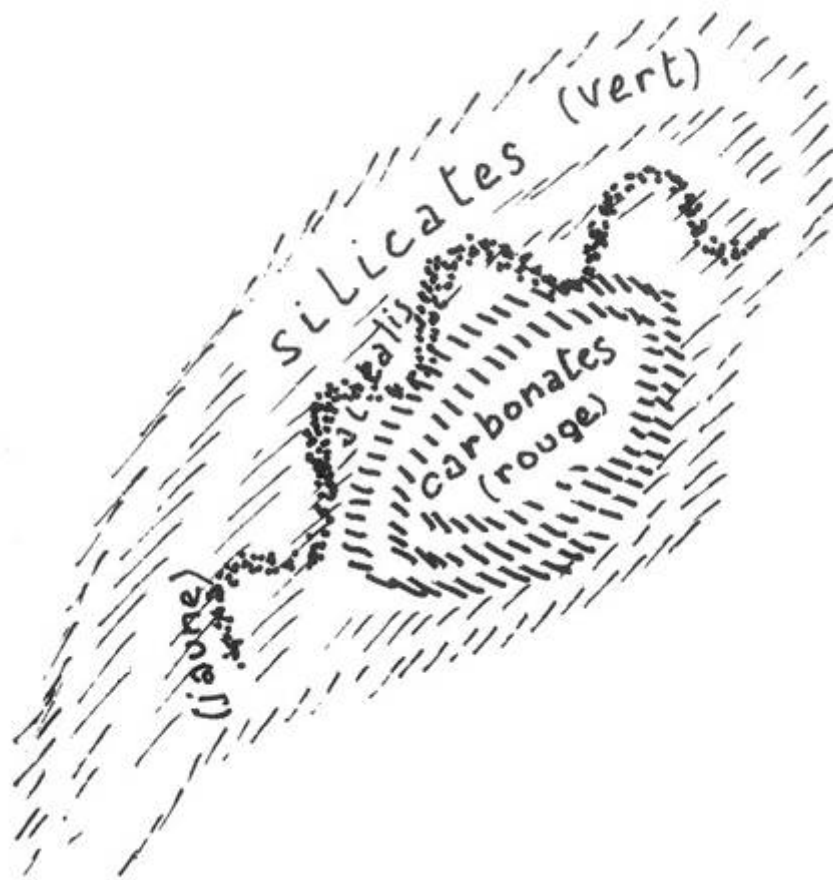
Ainsi un régime végétarien apporte un allègement notable de la fatigue et rend l'homme plus apte au travail, habitué qu'il est à faire appel à ces forces, forces dont il ne fait pas usage dans le régime carné et qu'il transforme alors en forces perturbatrices. Mais, je le répète, je ne fais pas de propagande. Je sais que des homéopathes m'ont objecté à bien des reprises que l'abstention de viande risquait de prédisposer à la phtisie, etc. Certes, tout est possible, mais ce que je vous ai exposé en toute objectivité est un fait ; on ne peut en discuter, c'est un fait. J'admets volontiers qu'il existe actuellement des organismes incapables de supporter une alimentation purement végétale et chez lesquels la viande est nécessaire. Ce sont là des problèmes individuels.

En insistant sur la nécessité d'envisager un rapport avec le règne minéral et ses forces dans le processus de guérison on est conduit, concernant précisément ce processus, vers quelque chose de différent. C'est un problème dont on s'est déjà occupé mais qui, je crois, ne peut trouver sa solution naturelle qu'à la lumière de la Science Spirituelle.

La question de la préparation des aliments, de leur consommation à l'état cru ou cuit est extrêmement importante pour le processus de guérison. J'insiste sur le fait que je ne veux en aucune manière prendre parti et je vous prie

instamment de ne pas me considérer comme un agitateur dans ce domaine ; mais il est nécessaire d'examiner la question en toute objectivité. En cuisant préalablement ses aliments l'homme procède extérieurement à quelque chose que l'organisme est obligé d'accomplir lui-même lorsqu'il assimile des crudités. L'organisme se décharge par la cuisson de ce qu'il serait contraint de faire lui-même en consommant des crudités.

Or, les humains, de par leur constitution sont reliés à la nature extérieure par leur périphérie ; par leur centre auquel appartient la digestion ils se distinguent au contraire de la nature, ils s'individualisent. On pourrait se représenter cela de la manière suivante : par toute sa périphérie (voir fig. suivante, vert) l'homme s'intègre à l'ensemble du cosmos.



Il s'individualise au contraire par sa digestion et même par les processus de formation sanguins (rouge), ce tractus-là (rouge) étant celui où les processus ne correspondent plus tout à fait à ceux de l'extérieur et certainement moins que là (vert) où il est totalement intégré aux processus extérieurs. Peut-être serai-je plus compréhensible en ajoutant ce qui suit :

J'ai dit, ces jours derniers, que l'homme était intégré à l'ensemble du cosmos, que les régions dessinées ici en vert sont soumises à l'action des forces formatrices du plomb, de l'étain et du fer. Dans les régions dessinées en rouge ce sont les

forces formatrices du cuivre, du mercure et de l'argent qui agissent. La compensation est assurée par l'or dont les forces sont localisées dans le cœur. Ainsi, de même qu'un doigt est partie intégrante de l'organisme global, l'homme doit être considéré comme un membre du cosmos. Voir l'homme ainsi, c'est le considérer comme une partie du monde, comme intégré à l'univers dans sa totalité. Et dans ce tractus-là (rouge) se trouve le paradoxe que représente cette individualisation propre à la digestion et que nous retrouvons aussi dans ce qui lui est polaire : dans la pensée, dans la vision. Là aussi l'homme s'individualise et se distingue du processus universel. C'est un fait que tout ce qui concerne la digestion chez l'homme se manifeste par un comportement particulier. Ces particularités se révèlent dans l'instinct le poussant à cuire ses aliments, à réintégrer ce qui a été directement tiré de la nature. Car l'homme serait – en moyenne au moins – bien trop faible pour assurer leur transformation directe. Je pourrais dire d'une manière un peu paradoxale que la nutrition serait un processus de guérison permanent si nous ne cuisions pas nos aliments. De par son apparemment plus marqué à l'environnement et de sa plus forte polarité, le fait de manger des aliments sans les cuire impliquerait forcément un processus continu de guérison. Ainsi la consommation de crudités est beaucoup plus un processus de guérison que celui de nutrition

propre aux aliments cuits. C'est là, je crois, une proposition remarquablement importante que d'affirmer que l'alimentation crue s'apparente bien plus à une thérapeutique que la consommation d'aliments cuits. Le régime des crudités se rapproche plus de la thérapeutique que la nourriture cuite. Rappelons encore que l'action des aliments cuits est comme amputée et limitée à cette région que j'ai schématisée en rouge ; par contre ce qui a été introduit dans l'organisme à l'état cru – fruits, etc. – déborde de ce tractus en direction de la périphérie, se manifeste dans cette périphérie et contraint le sang d'y apporter ses forces nutritives. Vous pourrez vous convaincre de cela en essayant – et l'essai mérite d'être tenté – de prescrire pendant un certain temps un régime de crudités à un malade justiciable de la silice. Vous verrez alors l'effet de la silice s'accroître notablement. Ces effets périphériques de la silice consistant en structuration, en correction des déformations – bien entendu pas des déformations anatomiques grossières mais de celles qui sont encore physiologiques – ces effets thérapeutiques de la silice seront épaulés par l'apport de substances nutritives idoines. Ce sont là des faits sur lesquels je veux attirer votre attention au point de vue méthodologique car ils sont extraordinairement significatifs par leur démarche intellectuelle et parce qu'ils sont, il me semble, insuffisamment étudiés. Oui, on les étudie, mais de

manière empirique sans en rechercher le caractère rationnel, et ce qui est ainsi constaté ne satisfait point l'esprit.

Dans tout ce qui précède il faut tenir compte avant tout du facteur individuel. C'est pourquoi je vous disais dans les conférences précédentes que peu de choses dans ce domaine peuvent être affirmées qui, en un certain sens, ne sauraient être contredites ; mais ces notions doivent être considérées comme des directives générales, même si dans le cas particulier on peut se dire : je ne dois pas conseiller un régime de crudités à ce malade, étant donné sa constitution je risquerais de provoquer ceci ou cela ; dans un tel cas je puis le faire, dans tel autre non. Ce qui a été caractérisé reste néanmoins vrai et permet un regard plus approfondi sur la constitution humaine. Car voyez-vous, il faut nettement distinguer ce qui est périphérique de ce que j'ai dessiné en rouge. L'homme s'intègre réellement à tout le cosmos par cette partie périphérique sur laquelle nous pouvons agir en lui administrant cet élément minéral qui lui est étranger. L'autre région, celle que j'ai dessinée en rouge, pourra être stimulée tout d'abord à l'aide d'un végétal mais aussi par tout ce qui a un caractère salin, par les carbonates. Les substances alcalines (voir fig. précédente, jaune) assureront la compensation entre les deux. Carbonates – substances alcalines – silicates ou silice elle-même.

Ces considérations nous montrent la manière dont l'homme est apparenté à la nature qui l'environne. Voyez-vous, l'homme nous apparaît comme scindé en deux parties reliées par une région moyenne oscillant entre les extrêmes. Nous pouvons nous dire alors : Cette contemplation de l'homme périphérique et de l'homme central individuel nous ouvre des aperçus profonds dans l'essence même de la nature. L'homme périphérique est apparenté à tout ce qui est extra-terrestre comme le montre l'effet du minéral en lui, de ce minéral réellement placé sous la dépendance des planètes et des constellations. En tant qu'individu, qu'être central il est apparenté à tout ce qui est terrestre. De par cette affinité pour le terrestre se révélant à travers son système digestif il est aussi cet être humain capable de penser, capable en somme de se développer en tant qu'homme.

Ainsi cette dualité de l'homme peut être envisagée comme formée de ce qui, en lui, est extra-terrestre ou cosmique et de ce qui est terrestre. Cette disposition se révèle nettement dans la polarité entre son organisation céphalique, reflet de la périphérie et son organisation digestive ainsi que je l'ai montré à diverses reprises. Ainsi, tout ce qui a trait à cette élimination au-delà de la digestion, apparentée elle-même à cette élimination dans le cerveau constituant le substrat de l'activité

spirituelle, tout cela nous oriente vers le périphérique, vers le cosmique dans l'homme. Aussi paradoxal que cela nous semble, c'est néanmoins vrai. Par contre tout ce qui dans l'homme se rapporte aux processus liquidiens ou gazeux, à l'excrétion urinaire et sudorale, nous oriente vers l'homme terrestre, vers l'homme individuel. Cette divergence entre ces deux pôles de la nature humaine constitue un facteur très important.

Autant que je sache, cette dualité que je viens de caractériser n'a, dans les derniers temps, jamais été envisagée en vue d'une utilisation thérapeutique. Car, vous le voyez, toutes ces considérations visent à rapprocher la thérapeutique de la pathologie, ces deux disciplines ne devant pas être séparées. Aussi cela m'incite-t-il à orienter tous mes exposés en vue de la thérapeutique. Ce que l'on saisit ainsi dans son aspect pathologique crée l'aptitude à une pensée thérapeutique. C'est pourquoi précisément je procède de cette manière et bien des objections sont possibles lorsqu'on perd de vue cette orientation thérapeutique.

Ainsi, voyez-vous, pour celui qui cherche les causes extérieures d'une maladie comme la syphilis, ce qui importe c'est la contagion nécessaire à son apparition. Mais quand on se limite à une telle constatation on isole quelque peu

la pathologie. Car – pardonnez-moi une comparaison un peu grossière – cette contagion dans la syphilis n'a pas plus d'importance qu'un jet de pierre ou qu'un coup dans l'apparition d'une bosse. Évidemment, il n'y a pas de bosse en l'absence de coup ou de chute de tuile sur la tête, mais cette façon d'envisager la chose n'est pas féconde quant à la thérapeutique. Car, en fin de compte, la façon dont une pierre vous a été lancée à la tête peut avoir une grande importance sur le plan social mais pour un examen de l'organisme en vue d'un traitement elle n'a pas la moindre signification. L'organisme humain doit être examiné de manière à découvrir ce qui pourra jouer un rôle dans la thérapeutique. Or, dans le traitement de la syphilis ce dont j'ai parlé est d'une grande importance. Le processus de guérison est ainsi éclairé. Ce que j'ai dit vise moins à des considérations pathologiques qu'à faire le point entre les deux disciplines.

Je vous parle de ceci pour vous montrer comment actuellement, dans un certain esprit, la tendance à isoler la pathologie de la thérapeutique se manifeste de plus en plus. La pensée s'éloigne ainsi de ce qui pourrait la féconder et aurait une importance considérable pour la découverte de méthodes thérapeutiques. D'où la question : quelle est en somme la signification de cette dualité entre l'homme que l'on peut qualifier de périphérique, de

cosmique et l'homme central, tellurique ? Ces deux parties de l'homme sont des systèmes de forces se manifestant de manière différente. Tout ce qui est périphérique s'exprime dans la tendance structurante, et l'aboutissement, si l'on peut dire, de cette action périphérique est ce qui se révèle à la périphérie de l'être et lui confère précisément sa forme humaine.

On peut dire carrément : étudions le comportement des cheveux vis-à-vis de la silice, la manière dont coopèrent les forces structurantes de l'homme et celles de la silice. Vous pourrez étudier là dans quelle mesure l'homme s'ouvre ou s'oppose à cette influence, dans quelle mesure la silice agit ou n'agit pas. Évidemment cela doit être envisagé en fonction de la stature globale de l'homme. C'est en observant dans la rue toutes les personnes chauves que l'on peut réaliser dans quelle mesure les gens sont disposés à accepter le processus structurant de la silice ou à lui résister. Voilà une faculté directe d'appréhension des choses que l'on peut acquérir sans véritable clairvoyance mais que l'on ne peut acquérir que si l'on consent à se laisser pénétrer par les effets de la nature. Ce sont de préférence des forces de structuration qui se manifestent là, pas des forces de structuration cellulaire, mais des forces de structuration globale dont l'ultime expression se révèle dans la forme humaine. De celle-ci fait évidemment partie toute

la configuration cutanée avec sa pilosité plus ou moins prononcée, etc. À l'opposé, dans ce qui est plus central, dans ce qui a plus trait au carbone ou aux carbonates se manifeste ce qui tend à dissoudre la forme. C'est de cela que nous vivons, de cette continuelle tendance à la destruction, à la dissolution de la forme, de cette forme qui se rétablit constamment à partir du cosmos. En tant qu'hommes nous vivons de cela, de cette propension à nous déformer nous-mêmes, propension toujours compensée à partir du cosmos. Cette structuration et cette déformation constituent une dualité siégeant dans l'homme et agissant dans son organisation. Représentez-vous ces forces de structuration qui agissent dans l'homme et rencontrent au niveau du cœur les forces terrestres. Je vous ai déjà expliqué la façon dont le cœur assure la compensation. Supposez maintenant que ces forces périphériques agissant dans l'homme, forces dont la tendance ultime est d'atteindre le cœur, soient retenues, endiguées avant d'y parvenir. Supposez qu'elles s'accumulent avant d'atteindre la grande retenue du cœur, nous aurions ainsi dans l'être humain une formation qui montrerait, bien que de façon atténuée, la façon dont le processus cosmique se déroule dans l'homme. Supposons encore que les forces de direction opposée qui, à travers les transformations du processus digestif, tendent également vers le cœur, supposons que ces forces s'accumulent elles

aussi avant d'atteindre le cœur, provoquant ainsi une stase de ce qui est terrestre (voir fig. suivante, à droite).



La première concentration, celle des forces de structuration en rapport avec les excrétions dans la tête et l'intestin n'atteignant pas le cœur donnerait ainsi naissance à une sorte d'activité cardiaque parallèle. Et ici (voir fig.) apparaîtrait une sorte d'activité digestive secondaire issue de tout ce qui provient de la terre, tendant à déformer, à dissoudre la forme humaine et qui aurait été retenue prématurément. Cette dualité arrêtée, organiquement arrêtée est à l'origine des organes

génitaux féminins d'une part et des masculins de l'autre.

Il existe ainsi une possibilité d'étudier les organes sexuels féminins dans leur dépendance des forces cosmiques-périphériques de structuration. De même il est possible d'étudier les organes sexuels masculins jusque dans leur structure en les considérant dans leur dépendance des forces telluriques de dissolution.

Voilà une voie permettant un abord véritablement scientifique de l'organisme humain. C'est aussi la voie grâce à laquelle il est possible de découvrir comment un végétal portant en lui des forces de structuration peut remédier à leur défaut dans l'utérus. Si vous étudiez ainsi les forces modelantes de l'organisme humain vous deviendrez capables de découvrir réellement les forces modelantes du monde végétal et minéral. Nous y reviendrons en détail mais il est nécessaire que j'esquisse d'abord les grandes lignes.

Voyez-vous, ce n'est que lorsque ces phénomènes seront bien vus que nous aurons une véritable embryologie. Actuellement nous n'en avons pas de véritable car on ne tient nullement compte de l'importance des forces cosmiques dans le développement embryonnaire, du rôle fécondant de ces forces sur l'organisme féminin ni du rôle du sperme. Les premières étapes de l'embryologie humaine doivent absolument être envisagées en

fonction des rapports de l'homme avec le cosmos. Ce qui est inoculé par le sperme ne se manifeste qu'au cours du temps comme une déformation de ce que les forces cosmiques de structuration veulent introduire dans l'organisme féminin, déformation tendant vers une spécialisation sous forme d'organes isolés. La participation de l'organisation féminine intéresse l'organisation globale de l'être humain ; celle de l'organisation masculine, sa spécialisation en organes distincts, déformant ainsi la structure globale. On pourrait dire que les forces féminines tendent à faire de l'organisation humaine une sphère. Grâce au sperme cette forme sphérique tend à se différencier en cœur, reins, estomac, etc. Dans le féminin et le masculin s'offre directement à nous la polarité entre cosmos et terre. Voilà un fait qui doit nous inspirer un grand respect pour la sagesse antique. C'est alors avec un sentiment tout différent que l'on écoute ce que racontent les mythes, la manière dont Ouranos féconde Géo, dont Chronos féconde Rhéa, etc. Point n'est besoin d'un vague mysticisme quand on aborde ces intuitions si riches de signification avec vénération. On est tout d'abord surpris quand ceux qui abordent ces notions sous cet aspect déclarent que les mythologies comportent plus de physiologie que les sciences naturelles. Cela choque tout d'abord, je le comprends, mais cette affirmation comporte néanmoins une grande part de vérité. Et on réalise

de plus en plus combien les méthodes actuelles qui ignorent tout de ces rapports sont inaptes à nous faire pénétrer dans les arcanes de l'organisation humaine. À ce sujet je ne voudrais pas manquer de vous rappeler que ce que je vous expose n'est en aucune façon une compilation de connaissances anciennes. Ce que je vous dis se dégage de soi-même de l'étude des faits ; il m'arrive parfois d'en montrer la concordance avec la sagesse antique mais ce n'est pas d'elle que je tire mes enseignements. Ainsi, c'est de l'observation du déroulement des processus caractérisés ici que se dégagent des aperçus vers la sagesse antique. Mon rôle n'est nullement d'arriver à des découvertes par l'étude, disons par exemple d'un Paracelse, mais j'éprouve souvent le besoin de rechercher comment cet auteur considérerait ce que j'ai découvert par moi-même. Je vous prie de voir les choses sous cet angle. C'est néanmoins un fait que l'étude de l'organisation humaine à la lumière de la Science Spirituelle nous conduit à un grand respect pour la sagesse antique, mais c'est là une question dont l'étude déborde notre cadre.

La formation du féminin et du masculin à partir de cette dualité laisse entrevoir des relations en profondeur que nous aborderons demain.

ONZIÈME CONFÉRENCE

31 mars 1920

Carbo vegetabilis. Dynamisation des substances. Carbone et oxygène. Création de lumière originelle dans l'homme supérieur. Pathologie rénale. Sphères de l'air, de la chaleur et de la lumière. Kalium carbonicum. La coquille d'huître. Formation de la terre. Processus formatif du poumon. Respiration. Faim et soif en rapport avec les organes.

Notre point de chute, hier, était fort éloigné de notre point de départ ; de même, nous partirons aujourd'hui d'une notion tout à fait concrète et substantielle à partir de laquelle nous développerons l'ensemble. Vous constaterez vous-mêmes la nécessité de circonscrire notre tâche, nécessité partiellement impliquée par la chose elle-même et aussi en raison du temps qui nous est imparti. Il nous est impossible de suivre la voie scientifique s'élevant d'un axiome vers le complexe.

Ma tâche consistera aujourd'hui, à partir de Carbo vegetabilis, à élargir notre champ de connaissances. Tout comme nous l'avons fait hier pour Cichorium intybus et pour la fraise, nous étudierons aujourd'hui cette substance

remarquable et si répandue : Carbo vegetabilis, une des plus extraordinaires de la nature. Alors, si l'on veut procéder à une véritable observation de la nature, on se voit obligé d'orienter son attention au-delà de ce que tend à considérer la science actuelle.

Dans sa conférence d'hier soir le Dr Kolisko a montré de manière fort intéressante comment la chimie devrait se transformer à l'avenir. Le mot «physiologie» a été souvent prononcé, témoignant de la nécessité de jeter un pont entre ces disciplines. Cela me remémore bien des idées qu'il est, jusqu'à présent, difficile d'exprimer dans une conférence publique en raison de l'absence des prémisses indispensables à leur compréhension.

Le carbone se rencontre dans la nature aussi bien que dans l'homme, dans cette nature apparemment extérieure à lui ; car, dans cette grande nature, qu'est-ce qui est extra-humain ? En fait rien, car tout ce qui nous apparaît comme extérieur a été expulsé, détaché de l'homme au cours de l'évolution. L'homme a été contraint de parcourir certaines étapes ; cela n'a été possible qu'à condition que le déroulement extérieur de certains processus lui offre la possibilité d'en interioriser d'autres. Ainsi, il existe toujours côte à côte une opposition et une relation entre certains processus externes et certains processus internes.

J'ai trouvé, je dois le dire, de bien curieuses résonances – ce n'est peut-être pas tout à fait l'expression adéquate mais vous me comprendrez – entre ce que disait hier le Dr Kolisko au sujet de la nécessité pour la chimie de devenir physiologique et ce qu'exprimait si amicalement le Dr Scheidegger dans son exposé de dimanche, à savoir qu'il faudrait aborder la notion d'homéopathisation par le biais de la Science Spirituelle. Cela fut exprimé de curieuse façon : «Les homéopathes craignent d'être taxés de mysticisme». C'est là un terme qui me préoccupe depuis des années, des dizaines d'années.

Or mon propos était, en raison de considérations bien particulières mais basées sur des réalités, d'aborder ce sujet. L'essentiel dans le processus de guérison homéopathique réside moins dans les substances que dans leur mode de préparation ; ne vous méprenez pas sur cette affirmation, il me faut m'exprimer radicalement pour caractériser ces notions. Ainsi c'est la façon de préparer une substance comme la silice ou Carbo vegetabilis qui importe. Le processus caractérisant la préparation des remèdes homéopathiques, le but que l'on vise grâce à lui m'a beaucoup occupé, processus dans lequel j'inclus, comme l'a confirmé le Dr Rascher, la préparation selon la méthode de Ritter^[20], bien que Mademoiselle Ritter n'en veuille convenir. Ainsi se pose la question des phénomènes prenant

naissance au cours de la préparation des remèdes homéopathiques. Tout est dans la préparation, dans le travail que l'on accomplit. Car que faites-vous réellement lorsque vous utilisez de la silice, lorsque vous l'élevez à des dynamisations de plus en plus hautes ? Vous œuvrez dans une direction, vers un point précis. Tout, dans la nature, repose sur des processus rythmiques. Vous œuvrez tout d'abord en direction d'un point zéro en ce qui concerne les propriétés manifestées de prime abord par les substances. De même, ma fortune tend vers zéro au fur et à mesure de mes dépenses ; si je dépasse le zéro non seulement je n'ai plus de fortune mais je contracte des dettes. Il en est de même pour les propriétés manifestées par les substances naturelles. Plus j'enlève de substance plus je me rapproche d'un point zéro où les propriétés pondérales de la substance ne se manifestent plus. Si je poursuis l'opération ce n'est pas à une disparition définitive que j'aboutis mais à l'apparition de propriétés inverses au sein du médium servant à la dilution. Je vois naître ainsi dans ce médium – poudre ou autre – utilisé pour réduire la substance, des propriétés contraires. Ce médium acquiert de cette manière une structure toute différente, tout comme je passe de la fortune aux dettes dans la vie sociale. De même, la substance se transforme en un état contraire à celui qui lui était propre, état qu'elle communique à son environnement. Ainsi, si j'attribue à une

substance dont je réduis de plus en plus la quantité certaines propriétés, je confère à cette substance, en tendant vers le point zéro, une autre propriété, celle de rayonner ses propriétés primitives dans le milieu utilisé pour la traiter et de stimuler ce milieu. Cette stimulation peut consister à susciter directement la propriété inverse, mais cela ne peut avoir lieu que si cette propriété inverse est suscitée de manière à provoquer spontanément ou sous l'effet de la lumière une phosphorescence ou une fluorescence. Ainsi on aura fait naître la propriété inverse au rayonnement dans le milieu. Ce sont là des faits dont il faut tenir compte. Il n'est vraiment pas question de tomber dans le mysticisme, ce qui importe c'est de se décider à étudier la nature dans sa véritable activité, de l'étudier en reconnaissant son allure rythmique jusque dans les propriétés des substances. C'est là, si l'on peut dire, un leitmotiv grâce auquel on peut connaître en quoi consistent ses activités.

Lorsque vous dynamisez vous atteignez d'abord un point zéro au-delà duquel apparaissent les propriétés inverses. Mais cela n'est pas tout car vous pouvez, en continuant dans cette voie au-delà du point zéro, rencontrer un deuxième point zéro auquel ces propriétés inverses s'annihilent à leur tour. En dépassant maintenant ce point vous pouvez rencontrer des propriétés encore plus élevées, propriétés se situant dans la ligne des

premières mais avec des caractéristiques différentes. Ce serait réellement un beau travail que de traduire les propriétés des dynamisations sous forme de courbes. On constaterait alors la nécessité de construire une telle courbe d'une manière particulière. Il serait nécessaire, lorsque l'on atteint le deuxième point zéro, après les dynamisations basses bien que déjà actives, de repartir à angle droit et de tracer la courbe dans l'espace. Ce sont des notions que nous continuerons à développer dans les conférences ultérieures, notions étroitement liées aux rapports entre l'homme et la nature.

Venons-en maintenant à Carbo vegetabilis. Celui qui s'arrête aux faits les plus notables dira : absorbé en quantité Carbo vegetabilis déclenche une pathogénésie bien précise, laquelle, du point de vue de l'homéopathe, peut être combattue grâce à une dynamisation de la même substance.

Mais que constatera celui qui s'inspire de la Science Spirituelle ? Il sera dès l'abord orienté vers la nature où il recherchera ce qu'il en est du charbon, de ce charbon extérieur déjà plus avancé dans la voie de la minéralisation. On trouve alors qu'au sein du processus terrestre général le charbon joue un rôle dans l'utilisation de l'oxygène. Le processus terrestre est conçu de manière à faire du charbon un régulateur de la teneur atmosphérique en oxygène. Cela nous conduit, si

nous envisageons la terre – et cela est nécessaire – en tant qu'organisme vivant, à la considérer comme soumise à un processus respiratoire, sa teneur en charbon ayant un rapport avec ce processus respiratoire. Une chimie telle qu'elle a été proposée hier ne pourra voir le jour que si l'on envisage – si l'on peut dire – l'existence du carbone en rapport avec le processus respiratoire de l'homme ou de l'animal. Car, voyez-vous, dans ce processus se déroulant entre la formation du charbon dans la terre et les processus de l'oxygène dans sa périphérie, dans son atmosphère, se trouve, pour la Science Spirituelle, le fondement de la tendance à l'animalisation, oui, véritablement de la tendance à l'animalisation. Et cette tendance à l'animalisation ne peut réellement être caractérisée que d'une manière choquante. Car on est obligé de dire : ce processus se déroulant entre la formation du charbon dans la terre et le rôle de l'oxygène dans l'atmosphère a la propriété d'attirer des êtres, de véritables êtres de nature éthérique, lesquels, contrairement à l'animalité, s'éloignent constamment de la terre, s'en distancient. Et l'animalité ne se conçoit qu'en tant que regroupement de ce qui s'oppose à ce processus de désanimalisation de la terre. C'est pourquoi l'introduction de Carbo vegetabilis dans l'organisme humain n'est rien d'autre que ce qui tend à l'animalité. Et tous les symptômes comme les éructations, les ballonnements, les diarrhées

putrides, etc., d'un certain côté des formations hémorroïdales, d'un autre toutes sortes de douleurs brûlantes, tous ces symptômes forment une image de l'animalité que l'homme devait rejeter au cours de son évolution afin qu'il puisse être homme, montrant que ce processus d'animalité l'homme l'a repris en lui. Ceci nous oblige à dire : lorsqu'on administre à l'homme de fortes doses de Carbo vegetabilis on introduit un processus d'animalisation contre lequel on l'incite à se défendre, et cette défense consiste à faire valoir ce qu'il doit au fait d'avoir éliminé cette animalité au cours de l'évolution.

Or, à cette élimination de l'animalité au cours de l'évolution se rattache la possibilité que nous avons de développer dans notre organisme de la lumière originelle – cela est étonnant mais réel. Nous sommes effectivement, dans notre organisme supérieur, des créateurs de lumière originelle, en opposition avec l'homme inférieur où, pour acquérir cette aptitude à la création de lumière originelle, nous disposons des organes de défense contre une animalisation totale. C'est là une des différences profondes distinguant l'homme de l'animal. Tandis que le règne animal possède en commun avec l'homme les autres processus spirituels supérieurs, les animaux sont privés de la possibilité de créer en eux suffisamment de lumière.

J'aborde ainsi un chapitre bien douloureux, si l'on peut dire, de notre science récente, chapitre que je ne puis escamoter si je dois vous faire saisir les rapports entre l'homme et le monde qui l'entoure. Le plus grand obstacle à une compréhension objective de l'action des substances en général et des remèdes en particulier dans l'organisme humain est la loi de la conservation de l'énergie et aussi celle de la conservation de la matière.

Ces lois, étudiées en tant que lois générales de la nature sont en contradiction absolue avec le processus de l'évolution humaine. Voyez-vous, le processus de nutrition et de digestion n'est en réalité pas ce qu'en fait la manière de voir matérialiste, laquelle considère ce processus comme si les substances extérieures, dans notre cas le carbone extérieur, était absorbé, transformé de manière adéquate, conduit dans l'organisme et assimilé de façon à avoir en nous, bien que sous forme de particules, ce que nous a apporté le monde extérieur. Tout cela nous continuerions à le porter en nous. Pour une telle conception il n'y a pas de différence entre le carbone extérieur et celui que nous portons dans notre organisme. Mais il n'en est pas ainsi. Car la possibilité a été donnée à l'organisme humain, grâce à l'homme inférieur, de détruire complètement ce carbone extérieur, de le faire disparaître de l'espace et, par un processus

inverse, renaître sous forme originelle. Oui, il en est bien ainsi ; il existe dans l'homme un foyer de création substantielle et parallèlement une possibilité de destruction des substances extérieures. Ceci ne sera évidemment pas reconnu par la science actuelle car elle ne peut en réalité se représenter l'effet des substances qu'à la manière d'Ahasvérus, comme constituée de particules en mouvement. Elle ne sait rien de la vie des substances, de la naissance et de la mort des substances ; elle ne sait rien de la manière dont les substances meurent et renaissent dans l'organisme humain. C'est à cette renaissance du carbone dans l'organisme que se rattache ce qui, chez l'homme ordinaire, apparaît d'autre part sous forme de création de lumière. Ce processus de création de lumière à l'intérieur va à son tour à la rencontre des effets de la lumière extérieure, et l'homme supérieur est constitué de façon telle que lumière extérieure et lumière intérieure réagissent l'une sur l'autre comme en un jeu et ce qui importe dans notre organisation repose sur le fait que nous soyons capables d'empêcher ces lumières de se mêler, de les maintenir séparées afin qu'elles réagissent l'une sur l'autre mais sans se réunir. En nous opposant, soit par les yeux, soit par la peau, à la lumière extérieure, nous dressons une cloison entre la lumière originelle dans l'homme et celle agissant de l'extérieur. Et cette lumière extérieure n'est en réalité qu'un stimulant pour la formation

de la lumière intérieure. En laissant ruisseler sur nous la lumière extérieure nous stimulons la production de lumière intérieure.

Il nous faut maintenant examiner ce processus un peu plus à fond. Si nous recherchons ce qui participe à la dégradation du carbone substantiel nous sommes conduits vers le rein et les organes urinaires en général, ainsi que vers tout ce qui, vers le haut, est en relation avec le rein. En envisageant alors les processus liés au charbon dans la nature extérieure nous abordons le processus rénal. Ainsi s'ouvre une voie pour l'utilisation chez l'homme d'une substance telle que Carbo vegetabilis, dans les maladies mineures tout d'abord. Une voie s'ouvre lorsqu'on se dit : Carbo vegetabilis nous offre la possibilité de combattre une animalisation de l'homme conduisant au dégoût, et tout ce que révèle la pathogénésie de Carbo vegetabilis est au fond du dégoût et le prolongement du dégoût à l'intérieur de l'homme. À tout ce qui prend ainsi naissance s'oppose en une polarité efficace un processus humain contraire : tout ce qui est en rapport avec la fonction rénale. Ainsi, en présence d'une symptomatologie semblable à celle que vous provoqueriez par de fortes doses de Carbo vegetabilis, il est possible de stimuler le processus rénal, de le renforcer à l'aide d'une dynamisation de Carbo vegetabilis et de combattre cette symptomatologie rappelant les

effets de Carbo vegetabilis. À propos de ce remède, il serait important d'étudier le comportement du processus rénal global face à la dynamisation de Carbo vegetabilis. De plus le processus rénal peut encore se manifester en faisant retentir sa polarité contraire sur la digestion, remédiant ainsi à une digestion perturbée se rattachant à la pathogénésie de Carbo vegetabilis.

Ainsi, ce qui se réalise avec Carbo vegetabilis s'oppose d'une part à la formation de lumière. Vous comprendrez mieux l'ensemble de ce que je veux vous expliquer à l'aide du dessin suivant (fig. suivante) : Vous avez ici la terre ; elle est entourée d'air.

Plus haut apparaît quelque chose d'autre. Ce qui se situe au-dessus de l'air pourrait être appelé le manteau de chaleur de la terre. Si l'on s'éloignait progressivement de la terre on rencontrerait des conditions de température bien surprenantes en comparaison de celles de la terre.



Ce qui, à une certaine distance de la terre apparaît comme forces de chaleur joue un rôle comparable à celui que joue, en dessous d'elle, notre atmosphère elle-même. Au-delà de cette zone de chaleur on rencontre le pôle opposé à la zone atmosphérique dans lequel tout ce qui se passe est en opposition avec les processus de la zone atmosphérique. Là existe un processus de «désaération» – s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. L'existence de l'air y est annihilée. En contrepartie de ce processus de «désaération» cette zone nous envoie la lumière (voir schéma).

C'est un véritable non-sens de croire que notre lumière terrestre provient du soleil. Ce n'est là qu'une vision regrettable des physiciens et des astronomes. Notre lumière terrestre provient de cette zone (voir schéma). C'est là qu'elle prend son essor, c'est là qu'elle est engendrée, c'est là qu'elle croît comme croissent les plantes sur la terre. C'est ce qui nous autorise à dire : si l'homme engendre de la lumière juvénile, originelle en lui il le doit au fait de s'être réservé, lors de sa formation, la possibilité de réaliser en lui ce qui, par ailleurs, ne s'accomplit que là-haut (voir schéma), d'inclure en lui une source d'activité extra-terrestre. Certes, cette source d'activité extra-terrestre agit sur l'ensemble du monde végétal et sur l'homme mais elle influence les plantes de l'extérieur, tandis qu'il est, lui, porteur de quelque chose qui le relie à ce qui est là-haut.

Posons maintenant la question suivante : lorsque venant de la zone atmosphérique on s'approche de la terre, que rencontre-t-on ? Existe-t-il aussi du côté opposé quelque chose qui nous conduira, chez l'homme, plus en profondeur ? Oui, lorsque venant de l'atmosphère nous nous rapprochons de la terre nous rencontrons tout ce qui est liquide, aqueux et qui constitue l'hydrosphère. Celle-ci possède, elle aussi, son contretype à l'extérieur, au-dessus de la zone de lumière. Là tout est en opposition polaire avec les processus de l'hydrosphère. Là-haut on

rencontre à nouveau une forme de croissance comparable à celle de la lumière dans la zone précédente. Là-haut croissent et agissent les forces chimiques (voir schéma). C'est un non-sens que de chercher les impulsions des réactions chimiques sur terre, dans les substances elles-mêmes. Ce n'est pas là qu'elles se trouvent, elles convergent vers la terre.

Mais l'homme a de nouveau en lui quelque chose d'analogue à ce qui se trouve là-haut. L'homme est porteur d'une source d'impulsions chimiques. Il y a en lui un peu de cette sphère céleste qui est à l'origine des processus chimiques. Cela est très étroitement localisé en lui, cela est localisé dans le foie. Étudiez cette remarquable activité déployée par le foie au sein de l'organisme ; étudiez la manière dont il contribue à la composition du sang, d'une part en exerçant une sorte d'aspiration et, d'autre part, du fait de la sécrétion biliaire et de son action régulatrice sur l'organisme. Observez tout ce déploiement d'activité du foie, vous y trouverez en fin de compte la véritable chimie. Car celle qui se manifeste à l'extérieur n'a pas sa réalité sur la terre. Cette réalité ne peut être étudiée que comme un reflet de cette sphère chimique extérieure à l'homme, en observant les merveilleuses activités du foie humain.

À partir de *Carbo vegetabilis* et de ce que l'on pourrait appeler ses propriétés internes, en le

reliant aux alcalis, au potassium lui-même, il est possible de progresser en direction de Kali carbonicum et de ses effets sur l'organisme humain. D'une façon générale tout ce qui est alcalin agit plus en profondeur dans l'homme, en direction des processus hépatiques, tandis que ce qui se rapporte à Carbo vegetabilis oriente, par ses effets, vers le rein. Nous constaterons ainsi une influence nette de tout ce qui a une réaction alcaline sur les processus hépatiques. Tout comme le carbone en général est lié au devenir animal, l'étude des alcalis et de ce qui s'en rapproche conduira à établir un rapport entre ces alcalis et le devenir végétal dans l'homme ainsi qu'avec l'élimination du règne végétal.

Dans les précédentes conférences j'ai déjà attiré l'attention sur un processus important pour l'étude des phénomènes humains à partir de ceux de la nature. Il s'agit de celui de la formation de la coquille d'huître. Nous passons là du résultat de la combinaison du carbone avec le potassium à celle du carbone avec le calcium. Or, dans la coquille d'huître, ce qui résulterait de la combinaison du carbone et du calcium est tempéré par la présence d'une forte activité phosphorique. Tout ceci agit dans la coquille d'huître avec en plus les influences du milieu marin.

En observant ainsi la génèse de la coquille d'huître on progresse dans la connaissance des

rapports entre la formation de l'homme et celle de la nature. Descendons de l'hydrosphère vers le bas (voir schéma), nous rencontrons la formation terrestre, le durcissement, la solidification, nous pourrions dire l'élément TERRE si cette façon de parler de TERRE, d'EAU, d'AIR et de FEU n'était pas tellement méprisée. Cette formation terrestre solide a aussi son contretype dans l'espace. Et ce contretype est à l'origine de la vie, de la vitalisation. C'est réellement ce qui se trouve dans les forces de vie elles-mêmes. Elles proviennent ainsi d'une région plus éloignée que les forces chimiques et, en dehors de l'homme, à l'intérieur de la terre, ces forces sont vouées à la destruction, à la mort.

Ajoutons encore, pour ceux que cela pourrait intéresser, que notre terre serait le théâtre d'une continuelle pullulation, d'une espèce de carcinome, si à cette prolifération ne venait s'opposer de l'extérieur les forces de Mercure, le processus mercuriel. Il importe que de telles notions aient, au moins une fois, été pensées. Ce qui s'effectue d'une façon générale dans la formation terrestre, dans la structuration, dans le devenir substantiel, on en retrouve une manifestation fixée à un stade passé dans la formation de la coquille d'huître. La coquille d'huître n'est empêchée de s'intégrer totalement à la formation terrestre, que par ses rapports avec la mer, avec l'eau et parce qu'elle

s'est figée à un stade antérieur de l'évolution terrestre. Les vers de terre en seraient incapables car ils n'ont pas de coquille mais les effets émanent néanmoins d'eux. C'est pourquoi il est juste de dire : sans les vers de terre les forces de structuration seraient absentes de la terre. Tout ce monde des vers de terre constitue un ensemble dépassant le processus de formation de la coquille d'huître et, comme elle, en rapport avec toute la terre. Mais cela ne conduit pas à la formation de coquilles mais de la terre arable, de ce qui lui est apparenté et de ce qui en résulte.

Si nous cherchons maintenant où se situe ce processus dans l'homme, processus encore plus profond que celui – reflétant les forces chimiques – lié au foie, nous rencontrerons un autre organe. Et cet organe n'est autre que le poumon. Le poumon, dans l'homme, doit être envisagé à deux points de vue. Il est tout d'abord l'organe de la respiration, mais, aussi étrange que cela paraisse, il n'est l'organe de la respiration que d'une manière extérieure. Le poumon est en même temps un organe de régulation interne du processus de «terrestrisation» chez l'homme. Quand on suit les processus de l'extérieur vers l'intérieur, à partir de la nutrition, de la digestion, en direction de celui de formation rénale puis hépatique, on aboutit au processus de formation pulmonaire, donc à ce qu'élabore intérieurement le poumon, abstraction

faite de sa fonction respiratoire. Quand, s'élevant à ce niveau on examine le processus qui s'y déroule, on y reconnaît le pôle opposé du processus qui, chez l'huître, se traduit par la formation d'une coquille. Dans le processus d'élaboration interne du poumon l'homme a intériorisé ce qui, dans l'espace, se situe au-dessus de la zone chimique (voir schéma).

Considérez la symptomatologie provoquée par certains effets du carbonate de calcium, vous verrez qu'elle a des rapports étroits avec les processus pulmonaires, avec la vie propre du poumon. Néanmoins il est difficile d'isoler complètement ces processus de ceux ayant trait à la fonction respiratoire. En raison de sa double utilité pour l'organisme, le poumon doit être considéré tant pour ses fonctions externes que pour ses fonctions internes. Les dégénérescences du poumon doivent être recherchées dans des processus similaires à celui de la formation de la coquille d'huître, et, bien entendu, de celle aussi des coquilles d'escargots, etc.

Notre approche, aujourd'hui, est partie d'une autre direction que celle d'hier. Il était, il est vrai, plus aisé de cerner le problème hier qu'aujourd'hui mais nous serons en mesure de le faire les prochains jours. Nous avons été amenés à considérer l'activité rénale, l'activité hépatique et l'activité pulmonaire à l'intérieur de l'homme en

correspondance, à l'extérieur, avec l'activité de l'air, celle de l'eau et celle de la terre. À l'activité de l'air correspond celle du système rénal au sens large et de tout ce qui s'y rattache et avant tout de la fonction urinaire. Sa partie principale, le rein, est l'organe capable de susciter, dans certaines circonstances, de la dyspnée, un besoin de respirer, symptômes que vous retrouverez lors de l'absorption de Carbo vegetabilis. Ainsi les causes profondes des troubles respiratoires, de la dyspnée, doivent être recherchées du côté du système rénal.

Pour tout ce qui se rapporte à l'eau, à l'élément liquide, il faut chercher du côté du foie. Si la dyspnée, la régulation de la fonction respiratoire et le besoin d'air doivent être rapportés au rein, la soif par contre est liée au système hépatique. Toute soif se rattache au système hépatique. Il serait bien intéressant de faire une étude sur les rapports entre les différents caractères de la soif chez l'homme et ses activités hépatiques. Enfin, les manifestations de la faim et tout ce qui s'y rattache sont intimement liées à la constitution interne du poudmon, à son métabolisme interne.

Faim, soif et manque d'air se rattachent par leur aspect pondéral à la terre, à l'eau et à l'air. À leurs contre-types dans l'espace correspondent bien d'autres choses. On comprend que pour stimuler en nous la production défaillante de lumière juvénile, originelle, on fera de préférence appel à la

lumière elle-même, justifiant ainsi l'héliothérapie. Mais les bains de lumière ne sont pas toujours des bains de lumière, il faut en tenir compte. Les bains de lumière sont en réalité un accroissement de l'exposition à la zone chimique par rapport à l'exposition découlant des conditions habituelles d'existence. Ce qui est réellement actif dans les bains de lumière ce sont les forces chimiques accompagnant la lumière et, derrière elles, se situent directement les forces de vie, comme on peut le voir sur mon schéma, forces qui affluent également lorsque l'homme s'expose à une lumière accrue, à un chimisme accru. Ainsi, si l'on prend garde d'éviter les excès – tout est question de mesure – ce qui vient du cosmos accompagnant la lumière, les forces chimiques et les forces de vie, peut exercer une action extrêmement bienfaisante.

Pour terminer, une remarque subsidiaire : vous ne trouverez plus rien d'étonnant à ce que la science naturelle actuelle soit incapable de concevoir l'origine de la vie elle-même, car dans le domaine qu'elle explore n'existe que le contretypé de la vie : – grâce à Mercure – la mort. La vie devrait être recherchée là-haut où la science naturelle ne veut pas la chercher, car elle ne veut rien savoir d'une exploration de l'extra-tellurique et, quand elle ne peut faire autrement, elle ramène tout à la matière. Nous en avons un bel exemple dans l'hypothèse de la provenance des germes de

vie d'autres corps célestes. Ils auraient ainsi tout bonnement été transportés matériellement à travers tous les obstacles jusqu'à notre terre, certains considérant même les météorites comme leurs véhicules ! Ainsi l'on va jusqu'à croire qu'à l'aide d'une théorie matérialiste on a expliqué quelque chose. Pareillement on croit avoir expliqué ce que l'on observe macroscopiquement en reculant à l'échelle microscopique, ultramicroscopique et en faisant appel à des théories moléculaires ou atomiques ; On croit expliquer la vie en déplaçant le problème.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

1^{er} avril 1920

L'eau de Levico. Oxygène et azote en relation avec les éléments constitutifs. Albumine et systèmes organiques. Albumines végétales. Oxygène, azote, carbone et hydrogène en rapport avec rein, foie, poumon et cœur. Fer et albumine. Carbone végétal et animal. Fluor, magnésium et silicium. Acides et bases. Digestion et processus-Sel.

Celui dont la mission est de guérir devrait développer une sensibilité particulière pour les rapports se révélant parfois de manière si singulière entre ce que l'on observe dans l'homme et hors de lui, car ils sont souvent une source d'intuitions fécondes au sujet des remèdes. À titre d'exemple je voudrais vous rappeler l'effet favorable sur l'organisation humaine de substances comme l'eau de Roncegno ou de Levico qui semblent avoir été composées dans la nature par un esprit bienfaisant. Pensez à la façon étonnante dont les forces du fer et du cuivre y sont compensées et cette compensation est à son tour, si je puis dire, élargie par la présence d'arsenic. Ainsi on pourrait croire qu'une telle substance a justement été

préparée par la nature pour remédier à certains cas pathologiques humains. Certes, de telles substances peuvent aussi, dans l'un ou l'autre cas, être nuisibles mais c'est précisément dans ces cas négatifs que pourra se révéler la fécondité du principe général. Ce sont là des faits auxquels il est nécessaire de rendre attentif car ils permettent d'aborder certains aspects pathologiques dont, en principe, les symptômes ne commencent à se manifester qu'à l'heure actuelle. N'oublions pas, surtout, qu'au dire d'observateurs vraiment impartiaux, des conditions naturelles bien particulières s'étendent progressivement à certaines régions de notre globe y provoquant l'apparition de maladies spéciales. N'oublions pas non plus une autre manifestation d'un grand intérêt : le fait que la grippe banale telle qu'elle sévit aujourd'hui a une fort curieuse propriété, celle de réveiller des affections en sommeil, des affections auxquelles l'organisme est prédisposé. Ces affections qui, grâce aux forces antagonistes de l'organisme ne se sont pas manifestées et auraient pu éventuellement rester en sommeil jusqu'à la mort, sont ainsi révélées à l'occasion d'une grippe.

Ces faits suscitent une série de questions auxquelles je m'attaquerai ces prochains jours. Pour avoir une bonne base de départ je voudrais attirer votre attention sur une correspondance remarquable qui ne peut toutefois être saisie dans

toute sa profondeur qu'à la lumière de la Science Spirituelle. Vous connaissez la manière labile dont sont liés dans l'atmosphère l'oxygène et l'azote, liaison impossible à définir correctement par la physique ou la chimie. En tant qu'hommes, en tant qu'êtres terrestres nous dépendons étroitement des activités dérivées de l'oxygène et de l'azote, ce qui laisse entrevoir l'importance du comportement, dans notre atmosphère, de l'oxygène face à l'azote. À ce sujet il importe de connaître cette indication de la Science Spirituelle établissant une relation entre les variations, dans les deux sens, de la teneur de l'air en oxygène et en azote et certains troubles du sommeil. Cela oblige à approfondir un tel rapport. Vous savez que la Science Spirituelle nous conduit à considérer l'homme comme composé de quatre éléments constitutifs : le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le moi. Vous savez aussi que les faits nous obligent à affirmer que le moi et le corps astral se dégagent pendant le sommeil et se lient à nouveau aux deux autres au réveil, ceci devant être envisagé sous un aspect dynamique. Nous dirons ainsi : pendant le sommeil le corps astral reste lié au moi et le corps éthérique au corps physique. Pendant la veille, la liaison entre le complexe astral-moi d'une part et le complexe physique-éthérique de l'autre est lâche, plus lâche que celle unissant le corps astral au moi et le corps éthérique au physique. Et cette liaison plus lâche entre le complexe supérieur – corps

astral/moi – et le complexe inférieur – corps éthérique/corps physique – est un reflet fidèle de la liaison lâche de l'oxygène et de l'azote de l'air extérieur. Il y a là une correspondance singulière et remarquable. La composition de l'air extérieur est agencée de manière à fournir un rapport numérique caractérisant la liaison entre le corps astral et le corps éthérique et les éléments constitutifs qui leur sont respectivement rattachés – moi et corps physique.

De ce fait découlera notre comportement à l'égard de la composition de l'air, et notre aptitude ou notre inaptitude à en assurer la juste proportion. On peut envisager la chose de manière plus physiologique et examiner cette correspondance. Si l'on passe en revue tous les corps simples connus ayant un rôle à tenir dans l'organisme et dans ses processus on s'aperçoit qu'ils sont tous combinés à d'autres corps. Ce sont en règle générale des combinaisons ou des solutions. À l'état libre n'existent que l'oxygène et l'azote. Ainsi, ce qui compose l'air extérieur joue un rôle bien particulier dans l'organisme. Pour l'organisme humain oxygène et azote occupent, dans leur interaction réciproque, une place centrale parmi les substances. L'oxygène et l'azote participent aux fonctions organiques de l'être humain à l'état libre, sans que leur activité soit modifiée par les éléments qui leur sont associés

dans la sphère organique humaine. Vous en déduirez qu'il n'importe pas seulement de suivre ce qui va de l'extérieur vers l'intérieur mais aussi d'étudier *comment* ce cheminement s'accomplit, si les activités se déroulent librement ou en liaison avec d'autres éléments. Car, fait curieux, à l'intérieur de l'organisme les substances possèdent des affinités, entretiennent des rapports tout particuliers. Ainsi, lorsque nous introduisons une substance dans l'organisme, une affinité peut apparaître pour une substance s'y trouvant déjà. Une telle idée, si nous la suivons, peut nous conduire à une intuition que la Science Spirituelle mettra en relief. Les protéines, les albumines sont, vous le savez, la base des organismes végétaux, animaux et humains. Cette albumine, vous le savez aussi, a, au sens de la chimie actuelle, pour composants principaux les quatre éléments les plus importants de la nature : le carbone, l'oxygène, l'azote et l'hydrogène auxquels s'ajoute encore le soufre «transhoméopathisant», si j'ose m'exprimer ainsi, l'activité des quatre précédents.

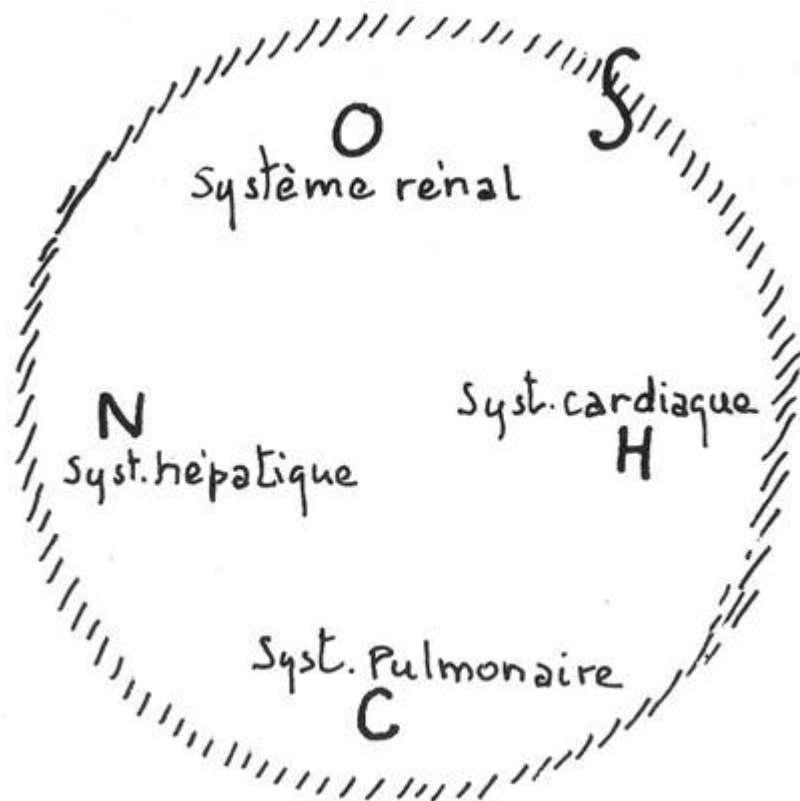
Il devient alors nécessaire de réaliser la manière dont prend naissance la fonction réelle, la fonction interne des protéines. En vertu de ses postulats la science chimique actuelle dira : une telle substance possède une configuration qui lui est imposée par ses forces internes. Cela conduit à identifier des choses qui, en réalité, ne sont pas identiques,

comme, en fait, on se le représente. Même en admettant une certaine différence l'identité n'est pas valable. Le fait de considérer les albumines végétales et animales comme semblables et, dans une certaine mesure comme chimiquement identiques, est une conséquence de la pensée atomistique appliquée à la structure des protéines. En réalité il n'en est rien et une observation plus poussée de l'organisme montrera que l'albumine végétale neutralise l'albumine animale et plus encore l'albumine humaine, que ces albumines se comportent de manière polaire, que les effets de l'une annihilent intimement les effets de l'autre. Ce qui est singulier c'est précisément le fait d'être amené à constater la neutralisation totale ou partielle des fonctions de l'albumine animale par celles de l'albumine végétale. On peut se demander alors quel est en réalité la différence entre ces substances telles qu'on les trouve dans les organismes animaux, voire humains et les organismes végétaux. Voyez-vous, ces quatre derniers jours j'ai beaucoup insisté sur le rôle des quatre systèmes organiques – rein, foie, poumon et cœur – face aux facteurs météorologiques extra-terrestres. Ces quatre systèmes organiques jouent un rôle important dans les rapports de l'homme avec son environnement, avec les facteurs météorologiques. Alors, que sont en réalité et dans un sens plus intime ces quatre systèmes organiques ?

Ces quatre systèmes organiques ne sont rien d'autre que les créateurs de la structure de l'albumine humaine. Ce sont ces quatre systèmes organiques qu'il nous faut étudier, non les forces moléculaires atomistiques de l'albumine. Si nous demandons pourquoi l'albumine est ce qu'elle est, il faut l'envisager comme la résultante de l'activité des quatre systèmes organiques. L'albumine est précisément le fruit de la coopération de ces quatre systèmes organiques. Ceci nous révèle aussi quelque chose sur l'intériorisation des activités extérieures de l'homme. Ce que la chimie cherche dans la structure des substances elles-mêmes, doit être reporté dans les systèmes organiques. C'est pourquoi, dans notre sphère terrestre, l'albumine humaine ne saurait aucunement être envisagée sous l'angle de la structure. Elle ne peut conserver sa structure si elle ne se trouve sous l'influence de ces quatre systèmes organiques et doit alors obligatoirement la modifier.

Il en va autrement pour l'albumine végétale. L'albumine végétale n'est pas soumise à l'influence de tels systèmes organiques, tout au moins en apparence, mais elle subit une autre influence : celle de l'oxygène, de l'azote, de l'hydrogène, du carbone. Elle subit aussi l'influence du soufre, élément que l'on rencontre toujours dans la nature extérieure, météorologique, et qui sert de médiateur aux quatre précédents. Et ces quatre

éléments répandus dans l'atmosphère ont, sur l'albumine végétale, la même action que celle, dans l'homme, du cœur, des poumons, du foie, etc. Dans la nature environnante ces quatre substances recèlent les mêmes forces modelantes que les quatre systèmes organiques individualisés dans l'homme. Lorsqu'on parle d'oxygène, d'hydrogène il importe de ne pas seulement penser aux forces internes telles que les conçoit la chimie actuelle mais de voir dans ces éléments les vecteurs de force de structuration, d'activités s'influençant mutuellement au sein de l'ensemble des substances terrestres. Ainsi, l'oxygène dans son rôle extérieur peut être identifié au système rénal ; de même, ce que le carbone déploie comme forces modelantes extérieures doit être identifié au système pulmonaire considéré, non dans sa fonction respiratoire, mais pour les forces formatrices propres dont il est le porteur. L'azote doit être identifié au foie et l'hydrogène au cœur. Au dehors l'hydrogène est, en effet, le cœur du monde ; l'azote est le foie du monde, etc. (voir fig. suivante).



Il serait souhaitable, chers amis, que l'humanité actuelle ne soit pas simplement amenée de l'extérieur à reconnaître de telles notions mais qu'elle les élabore par son propre travail. Si vous envisagez la parenté entre le système cardiaque et les forces modelantes de l'hydrogène vous admettrez sans plus cette «vie» de l'hydrogène pour toute la partie supérieure de l'homme. Ainsi, conjointement au déploiement de l'activité de l'hydrogène en direction du pôle supérieur, ce qui au pôle inférieur tend à l'animalité est métamorphosé en une activité typiquement humaine, en représentation par exemple. Or, on aborde là une influence extra-tellurique que j'ai identifiée au plomb. Vous vous souvenez que j'ai

caractérisé les forces du plomb, de l'étain et du fer par leurs rapports avec l'homme supérieur. Ce sont là des faits que l'on est encore peu enclin à admettre de nos jours. On est peu porté à franchir le pas conduisant de l'homme vers ce qui lui est extérieur et, par une démarche inverse, à mettre l'action du plomb en rapport avec ce processus cardiaque élaborant son hydrogène, facteur préparatoire de notre instrument de pensée. De tels faits, l'homme sera contraint de les reconnaître, entraîné par le courant inconscient de l'évolution – ceci dit sans esprit de polémique. Car on ne peut plus nier le rôle joué par le plomb dans la nature extérieure, même envisagé pour ses seules fonctions. Ne fait-il pas, comme l'a montré la science, partie des produits de la fission du radium à côté de l'hélium, bien que sa masse atomique soit un peu différente ? Mais c'est néanmoins bien du plomb que l'on a trouvé. On trouvera de même de l'étain et aussi du fer, le seul métal se comportant dans l'organisme en élément extérieur. Cependant nous ne devons pas nous laisser influencer exclusivement par une science «à la Röntgen», encore qu'elle soit une incitation à ne pas seulement considérer les métaux sous leur aspect grossièrement matériel mais à envisager les forces métalliques venues des régions extra-telluriques. À notre époque de telles choses doivent être dites, car l'apparition de maladies nouvelles nous obligera à en tenir compte.

Tournons-nous à nouveau vers ces éléments carbone, hydrogène, oxygène et azote – dont l'action conjuguée par le soufre s'individualise dans l'homme à travers les quatre systèmes organiques. Ce processus, s'il est bien compris, vous fait entrevoir à quelle profondeur de la nature humaine il est possible d'atteindre. Vous ne serez alors pas surpris d'apprendre que ce qui dans l'homme est involontaire, ce qui ne semble pas, de prime abord, dépendre de ses fonctions mentales, peut être mis en rapport avec la nature environnante dans son ensemble. L'homme, tel qu'il est constitué, possède un système rénal. Chacun de ces systèmes voudrait aller jusqu'à devenir, à lui seul, l'homme tout entier. Le rein, avec ses fonctions, voudrait devenir un homme tout entier ; le cœur, le foie, le poumon voudraient faire de même.

Pour se convaincre de ce qui entre ici en ligne de compte il importe d'orienter son attention ou mieux, sa sensibilité, vers l'observation de certains effets extra-telluriques sur soi. Il convient ici de tracer nettement la ligne de démarcation entre la science naturelle et la Science Spirituelle. Car, voyez-vous, à mesure que vous progressez sur le chemin de la méditation, lorsque vous vous accordez de mieux en mieux à la vie méditative de manière à vous ressentir en tant qu'homme méditant, vous accédez toujours davantage à une

connaissance de vous-même concrète et réelle. Et cette connaissance concrète et réelle n'est pas négligeable quand il s'agit de tâches positives de l'existence telles que l'art de guérir. Alors, au fur et à mesure de vos progrès dans la méditation, certains processus organiques dont vous n'aviez aucune idée deviennent conscients. Essayez, pour cela, de vous rendre compte de ce qui émerge de votre conscience et vous réaliserez des faits dont il est actuellement encore difficile de parler lors d'une conférence publique ou à des profanes, car il en résulterait certaines tendances bien précises. Si l'on parlait maintenant de ces notions sur lesquelles je voudrais attirer votre attention, si on les diffusait dans des cercles plus étendus, étant donné la structure actuelle, la question suivante serait immédiatement posée : pourquoi n'exploite-t-on pas cela ? Et l'on dirait : bon, je dois méditer, mais je puis atteindre le même résultat en absorbant telle ou telle substance. Il est bien plus aisé d'absorber telle ou telle substance que de méditer. Ceci conduit précisément l'homme, dans une certaine mesure, à la ruine morale. Mais étant donné la structure morale actuelle, cela ne ferait pas reculer les hommes – vous allez comprendre comment je l'entends – et plutôt que de méditer ils préféreraient recourir à un moyen extérieur qui leur procurerait, au début tout au moins, un résultat analogue à celui de la méditation. Cela est réellement possible. Voyez-vous, lorsque vous

poursuivez consciencieusement vos méditations pendant un certain temps et si vous êtes enclins à vous faire une idée exacte à ce sujet, vous deviendrez conscients de l'effet rayonnant du fer. Cela sera aussi aisé que de réaliser que vous avez des mains vous permettant de saisir ou des pieds avec lesquels vous marchez. Cette conscience de l'effet du fer se manifeste réellement aussi clairement que celle que vous avez des bras, des jambes ou de la tête qu'il est possible de tourner. Vous aurez conscience de vous ressentir vous-mêmes comme un fantôme de fer, voilà ce qui se produit. Et il est certain qu'on viendrait naturellement vous dire alors qu'il est possible d'obtenir le même effet, d'accroître sa sensibilité au fer, à son propre fer par l'absorption d'une substance. Jusqu'à un certain degré cela est vrai, mais c'est là que réside le danger : celui d'atteindre aisément une sorte de clairvoyance par de telles expériences. De telles pratiques ont été fréquentes. Employées par simple curiosité elles ruinent de fond en comble la structure morale de l'homme ; il n'en est pas de même quand elles sont pratiquées dans un esprit de sacrifice pour l'humanité. Vous avez en Van Helmont un homme qui a beaucoup expérimenté sur lui-même dans cette direction et a fait dans cette voie bien des découvertes dont vous trouverez la trace dans ses écrits. Chez Paracelse par contre on a l'impression que les connaissances émergent de la profondeur de manière atavique,

qu'il les apporte du monde supra-terrestre tandis que Van Helmont accède à ces remarquables connaissances par l'absorption de telle ou telle substance. Cela se remarque à la façon dont il l'expose et il y fait, je crois, très nettement allusion dans certains passages. Ce qui peut être acquis tout d'abord c'est cette sensibilité au rayonnement du fer, à cet effet curieux témoignant d'un processus qui, issu de l'homme supérieur, rayonne vers les membres. Et l'on peut contempler – et je dis expressément contempler – la façon dont est conduite l'économie du fer, c'est-à-dire de sa fonction, de ses forces.

Or, lorsque l'on veut décrire ce rayonnement du fer, il est nécessaire de signaler aussi que ce rayonnement n'a pas tendance à déborder de l'organisme. On a toujours l'impression que ce qui rayonne reste localisé à l'organisme, que cela s'y cantonne. Il existe partout une action antagoniste barrant la route à ces forces de rayonnement du fer (voir fig. suivante).



C'est comme si, à ce rayonnement positif du fer vers la périphérie s'opposait un rayonnement négatif sous forme d'ondes sphériques. Telles sont les deux perceptions que l'on éprouve : celle du rayonnement du fer vers la périphérie et celle de l'obstacle rencontré, que l'on ne peut traverser et qui empêche d'aller vers l'extérieur, au-delà de la surface du corps. Peu à peu, on constate que ce rayonnement antagoniste est la force de l'albumine. Ainsi, avec le fer est introduit un complexe fonctionnel s'opposant à tout ce qui émane des quatre systèmes organiques précédemment cités. Les deux s'opposent, ce combat se poursuit sans trêve dans l'organisme. Voici, dans une certaine mesure, ce qu'en premier lieu révèle l'introspection. Et de ce fait, l'étude de l'histoire spirituelle de l'humanité montre nettement que la médecine hippocratique et même celle de Galien œuvrent encore avec des reliquats d'observations antérieures de cette nature. Galien

lui-même n'était plus guère en mesure de pratiquer de telles observations mais il a recueilli toutes espèces de traditions anciennes et celui qui est capable de le comprendre retrouvera dans ses écrits le reflet d'une ancienne médecine atavique déjà en voie de disparition à l'époque d'Hippocrate, et toutes sortes d'idées sur les processus naturels de guérison.

En poursuivant cette étude on rencontre toujours cette polarité que constitue dans l'organisme humain ce rayonnement et sa tendance antagoniste. Il est important de prendre ces facteurs en considération car tout ce qui, ainsi que je l'ai décrit, tend à la formation de l'albumine est toujours lié à cet endiguement, tandis que tout ce que l'on introduit de métallique dans l'organisme a trait aux effets rayonnants. Il existe certes des exceptions significatives mais celles-ci sont particulièrement caractéristiques et c'est précisément grâce à de telles exceptions qu'il est possible de regarder en profondeur dans cette remarquable synergie des processus organiques prenant sa source dans les recoins les plus divers de l'existence universelle.

Pour ce faire il est nécessaire de développer ce à quoi j'ai déjà fait allusion et dont vous pourrez imaginer la structure dans le détail. Il me suffit par exemple de mentionner que le carbone végétal tel que nous l'avons étudié hier est dépourvu d'un

élément qui, en règle générale, accompagne toujours le carbone animal : d'une certaine teneur en albumine. Celle-ci conditionne le comportement tout différent du carbone animal à la combustion. Par ailleurs, cette teneur en albumine entraîne la tendance du carbone animal à jouer un rôle dans la production de substances comme la bile, le mucus et même la graisse. Et cette différence entre le carbone animal et le carbone végétal nous conduit à envisager la différence entre les effets de ce qui est métallique et de ce qui est non-métallique dans l'organisme. Je précise : entre ce qui rayonne et ce qui arrête, ce qui endigue le rayonnement.

En considérant cette alternative de polarités on découvre des choses importantes. Vous savez combien nous avons insisté dans l'étude de la Science Spirituelle sur les périodes de la vie humaine : de la naissance à la seconde dentition, de celle-ci à la puberté et de cette dernière à 21 ans. Ces périodes correspondent à des processus intimes de l'organisme humain. La première, celle qui s'achève à la seconde dentition, je l'ai souvent caractérisée par une limitation, ou une sorte de concentration de toute l'activité humaine à la sécrétion de la charpente osseuse. L'élimination des dents de lait n'en constitue que le point final. Or il est évident que cet élan d'un organisme encore fluide vers le durcissement est lié à

l'élaboration de la forme humaine dans son ensemble et plus particulièrement en direction de la périphérie. Fait notable, à cette élaboration prennent part deux substances, le fluor et le magnésium, dont habituellement on n'apprécie pas assez le rôle dans l'organisme. Le fluor et le magnésium, à la teneur à laquelle ils sont présents dans l'organisme, jouent un rôle dominant dans ces processus de la période de l'enfance prenant fin à la deuxième dentition. Cette insertion de l'élément solide dans l'organisme s'accomplit par une alternance constante entre les forces du magnésium et celles du fluor. Le rôle des forces du fluor consiste à agir en artiste, en modelleur, à arrondir la tendance rayonnante. Les forces du magnésium par contre ont une action rayonnante, organisent des faisceaux de fibrilles et des structures analogues au sein desquelles le calcium pourra se fixer. Ainsi vous pouvez dire que la périphérie de la dent, le ciment, l'émail est l'œuvre du modelleur qu'est le fluor tandis que le magnésium y apporte la substance à modeler. Une telle description n'a rien d'absurde et correspond, au contraire, très exactement à la réalité des processus. De ce qui précède découle l'importance de respecter, dans la première enfance, le bon équilibre entre l'apport de magnésium et celui de fluor. Aussi constaterez-vous des lésions précoces des dents lorsque cet équilibre est troublé. Il est nécessaire, dès l'apparition de la première dent,

d'en observer la formation, de voir si le développement de l'émail est insuffisant ou si la dent reste trop petite et de remédier à l'un ou l'autre de ces défauts par une alimentation adéquate, plus riche soit en fluor soit en magnésium, selon le cas. Nous y reviendrons.

Nous pénétrons ainsi le processus formatif humain. Ce jeu d'alternances entre fluor et magnésium – substances éminemment extra-humaines – nous le trouvons précisément dans les premières années de la vie car à cette période l'homme appartient encore intensément au monde extérieur. Là c'est le fluor emprunté à la nature extérieure qui s'oppose au rayonnement du métal.

À la troisième époque vous constaterez un processus analogue. Ce qui importe alors c'est le bon équilibre entre le fer et l'albumine ou sa formation. Et si cet équilibre entre albumine et fer ne s'établit pas correctement vous voyez apparaître ce qui extérieurement se manifeste par l'anémie. On ne peut se contenter de constater les aspects grossiers de l'évolution humaine, – dents défectueuses conduisant plus tard à la carie ou aspect chimique de l'anémie – il importe de pénétrer le mystère de l'organisation humaine si l'on veut comprendre ce qui se passe dans la maladie.

Dans l'ensemble vous connaissez ces métaux jouant un rôle dans l'élaboration interne de

l'organisme humain. Ce ne sont précisément pas ceux qu'à un certain point de vue j'ai caractérisés comme les plus importants : le plomb, l'étain – à l'exception du fer – le cuivre, le mercure, l'argent et l'or. Ces métaux, le fer excepté, ne participent pas directement au fonctionnement organique dans son ensemble. Ils n'en ont pas moins leur rôle à jouer dans l'homme. Si nous recherchons la substance participant au processus formatif le plus périphérique de l'organisme, nous trouvons le silicium. J'en ai parlé. Mais ce qui s'accomplit dans l'homme n'est pas limité, si l'on peut dire, à sa peau car l'homme est intégré aux processus de l'univers. Et tout comme certaines substances que vous connaissez sont d'une grande importance pour l'organisme dans son intérieur, les métaux que je viens d'énumérer exercent à partir de l'extérieur de l'organisme un effet tout aussi important sur l'homme. Au fer seul est assigné le rôle de médiateur. Le fer assure en quelque sorte la médiation entre ce qui chez l'homme se trouve à l'intérieur de sa peau et ce qui se situe à l'extérieur. C'est pourquoi l'on peut dire : tout ce qui apparaît en tant que système dans l'homme-poumon, qui lui aussi tendrait à devenir l'homme tout entier, entretient une relation intense avec la vie de la nature dans l'univers. Il importe de réaliser clairement que ce que l'on envisage sous l'angle anatomique n'est pas l'homme tout entier ; ce n'est que la partie opposée à celle qui, en dehors

de lui, rassemble les effets du plomb, de l'étain, du cuivre, etc., de ces effets se situant à l'extérieur de l'être humain. Ainsi, même au point de vue des sciences naturelles, il n'est pas permis de limiter l'homme à sa peau. Ce ne sont pas seulement les influences s'exerçant de l'intérieur vers l'extérieur qui entrent en ligne de compte chez l'homme mais celles qui, d'une façon générale, l'orientent dans une direction quelconque. La suite vous en donnera un exemple.

Vous savez que certaines substances de l'organisme sont actives du fait de leur liaison, soit à un acide, soit à une base ou encore parce qu'elles se manifestent à l'état neutre ou, comme dit la science, sous forme de sel. Mais avec cette polarité base-acide se neutralisant dans les sels, le sujet n'est pas épuisé ; il faut encore tenir compte de la façon dont se comporte cette triade – acides/bases/sels – dans l'homme, en fonction de l'orientation de ses forces organiques. On découvrira alors que tout ce qui a un caractère basique tend à renforcer les effets prenant naissance dans la bouche et se continuant par la digestion, d'avant en arrière ainsi que tous les autres processus se déroulant dans cette direction d'avant en arrière. Les bases ont donc une relation avec cette direction, les acides avec la direction inverse. Ce n'est qu'en prenant en considération l'opposition entre l'avant et l'arrière de l'homme

que l'on saisit l'opposition base – acide. Ce qui a le caractère salin est orienté verticalement, vers la terre, perpendiculairement aux deux autres. Tous les effets s'accomplissant de haut en bas sont ceux dans lesquels s'enfonce ce qui est salin. Ainsi ces trois directions doivent absolument être prises en considération si l'on veut savoir comment se situe l'homme par rapport à ce qui est acide, basique et salin. C'est là un nouvel exemple de la façon dont l'observation de l'homme permet de faire le pont entre la chimie métallique extérieure et la physiologie car vous trouvez là un principe directeur. Vous retrouvez aussi la parenté entre l'élément salin et la terre. Le tout pourrait être schématisé de la manière suivante : supposez que la terre soit ici, ce qui est salin tend vers elle, ce qui est acide ou alcalin tend par contre à tourner autour d'elle. Ainsi, la connaissance de ces directions fonctionnelles de l'organisme nous donne la possibilité d'intervenir sur elles.

Aussi la guérison au moyen de remèdes externes, d'embrocations, d'onguents est-elle d'une très grande importance. Un sinapisme, un onguent métallique de préparation adéquate ont autant d'importance que la médication par voie interne. Mais il faut savoir – cela découle de ce qui précède – comment appliquer le remède. Car il n'est pas indifférent, dans un cas donné, que l'on applique un sinapisme à tel ou tel endroit du corps. Il

importe, au contraire, de procéder à l'application à l'endroit donné du corps où l'on sollicitera une réaction contre les forces nocives. Procéder grossièrement à une application sur la zone irritée ou douloureuse n'est pas toujours la bonne méthode.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

2 avril 1920

*Activité du corps éthérique. Tumeur et inflammation.
Viscum. Carbo vegetabilis. Psychoses et organes. Café,
thé et sucre.*

Trois séries de faits seraient susceptibles de conduire la médecine de tendance matérialiste à se tourner vers celle d'orientation spirituelle et ce sont ces faits qu'il est désormais nécessaire d'aborder. Cela pourra se faire par tout ce qui touche au processus tumoral et à sa guérison. De même cela sera possible par une conception véritablement rationnelle des maladies dites mentales et enfin par l'intermédiaire des connaissances thérapeutiques se rapportant à la pratique des applications externes : frictions, onctions, etc.

On ne peut espérer une approche des problèmes posés par les tumeurs et leur point culminant, le cancer, au moyen des seules investigations physiques habituelles, sans être tant soit peu orienté par la Science Spirituelle. Quant à la psychiatrie, elle est actuellement dans une situation désespérée en raison de l'absence de liaison – dans la conscience des hommes, car dans

la nature ces liaisons se trouvent partout – avec la pathologie et la thérapeutique ordinaires. C'est peut-être dans ces deux domaines que l'on consentira à faire les premiers pas vers une conception spirituelle de la médecine. Il faudra tenir compte de tout ce que peut enseigner la Science Spirituelle, de l'emprise du corps éthérique dans l'organisme humain et il suffit de consulter mes écrits pour constater l'importance de leur contribution dans cette direction.

Ne dites surtout pas que la clairvoyance est nécessaire pour parler de l'activité du corps éthérique au sein de l'organisme humain, car bien des processus opposés à l'activité du corps éthérique se traduisent par son inactivation ou un trouble de ses fonctions. Pour acquérir des idées valables dans ce domaine, il faut envisager tout ce qui a trait à l'inflammation et, d'autre part, tout ce qui touche à la formation des tumeurs et qui, partant de là, détruit en quelque sorte l'organisme. L'idéal serait de renoncer à la chirurgie, bien qu'une telle tendance, en raison de l'aspect social de la médecine, de la conception qu'elle a de l'hygiène, ne soit pas applicable actuellement. Il importe de découvrir un moyen susceptible de se substituer au but que permet d'atteindre la chirurgie – et que, dans un certain sens elle n'atteint pas. Ceux, nombreux actuellement, qui ont recours au bistouri parce qu'il n'existe pas

d'autre solution se convertiront indubitablement dès qu'un moyen de la remplacer aura été découvert.

Je ne caractériserai pas l'inflammation dans tous ses aspects spécifiques en fonction des divers organes, ce sont des choses que vous connaissez. Mais ce que vous ne connaissez pas c'est l'aspect global dominant l'ensemble des processus inflammatoires. Et ce processus global peut être caractérisé ainsi : dans toute véritable inflammation, qu'elle soit limitée ou très étendue, dans tout ce qui conduit à la formation d'abcès, l'investigation spirituelle montre que le corps éthérique est actif dans son ensemble et qu'il serait possible de reconduire cette activité éthérique, devenue défaillante dans une direction^[21], à sa répartition normale, de manière à ce que le corps éthérique, dans son ensemble, agisse de nouveau sainement. Il ne s'agit là que d'une orientation de l'activité du corps éthérique dans une direction bien précise, tandis que le corps éthérique sain doit étendre son activité dans toutes les directions de l'organisme qui lui correspondent. Pour l'essentiel, disons qu'il est possible de trouver des réactions – nous en reparlerons – capables d'inciter le corps éthérique à redéployer son activité totale quand celle-ci s'est relâchée en direction de certains systèmes organiques.

Il en va différemment dans toutes les espèces de formations tumorales. Dans ce cas ce sont certains processus du corps physique qui se conduisent en ennemis de l'activité du corps éthérique, de processus du corps physique qui se rebellent contre l'activité du corps éthérique. Le corps éthérique est alors inactif dans ces territoires du corps physique.

Or le corps éthérique possède une très grande faculté de régénération et l'investigation spirituelle permet d'observer qu'il est possible de remédier à cette inactivité en levant l'obstacle, en écartant l'ennemi s'opposant à lui dans certains territoires. Ainsi, l'on peut dire : en cas de tumeur il s'agira de susciter de manière naturelle l'élimination des activités physiques opposées au corps éthérique, afin que ce dernier puisse reprendre le contrôle des territoires qui lui ont échappé.

Ces faits seront d'une grande importance dans le traitement du cancer. L'observation objective du cancer montre clairement qu'en dépit de ses formes multiples il constitue une révolution de certaines forces physiques contre celles du corps éthérique. Cet empiètement des formations physiques sur les éthériques se révèle de manière très caractéristique par la tendance à l'induration cornée plus ou moins latente de certaines tumeurs internes, de tumeurs superficielles aussi.

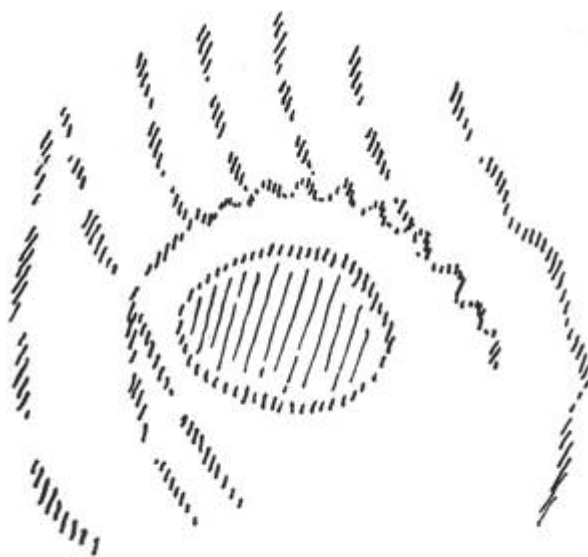
L'étude correcte de ces deux tendances fait apparaître l'existence d'une opposition totale, d'une véritable polarité, entre l'inflammation ou la formation d'abcès et le processus tumoral. Et lorsque je dis que cela peut se toucher du doigt, rappelez-vous que vous pouvez en faire l'expérience dans ces tumeurs superficielles dont l'aspect prête à la confusion avec des ulcérations de type inflammatoire. Il est ainsi nécessaire d'étudier plus à fond cette polarité.

À ce propos notons la gêne souvent causée par une terminologie archaïque, voire moyenâgeuse – non qu'elle ait trait au moyen âge proprement dit mais à un «moyen-âge» fort proche de nous -. Ainsi il n'est pas tout à fait exact de qualifier les tumeurs de néoformations ; elles ne le sont que dans le sens tout à fait trivial de leur inexistence antérieure. Mais elles ne le sont pas du fait de leur croissance dans un organisme limité par la peau. Par ailleurs étant donné l'opposition marquée entre les processus du corps physique et le corps éthérique, ce corps physique est plus soumis aux influences extérieures d'une nature hostile. Le processus tumoral ouvre ainsi largement la porte à toutes sortes d'influences extérieures.

Il s'agit à présent d'étudier ce que je pourrais appeler le contretype de tout cela. Et à cet effet je vous renvoie à l'étude, dans la nature, de la formation du gui. Il faut tout d'abord diriger son

attention sur la manière dont les différentes variétés de gui croissent sur d'autres plantes. Pourtant, ce n'est pas là le plus important. Certes, pour la botanique, c'est le parasitisme qui compte avant tout. Mais pour l'étude des rapports entre l'homme et la nature il importe bien plus de noter que le gui, du fait de sa croissance sur d'autres végétaux, sur des arbres, est contraint d'accomplir son cycle végétatif à un rythme différent. Ainsi, le gui achève sa floraison avant l'apparition, au printemps, des feuilles de l'arbre sur lequel il croît. Le gui est en quelque sorte une plante hivernale et en s'abritant contre le rayonnement solaire excessif, contre une activité estivale trop intense de la lumière il se comporte en aristocrate. D'après ce qui a été dit avant-hier, il faut voir dans le Soleil le représentant des forces de lumière – ceci pouvant être l'objet d'études physiques n'ayant pas leur place ici. Il est difficile d'éviter tout à fait ce qui s'est introduit dans notre langage du fait d'une conception partiellement erronée de la nature. C'est donc la manière dont le gui croît et se développe, son implantation sur d'autres plantes qui importent avant tout. De ce fait le gui acquiert des forces toutes particulières que l'on pourrait caractériser ainsi : en vertu de ses forces propres il s'oppose à tout ce que voudraient accomplir les forces d'organisation régulières, les forces d'organisation se développant selon la ligne générale ; il cherche à faire le contraire. Ces choses

ne seront vraiment claires que si on les conçoit ainsi : représentons ici (voir fig. suivante) une région du corps humain qui, par ses forces propres, s'insurge contre la pénétration des forces éthériques, les contraignant à s'arrêter, à s'accumuler.



Ainsi naît ce qui semble être une néoformation. Ce sera le gui qui s'opposera à l'inclusion ainsi apparue. Il reconduit en quelque sorte ces forces éthériques là où elles ne voulaient plus pénétrer. L'expérience pourra vous convaincre de ces faits, bien que de toute évidence, elle ne puisse avoir qu'un caractère occasionnel. Cet antagonisme du gui vis-à-vis de l'organisation régulière, vous pouvez l'observer dans son action sur la délivrance. Il a la propriété de retenir le placenta dans l'organisme humain ; autrement dit il agit à l'inverse de ce que voudrait l'organisation régulière.

Cette retenue du placenta, cette entrave au déroulement normal des processus organiques constitue une des propriétés fondamentales du gui. Cela n'est plus aussi frappant lorsqu'on étudie des processus plus subtils de l'organisme humain mais reposant sur le même principe que la retenue du placenta. Néanmoins cet antagonisme intense aux tendances d'organisation régulières se retrouve chaque fois que l'on examine les propriétés du gui. Ainsi, dans un cas où le corps éthérique refuse de prendre possession du corps physique si l'on a recours au gui, dont on sait qu'il s'oppose aux tendances du corps éthérique, le corps éthérique prendra trop intensément possession du corps physique et provoquera des crampes. Dans d'autres cas cette action du gui engendre la curieuse impression que l'on va tomber. Ces faits sont à rapprocher de la propriété qu'a le gui de provoquer de la spermatorrhée. Dans tout l'organisme le gui manifeste cette tendance antagoniste que l'on peut aussi mettre en rapport avec l'apparition de l'épilepsie. Cela ne tient pas au caractère parasite de cette plante mais au fait qu'elle exige, si l'on peut dire, un régime de faveur, refusant de se développer dans le cours normal de l'année, de fleurir au printemps et de fructifier ensuite. Il lui faut une époque spéciale, l'hiver, pour déployer ses activités. Ainsi elle conserve ces forces susceptibles de s'opposer au cours normal des choses. Si l'on ne craignait de choquer, on

pourrait dire en regardant le gui et en tenant compte de la nature : cette nature active est devenue insensée, elle fait tout à contretemps en ce qui concerne le gui. C'est précisément ce qu'il faut utiliser quand l'organisme humain devient physiquement fou, ce qui est bien le cas dans le cancer. Ce sont des relations qu'il faut s'attacher à comprendre.

Or le gui est précisément la plante dont la dynamisation doit un jour permettre de ne plus avoir recours à la chirurgie dans les tumeurs. Le problème à résoudre est celui du traitement correct des baies du gui, évidemment en association avec d'autres forces du gui lui-même, en vue d'en faire un médicament.

Ce qui semble également insensé c'est que toute l'existence du gui est liée à sa dispersion par l'oiseau. En effet l'espèce disparaîtrait si les oiseaux ne transportaient pas les semences d'un arbre à l'autre ; curieusement ces semences subissent de plus un passage à travers l'oiseau. Ainsi les substances du gui sont d'abord ingérées par l'oiseau puis rejetées sur un autre arbre pour y continuer à se développer. Ce sont des faits qui, objectivement observés, permettent de voir clair dans le processus de croissance du gui. Il importe alors d'associer correctement la substance mucilagineuse du gui à un médium de trituration

et d'en tirer progressivement une très haute dynamisation.

Il s'agira ensuite de spécialiser le remède pour les différents organes, partie en fonction de l'habitat du gui, selon l'arbre sur lequel il croît ; nous y reviendrons. Il importera également de faire naître certaines propriétés dans le médicament en associant la substance mucilagineuse à certaines substances métalliques. Ceci pourrait aussi être obtenu grâce à la teneur en métal d'autres plantes. Ainsi, une trituration de gui de pommier avec des sels d'argent pourrait fournir un remède très efficace contre tous les cancers du bas-ventre.

Vous comprendrez qu'il faut que j'expose ces faits avec prudence car, d'une part, l'orientation proposée est absolument exacte et repose sur une investigation spirituelle bien fondée mais, d'autre part, à partir du moment où le processus pratique de guérison débute, tout dépendra de la préparation de la substance tirée du gui car les connaissances nécessaires à sa mise en œuvre correcte font encore pratiquement défaut. C'est le point où la Science Spirituelle pourrait agir favorablement, à condition d'œuvrer en liaison constante avec l'observation clinique sur laquelle s'appuie toute la médecine courante. C'est ce qui complique tellement les rapports entre la Science Spirituelle et la médecine : le fossé qui, en raison des conditions sociales, sépare l'observation

clinique de l'investigation spirituelle. C'est par leur association seulement que l'on trouvera une voie praticable. Il est donc nécessaire d'acquérir de l'expérience dans ce sens. Vous ne pourrez en imposer au monde extérieur qu'à l'aide d'observations cliniques, etc. C'est plus une nécessité extérieure qu'intérieure.

Voyez-vous, la preuve sera faite un jour que les propriétés du gui sont dues à ce que je viens d'exposer ; il suffit de procéder avec méthode. L'on se dira ainsi : les troncs des arbres sont, comme je l'ai montré il y a quelques jours, comme des excroissances de la terre ; ils sont en quelque sorte de petites collines dans lesquelles on trouve encore du végétal et sur lesquelles croît ce qui appartient à l'arbre ; puis, lorsque le gui s'y implante, il croît avec son enracinement en direction de la terre, s'installant commodément sur l'arbre lui-même. De ce fait, si on procède à des essais avec des plantes présentant la folle aristocratie du gui sans en avoir le caractère bohème du parasite, on retrouvera des propriétés similaires. On peut ainsi tester des plantes hivernales quant à leurs propriétés antagonistes vis-à-vis des tendances normales de l'organisme humain, donc aussi vis-à-vis des tendances normales à la maladie. On peut alors s'attendre à trouver des propriétés similaires parmi des plantes qui jugent à propos de fleurir l'hiver. Il suffirait de tester une plante comme l'ellébore

noire, la rose de Noël, pour constater qu'elle permettrait d'atteindre le même résultat. Néanmoins il faut tenir compte ici de l'opposition entre masculin et féminin telle que je vous l'ai exposée provisoirement. Il en découle qu'en présence de tumeurs, *Helleborus niger*, dans les mêmes dynamisations élevées que le gui, ne donnera guère de réactions visibles chez la femme mais toujours des réactions nettement perceptibles chez l'homme. Dans un travail de cet ordre il faut réellement tenir compte de tels rapports, voir si une plante croît l'hiver ou l'été et si ses propriétés découlent du fait qu'elle se comporte comme le gui ou si elle tend plus vers la terre. Le gui n'aime pas s'approcher de la terre, contrairement à l'éllebore qui, de ce fait, s'apparente plus aux forces masculines. Comme je l'ai montré il y a quelques jours les forces masculines sont plus apparentées à la terre, les féminines à l'extra-tellurique ; il faut en tenir compte. Il s'agit de pénétrer les secrets de la nature. C'est pourquoi j'ai caractérisé la manière dont les forces se manifestent extérieurement à l'aide de représentations morales pour aider à la compréhension. J'ai parlé de bohémiens, d'aristocrates, de folie, etc., concepts qui décrivent assez bien l'objet de notre étude.

Lorsqu'on s'exerce à cette manière de penser, on prend conscience également de la différence caractéristique entre les propriétés d'un remède,

selon qu'il est administré par voie interne ou par voie externe. Mais avant d'en venir à cet aspect, certaines représentations sont indispensables pour bien saisir cette différence. Hier j'ai signalé que pour soigner certaines affections d'apparition récente il fallait exposer Carbo vegetabilis à l'action du méthane, le laisser séjourner dans du méthane jusqu'à imprégnation suffisante avant de procéder à la trituration.

Si l'on effectue celle-ci avec des substances susceptibles d'en accroître l'efficacité, le talc par exemple, – il suffit de découvrir la technique adéquate – on disposera d'un remède actif par voie externe, sous forme d'onguent ou sous une forme voisine. On n'y réussira pas sans exercer son regard à plus de subtilité, notamment en apprenant à penser sainement en psychiatrie.

Croyez-moi, une expression comme celle de maladie mentale a quelque chose d'irritant pour qui connaît la Science Spirituelle, car il est insensé d'utiliser un terme comme celui-ci^[22]. L'esprit est toujours sain, il ne saurait tomber malade. Ce qui est troublé c'est la possibilité pour l'esprit de se manifester par suite d'un désordre de l'organisation physique. Il n'y a jamais de maladie de la vie spirituelle ou psychique proprement dite. Tout ce que nous constatons n'est que symptômes.

Il faut cependant s'exercer à observer les différents symptômes concrets. Il vous arrivera peut-être de voir se développer les premiers symptômes de ce que l'on appelle le délire mystique ou quelque chose d'approchant – les dénominations dans ce domaine sont extrêmement confuses mais nous sommes bien obligés de les utiliser. Ce ne sont évidemment que des symptômes mais admettons qu'un tel développement prenne naissance, il importera d'en avoir une bonne représentation. Il faudra alors, après s'être fait une image de ce processus et en face d'un tel malade, rechercher s'il n'existe pas des anomalies dans le processus formatif du poumon – pas dans le processus respiratoire, dans le métabolisme du poumon. Car dans ce cas l'expression de «maladie cérébrale» n'est pas non plus tout à fait correcte. Si l'expression de «maladie de l'esprit» est tout à fait fausse, celle de «maladie cérébrale» n'est fausse qu'à demi, car les dégénérescences cérébrales sont secondaires. Le facteur primaire ne réside jamais dans ce qui s'accomplit dans la région supérieure de l'homme mais dans la région inférieure. En réalité les facteurs primaires résident toujours dans les organes dépendant des quatre systèmes organiques : systèmes hépatique, rénal, cardiaque et pulmonaire. Ce qui importe chez un malade tendant à une forme d'aliénation mentale où l'intérêt pour la vie extérieure décline, où l'homme

tend à la rumination intérieure, où il cède aux hallucinations, ce qui importe alors est de se faire une idée de la structure de son processus pulmonaire. Cela est capital.

De même, chez des personnes manifestant de l'entêtement, de l'esprit de contradiction, de chicane, donc tout ce qui représente une certaine raideur dans la conceptualisation, un besoin de se figer dans ses conceptions, il faudra donc chez ces personnes rechercher comment s'accomplit leur processus hépatique. Car chez de tels malades c'est le chimisme interne qui est défaillant. Même ce qu'on appelle le ramollissement cérébral est secondaire. Dans ce que l'on qualifie de maladies mentales, le facteur primaire réside précisément dans les systèmes organiques, même si cela est parfois difficile à observer. C'est pourquoi il est désespérant de constater que ce sont précisément les méthodes psychiques qui remédient le moins à ces troubles et seraient plus utiles dans les affections organiques véritables que dans les maladies mentales. Ce sont précisément les maladies mentales que l'on devra s'habituer à soigner à l'aide de médicaments. C'est là l'important et c'est le deuxième domaine où la médecine d'orientation matérialiste devra se laisser guider sur une voie permettant d'atteindre la Science Spirituelle. L'observateur valable dans ce domaine sera toujours le psychologue parfaitement

formé. Car la vie psychique si diversifiée, ne se manifestant souvent que par des signes discrets est extrêmement riche et son observation exige un entraînement approprié. En voici un exemple : l'homme, vu ici, quant à ses aptitudes, sous l'angle de son organisation corporelle instrument de son organisation spirituelle, n'est pas de nature, de constitution simple ; il est ainsi parfaitement possible, aussi bizarre que cela paraisse, qu'une personne tenue, en vertu de ses capacités, pour faible d'esprit exprime des idées fort spirituelles, voire géniales. C'est tout à fait possible et ce du fait qu'un faible d'esprit peut être très suggestible, qu'il peut aisément refléter la mystérieuse influence de son entourage. Au point de vue de l'histoire de la pathologie on peut faire là de fort intéressantes observations. Il n'est pas nécessaire pour de telles études de citer de noms, ce qui leur ôte évidemment une certaine crédibilité, mais il n'est guère possible de désigner nommément quelqu'un. C'est une particularité fréquente dans le journalisme ; même un faible d'esprit peut être un bon journaliste. Du fait de cette débilité mentale il reflétera mieux les opinions de son temps^[23] que la sienne propre. Il est un reflet de son temps et de ce fait ses articles sont bien plus intéressants que ceux des journalistes ayant une forte personnalité, toujours portés à exprimer leur propre opinion. Les

journalistes débiles nous en apprennent bien plus sur l'opinion publique que les autres.

Ainsi le trouble peut demeurer totalement caché – ce n'est là qu'un cas extrême – et une débilité mentale patente peut passer inaperçue en raison des traits de génie qui éblouissent de prime abord. (Dans la vie quotidienne, il importe peu que les journaux soient rédigés par des faibles d'esprit si le résultat est bon.) Mais dans les cas extrêmes, au-delà d'un certain point, la chose devient pathologique, et un jugement impartial, absolument impartial devient nécessaire pour l'observation des cas relevant de la psychiatrie. On ne peut pas toujours les diagnostiquer d'après ce que masque l'activité psychique mais à l'aide de symptômes situés plus en profondeur. C'est pourquoi l'on devra toujours se dire : c'est dans l'observation de l'état psychique que l'on est le plus sujet à l'erreur car ce qui compte ce n'est pas tant le fait qu'une personne exprime des idées sensées, mais le fait qu'elle ait tendance à répéter ces idées sensées plus qu'il n'est nécessaire dans un contexte donné. C'est la manière dont la personne s'exprime qui importe. Une répétition excessive ou des omissions dans l'enchaînement des idées sont bien plus significatives que l'intelligence ou la sottise des idées émises. On peut être un homme parfaitement sain et néanmoins sot ; physiologiquement sot, pas pathologiquement. Et

l'on peut être très intelligent et prédisposé à une maladie mentale ou même en être atteint, ce qui se remarquera avant tout par la propension à l'omission ou à la répétition excessive des idées. Celui qui souffre d'un penchant à la répétition est toujours porteur d'une tendance en rapport avec un processus de formation pulmonaire défectueux. Le penchant à l'omission se rapporte, lui, à un dysfonctionnement du processus hépatique. Les autres manifestations sont intermédiaires.

On peut étudier cela, si je puis dire, sur le vif. Un stimulant comme le café qui est presque une denrée alimentaire, qui n'est pas encore un médicament au sens habituel du terme, permet d'observer un effet prononcé sur les symptômes de la vie psychique – j'en ai parlé à d'autres occasions -. De tels effets sont sans valeur propre, car lorsqu'on compte sur eux l'âme devient paresseuse, mais ils existent néanmoins. Il est possible de remédier à une logique insuffisante par l'usage du café. Autrement dit on peut réellement, grâce à l'usage du café, influencer l'organisme de manière à en tirer plus de logique. Celui-ci devrait donc être la boisson habituelle des journalistes et leur éviter de ronger leur porte-plume à la recherche d'associations d'idées.

Dans une direction différente, l'usage du thé nous préserve d'une attitude professorale, enchaînant de manière pédante une idée à l'autre,

ce qui, poussé à l'excès, nous conduit à faire étalage de notre propre logique et nous rend plus ennuyeux que spirituels. On aurait pu conseiller le thé à certaines personnes exerçant une profession tendant actuellement à disparaître, pour leur permettre de faire preuve d'esprit bien qu'en étant dépourvues. De même que le café est une bonne boisson de journalistes le thé est une boisson de diplomates remarquablement efficace, favorisant l'habitude de jeter dans la conversation des pensées décousues grâce auxquelles on semble pétillant d'esprit.

Ce sont des faits qu'il importe de connaître car, lorsqu'armé de la structure morale nécessaire, on les estime à leur juste valeur, on sait que ces facultés doivent évidemment, dans une existence qui se veut morale, être développées autrement qu'à l'aide de tel ou tel régime. Cependant ces faits sont remarquablement instructifs et nous permettent de saisir certaines relations de la nature. Il faut de même, en rapport avec les facteurs de civilisation, comparer la consommation extrêmement réduite de sucre en Russie par rapport à celle du monde occidental, notamment du monde anglo-saxon. On constatera que le comportement des gens, si les manifestations ne sont pas contrecarrées par le développement psychique, porte très nettement l'empreinte de ce qu'ils absorbent. Chez le Russe qui manifeste un

certain abandon au monde extérieur, dont le sentiment du moi est peu développé et tout au plus remplacé de manière théorique, ces caractéristiques sont en rapport avec la consommation réduite de sucre. Par contre l'Anglais est caractérisé par un sentiment du moi très développé ayant des bases organiques, en rapport avec la forte consommation de sucre. Mais c'est moins la consommation elle-même qu'il faut envisager ici que le besoin, le désir de cette consommation.

Si vous tenez compte du fait que la véritable cause des maladies mentales doit être recherchée dans l'homme inférieur, dans les systèmes organiques, votre attention sera attirée par un jeu d'actions et de réactions se déroulant au sein de l'organisme, et que vous ne devez pas perdre de vue en abordant la pathologie et la thérapeutique. Ce jeu d'actions et de réactions entre ce que j'ai simplement désigné par l'homme inférieur et supérieur, doit toujours être pris en considération, aussi bien pour la pathologie que pour la thérapeutique, faute de quoi vous ne pourrez jamais vous faire une idée valable de la manière dont on peut agir sur un malade à l'aide d'influences extérieures. Il existe une grande différence entre appliquer à un malade un traitement par la chaleur ou par l'eau au niveau des pieds ou au niveau de la tête. Mais on n'accède

pas au principe de la chose si l'on ne tient pas compte des différences de fonctionnement entre l'homme inférieur et supérieur. C'est pourquoi nous examinerons maintenant, dans la mesure du possible, les influences extérieures à l'homme.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

3 avril 1920

Jugement et clairvoyance. Influence du moi sur les autres éléments constitutifs. Œil et inflammation. Oreille et tumeur. Armatures supra-sensibles. Le romarin stimule le moi, l'arnica stimule l'astral.

Le chapitre que je traiterai aujourd'hui – fort succinctement en raison du temps disponible – m'a posé un cas de conscience ; devais-je ou non l'exposer ?

J'y ai longuement réfléchi. Je le ferai néanmoins, malgré le risque d'incompréhension qu'implique un tel sujet. On nous a longtemps attaqués en s'efforçant de présenter les enseignements de l'Anthroposophie comme une matière confuse. Actuellement on a l'impression que cela n'est plus possible, une étude a posteriori des anciens mystères ayant révélé trop de concordances. Alors on a forgé contre moi l'accusation d'avoir trahi ces mystères. Il est toujours possible de présenter les choses de manière partielle ; lorsqu'on ne peut plus affirmer leur inexactitude on déclare qu'il est illicite de les révéler.

Je voulais avant tout vous dire ceci : il faut avoir clairement à l'esprit qu'une vue purement physique de l'homme n'en donne qu'un aspect partiel. En effet, comme il est aisé d'en juger, l'homme comporte également ce corps éthérique, ce corps astral et ce moi, déployant eux-mêmes leur activité au sein de l'organisme, y accomplissant un travail mais se soustrayant totalement à l'investigation physique – je le dis expressément en considération de ce qui suit. Il n'est néanmoins pas exclu qu'avec un peu de bonne volonté l'homme s'exerce à acquérir ce que l'on pourrait appeler une certaine clairvoyance incorporée au jugement, à la raison. On n'accédera pas ainsi à une clairvoyance telle, qu'elle permette la vision sous forme d'images, mais on développera une forme de jugement capable d'établir une solide et valable relation avec les perceptions clairvoyantes.

Réfléchissez à ce qui suit : le moi – partons pour débiter du moi d'autrui – le moi travaille dans l'homme et, chez l'homme tel qu'il est à la période de développement actuelle, travaille avant tout sur le corps physique. Il n'a dans l'humanité actuelle que peu de pouvoir sur le corps éthérique. Pendant l'enfance le corps éthérique est dominé par le moi d'une manière très sourde et inconsciente. Plus tard cette domination cesse. C'est seulement chez des personnes ayant gardé une imagination vivante dans leur existence ultérieure que persiste une

forte influence du moi sur le corps éthérique. Mais d'une manière générale, chez des personnes devenues raisonneuses et sèchement intellectuelles, le moi exerce une influence forte sur le corps physique et faible sur l'éthérique.

Si vous vous représentez correctement ce que je désigne ici par cette influence sur le corps physique, ce travail du moi vous apparaîtra comme une sorte d'armature incorporée par le moi à la totalité du corps physique. C'est réellement comme une fine armature qui s'insère dans notre corps physique. Cette armature ténue insérée dans le corps physique, existant en permanence, peut être envisagée comme une sorte de fantôme de l'homme. L'homme porte toujours en lui cette armature qui lui est imprimée par l'organisation du moi, armature fort délicate, insérée dans le corps physique par l'intermédiaire des forces du corps éthérique. Mais au cours de l'existence, l'homme perd cette faculté d'insertion consciente et il en subsiste quelque chose sous forme mi-consciente, comme dans un rêve, dans l'imagination créatrice.

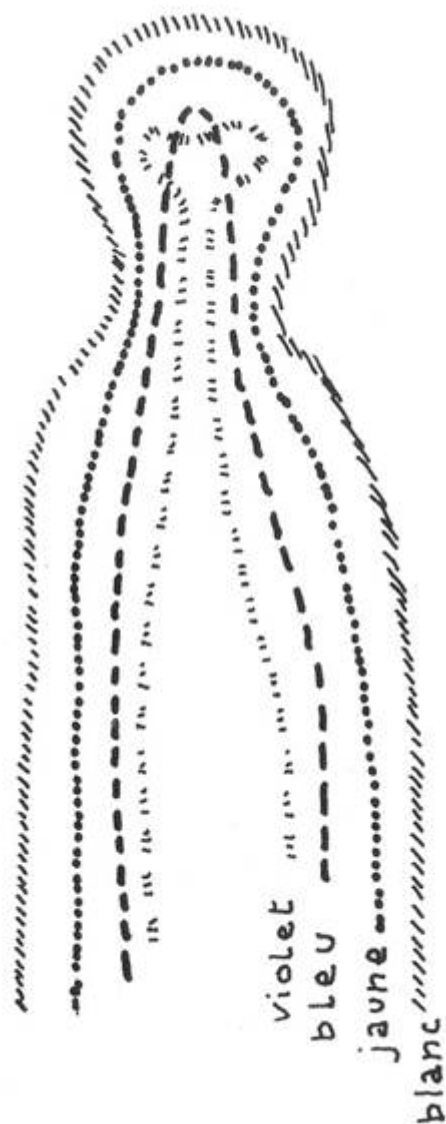
Vous saisirez aisément que ce que le moi échafaude ainsi dans l'organisme humain constitue, jusqu'à un certain point, un corps étranger. Aussi l'organisme tend-il constamment à résister à cette structure et s'efforce notamment chaque nuit, pendant le sommeil, de détruire cette armature. Or, même si dans la vie courante nous

percevons peu de cette armature, il ne faut pas oublier qu'elle a en permanence tendance à se délabrer au sein de l'organisme, à s'effriter, constituant ainsi la cause mystérieuse des inflammations de l'organisme.

Il est très important de bien voir cette action du moi créant au sein de l'organisme cette espèce de fantôme contre lequel l'organisme se défend comme il le fait vis-à-vis d'un corps étranger et que ce dernier tend, en se délabrant, à échapper au contrôle de l'organisation humaine. Or il est possible de se faire une certaine idée de cette armature chez l'homme en étudiant tout simplement son organisation oculaire sous l'aspect psycho-physiologique. Car tout ce qui se déroule entre l'œil et le monde extérieur, ou encore, à travers l'œil, entre l'âme et le monde extérieur, réalise, si je puis dire, une telle armature à l'état pur. En effet, ces relations entre les armatures du moi proprement dites et ce qui se joue entre l'âme et le monde extérieur, j'ai précisément pu les étudier à maintes reprises chez des aveugles. Chez ceux-ci il est particulièrement aisé de comparer le fantôme intégré chez la plupart des hommes par le processus visuel à celui provenant de l'activité du moi dans l'organisme.

Je pourrais représenter cela schématiquement en disant : le fantôme réalisé par le travail du moi sur l'organisme (fig. suivante, jaune) se situe un peu

plus en profondeur que celui provoqué par le processus de vision (blanc).



Celui qui est le plus en profondeur témoigne d'une action plus marquée des forces physiques. C'est précisément un fantôme presque physique que le moi érige, une véritable armature ; par contre celui qui s'élabore par l'entremise de l'œil est encore éthérique. Il est intéressant de voir ces deux fantômes se rapprocher chez les myopes, de

voir celui que j'ai dessiné en blanc se rapprocher du jaune et chez les hypermétropes le blanc s'éloigner vers l'extérieur. Bref, si vous étudiez l'organisation oculaire d'un homme vous pourrez vous faire une idée du corps éthérique qui est semblable à ce que j'ai ici appelé une armature. Et rien ne vous aidera mieux à vous faire une idée du corps éthérique d'un homme que de diriger votre attention vers son organisation visuelle. Le reste s'accomplira en vous de soi-même. Si vous prenez l'habitude d'observer si un homme regarde de près ou de loin et que vous laissiez agir cela en vous, Une telle habitude éveillera une sensibilité à la perception du corps éthérique. Si vous adjoignez à cela les ressources de la méditation, si, de plus, vous méditez, il ne vous sera plus tellement difficile de vous élever d'une contemplation fervente de ce que provoque l'organisation visuelle de l'homme à la vision du corps éthérique.

Vous pourrez alors vous convaincre de ce qui suit. Ce processus en rapport avec l'organisation visuelle est toujours présent dans l'homme. Il est normal et peut avoir son équivalent anormal. Il est en effet normal dans la vie habituelle et quelque chose d'analogue apparaît dans les états inflammatoires. Ainsi l'on peut dire que la formation en excès de cette armature semblable au corps éthérique au sein du corps physique provoque l'inflammation et son cortège de

désordres. Il est possible de renforcer en vous cette conviction naissante en procédant à des expériences avec de l'acide formique d'origine animale en applications externes. La meilleure façon de procéder est la suivante : utilisez l'acide formique en très haute dilution, je veux dire administrez-le fortement dilué sous forme de bains. En agissant ainsi vous consolidez cette armature jaune ; vous la consolidez par l'effet de l'acide formique qui contraint le moi à pénétrer dans cette armature. Vous remédiez ainsi à la tendance aux inflammations car cette armature ne tend au délabrement que lorsqu'elle est insuffisamment pénétrée par le moi, cette armature et le moi allant de pair. Or il est possible de les rapprocher par l'utilisation de l'acide formique telle que je l'ai caractérisée, sous forme de bains. Cet acide doit être très largement dilué, ses propriétés étant ainsi bien mises à profit.

Lorsque vous vous engagez dans cette voie il faut aussi faire un peu de symptomatologie. Vous devrez observer si les états inflammatoires en question s'accompagnent de tendance à l'obésité, car ce n'est qu'en cas de coexistence des deux symptômes – tendance aux inflammations et tendance à l'obésité, les deux formant un complexe – que vous pourrez obtenir de bons résultats avec cette méthode. Vous obtiendrez toujours des résultats remarquables quand vous aurez de

bonnes raisons de suspecter un délabrement de cette armature en raison d'une forte tendance à l'obésité et d'autres symptômes qu'il nous reste à étudier. C'est ce dont il faut tenir compte.

Voyez-vous, la Science Spirituelle apporte là une connaissance qui heurte violemment les conceptions actuelles. Elle sait que ce qui est nécessaire à la formation des yeux telle qu'elle se produit dans l'organisme humain – à travers, évidemment, une longue évolution – est au fond un processus d'inflammation continu, mais un processus normal, n'allant pas jusqu'à l'éruption. Imaginez un processus inflammatoire retenu, ralenti, contracté, vous aurez une représentation du processus formatif de l'œil dans l'organisme humain. Ainsi, par l'observation des yeux vous pourrez vous faire une idée de la prédisposition plus ou moins forte d'une personne aux inflammations. Vous pourrez, en vous entraînant, lire cela dans les yeux. Il existe réellement un rapport étroit entre ce que peut nous apprendre la vision humaine et l'observation du corps éthérique. Et, parlant de l'existence du corps éthérique, de sa perception, il faut évidemment rappeler ce processus intérieur conduisant à la clairvoyance à travers la méditation. Mais il existe aussi une éducation extérieure ; lorsque nous nous efforçons de bien saisir les phénomènes naturels nous sommes amenés à concevoir ces choses à travers le

jugement. Les véritables organes de la clairvoyance doivent, c'est évident, être développés de l'intérieur ; le jugement par contre se forme au contact du monde extérieur. Si nous formons notre jugement au contact du monde extérieur il viendra à la rencontre des processus plus intimes de méditation, lesquels sont dirigés de l'intérieur vers l'extérieur.

Peut-être poserez-vous alors, et avec raison, cette question : tout ce qui se manifeste ainsi, ne peut-on l'observer chez les animaux ? Eh bien, chers amis, les choses sont ainsi faites que l'observation de l'animal nous renseigne très mal sur ce qui concerne l'homme. J'ai souvent souligné, dans des conférences publiques, un fait que je vais vous préciser davantage. On pense généralement qu'un œil est un œil, un organe un organe, un poumon un poumon, un foie un foie, etc., mais cela n'est pas exact. L'œil humain est aussi l'organe que l'on trouve chez l'animal en tant qu'œil, mais il est modifié du fait de l'incorporation du moi à l'homme. Il en va de même pour tous les autres organes. Et ce qui se passe dans un organe, ce qui notamment chez l'homme malade joue le plus grand rôle, dépend bien plus de l'insertion du moi que de ce qui se manifeste dans un organe animal que le moi ne pénètre pas. C'est ce dont on tient trop peu compte. Les hommes sont ainsi faits qu'ils ne peuvent, dans ce domaine, renoncer à leurs

habitudes de pensée. Par exemple : voici un couteau ; un couteau est un couteau, je désigne ceci et cela comme étant des couteaux du fait de leur origine. Oui, mais lorsque l'un est un couteau de table et l'autre un rasoir^[24] il n'est plus possible de dire qu'un couteau est un couteau. Il en va de même lorsqu'on veut pareillement expliquer l'œil humain et l'œil animal. C'est une absurdité que de vouloir déduire un principe d'explication du seul aspect extérieur et plus encore de baser une étude sur le seul aspect extérieur. Cela ne conduit à rien. Et ces observations fondées sur l'animal sont une entrave à l'étude de certains rapports chez l'homme que l'on ne peut se représenter correctement que si l'on est conscient du fait que les organes périphériques sont précisément ceux que le moi pénètre et modèle le plus intensément.

L'oreille humaine est tout autrement structurée que l'œil. Cette oreille humaine on peut aussi la comprendre, on peut également s'exercer à la saisir d'une manière raisonnée, comme nous l'avons fait pour l'œil, ce qui nous avait rapproché d'une certaine perception clairvoyante du corps éthérique. On peut s'efforcer de bien observer les faits et constater que tout comme l'animal, l'homme possède une oreille, mais que cette dernière est imprégnée par l'organisation du moi. Si on étudie ainsi l'organisation de l'oreille, on découvre qu'elle est en relation avec quelque chose

qui se situe plus en profondeur dans l'organisme humain, tout comme la structure éthérique de l'œil est en rapport avec quelque chose de plus périphérique. On est amené à orienter sa vue intuitive vers la formation de l'oreille et à se dire : le moi est impliqué dans le processus formatif de l'oreille tout comme dans celui de l'œil. Ici aussi le moi insère une armature dans l'organisme mais une armature un peu différente de celle caractérisée plus haut. Et à cette armature s'apparente tout ce qui a trait à la formation de l'oreille. Ainsi je puis dessiner ici (fig. précédente) une nouvelle armature en bleu, plus interne que la jaune, et dont l'activité organisatrice s'étend moins loin dans les membres. Si elle pouvait être extraite de l'homme, elle se présenterait sans bras ni jambes et n'aurait que des moignons. On pourrait dire que cette armature bleue est restée à un stade infantile. Elle est aussi beaucoup moins différenciée en direction de la tête que l'autre. On découvre aussi qu'à cette armature correspondent les forces organisatrices de l'oreille et de tout le processus auditif, que je représenterai en violet, comme une réplique de ce que j'ai dessiné en blanc. Cette armature a, elle aussi, une certaine particularité dans l'organisme humain ; elle peut, en quelque sorte, devenir anormale quand le moi agit trop intensément en profondeur – précédemment il agissait trop intensément en surface.

Pour étudier cela convenablement, faites appel encore une fois à la symptomatologie, examinez des sujets très prédisposés à la maigreur ou qui, moins maigres, ne sont cependant pas enclins à l'obésité. Ce sont des personnes chez lesquelles le moi agit fortement en profondeur, renforçant cette armature. Mais cette armature (bleue), en opposition à la précédente (jaune), présente la particularité de proliférer intérieurement. Tandis que la première tend au délabrement, à l'effritement, la seconde tend à la prolifération. Cette tendance peut se développer dans deux directions. Elle peut se développer sans provoquer de prolifération par suite de l'éparpillement du moi (car la prolifération ou le délabrement ont toujours pour origine un mauvais ancrage du moi dans l'armature, une tendance à l'éparpillement) lorsque, tout en s'éparpillant, le moi est néanmoins assez fort pour se maintenir dans l'organisme. Apparaissent alors des conséquences psychiques et physiques : psychiques sous forme d'hypocondrie, physiques sous forme de constipation ou de troubles voisins.

Ceci est un des aspects. Mais il peut aussi arriver que ce moi, lorsqu'il s'éparpille, soit trop faible pour se maintenir dans l'organisme, que le moi lui-même se brise. Ce n'est pas tant son correspondant, l'armature physique qui provoque sa rupture, mais le moi lui-même. Quel curieux

phénomène ! Le moi est si faible que des débris issus de lui se fixent dans l'organisme ; ils s'y fixent en raison de la faiblesse du moi. Ces débris se fixent car l'homme est ainsi organisé qu'en s'endormant il est incapable d'emporter tout ce qui s'éparpille. Des particules subsistent dans l'organisme et y prolifèrent sous forme de moi psychique.

Voyez-vous, de tels organismes renfermant ces proliférations du moi psychique apparaissant alors intensément pendant le sommeil, sont particulièrement prédisposés aux formations tumorales. Vous vous penchez là sur un processus infiniment important. Les hommes prédisposés aux formations tumorales dorment mal car des débris de leur moi restent dans leur organisme quand ils s'endorment. Ce sont ces débris du moi qui sont les véritables instigateurs des processus tumoraux, bénins et malins, en rapport avec l'ensemble des processus que je viens d'évoquer. Il en est réellement ainsi, d'une part on trouve l'hypocondrie et la constipation, de l'autre, lorsque l'organisme est incapable de se tirer d'affaire par le biais de l'hypocondrie et de la constipation, il prolifère intérieurement et les tumeurs malignes font leur apparition. Nous en reparlerons, pour l'instant tenons-nous-en au principe.

Voyez-vous, vous pouvez encore vous convaincre d'une manière toute extérieure de la réalité de ces

faits en examinant sous un autre angle ce que je vous ai dit antérieurement. Je vous ai dit que vous pouviez influencer sur le premier processus formatif en administrant de l'acide formique d'origine animale finement dispersé dans un bain, par voie externe. Essayez d'administrer ce même acide formique animal en dilution adéquate, par voie interne et observez son effet sur des sujets maigres, observez comment il éliminera la prédisposition aux tumeurs, de quelle manière il influencera la formation tumorale chez des sujets maigres.

Ce sont des faits que l'on doit évidemment observer à l'échelle macroscopique et qui montrent si bien la nécessité d'acquérir un sens du macroscopique, un sens de l'homme total, de tout ce qu'implique sa constitution et de tout ce qui se manifeste chez l'homme malade. Ainsi l'on apprendra à bien faire la distinction entre les effets des remèdes selon leur administration par voie externe ou par voie interne. C'est précisément en recherchant les effets d'un même remède pris par l'extérieur ou par l'intérieur que l'on fera les découvertes les plus intéressantes. Là encore la Science Spirituelle apporte des éclaircissements considérables au sujet de cette deuxième partie de l'organisation, à savoir que toutes les forces formatrices de l'oreille sont les mêmes qui, déchaînées, allant trop loin, provoquent

l'apparition des tumeurs internes. L'oreille est un processus tumoral à l'intérieur de l'homme, mais un processus d'extension normale. Le processus formatif de l'œil est apparenté à l'inflammation, celui de l'oreille à la formation tumorale. Nous retrouvons là cette admirable relation entre ce qui est sain et ce qui est malade chez l'homme. Dans la santé comme dans la maladie les mêmes processus interviennent, mais ils se déroulent tantôt à allure normale, tantôt à allure anormale. Éliminez le processus inflammatoire de la nature et plus aucun être ne sera doué de vision. Les êtres sont tout simplement capables de voir parce qu'un processus inflammatoire s'insère dans toute la nature. Mais ce processus s'accomplit à une allure déterminée, si celle-ci s'adultère, c'est un processus pathologique inflammatoire qui prend naissance dans l'homme. De même le processus tumoral, la prolifération, a sa raison d'être dans la nature, quand il se déroule à la bonne allure. Si vous l'éliminez, plus aucun être n'entendra dans le monde ; imprimez-lui une allure inadéquate et vous verrez se former des myomes, des carcinomes, des sarcomes – nous y reviendrons. Celui qui n'est pas en mesure de trouver sa contrepartie saine à chaque processus pathologique sera incapable de le situer dans l'organisme humain. Car cette organisation humaine repose sur le principe de l'intériorisation de certains processus dispersés dans toute la nature. Ce qui doit être envisagé

diffère beaucoup de tout ce sur quoi s'appesantit la physiologie. Certes on tient compte de ces faits mais sans leur accorder l'importance considérable qui leur revient.

Observez ainsi à l'échelle macroscopique la manière dont la peau recouvre tout l'organisme, comment elle s'invagine et tapisse les cavités. Cette inversion des fonctions telle qu'elle se produit quand on part de la face externe des joues vers l'intérieur, en passant par les lèvres, a une grande signification. Ici se montrent à nous, extérieurement, tous ces phénomènes d'invagination, de retournement, caractéristiques de l'embryologie, qu'il faudra un jour étudier correctement. C'est en cherchant dans cette direction, en étudiant la différence de réaction que provoque, par exemple, l'acide formique appliqué extérieurement sur la peau ou intérieurement sur les muqueuses, c'est en examinant ces différences subtiles que l'on fera des découvertes décisives. Tout ce que je vous ai indiqué n'est en somme qu'un aspect détaillé de ce que je viens de caractériser de manière élémentaire.

De telles études permettent de saisir l'antagonisme, la polarité, entre ce qui, dans l'organisation humaine, se retourne vers l'extérieur, même éthériquement, et ce qui s'intériorise et devient central. Ainsi, à la question : à quoi correspond ce que j'ai désigné ici comme le

deuxième fantôme (fig. précédente), je répondrai : le fantôme que j'ai dessiné en bleu, cette armature physique tendant à la prolifération, se rattachant normalement au développement de l'oreille. Exercez-vous à voir de cette manière, dans son ensemble, l'intériorisation de l'organisation auditive et, simultanément, celle de l'organisation visuelle, en considérant la différence notable entre le processus visuel qui se déroule dans l'éthérique et le processus auditif qui se déroule dans l'air. Tout ce qui, dans l'échelle du pondérable et de l'impondérable, se situe à un niveau plus inférieur est en rapport avec ce qui, dans l'homme, est plus central. Ce qui est plus éthérique se rapporte à ce qui est plus à l'extérieur, plus à la périphérie de l'homme.

Ce que j'ai dessiné ici en violet (fig. précédente) n'est en fait qu'une esquisse de ce qui vit dans le corps astral de l'homme. En exerçant votre jugement par l'observation de l'organisation auditive de l'homme, vous acquerez une sorte de substitut de la perception clairvoyante du corps astral. Apprendre à observer la vision éduque à l'observation du corps éthérique ; observer l'audition prépare à l'observation du corps astral.

Là encore l'examen de personnes nées ou devenues sourdes permet d'intéressantes observations mettant à jour les rapports plus profonds de la nature. Essayez d'observer chez des

sourds de naissance comment se serait manifestée dès l'enfance une prédisposition aux pires tumeurs s'ils n'avaient pas été atteints de surdité. Ainsi la nature remédie au mal. Ceci nous conduit vers une conception dépassant l'existence d'une organisation humaine isolée, limitée par la naissance et la mort, vers celle des vies terrestres successives dans laquelle la compensation devient possible. En poursuivant l'étude des phénomènes on atteint à un point permettant de saisir l'idée des vies terrestres successives.

En essayant de stimuler l'homme à la périphérie, vous renforcez toujours ce que j'ai caractérisé d'abord par les rapports du moi avec son armature. Si vous estimez nécessaire de fortifier ce moi humain, vous pouvez choisir entre une voie éducative et une voie thérapeutique. Vous constaterez toujours qu'une prédisposition aux inflammations nécessite un renforcement de l'activité du moi de manière à l'ancrer plus correctement dans son fantôme, dans son armature, car celle-ci ne se délabre pas quand le moi s'y insère correctement.

Or, un renforcement de cette activité du moi et sa bonne insertion dans cette armature peuvent être obtenus en faisant prendre des bains additionnés de romarin finement dispersé. Cette stimulation par l'extrait de romarin finement

divisé, à partir de la périphérie, permet au moi d'agir. Il se passe là des choses surprenantes.

Si vous observez la façon dont l'œil est intégré dans l'organisme humain, vous verrez que le processus de vision repose sur le fait que le moi peut pénétrer ce qui, ici, a été extrait de l'organisme. En effet, l'œil comporte peu d'animalité, celle-ci a été transférée entièrement vers le bas, dans l'organique, et la vision repose sur la possibilité qu'a l'homme intérieur lui-même, l'homme psycho-spirituel de pénétrer ce qui est dépourvu du caractère animal, de s'identifier en quelque sorte avec ce qui est extérieur et pas seulement avec son intérieur. Quand vous vous identifiez au muscle, vous vous identifiez de l'intérieur au processus de formation humain ; quand vous vous identifiez à l'œil, vous vous identifiez en quelque sorte au monde extérieur. Une partie du monde extérieur s'est tout simplement insinuée comme un golfe dans l'organisme. C'est pour la physiologie une fâcheuse erreur de ne pas tenir compte de ces faits, erreur qui est à l'origine de ce mythe grossier de la subjectivité des impressions, etc. On ne tient nullement compte de cette pénétration de l'objectivité grâce à laquelle nous participons au monde extérieur. Depuis des siècles ou, tout au moins, depuis un siècle et demi on a échafaudé toutes sortes de physiologies des sens sur le

principe de la subjectivité, oubliant que le monde extérieur s'insinue comme dans des golfes et que nous nous associons ainsi à lui. Si vous comprenez bien cela vous comprendrez aussi comment une substance en fine dispersion peut agir de l'extérieur. Nous avons ici (fig. suivante) la peau avec ses pores et tous les processus annexes et là les fines gouttelettes dans le bain ; vous admettrez facilement qu'un échange puisse se faire entre la peau et le romarin finement dispersé.



On aura provoqué, si l'on peut dire, quelque chose qui ressemble à une stimulation des processus sensoriels. Cette stimulation sensorielle agit sur le moi humain et l'incite à s'insérer dans son armature. On peut même, grâce à cette stimulation par le romarin finement divisé, enrayer

la chute des cheveux à condition de le faire à temps, avant qu'il ne soit trop tard. Il suffit de procéder de la bonne manière. On agit ainsi à la surface, à la périphérie de l'organisation humaine.

Supposons maintenant que cette coopération régulière du moi avec l'organisation humaine soit brisée de l'extérieur. Car le moi, il est vrai, n'est pas simplement un point, mais un point exerçant une influence autour de lui. Et cette action autour de lui représente en fait la force structurante de tout l'organisme, la force d'organisation du moi qui s'étend à tout l'organisme humain, qui pénètre tout. Qu'à un endroit quelconque, un traumatisme extérieur vienne briser cette coopération du moi, des forces d'organisation, il deviendra alors nécessaire de faire appel au corps astral à cet endroit, à ce corps astral qui se situe à un degré au-dessous de l'organisation du moi. On facilitera ainsi au moi son travail de guérison à l'endroit lésé. Si vous voulez appeler à l'aide ce corps astral qui, comme le montre son fantôme, se tient plus en profondeur, vous ne donnerez pas de bains mais vous humecterez un chiffon de laine avec de l'arnica et vous l'appliquerez en compresse. En appliquant cette compresse sur une entorse ou une contusion, lesquelles affaiblissent le moi, on dit au corps astral : «viens au secours du moi» et l'on provoque une compensation à la surface, à la périphérie.

Ceci nous donne effectivement une base permettant de comparer l'activité des substances extérieures et nous montre comment ces substances s'étalant facilement viennent à l'aide de la périphérie. Certaines seront utilisées en bains pour aider le moi. D'autres, comme l'arnica, font appel au corps astral aidant ainsi le moi indirectement.

On ne peut découvrir les propriétés de ces substances qu'en faisant appel au moi et au corps astral. Vous avez ainsi des éléments de base pour une théorie des traitements internes et externes de la maladie.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

4 avril 1920

Formation et perte des instincts de guérison. Diabète et faiblesse du moi. Végétaux et animaux. Processus de dessalaison. Le bouleau. Capsella bursa pastoris. Cochlearia officinalis. Le scorbut. Rôle de la rate.

Je voudrais aujourd'hui prendre pour point de départ une réflexion qui m'a été faite au cours de la conférence d'hier par une personne très compétente : à savoir que ces conférences sont, parmi toutes celles d'orientation anthroposophique, les plus difficilement compréhensibles. C'est là, chers amis, un point dont il faut dans certaines limites indéniablement convenir. Mais il faut également admettre qu'il pourrait difficilement en être autrement. Cependant, ce qui est fondé dans cette remarque est, je crois, riche d'enseignements. Un ou deux exemples, le premier facilement observable, le deuxième plus éloigné dans le temps, vous feront mieux saisir ce que je veux dire. Ce qui semble difficile à comprendre aux hommes de notre temps est aisément accessible à l'instinct animal, celui du merle par exemple. Ce dernier ne se distingue pas par la sobriété et, de ce fait dévore parfois des

araignées porte-croix, des épeires-diadèmes, mal lui en prend ! Si une jusquiame croît dans les parages le merle y trouve le remède adéquat. Et cette jusquiame est réellement le remède, car si elle fait défaut le merle est atteint de convulsions et périt dans d'épouvantables crampes et spasmes. Il volera droit à la jusquiame grâce à son instinct de guérison, c'est un fait d'observation aisée. Mais le second exemple, bien que plus reculé dans le temps, est de même nature : les hommes des époques primitives étaient doués d'instincts de guérison similaires. Et cet instinct nous le retrouvons sous forme plus ou moins concentrée dans la médecine hippocratique.

Il est intéressant, pour donner suite à cette remarque fort pertinente d'hier, d'étudier cette sagesse du merle et de beaucoup d'autres oiseaux capables, dans bien des cas, d'en faire autant. Que se passe-t-il quand un merle avale une épeire-diadème ? L'épeire, par toute son organisation, est intégrée à certains phénomènes cosmiques de nature extra-terrestre. Et cette insertion dans de tels processus extra-telluriques est à l'origine de toute la structure de ses membres et aussi de son dessin. L'épeire-diadème porte ainsi en elle, si je puis dire, beaucoup de vie extra-terrestre, planétaire. L'oiseau est précisément resté en deçà de la participation à cette vie planétaire et l'a plutôt intériorisée dans son organisme. Lorsqu'il avale

l'araignée, ces forces planétaires se manifestent en lui. Ces forces planétaires encore porteuses de tendances formatrices envahissent l'oiseau qui est obligé de les combattre. À l'instant où il a avalé l'épeire il devient, dans son vouloir intérieur, une image de la vie extra-terrestre. C'est alors qu'il vole vers la plante correspondante. Celle-ci, du fait qu'elle sort du sol et par là même, retient une partie des influences planétaires qu'elle ne peut transformer, les retient sous forme de poison, sous une forme terrestre opposée aux forces planétaires. C'est ce que recherche l'animal en quête de secours. Cela s'explique par le fait que le venin de l'araignée lui-même suscite l'apparition d'un instinct opposé, d'un instinct de défense. L'oiseau passe directement de l'instinct de nuisance à l'instinct de défense. Ainsi tout le phénomène n'est rien de plus qu'un développement très élaboré de notre réaction lorsqu'une mouche se pose sur notre œil : nous fermons l'œil ou nous chassons la mouche par un simple réflexe. Il est très important d'observer ces processus dans le règne animal et aussi dans le règne végétal. De plus, on se guérit ainsi d'un travers : celui de croire que l'intelligence et la raison n'existent qu'à l'intérieur de la boîte crânienne. Car l'intelligence et la raison règnent partout et le comportement qui se manifeste dans l'instinct de nuisance et dans l'instinct de défense chez l'oiseau est tout à fait raisonnable.

Ce sont là l'intelligence et la raison extérieures qui se manifestent et il nous est donné, à nous humains, de participer à cette manifestation de l'intelligence et de la raison extérieures. Nous y participons, nous ne l'avons pas en nous. Il est stupide de penser que nous l'avons en nous, nous ne faisons qu'y participer. L'oiseau n'y participe pas encore en s'appropriant cette intelligence et cette raison pour une partie donnée de son corps. Grâce à son système pulmonaire il comprend mieux ce qui est en lui que nous humains ne le faisons avec notre système céphalique. C'est à travers son système pulmonaire que l'oiseau suscite son instinct de défense qui le porte vers la jusquiame car sa pensée périphérique étant moins active il «pense» plus du fond de son être. Ainsi nous avons détaché notre faculté de penser du poumon et du système rythmique. Peut-être aurons-nous encore l'occasion de voir de plus près avec quoi, nous humains, nous pensons. En tout cas nous ne pensons plus de manière aussi centrale, c'est-à-dire plus avec notre poumon et notre cœur, en liaison avec le cosmos à la manière de l'oiseau. Ce sont des facultés qu'il nous faudra reconquérir. Et si vous demandez qui a chassé les derniers restes de cet instinct qui nous reliaient à la nature, il faut répondre : notre formation scolaire ; et le tout dernier reliquat de cet instinct a été extirpé par la formation universitaire. Car celle-ci et tout ce qui s'y rapporte est éminemment apte

à entraver la communion avec la nature entière. D'une part on tend vers une intellectualité raffinée, de l'autre vers une sexualité raffinée. Ce qui dans l'humanité primitive était encore central a tout simplement divergé vers ces deux pôles chez l'homme moderne.

Voyez-vous, de notre réinsertion correcte dans les processus de l'univers dépend le retour vers une pratique plus saine des sciences. Et bien des choses actuellement étudiées par une science malade devront l'être par une science saine.

En liaison avec ce qui nous occupait hier, voyons aujourd'hui ce que peut nous révéler une manière d'envisager l'homme orientée vers le processus de guérison. Cette façon d'envisager l'homme était très développée dans l'humanité primitive. Dès que l'homme primitif constatait quelque chose d'anormal chez un de ses congénères, son attention était orientée vers le processus de guérison. Ce sont des facultés que l'humanité moderne a perdues. Ainsi l'homme moderne trouve rarement de manière intuitive ce que le primitif découvrait d'instinct. Mais telle est l'évolution : de l'instinct à travers l'intellectualisme vers l'intuition. Et parmi les disciplines souffrant le plus de l'intellectualisme il faut précisément compter la physiologie et la médecine. Ces dernières, moins que toutes autres, ne sauraient prospérer dans un climat d'intellectualisme. Prenons un cas concret,

celui du diabétique. Que représente le diabétique dans son développement anormal ? Notons tout d'abord qu'on ne peut se faire une idée correcte du diabète si l'on ignore qu'il s'agit d'une faiblesse de l'organisation du moi, incapable d'assumer l'ensemble du métabolisme sucré. Ce serait une erreur de croire à un moi fort en raison de l'élimination du sucre. Bien au contraire, nous sommes en présence d'un moi faible, en présence d'un moi dont le développement est tel qu'il participe moins intensément au processus organique, un moi incapable d'assurer correctement l'intégration du sucre dans l'organisme. C'est de cela qu'il s'agit. C'est à cela que se rapporte tout ce qui favorise la glycosurie. Il est possible de faire l'expérience d'un diabète atténué lorsqu'on consomme des sucreries en excès puis de l'alcool. Il apparaît alors un diabète fugace, disparaissant par la suite, qui nous montre comment le phénomène a été amorcé par l'affaiblissement du moi, rendu ainsi incapable d'accomplir le processus tel qu'il aurait dû se dérouler. Il s'agit alors d'en distinguer les diverses modalités. Cela me conduit à une idée que nous n'avons guère abordée jusqu'à présent, qui figure dans beaucoup de vos questionnaires et que nous approfondirons au cours des conférences suivantes. Vous verrez qu'il sera tenu compte de toutes vos questions, mais il faut d'abord que les bases indispensables soient posées. L'idée que je

veux aborder est celle des tares héréditaires, car celles-ci jouent précisément un grand rôle dans le diabète.

Il faut dire que ces tares héréditaires influencent particulièrement un moi faible. On peut toujours constater un rapport entre un moi faible ou n'exerçant pas toutes ses potentialités et la prédisposition aux tares héréditaires. Que nous ne souffrions pas tous de tares héréditaires est dû au bon fonctionnement de notre moi. Ensuite, il ne faut surtout pas oublier la présence plus ou moins marquée de causes physiques dans le diabète et l'importance des émotions, capables, dans une forte mesure, de déclencher un diabète chez des sujets émotifs. Quelle en est la raison ?

Voyez-vous, nous sommes en présence d'un moi faible et, en raison de cette faiblesse, ce moi limite principalement son activité à la périphérie de l'organisme et développe de ce fait une forte intellectualité. Mais ce moi est incapable de pénétrer plus en profondeur dans l'organisme, notamment dans ces régions où s'accomplit la transformation de l'albumine végétale en albumine animale. C'est pour tous ces malades une région à laquelle le moi n'étend pas son activité, en revanche ces régions sont d'autant plus soumises à l'influence du corps astral. Car cette région des fonctions organiques moyennes se situant entre la digestion, la formation du sang et la respiration est

celle où le corps astral est le plus actif. Cette fonction organique moyenne est abandonnée à elle-même en raison de l'atonie du moi et commence à exercer des activités propres, mais en désaccord avec l'ensemble de l'homme. Ainsi l'on peut dire que la prédisposition au diabète existe lorsque le moi se retire des processus internes. Or ces processus internes, notamment ceux de sécrétion, sont en rapport étroit avec l'activité affective, émotionnelle. Tandis que le moi est principalement occupé aux activités cérébrales, il néglige toutes les activités sécrétoires, les activités «oscillantes», circulatoires. En conséquence l'homme perd le contrôle sur certaines influences psychiques s'exprimant par les sentiments. Pourquoi restons-nous calmes lorsque quelque chose d'irritant se passe dans notre entourage ? Nous restons calmes parce que nous sommes capables d'envoyer notre raison dans nos viscères, parce que nous sommes capables de ne pas simplement rester dans notre cerveau, mais de faire appel à l'homme tout entier. Lorsque nous réfléchissons, cela n'est pas possible, car lorsque nous nous occupons intellectuellement à l'aide du cerveau, l'intérieur de l'homme accomplit son mouvement propre. L'homme est alors particulièrement réceptif aux perturbations. En conséquence ces perturbations suscitent leurs processus organiques alors que l'organisme devrait être occupé à autre chose. Ces perturbations ne devraient pas se manifester aussitôt par des

émotions, agir sur les sentiments, provoquer leurs manifestations organiques, mais s'imprégner d'abord de l'intellect et ne réagir sur l'intérieur de l'homme que modérées par la raison.

Il faut alors saisir clairement ce dont il s'agit. Nous avons à faire à une atonie du moi. Dans l'homme le moi est apparenté à ce qui est le plus extra-tellurique, à ce qui agit tout d'abord sur l'homme, donc avec ce qui, pour la terre, est le plus périphérique. Tout ce qui, à vrai dire, agit sur notre moi nous parvient des régions les plus extérieures de la terre. Il est donc nécessaire que nous apprenions à connaître ces processus apparentés à ceux se rapportant à notre moi, afin que nous soyons en mesure de déplacer le moi dans une sphère où il apprend en quelque sorte à participer comme il le doit à l'extra-tellurique.

Ce même processus par lequel le moi est incité à travailler à son organisation centrale, interne, se trouve partout dans la terre là où ces mêmes forces extra-telluriques incitent la terre minérale ou couverte de plantes à la formation des huiles essentielles. C'est ce qui doit nous guider. Il nous faut établir entre le moi et le processus formatif des huiles essentielles un rapport analogue à l'activité que le moi exerce dans l'œil humain où, au sein de ce golfe profond, il entre en relation avec le monde extérieur. La meilleure manière d'y arriver est de donner un bain dans lequel on aura finement

dispersé de l'huile. Il serait très souhaitable que l'on essaye avant tout quelle dispersion il faut utiliser, à quelle fréquence il faut donner les bains, etc. C'est la voie à suivre pour combattre ce diabète qui ruine tant l'organisme. Vous voyez ainsi comment en examinant un processus extérieur et en le rapprochant par la pensée d'un processus interne de l'homme on crée une physiologie des relations humaines – extra-humaines qui est en même temps une thérapeutique ; c'est par cette voie qu'un résultat pourra être obtenu.

Partant de là je voudrais vous montrer comment l'homme est apparenté à son environnement. Considérez à nouveau toute la végétation terrestre, la manière dont elle croît en s'éloignant du sol, dont elle disperse ses forces dans la fleur et les rassemble à nouveau dans le fruit, considérez les mille et une variations de ce processus. Voyez comment ce qui généralement s'élance tout entier dans la graine peut être retenu dans la formation foliaire rendant les feuilles charnues ; voyez les péricarpes s'épaissir parce que certaines forces sont retenues au dernier instant – vous observez là toutes les variations possibles.

Or ce processus formatif de la plante ne doit pas être envisagé du seul point de vue des activités physiques de la terre ou de la réaction à la lumière. Bien au contraire, s'il est vrai que la plante recèle un corps physique et un corps éthérique, il n'est

pas moins vrai que dans les hauteurs, là où se rencontrent le terrestre et l'extra-terrestre, le végétal dans son ensemble physique-éthérique entre en relation avec le cosmique-astral. On peut dire : en croissant, la plante tend vers un processus de formation animale mais elle ne l'atteint pas. La terre est, si l'on peut dire, imprégnée du processus formatif végétal et, là où se trouve l'atmosphère vers laquelle tendent les plantes, elle est imprégnée d'un processus formatif animal qui ne trouve pas son accomplissement. La plante tend vers lui sans l'atteindre. Ce processus qui, en quelque sorte tisse sa toile sur le monde végétal en fleur et qui, pour l'ensemble de la terre est de nature circulaire, ce processus est partout centralisé dans l'animal lui-même ; là il est intériorisé. Les animaux prélèvent en quelque sorte ce qui se produit au-dessus des plantes et le transfèrent à l'intérieur d'eux-mêmes. Et les organes qu'ils possèdent en avance sur les plantes ne servent en somme à rien d'autre qu'à déployer à partir d'un centre ce qui, sur la plante, agit à la périphérie.

Or ce même processus de formation animale existe aussi dans l'homme, mais il y est situé plus au centre de toute l'organisation physique, là où se déroulent ces processus d'échanges entre la digestion, la formation du sang et la respiration. C'est à ce niveau qu'il y a le plus de similitude

entre le processus formatif humain et le processus formatif animal actuel. C'est pourquoi cet homme intérieur, cet homme physique intérieur, a le plus d'affinité pour la vie végétale et c'est pourquoi nous pourrions toujours être certains de pouvoir venir en aide à cet homme intérieur grâce aux forces de vie des végétaux.

L'homme cependant est en avance sur l'animal, car il n'accomplit pas seulement, comme lui, ce processus d'échanges entre la plante et l'astral, mais aussi un processus d'échanges entre le minéral et ce qui se situe au-delà de l'astral, ce qui est plus périphérique que l'astral pur. Et l'on peut dire : c'est principalement le fait de participer au processus formatif minéral qui est caractéristique de l'homme. Et tout comme il se produit une transformation des albumines chez l'animal, un processus se déroule dans l'homme auquel la science ne prête aucune attention. C'est un processus plus périphérique que la transformation des albumines s'effectuant «entre le ciel et le règne minéral». Si on veut le désigner on pourrait le qualifier de processus de dessalaison.

Dans notre organisme s'effectue ainsi un processus de dessalaison continu, une tendance à transformer la formation du sel en son contraire. C'est sur ce processus que repose notre existence en tant qu'entité humaine et, avant tout, au-delà de celle de l'animal, notre pensée humaine. En tant

qu'homme périphérique – non en tant qu'homme central semblable au processus d'animalisation – nous nous opposons à cette formation du sel. Nous nous y opposons tout comme l'animal s'oppose aux forces terrestres d'élaboration des albumines végétales. C'est dans cette opposition que résident les forces que l'on devra rechercher pour l'homme dans le règne minéral lui-même en vue de guérir certaines affections dont on ne viendra pas à bout avec les seuls remèdes végétaux. Ne vouloir soigner l'homme qu'avec des remèdes végétaux, c'est ne voir dans l'homme que l'animal ; on l'honore en l'estimant capable de prendre part à cette lutte plus dure menée dans l'environnement terrestre contre la minéralisation de la terre, on l'honore quand on lui offre la possibilité de participer à cette lutte, de faire participer son moi à ce combat plus dur.

Voyez-vous, chaque fois que nous traitons l'homme à l'aide de silice nous faisons appel à cette force capable de briser la silice, à cette force capable de venir à bout de ce minéral si dur. Et nous mettons ainsi le moi en demeure de participer très activement à une activité ne s'accomplissant plus sur la terre mais à sa périphérie où règnent des forces de désagrégation de tout ce qui est dur et terrestre dans le cosmos. Car le cosmos a la particularité de désagréger, d'émietter tout ce qui devient dur et consistant dans l'espace planétaire.

C'est quelque chose que nous faisons rarement, à quoi nous participons rarement dans l'existence ordinaire. Ceux qui participent le plus à cette activité généralement réservée au cosmos sont les esprits mathématiques. Car une telle pensée repose sur le broiement du minéral tandis que ceux qui ont une certaine aversion pour les mathématiques se limitent plutôt à un simple processus de dessalaison, ils ne peuvent devenir intérieurement les «mécaniciens du broyage». Telle est la différence entre les natures mathématiques et non mathématiques. Cette opposition au processus de minéralisation de la terre est à la base de bien des idées thérapeutiques.

Ce sont là, voyez-vous, des choses qui faisaient tout simplement partie de l'instinct de nuisance et de l'instinct de défense de l'humanité primitive. Lorsque l'homme primitif remarquait un affaiblissement de sa pensée, il faisait appel à une substance minérale qu'il absorbait. En brisant intérieurement ce minéral il retrouvait l'aptitude à se mettre en accord avec ces forces extra-terrestres très lointaines. On peut ainsi poursuivre l'étude de la nature extra-humaine et toucher du doigt à quel point ces données s'avèrent exactes. Elles sont en somme facilement vérifiables par l'observation. Examinez dans ce but une plante remarquablement intéressante : le bouleau, *Betula alba*.

Ce bouleau, voyez-vous, s'oppose de deux manières au processus normal de végétalisation dont il s'éloigne. Ce processus normal s'effectuerait si vous pouviez mélanger ce qui se produit dans l'écorce à ce qui se produit dans les feuilles, notamment dans celles, encore jeunes, du printemps qui ont cette teinte brunâtre. Si vous mélangiez ces deux processus, éloignés l'un de l'autre dans le bouleau, de manière à faire s'effectuer en un même lieu ce qui agit dans l'écorce et ce qui agit dans la feuille, vous obtiendriez une merveilleuse plante herbacée et fleurie. Le bouleau doit son existence à ce que la formation d'albumine vivante se déplace plus en direction des feuilles que cela n'est le cas habituellement, que cette formation y est concentrée et qu'en contrepartie la formation de sels de potasse est retenue dans l'écorce. Dans les autres plantes qui ne sont pas des bouleaux, dans les végétaux herbacés, ces deux processus confluent dans la racine où la formation des sels de potassium s'imprègne du processus d'albuminisation. Ce que la racine emprunte à la terre, le bouleau le repousse à l'extérieur, dans l'écorce. Ce que les autres plantes associent à ce qui est emprunté à la terre, le bouleau le dirige vers les feuilles, après avoir repoussé cet emprunt vers l'écorce. Ainsi le bouleau agit dans l'organisme dans deux directions : en refoulant les sels de potassium vers l'écorce il induit dans l'homme le

processus de dessalaison comme cela peut être utile dans les affections cutanées. Ce qui dans le bouleau s'élance vers le bas, dans l'écorce, s'élance dans l'homme vers l'extérieur et induit la guérison. Les feuilles qui retiennent les forces d'albuminisation influencent l'homme central et s'avèrent ainsi être un bon remède de la goutte et des rhumatismes. Si vous voulez encore renforcer le processus vous ferez appel au minéral dans le bouleau, vous prendrez le bois à partir duquel vous préparerez un charbon végétal et vous obtiendrez un remède particulièrement efficace pour tout ce qui se joue entre intérieur et extérieur, à la limite externe de l'intérieur, pour les intestins, etc. Il faut apprendre à voir à la forme extérieure d'une plante comment elle agit sur l'homme. En étudiant *Betula alba* vous pouvez dire : ce bouleau est tel que si nous voulions le métamorphoser en homme de manière à le rendre sain tout entier nous serions obligés de le retourner. Les forces tendant vers le bois et l'écorce nous les incorporons à la peau, à la périphérie de l'homme et ce que le bouleau dirige vers l'extérieur nous le retournons vers l'intérieur ; ceci n'étant qu'une image susceptible de nous montrer ce qui possède des vertus thérapeutiques pour l'homme.

Voyez-vous, lorsque vous trouvez une plante qui a une formation radiculaire très marquée, chez laquelle, par conséquent, les forces des racines

sont très développées, y provoquant un dépôt de sels de potasse et de soude, vous pourrez trouver dans cette tendance à retenir le principe racine dans une herbe, une vertu curative des saignements ainsi que des lithiases, des lithiases urinaires, etc. La bourse-à-pasteur, *Capsella bursa pastoris* est, à ce point de vue, une plante fort utile pour soigner les hémorragies internes et les lithiases rénales.

Observez attentivement une plante comme le cranson ou herbe-aux-cuillères, *Cochlearia officinalis*, elle aussi est très intéressante à étudier. Elle contient notamment des essences sulfurées. Or le soufre est l'élément du règne minéral actif sur les albumines dont il stimule les forces formatrices. Si le processus d'albuminisation tend à se relâcher, l'adjonction de soufre est susceptible de l'accélérer. C'est une des propriétés que la cochléaire a organiquement développées en elle. Du fait de son habitat particulier, de son insertion bien déterminée dans la nature, elle est condamnée à une certaine inertie des processus d'albuminisation. Un merveilleux instinct de la nature assure alors la compensation par les essences sulfurées qu'elle contient, lesquelles viennent à l'aide de cette albuminisation trop paresseuse.

Mais une albuminisation accélérée est autre chose qu'une albuminisation naturellement rapide

; il faut en tenir compte. On peut évidemment trouver de nombreuses plantes dont le processus d'albuminisation est aussi rapide que celui de la cochléaire, mais ils ne sont pas dus à la réaction du principe d'accélération sur le principe d'inertie. C'est la coopération constante de ces deux principes dans la croissance de la cochléaire qui lui confère ses vertus thérapeutiques dans une maladie comme le scorbut. En effet, le processus du scorbut a de grandes analogies avec celui que je viens de décrire.

Or je crois qu'un entraînement personnel peut effectivement mener très loin dans cette manière de rapprocher par la pensée les phénomènes de la nature extérieure des processus internes de l'homme. C'est ainsi que l'on découvre ces analogies si importantes. Mais ainsi vous parvenez également à une compréhension de l'homme impossible à acquérir d'autre façon, car l'homme ne peut être compris qu'à partir de l'extra-humain et vice-versa. Les deux doivent être étudiés conjointement.

J'ajouterai encore une considération que je vous prie instamment de ne pas trouver superflue car elle sera fort utile pour les développements qui suivront. Il s'agit du singulier fonctionnement de la rate dans l'organisme humain. Ce fonctionnement de la rate dans l'organisme humain penche fortement vers le spirituel. C'est pourquoi, dans un

cycle de conférences sur la physiologie occulte, j'ai dit qu'en cas d'ablation de la rate, le corps éthérique, la rate éthérique remplace aisément l'organe. C'est l'organe le plus aisément remplaçable par son double éthérique. Mais la rate a des rapports moins étroits que les autres organes de l'abdomen avec le métabolisme proprement dit, par contre elle est étroitement liée à la régulation de ce métabolisme. Au fond, qu'est-ce que la rate ? La rate se présente à l'investigation spirituelle comme l'organe destiné à assurer constamment l'harmonie entre le métabolisme brut et tout ce qui dans l'homme s'accomplit de manière plus spirituelle, plus psychique. La rate est au fond à un degré élevé – et tous les organes le sont plus ou moins – un organe sensoriel subconscient, réagissant très intensément au rythme humain de l'absorption alimentaire. Ceux qui sont constamment en train de manger suscitent une activité splénique toute différente de celle des personnes ménageant des intervalles entre les repas. Cela s'observe particulièrement dans l'activité désordonnée de la rate des enfants qui grignotent constamment. Et on peut constater alors, un certain temps après le début du sommeil – l'apport alimentaire ayant cessé – que la rate se met d'une certaine façon au repos. Certes, la rate ne se repose qu'à sa manière. Elle est pour la partie la plus spirituelle de l'homme un organe de perception du rythme de l'alimentation et informe

ainsi le subconscient de l'homme des réactions qu'il doit susciter pour combattre ou tout au moins modérer l'influence néfaste d'une alimentation arythmique. Ainsi l'activité splénique s'oriente moins vers le métabolisme proprement dit que vers les processus rythmiques ; elle participe au rythme devant nécessairement s'établir entre l'assimilation et le rythme respiratoire proprement dit. Entre le rythme respiratoire et l'absorption des aliments peu disposée à suivre un rythme, s'intercale un rythme intermédiaire, celui de la rate. Grâce au rythme respiratoire l'homme est porté à vivre au rythme rigoureux de l'univers. Par son alimentation irrégulière il porte constamment atteinte à ce rythme et la rate sert de médiatrice.

C'est un fait qui découle tout simplement de l'observation humaine. Je vous prie maintenant, guidés par ce fait, d'étudier ce que vous pouvez découvrir anatomiquement et physiologiquement. Tout se vérifiera jusque dans les moindres détails. Le rapport presque immédiat de l'artère splénique avec l'aorte et aussi la situation de la rate dans l'organisme confirment ce que j'ai avancé ; d'autre part vous trouverez la liaison avec le côté assimilation du fait de l'abouchement de la veine splénique dans la veine porte, établissant ainsi une liaison directe avec le foie.

Ainsi le rythme mi-externe – mi-interne et le non-rythme s'ordonnent et se complètent

mutuellement. L'activité splénique s'insère entre l'homme rythmique et l'homme métabolique. Et bien des désordres en rapport avec une activité splénique troublée doivent être corrigés à partir de la connaissance de ces rapports dans lesquels la rate sert d'intermédiaire. Il n'est pas surprenant que la science matérialiste ait négligé la physiologie de la rate car elle ignore tout de l'homme triparti avec son métabolisme, sa circulation et son système neuro-sensoriel.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

5 avril 1920

Régulation de l'activité rythmique par le massage. Effets des massages en fonction de leur lieu. La migraine. Effets des couleurs. Hydrothérapie. Imitation et autorité chez l'enfant. La démence précoce. La psychanalyse. Formation dentaire et fluor.

Vous verrez réapparaître au cours de la conférence les questions que vous avez eu l'amabilité de me poser mais il fallait établir au préalable une base rationnelle permettant d'y répondre. Je renouerai le fil de mon exposé là où je l'ai laissé hier. J'avais attiré votre attention sur l'importance des fonctions spléniques dans l'organisme humain ; il faut les considérer comme ordonnant essentiellement la vie psychique inconsciente. C'est méconnaître tout l'être humain que de considérer la rate comme un organe accessoire. Certes, la facilité avec laquelle la rate éthérique se substitue aux fonctions de l'organe fait aisément comprendre qu'une telle erreur, qu'une telle méprise soit possible. Car la rate est un organe très spiritualisé et d'autres organes peuvent aussi subvenir à ses fonctions. Vous pourrez cependant vous convaincre des effets

remarquables de la rate en les faisant émerger du subconscient vers le conscient. Curieusement, grâce à la rate, nous sommes rendus ainsi attentifs à un procédé thérapeutique ayant suscité un intérêt récent. Ce qui est surprenant c'est que la rate en soit le point de départ. Vous pouvez par exemple vous convaincre de l'effet compensateur d'un massage léger de la région splénique sur les activités instinctives de l'homme. D'une certaine façon les instincts humains s'améliorent par rapport aux aliments, par rapport à ce qui est utile ou nuisible à l'organisme quand on effectue des massages doux de la région splénique. Cependant leur action est limitée et, pratiqués trop intensément, ils risquent d'anéantir complètement cette activité instinctive. Il ne faut pas dépasser le point critique, ne pas abuser de ces massages doux.

À quoi cela est-il dû ? En massant légèrement la rate ou plutôt la région splénique, on lui imprime quelque chose qui habituellement ne s'y trouve pas, on y éveille en quelque sorte la conscience du sujet. Et ce transfert, ce flux de conscience, engendre bien des effets. Effets subtils, bien difficiles à décrire à l'aide de notre langage grossier. Aussi étrange que cela paraisse il existe une influence réciproque entre cette activité pleine de raison et de bon sens du subconscient, effectuée par la rate, et les fonctions conscientes de

l'organisme humain. Que sont en réalité ces dernières ?

Tous les processus de l'organisme qui s'accompagnent d'une activité de la conscience supérieure, de représentation par exemple, ont un effet toxique ; ne l'oublions pas. L'organisme s'intoxique en permanence par son activité conceptuelle et cette intoxication est constamment compensée par les états volontaires inconscients. C'est dans la rate que se situe le centre de ces états volontaires. Lorsque nous introduisons la conscience dans la rate par le massage, nous compensons d'une certaine manière ces effets toxiques issus de la conscience supérieure. Or ce massage splénique n'est pas obligatoirement extérieur, il peut aussi être interne. Vous contesterez peut-être ce terme de massage interne mais l'important n'est-il pas que nous nous comprenions ? On peut y procéder ainsi : en présence d'un sujet chez lequel on constate une importante inertie organique due à des états toxiques, on peut remédier à cet état de conscience anormal de la rate en disant à ce malade : mangez aussi peu que possible aux repas principaux, en revanche mangez plus souvent, répartissez la prise d'aliments à des intervalles plus courts. Une telle division de l'activité alimentaire constitue un massage splénique capable d'influencer notablement la rate. Cela ne va pas sans

difficultés, comme pour tout ce qui a trait à ces processus. Car dans la précipitation des temps modernes où la majorité des gens sont assujettis à une activité débordante, la fonction splénique est fortement troublée. Les hommes ne se couchent pas, comme le font certains animaux, afin de ne pas troubler leur digestion, de préserver la santé et de réellement ménager leur fonction splénique. L'homme, livré à une activité extérieure agitée et précipitée, ne ménage pas sa fonction splénique, aussi celle de l'homme moderne est-elle de plus en plus anormale, d'où l'importance d'y remédier de la manière indiquée.

Lorsqu'on s'intéresse à ces massages subtils, extérieurs ou intérieurs de la rate, l'attention est précisément dirigée vers les relations entre les organes humains aux fonctions inconscientes et ceux aux fonctions conscientes. Il est ainsi plus aisé de comprendre la signification de ces massages. Ces massages ont un sens et peuvent, dans certains cas, avoir un effet curatif puissant, bien qu'agissant principalement sur l'activité rythmique de l'homme. Cependant, il faut bien connaître l'homme si le massage doit être efficace. Vous serez mis sur la voie en réfléchissant à ce qui suit : représentez-vous la différence considérable qui existe – chez l'homme, pas chez l'animal – entre bras et jambes. Les bras de l'homme sont libérés des effets de la pesanteur, se meuvent librement et

leur astral s'insère de manière beaucoup plus labile que celui des pieds. L'astral des pieds réalise une liaison beaucoup plus intime. On pourrait dire que le corps astral des bras agit plutôt de l'extérieur, à travers la peau, qu'il enveloppe bras et mains à partir de l'extérieur. Dans les jambes et les pieds, la volonté se manifeste par l'intermédiaire du corps astral dans une direction centrifuge, rayonnant intensément de l'intérieur vers l'extérieur. C'est la raison de la différence notable entre bras et jambes. Il en résulte qu'un massage des jambes et des pieds a un effet tout différent de celui des bras et des mains. Le massage des bras attire l'astral de l'extérieur vers l'intérieur. Ainsi les bras deviennent beaucoup plus l'instrument de la volonté qu'ils ne le sont ordinairement. On régularise le métabolisme interne, ce métabolisme qui s'effectue entre intestins et vaisseaux. C'est donc surtout la formation du sang qui est influencée par le massage des bras et des mains. Le massage des pieds et des jambes agit sur le physique un peu dans le sens d'une représentation et l'on agit ainsi sur le métabolisme lié aux évacuations, aux processus d'excrétion. L'effet de tels massages, dans le premier cas en direction de l'anabolisme, dans le second en direction du catabolisme, montre combien l'organisme humain est complexe. En étudiant ces faits rationnellement vous constaterez effectivement que chaque région du

corps est en rapport avec une autre région et que les effets des massages résultent d'une bonne connaissance de ces rapports. Un massage de l'abdomen a toujours une influence favorable sur l'activité respiratoire. Cela est vraiment intéressant ; ainsi, lorsqu'on masse immédiatement en dessous de la région précordiale on agit surtout sur la respiration ; lorsqu'on masse plus bas, on agit sur les organes du cou. Dans le massage du tronc plus on descend, plus on agit vers le haut. Par contre un massage des bras est toujours renforcé quand on masse aussi la région la plus élevée du thorax. Ainsi les rapports entre les différentes parties de l'organisme sont, pour ainsi dire, rendus visibles. Ces relations entre des éléments supérieurs et inférieurs de l'organisme, parfois fort éloignés les uns des autres, se manifestent par exemple dans la migraine.

La migraine n'est en vérité que le transfert d'activités digestives dans la tête, d'activités qui devraient se limiter au reste de l'organisme. Elle résulte d'une sollicitation trop intense du reste de l'organisme, par exemple au moment des règles. Ainsi l'apparition dans la tête d'une activité métabolique déplacée exige des nerfs un travail dont ils sont normalement déchargés. Car l'activité digestive, l'activité d'absorption de la tête est strictement réglée en temps normal ; les nerfs en étant déchargés sont aptes aux fonctions

sensorielles. Ces activités sensorielles sont entravées par une activité métabolique désordonnée de la tête. Ces nerfs deviennent intérieurement réceptifs à des impressions auxquelles l'organisme intérieur ne devrait normalement pas être sensible, d'où la douleur migraineuse et les troubles similaires. On conçoit aisément ce que peut ressentir quelqu'un qui, au lieu de percevoir le monde extérieur, est brusquement obligé de percevoir l'intérieur de sa tête. Par conséquent la meilleure thérapeutique de la migraine serait la mise au repos et le sommeil, car tout ce que l'on utilise habituellement, ce que l'on est parfois contraint d'utiliser, a une action nocive. Les remèdes allopathiques auxquels vous avez habituellement recours insensibilisent le système nerveux, réduisent son activité. Cette obnubilation de ce qui ne devrait pas être obnubilé peut très bien être observée chez quelqu'un qui préfère nuire à sa santé plutôt que de renoncer à une représentation théâtrale. On constate ici combien est subtile l'organisation humaine et combien la vie sociale nous oblige à pécher contre ce que cette organisation exige. Certes, on est parfois contraint de par sa situation sociale à accepter une nuisance, quitte à remédier ultérieurement aux conséquences qui ne manqueront pas de se manifester.

Voyez-vous, cette finesse de l'organisation corporelle humaine se révèle encore quand on étudie objectivement la thérapeutique par les couleurs et la lumière. Une thérapeutique dont il faudra bien, à l'avenir, tenir plus largement compte. Il faudra aussi faire la distinction entre les effets des couleurs proprement dites, qui font appel à l'homme supérieur et l'effet de la lumière, d'un caractère plus objectif, s'adressant à l'homme tout entier.

Lorsqu'on expose tout simplement l'homme ou une partie de l'homme à l'influence objective de la couleur ou de la lumière, lorsqu'on l'irradie avec une couleur ou une lumière objective on suscite directement une réaction organique. C'est évidemment une action extérieure. Par contre la réaction est différente lorsqu'on procède à l'exposition de manière à réaliser la sollicitation à travers la conscience par l'impression colorée, par le fait que la couleur est présente – ce qui peut être obtenu non en irradiant le sujet mais en le plaçant dans un local coloré. Quoiqu'il en soit cette réaction pénètre tous les organes situés en direction de ceux de la conscience. Une telle thérapeutique subjective par les couleurs agit sur le moi, alors que la thérapeutique objective agit sur le système physique et indirectement sur le moi. N'affirmez pas alors qu'il serait inutile d'introduire un aveugle dans une chambre d'une couleur

donnée sous prétexte qu'il ne pourrait avoir d'impressions et que cela serait sans effet. Des effets intenses se manifestent alors, si je puis dire, dans la couche sous-jacente à celle des effets sensoriels. Et même pour un aveugle le fait d'être introduit dans une pièce rouge ou bleue réalise une grande différence. Lorsque j'introduis un aveugle dans une pièce aux murs bleus, j'agis sur lui en provoquant un retrait des fonctions de la tête en direction du reste de l'organisme. Si je l'introduis dans une pièce tapissée de rouge je déplace ses fonctions du reste de l'organisme vers la tête. Ceci vous montre que dans la coloration de l'entourage c'est le rythme qui doit constituer l'élément important. Que le sujet soit dans une pièce bleue ou rouge importe peu, mais ce qui importe c'est le passage de l'une à l'autre ; c'est réellement très important. Lorsque je suis en présence d'un sujet chez lequel je constate d'une manière générale la nécessité d'améliorer le reste de son système organique en stimulant la tête, je le ferai passer d'une pièce bleue dans une rouge. Si par contre je veux améliorer ses fonctions céphaliques à travers le reste de l'organisme je le ferai passer d'une pièce rouge dans une bleue. Ces données joueront, je crois, dans un proche avenir un rôle important pour la chromothérapie – pas pour la photo thérapie.

Dans les thérapeutiques de l'avenir l'alternance entre le conscient et l'inconscient devra jouer un certain rôle. Elle permettra de plus d'acquérir une idée saine au sujet de l'effet des substances administrées par balnéation. Lorsque j'applique une substance extérieurement à l'homme, il y a une grande différence selon que cette application provoque une impression de froid ou de chaleur. L'impression froide que peut provoquer une compresse ou un bain doit être interprétée dans le sens d'une action thérapeutique substantielle. Au contraire, s'il y a impression de chaleur la substance utilisée n'importe guère car c'est l'effet de chaleur qui compte. Dans les compresses froides on aura la possibilité de nuancer l'action par l'adjonction de telle ou telle substance. Ces substances seront actives si elles sont solubles à l'eau froide, donc à basse température. Par contre les substances solides facilement solubles ne susciteront guère de réaction dans l'eau chaude. Avec les huiles éthériques très aromatiques il en va un peu différemment, celles-ci ont un effet thérapeutique même à température élevée. Les substances sulfuriques, phosphoriques et le soufre lui-même adjoints à un bain chaud, déploieront eux aussi leurs effets thérapeutiques propres.

Ce que je viens d'exposer doit être observé minutieusement. Il est utile de poser le principe du phénomène primordial. C'est une méthode qui a

joué un grand rôle dans ce courant médical issu des mystères. On ne s'exprimait pas de manière théorique en ce temps-là mais on faisait appel aux phénomènes primordiaux. On disait par exemple : «Si tu absorbes du miel et du vin tu renforces de l'intérieur les forces agissant en toi à partir du cosmos». On aurait pu dire aussi : «Ainsi tu fortifies les forces du moi proprement dites». Ce serait pareil. On acquiert de la sorte une bonne vue d'ensemble des phénomènes. «Mais si tu frictionnes ton corps avec une huile, tu affaiblis en toi l'effet nocif des forces terrestres proprement dites» ; donc des forces antagonistes du moi dans l'organisme. «Et si l'on trouve la juste mesure entre confortation par le sucre de l'intérieur, et affaiblissement par l'huile de l'extérieur, on deviendra vieux» disaient les médecins de jadis. «Grâce aux vertus de l'huile dont tu t'oindras, libère-toi des influences nocives de la terre et, si ton organisation le supporte, conforte ton moi par le vin et le miel ; ainsi tu accroîtras les forces conduisant à la vieillesse». Ainsi s'exprimait-on en faisant appel aux phénomènes primordiaux. On cherchait à guider l'homme par des faits, non par des théories. C'est une méthode à laquelle il faut revenir. Car on s'y retrouve infiniment mieux dans la multitude des substances du monde extérieur quand on peut les rapporter aux phénomènes primordiaux, qu'en recourant à des lois abstraites qui vous laissent en panne dès qu'on veut aborder

le concret. Certains phénomènes primordiaux se formulent aisément. Je vous en citerai quelques-uns parmi les plus simples. Par exemple : «Si tu mets les pieds dans l'eau, tu suscites des forces dans l'abdomen favorisant la formation du sang». C'est un phénomène primordial très instructif. «Si tu te laves la tête, tu suscites dans l'abdomen des forces de régulation des évacuations». Ce sont là des phénomènes primordiaux riches d'enseignements car ils impliquent la règle, la réalité. L'homme est présent dans une telle formulation car cela n'a pas de sens si je ne pense pas à l'homme ; en cette matière il est important de penser à l'homme.

Par ailleurs tout cela indique plutôt des rapports de forces de nature spatiale dans l'organisme humain mais il en existe aussi de nature temporelle. Nous en avons un exemple lorsqu'une personne a été traitée de manière défectueuse dans l'enfance ou dans l'adolescence, lorsqu'on n'a pas développé en elle ce qui doit l'être à cet âge et que l'on a développé ce qui ne doit l'être que dans la vieillesse. Je précise : l'homme est constitué de manière à développer certaines forces dans sa jeunesse, forces qui structurent alors son organisme. Mais tout ce qui est ainsi structuré dans l'organisme n'a pas son véritable emploi dès la jeunesse. Nous structurons ainsi l'organisme dans la jeunesse en nous réservant une part qui ne

produira ses effets que dans la vieillesse. Ainsi certains organes s'élaborent chez l'enfant, qui ne doivent pas être utilisés pendant l'enfance ; ils ne peuvent être élaborés plus tard c'est pourquoi ils sont mis en réserve pour être utilisés dans la vieillesse. Alors, si l'on ne tient nullement compte de ce que l'enfant, jusqu'à la seconde dentition, doit être éduqué par l'imitation, qu'à partir de la seconde dentition il doit être éduqué et instruit en application du principe de l'autorité, si l'on ne tient pas compte de ces données, les organes devant être réservés à la vieillesse sont prématurément mis à contribution. Les matérialistes pourront évidemment objecter que la manière dont on utilise l'imitation ou l'autorité n'importe guère. Pourtant cela importe beaucoup parce que les effets se prolongent dans l'organisme. Je dois tenir compte de ce que, dans l'imitation, l'enfant doit être présent avec toute sa vie psychique. Voici un fait d'une grande portée : imaginez que l'on suscite chez un enfant une certaine sympathie pour un aliment, sympathie suscitée par imitation de celle qu'a l'éducateur pour cet aliment – il existe alors un prolongement organique de l'instinct d'imitation. La même chose peut se produire plus tard par le jeu de l'autorité. Bref, lorsque des organes – il s'agit évidemment d'organisations subtiles – qui devraient être gardés en réserve jusqu'à la vieillesse sont mis à contribution, on voit apparaître cette terrible démence précoce. Telle est

la cause de cette maladie pour laquelle une éducation appropriée est déjà un bon remède. Et si toute l'éducation est un jour mise au service des connaissances émanant de la Science Spirituelle, ainsi que je l'ai esquissé dans mon opuscule «L'éducation de l'enfant»^[25], la démence précoce disparaîtra. C'est ce que nous cherchons à réaliser à l'école Waldorf, bien que nous ne puissions agir qu'après la 6^e ou la 7^e année. Car en structurant l'éducation de cette manière on s'oppose à une mise à contribution prématurée des organes de la vieillesse. Cela méritait d'être dit en vue d'une éducation correcte.

Mais la vie nous montre aussi le phénomène inverse consistant en une mise en réserve d'activités organiques qui devraient, en somme, s'exercer dans la jeunesse. Une telle mise à contribution d'organes destinés principalement à l'enfance se retrouve tout au long de l'existence mais elle doit rester discrète sous peine de causer des troubles. Nous abordons ici un domaine où, pour de multiples raisons, des idées comme celles conduisant à la psychanalyse viennent semer la confusion dans la pensée humaine. Il s'avère réellement que ce ne sont pas les grandes erreurs qui font le plus de tort car elles sont rapidement réfutées, mais plus nuisibles sont celles qui comportent une parcelle de vérité car elles sont poussées à l'extrême et conduisent à l'abus. Qu'y

a-t-il donc à l'origine d'une conception ayant ouvert la voie à la psychanalyse ? Il s'y trouve le fait qu'un mode de vie contraire à la nature, n'adaptant pas l'homme suffisamment à son environnement, le met dans l'impossibilité d'assimiler correctement les impressions reçues dans l'enfance. Des reliquats subsistent dans la vie psychique n'ayant pu s'incorporer de manière adéquate à l'organisme. Car tout ce qui agit, si faiblement que ce soit, dans la vie psychique, se dépose, ou doit au moins poursuivre son action dans l'organisme. Mais chez nos enfants, bien des impressions sont si anormales qu'elles restent à l'état d'impressions psychiques. Elles ne peuvent pas se convertir immédiatement en impressions organiques. Elles continuent alors à agir en tant qu'impressions psychiques et, au lieu de participer à l'ensemble du développement humain, elles persistent sous forme d'impulsions psychiques isolées. Si elles avaient participé à l'ensemble du développement organique elles ne seraient pas restées des impulsions psychiques isolées, elles n'eussent pas mis ultérieurement à contribution des organes qui n'existent qu'en vue de la vieillesse et dont le rôle n'est plus d'élaborer des impressions reçues pendant la jeunesse. Une discordance prend ainsi naissance dans l'organisme, obligé de laisser agir des éléments psychiques isolés sur des organes qui n'y sont plus aptes. Ainsi prennent naissance des manifestations que l'on peut effectivement

constater avec une méthode psychanalytique correctement appliquée. On peut, par un interrogatoire, découvrir chez le sujet des éléments de la vie psychique qui n'ont pas été élaborés et qui ont un effet désastreux sur des organes trop âgés pour assurer cette élaboration. Mais il importe de savoir que cette manière de procéder ne conduit qu'à un diagnostic, jamais à une thérapeutique. Utiliser la psychanalyse en vue du seul diagnostic se justifie dans une certaine mesure, à condition de le faire avec tact. Mais il ne faut pas, comme cela m'a été confirmé de plusieurs côtés, que le psychanalyste aille jusqu'à transformer le personnel de la salle d'attente en espions, en vue d'obtenir de ce personnel par tous les moyens possibles ce que l'on voudrait faire avouer au malade au cours de l'interrogatoire. Cela est si fréquent que toute l'affaire tourne au scandale. Il y a néanmoins une part de vérité dans la psychanalyse et tout dépend beaucoup du sens moral de ceux qui l'utilisent. Cependant il est absolument impossible d'agir thérapeutiquement par cette méthode que veulent appliquer les psychanalystes. C'est un signe des temps.

Le tragique du matérialisme est qu'il éloigne de la connaissance de la matière, qu'il entrave cette connaissance. Le matérialisme nuit moins à la connaissance du spirituel en soi qu'à celle du spirituel dans le matériel. En mettant obstacle à

cette notion d'un matériel partout associé à des effets spirituels, donc de rechercher les effets du spirituel dans la matière, on s'oppose à ce qui permettrait une conception saine de la vie humaine et qui ne devrait pas être mise sous le boisseau. En tant que matérialiste il est impossible d'attribuer à la matière toutes les propriétés dont nous venons de parler, propriétés qu'elle possède effectivement et l'on prend le tout pour une plaisanterie. On s'éloigne ainsi de la connaissance du matériel. On ne parle plus de phénomène phosphorique, de phénomène salin, etc., considérés comme des absurdités. On s'éloigne de la connaissance de la présence du spirituel dans le matériel, on s'éloigne d'une étude correcte des effets structurants et l'on est surtout empêché de reconnaître que chaque organe humain a deux fonctions : l'une orientée vers la conscience et l'autre d'orientation opposée, vers les processus uniquement organiques.

Cette manière de voir s'est surtout perdue dans un domaine que nous aborderons maintenant : celui de l'examen des dents. Du point de vue matérialiste les dents ne sont plus ou moins que des instruments de mastication. Mais elles ne sont pas seulement cela. Leur nature double se révèle déjà à l'analyse chimique qui les apparente au squelette ; pour l'embryogénèse par contre elles se rattachent à la peau. Les dents ont précisément une nature double ; or la deuxième nature se

dissimule dans une forte mesure. Comparez la denture de l'animal à celle de l'homme. Vous constaterez que ce que j'ai dit dans la toute première conférence se manifeste particulièrement ici : cette subordination à la pesanteur qui transparaît dans tout le squelette du singe. La denture humaine révèle, en un certain sens, l'influence de la verticale. Cela vient de ce que les dents ne sont pas uniquement des instruments de mastication mais, dans une grande mesure, des instruments d'absorption. Elles agissent mécaniquement vers l'extérieur et effectuent en second lieu une activité absorbante très subtile, presque spirituelle. Qu'absorbent donc les dents ? Elles absorbent le fluor, tant qu'elles en sont capables. Les dents sont des appareils d'absorption du fluor. Car l'homme a besoin de quantités minimales de fluor dans son organisme et s'il en manque – ce que je vous dirai vous choquera peut-être – si les effets fluoriques lui font défaut, il devient trop intelligent. Il devient d'une intelligence qui le ruine presque. L'action du fluor assure la bonne mesure de bêtise, bêtise dont nous avons besoin pour être des hommes. Le fluor est nécessaire à petite dose comme antidote d'un excès d'intelligence. Une détérioration dentaire prématurée indique une mise à contribution excessive du processus d'absorption fluorée au niveau des dents, ce qui signifie que l'homme est ainsi amené, par un moyen quelconque, à se

préserver de la bêtise. Nous en reparlerons, bien que ne disposant que de peu de temps. Ainsi l'homme détériore ses dents afin que l'effet du fluor ne le rende pas trop bête. Réfléchissez à cette relation subtile : les dents se détériorent afin que l'on ne devienne pas trop bête. Vous en déduirez les rapports profonds entre ce qui est utile à l'homme et ce qui peut lui nuire. Dans certaines circonstances nous avons besoin des effets du fluor afin de ne pas devenir trop intelligents. Mais nous pourrions nous nuire s'ils devenaient trop intenses, ce dont nous nous préservons en détériorant l'activité organique dentaire.

Réfléchissez à tout cela car ces faits sont l'expression de processus extrêmement importants de l'organisme humain.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

6 avril 1920

Développement des dents et carie. Esculine et chlorophylle. Appétits et aversions, leur rôle dans l'organogénèse. Hautes et basses dynamisations. Les tempéraments. Hypnose et suggestion.

En liaison avec le thème d'hier je voudrais donner quelques indications se rapportant au développement et à la régression de l'organisation dentaire, indications susceptibles d'apporter certains éclaircissements sur l'homme sain ou malade. Il n'est pas bon d'envisager des explications comme celles d'hier d'un point de vue trop matérialiste car ce que l'on constate extérieurement, la détérioration des dents, n'est que le symptôme apparent d'un processus interne inaccessible aux sens dont on ne perçoit que les conséquences.

Vous ne pourrez comprendre l'ensemble du processus de formation des dents qu'en le rapprochant d'autres processus de l'organisme humain apparemment très éloignés. Rappelez-vous un phénomène qui vous est bien connu et dont vous ne comprendrez toute la signification que

lorsque vous l'aurez rapproché en pensée de la formation dentaire. Ce phénomène s'observe chez des jeunes femmes ayant des dents tout à fait saines. Ces dents restent saines jusqu'au premier accouchement puis se détériorent. Ce phénomène éclaire de manière fondamentale le rapport entre les caries et l'ensemble de la constitution. Ensuite il faut observer ce qui se passe au niveau des dents dans la prédisposition aux affections hémorroïdales. Ce sont des rapports prouvant que ce qui dans l'homme subit la minéralisation la plus intense, les dents, est en rapport étroit avec le processus général d'organisation, cette dépendance se manifestant jusqu'à l'autre extrémité de l'organisme. Notre façon de considérer le processus de formation dentaire sera très influencée par le fait que la couronne est achevée lors de l'éruption dentaire, que dans ce processus l'organisation humaine appartient, par le minéral, au monde extérieur, l'émail dentaire, complètement achevé, devenu presque anorganique, ne participant plus aux processus de nutrition, Je crois avoir déjà indiqué hier que dans la formation des dents, ce processus ascendant importe moins que celui de déconstruction qui se poursuit tout au long de la vie. Et s'il faut convenir qu'à cette extrémité périphérique de l'organisation humaine où se forme la partie la plus externe de la dent, l'organisation interne ne peut plus guère déployer d'activité dans un sens constructif, il ne faut pas

oublier cependant que cette organisation interne est en rapport avec la déconstruction, avec le processus de déconstruction ; la question se pose alors : comment ralentir ce processus de déconstruction ? Car ce serait une erreur de croire que la déconstruction ne relève que des traumatismes ou agressions externes. C'est un facteur important.

N'oublions pas non plus que tout ce que j'ai dit hier à propos de la fonction du fluor dans la formation dentaire, se rapporte évidemment à l'enfance, à cette période préparatoire précédant la seconde dentition, où ce processus de formation des dents se développe de l'intérieur vers l'extérieur. Cette préparation s'accomplit dans la profondeur avec la participation de tout l'organisme. Ce processus fluoré culmine dans l'émail dentaire dans lequel le fluor atteint un équilibre stable, où il s'est lié à la substance et mis en quelque sorte au repos. Mais il est tiré de son repos dans le processus de régression, lorsque les dents se dégradent. Il y a là un processus subtil issu de la dent, en rapport avec un processus de structuration conditionné par le fluor, un processus intéressant l'organisme entier pendant toute l'existence.

De ce qui précède découle toute la prophylaxie de ces troubles. Et je puis dire qu'une bonne part de notre pédagogie à l'école Waldorf vise à un

développement sain de l'enfant et notamment à une prévention de la carie dentaire précoce. Car, fait curieux, ce sont précisément ces éléments périphériques dont l'état est le plus influencé par une pédagogie convenable. Il est regrettable que l'école Waldorf ne permette d'agir qu'à une période un peu tardive pour une véritable prophylaxie ; il faudrait pouvoir débiter plus tôt. Néanmoins toutes les dents n'apparaissent pas simultanément mais peu à peu et, le processus interne se poursuivant longtemps, on peut encore faire quelque chose lorsqu'on prend les enfants en charge passé 6 ou 7 ans, mais certainement pas suffisamment. Car il s'agit de réaliser ce que j'ai dit plus haut : examiner soigneusement les caractères du processus de formation dentaire lors de l'apparition de la première dent. On pourrait objecter avec raison qu'il y a à cela une certaine difficulté, le processus ayant déjà été préparé et la couronne étant achevée lors de son éruption. C'est juste, mais l'allure du processus formatif dentaire ne se déduit pas seulement de l'état dentaire. Il s'agit alors de découvrir que le processus de formation dentaire ne s'insère pas correctement chez un enfant témoignant au cours de sa quatrième, cinquième ou sixième année, d'une certaine maladresse des mouvements des bras, des mains, des jambes et des pieds, témoignant d'un certain manque de maîtrise de ses membres. C'est précisément le comportement de ses membres qui

révèle un certain type que l'on retrouvera dans le processus formatif des dents. Aussi exercera-t-on une influence régulatrice sur la formation dentaire en incitant aussitôt que possible les enfants à des gestes artistiques, à une démarche harmonieuse. On peut les faire marcher en frappant un pied contre l'autre à chaque pas ou en leur faisant exécuter d'autres exercices du même genre. Parallèlement il faut développer l'habileté manuelle, ce qui stimule beaucoup la formation des dents.

Voyez-vous, lorsque vous entrez dans une classe de travaux manuels à l'école Waldorf, vous constatez que les garçons tricotent et crochètent tout comme les filles, que garçons et filles ont les mêmes occupations. Même les garçons plus âgés tricotent encore avec enthousiasme. Ceci n'est pas le résultat d'une lubie quelconque mais a pour but d'assouplir les doigts, de les rendre habiles car il faut faire pénétrer l'âme dans les doigts. Et quand on fait pénétrer l'âme dans les doigts on favorise à son tour tout ce qui se rattache au processus de formation dentaire. Lorsqu'un enfant est paresseux il n'est pas indifférent de l'abandonner à son sort ou de l'inciter à courir, de le laisser à sa maladresse ou de l'amener à développer son habileté manuelle. Cela n'est pas indifférent parce que tout ce qui a été négligé se traduira ultérieurement par une détérioration précoce des

dents, plus ou moins marquée évidemment. Ces manifestations sont individuelles mais elles existent. Et c'est pourquoi plus l'homme sera ainsi discipliné précocement, plus on ralentira le processus de détérioration dentaire. Il est si difficile d'agir sur tout ce qui a trait au processus dentaire qu'il est nécessaire d'entrevoir ces rapports apparemment si lointains et d'en tenir compte.

Or on m'a demandé par quel canal le fluor pénètre dans l'organisme : par l'émail dentaire, par la salive, par la pulpe dentaire, par voie sanguine ou autrement ?

Voyez-vous, le fluor comme tel est un processus de structuration humaine et se creuser la tête pour savoir par quelle voie il est absorbé n'est pas ce qui importe. En règle générale c'est du processus dont il faut tenir compte. Celui-ci utilise tout simplement la voie digestive pour conduire les substances fluorées que l'on absorbe. Il suffit de suivre la trace des processus habituels d'assimilation transportant la substance fluorée à la périphérie, là où elle doit être déposée. Plus important est de savoir que le fluor est plus répandu qu'on ne le croit généralement. Les plantes les plus diverses en contiennent relativement beaucoup – relativement, bien entendu, car la quantité dont l'homme a besoin est minime. On trouve notamment le processus de

formation du fluor dans les plantes où cette substance est chimiquement indécélable, néanmoins ce processus de formation du fluor est présent. Tel est précisément le cas pour le fluor. Car il y a toujours du fluor dans l'eau, dans l'eau que nous buvons et on ne risque pas d'en manquer. Mais il faut que l'organisme soit en mesure d'accomplir ce processus extrêmement compliqué d'absorption du fluor. Ainsi, pour utiliser la terminologie habituelle, disons que le fluor rejoint sa destination par voie sanguine.

La question se pose alors de savoir si l'émail des dents cariées est encore nourri. Précisément non. Cela découle déjà de ce que j'ai exposé. Mais il y a un autre fait méritant notre attention. Examinée sous l'angle de la Science Spirituelle, la région où se forment les dents et sa proximité sont le siège d'une activité exceptionnellement intense du corps éthérique, d'une activité libre qui ne s'insère que d'une manière très labile dans l'organisation physique. Et cette activité telle qu'elle existe là, cette activité si aisément observable, ce mouvement incessant tout autour de la mâchoire y effectuant un travail d'organisation, une telle activité d'organisation éthérique libre n'existe pas dans l'abdomen humain. Dans ce dernier, elle se lie intimement à l'activité organique physique, d'où les phénomènes que j'ai rapportés plus haut. À ce qui précède se rattache ce que l'on observe quand

l'activité du corps éthérique se détache, comme dans la grossesse, de celle du corps physique, provoquant au pôle opposé des modifications importantes de l'organisation dentaire. De même les affections hémorroïdales sont liées à une dissociation des activités du corps physique et du corps éthérique. Mais ce qui se manifeste à l'extrémité inférieure de l'organisme – l'émancipation du corps éthérique – fait pénétrer le corps éthérique plus profondément dans l'organisme à l'extrémité opposée, y provoquant des effets contraires, des effets destructeurs. Ce qui accroît l'activité organique, que ce soit physiologiquement comme dans la grossesse ou pathologiquement lors d'un accroissement anormal des activités saines, ce qui intensifie les activités normales retentit à l'extrémité opposée et plus particulièrement sur les dents sous forme de régression, de destruction. Il importe d'en tenir compte.

Tout ce qui se manifeste par la coordination de l'activité des mains, de celle des pieds est, au point de vue macroscopique un processus fluor. C'est la structure qui prend naissance lorsque doigts et jambes deviennent agiles ; c'est ce qui se manifeste à la superficie et se prolonge vers l'intérieur qui constitue le processus fluor et non les explications chimériques qu'en donne une pensée atomistique. Ce prolongement interne des activités extérieures,

tel est le processus fluor. Il s'agit alors, lorsque cette action est déficiente, de substituer la médication à l'éducation si celle-ci ne suffit pas. Ce n'est pas seulement aux dents que nous constatons une éducation inadéquate, nous le remarquons aussi à l'incapacité de saisir les objets, de devenir adroit. Il faut alors instaurer des mesures prophylactiques. Il est intéressant d'essayer d'administrer par voie orale un extrait aqueux d'écorce de marron d'Inde à haute dilution qui exercera une action préservatrice sur les dents, si l'on n'intervient pas trop tardivement. .

C'est une relation fort intéressante. Dans l'extrait d'écorce de marron d'Inde se trouve effectivement quelque chose qui participe à l'élaboration des dents. Il existe toujours dans le macrocosme extérieur quelque substance douée de propriétés organisatrices. Pour l'esculine cela est dû au rejet du chimisme hors de sa substance. Le chimisme y est rendu inactif. Fait remarquable, l'esculine élimine la bande chimique du spectre. Cette élimination des effets chimiques se retrouve dans l'organisme lorsqu'on introduit une solution aqueuse – il est nécessaire qu'elle soit aqueuse – hautement diluée d'écorce de marronnier. Cela montre que le fait de vaincre le chimisme, que cette activité dirigée vers la seule minéralisation, est au fond identique au processus de formation dentaire dans l'organisme avec la différence que ce qui se

produit extérieurement dans l'extinction du chimisme est ici, de surcroît, imprégné par les forces d'organisation de l'organisme humain.

La chlorophylle possède une propriété analogue mais doit être préparée différemment. Les forces existant dans l'écorce du marronnier d'Inde et de quelques autres arbres se retrouvent sous une forme un peu différente dans la chlorophylle. Mais cette dernière doit être extraite par l'éther et utilisée non par voie interne mais par application externe sur l'abdomen. En procédant à des onctions de l'abdomen à l'aide d'un extrait éthéré de chlorophylle, on agira sur l'organisme en favorisant la conservation des dents tout comme avec l'esculine par voie interne. Ces procédés devront être essayés et leurs résultats, exprimés sous forme de statistique pourront en imposer au monde extérieur. Mais si la totalité de la pulpe dentaire est dévitalisée, il faut essayer d'ouvrir l'ensemble de l'organisme à l'assimilation fluorée, ce qui dépasse les attributions de la chirurgie dentaire habituelle.

Tout cela vous permet de saisir à quel point les soins dentaires – dans la mesure où les dents sont encore susceptibles d'être soignées – sont en rapport avec les forces de croissance de l'organisme humain. Car ce que j'ai avancé de l'esculine et de la chlorophylle nous oriente vers des forces essentiellement liées à des processus de croissance

très subtils tendant à la minéralisation. C'est un fait que l'homme ne peut effectuer son développement supérieur en direction de l'esprit qu'au prix de la régression du processus de formation dentaire. Il en est de même pour la philogénèse : par rapport à celui de l'animal le processus de formation dentaire humain est régressif. Et ce caractère régressif se retrouve partout dans l'organisation céphalique de l'homme.

Ainsi, voyez-vous, je vous ai amenés à des manières de voir grâce auxquelles vous pourrez vous faire une idée juste du processus de formation dentaire. D'autres aspects se révéleront encore en faisant appel à certaines notions de base complémentaires. J'aborderai maintenant un sujet apparemment étranger à nos préoccupations présentes. C'est un sujet qui pourrait s'intituler : «Questions de diététique» et qui se rattache à ce qui précède. Ces problèmes sont importants car leur signification n'est pas seulement médicale mais aussi sociale. Il est certes possible de discuter longuement sur la signification et la justification de régimes tel celui de Mazdaznan et sur d'autres variétés de régimes étranges. C'est possible mais ce qui se dégage de tous les conseils de ce genre c'est qu'on rend les gens asociaux. Le social entre là réellement en conflit avec le médical. Plus nous nous trouvons dans la nécessité de recourir à des extra pour notre nourriture ou, plus généralement,

en ce qui concerne nos rapports avec le monde extérieur, plus nous devenons des êtres asociaux. À la Sainte Cène, le Christ n'a pas donné un aliment spécial à chacun de ses disciples mais il a partagé un même pain entre tous. Que l'on soit réuni pour prendre un repas en commun a une grande importance sociale et tout ce qui tend à entraver ce caractère social doit être, si l'on peut dire, envisagé avec prudence. Car lorsque l'homme est abandonné à lui-même – non seulement en ce qui concerne ce dont il est conscient mais encore pour tout ce qui se manifeste organiquement en lui – on voit se développer en lui toutes sortes d'appétits et d'aversion. Et contrairement à l'habitude, il n'est pas tellement important de tenir compte de ces goûts et de ces dégoûts, car lorsqu'on s'est entraîné à supporter quelque chose que l'on ne supportait pas – et ceci pas seulement sur le plan subjectif mais avec toute sa constitution – lorsqu'on a triomphé d'une aversion au sens large, dans tout son système organique, on a fait plus pour son organisme qu'en s'abstenant, même indéfiniment, de ce qui provoque le dégoût. En venant à bout de quelque chose que l'on ne supportait pas – et ceci n'est pas une comparaison mais une réalité – on reconstitue un organe détérioré ou même on crée, sur le plan éthérique, un nouvel organe. La force formatrice des organes n'a d'autre origine que le combat contre les aversions. En cédant à ses appétits au-delà d'un

certain point on ne rend pas service aux organes mais on les hypertrophie, on les fait dégénérer. Ainsi on nuit à l'organisme lorsqu'on cède trop à son penchant à l'abstention du fait de ses déféctuosités. Par contre lorsqu'on essaye d'habituer progressivement l'homme à ce qui semble ne pas lui convenir, on fortifie toujours son organisation. La science moderne a pratiquement dissimulé tout ce que nous devrions savoir sur ce sujet, car, voyez-vous, cette théorie de la lutte pour la vie, de la sélection naturelle est une notion tout à fait superficielle. Wilhelm Roux l'a encore étendue à la lutte entre les organes de l'homme^[26]. C'est vraiment une notion tout à fait superficielle qui n'a un début de signification que lorsqu'on observe réellement ce qui se produit dans l'homme. Et il faut dire que le renforcement d'un organe chez l'homme et d'une manière plus générale d'un organe dans la philogénèse est toujours le résultat d'une victoire sur une antipathie tandis que la croissance d'un organe déjà existant provient d'une soumission à une sympathie, mais elle ne doit pas dépasser un certain point. Sympathie et antipathie ne siègent pas dans notre langue ou notre œil mais l'organisme tout entier en est imprégné. Un organe développe une antipathie vis-à-vis de ce qui l'a élaboré à un certain stade, il lui doit son édification. Il doit notamment son édification, à ce vis-à-vis de quoi il développe une antipathie, une

fois achevé. On ferait ainsi un progrès dans la philogénèse si l'on tenait compte de l'action du monde extérieur et de la manière dont l'intérieur s'en défend par une décharge d'antipathie. C'est précisément ainsi que l'organisation se perfectionne de plus en plus. Dans le monde organique c'est celui qui est le plus capable de triompher des antipathies internes et de leur substituer des organes, qui est le mieux armé dans la lutte pour la vie. Cela appartient au processus d'élaboration des organes au cours de l'évolution.

La considération de ce qui précède donne un point de repère quant au dosage des médicaments. Vous constatez au sein du processus de formation des organes une oscillation incessante entre la sympathie et l'antipathie. La genèse de l'organisation dépend principalement de l'action formatrice de la sympathie et de l'antipathie et de leur jeu réciproque. Il existe entre les basses dilutions au caractère substantiel et les hautes, la même relation qu'entre sympathie et antipathie. La haute dynamisation a des propriétés opposées à la basse. Ceci se rattache à l'ensemble des forces d'organisation. En un certain sens il est également vrai – j'y ai fait allusion hier à un autre point de vue – que ce qui agit d'une certaine manière au début de la vie, inverse son action plus tard, mais ce qui agit là dans l'organisme ne peut être différé. C'est ce qui détermine, ainsi que je vous l'ai dit

hier, d'une part la démence précoce, de l'autre la découverte de ces enclaves psychiques isolées qui se saisissent indûment de l'organisme à un âge plus avancé.

À ce sujet on ne commencera à y voir clair que lorsque la science se spiritualisera un tant soit peu, quand on renoncera à soigner les maladies dites mentales par des voies psycho-spirituelles mais que, par contre, l'on se demandera quel est l'organe lésé responsable de telle ou telle maladie dite mentale ou psychique. Inversement, aussi étrange que cela paraisse, il serait bien plus fondé d'examiner le psychisme dans les maladies physiques que dans les maladies dites psychiques. Dans les maladies mentales le symptôme psychique n'est guère qu'un appoint au diagnostic. On doit l'étudier en vue de déterminer où siège la lésion organique. Sous ce rapport les anciens avaient préparé la voie par leur terminologie : en vérité, ce n'est pas en vain qu'ils avaient caractérisé l'hypocondrie par un terme à consonance matérialiste ; ils mettaient cette affection en rapport avec une consistance osseuse, cartilagineuse de l'abdomen. Jamais ils n'avaient cherché le facteur primaire de l'hypocondrie ailleurs que dans une affection de l'abdomen, même quand elle tournait à la démence. Il faut évidemment arriver à réaliser que tout ce que l'on

qualifie de matériel doit être considéré comme étant de nature spirituelle.

Chers amis, ce matérialisme dont nous souffrons tant est un héritage en ligne directe de la façon de penser propre à l'ascèse catholique. Cette ascèse méprisait la nature et cherchait, par ce mépris, à conquérir l'esprit. La pensée actuelle a emprunté à ce courant ascétique ce qui lui plaisait et affirme ainsi : ce qui se passe dans l'abdomen est grossièrement matériel, point n'est besoin d'en tenir compte. Il n'en est pas ainsi en réalité, car l'esprit agit dans tous ces processus et il faut savoir comment il agit. Il faut faire la relation entre l'esprit agissant dans l'organisme et celui agissant en dehors de lui. Il faut se libérer de ce mépris de la nature. Il faut parvenir à se représenter la nature tout entière imprégnée de spirituel. N'est-il pas frappant et particulièrement significatif de la pensée médicale actuelle, qu'au milieu du raz-de-marée matérialiste soit apparue cette manie d'agir sur l'homme au moyen d'états anormaux comme l'hypnose et la suggestion ? Des choses apparemment étrangères au matérialisme ont précisément vu le jour à l'époque matérialiste tandis que l'on a perdu la faculté de reconnaître ce que mercure, antimoine, or et argent comportent de spirituel. On a perdu l'accès à la spiritualité de ce qui est matériel et c'est pourquoi on veut considérer le spirituel comme une chose en soi tout

comme on cherche, par la psychanalyse, à diriger le spirituel en soi. Il faut retrouver une manière de voir plus saine au sujet des propriétés spirituelles de la matière. Ce n'est pas un des moindres mérites de la tradition homéopathique au cours du 19e siècle d'avoir conservé vivante cette connaissance de la spiritualité des substances matérielles. C'est même un élément de la plus haute importance car la médecine allopathique est de plus en plus convaincue que seuls existent les effets matériels des substances extérieures à l'homme.

Tout cela nous conduit d'une part, à diriger notre attention vers l'état psychique dans le diagnostic des maladies physiques, d'autre part, à l'inverse, à rechercher les lésions physiques dans les états psychiques anormaux. Une maladie physique devrait toujours faire rechercher le tempérament du malade. S'il est de type hypocondriaque ce seul fait doit nous inciter à agir de manière intense sur la région abdominale à l'aide de substances matériellement actives, donc de basses dynamisations. En présence d'une personne habituellement plus éveillée, de tempérament sanguin, il faudra de prime abord recourir à des dynamisations plus élevées. Bref, en présence d'une maladie physique il faut dégager le contexte psychique. Et d'une certaine manière, ce contexte psychique se manifeste dès l'enfance. Ainsi une

démence précoce aura peu de chances d'apparaître chez un sujet n'ayant pas fait preuve de flegmatisme dès l'enfance, si l'on n'a pas, dès l'enfance, pu déceler cette prédisposition flegmatique qui ne devrait se manifester que plus tard et encore modérément. La distinction entre activité et passivité intérieure est particulièrement importante. Que se passe-t-il lorsque dans notre psychothérapie nous avons recours à la suggestion ? Nous plaçons un homme entièrement dans la sphère d'influence d'un autre homme, nous entravons son activité propre. Et cette entrave à l'activité, à l'initiative propre de l'homme, libère prématurément dans la vie extérieure quelque chose qui a de l'importance pour le cours ultérieur de l'existence, quelque chose qui, si nous l'observons chez l'enfant, a un rapport avec l'évolution dentaire dans son cours ultérieur.

Voyez-vous, je puis estimer nécessaire pour moi-même d'éviter certains aliments et d'en rechercher d'autres – en raison de ce que j'ai dit plus haut il importe d'en tenir compte – je puis estimer qu'un certain régime m'est nécessaire. Mais il existe une différence notable entre le fait d'être arrivé à ce régime par mes propres essais, d'en avoir moi-même déterminé les composantes ou tout simplement de me le faire prescrire par un médecin. Ne m'en veuillez pas de le dire sans ambages. Certes, pour celui qui pense en

matérialiste, le résultat semble être le même, que j'aie élaboré instinctivement par moi-même – éventuellement guidé par le médecin mais de ma propre initiative – le régime qui me convient ou qu'il m'ait été prescrit. Un régime prescrit par le médecin ou suivi de manière passive, dont les premiers effets se seront révélés utiles, aura finalement pour conséquence nuisible de me conduire plus rapidement au gâtisme, à la débilité mentale sénile, tandis qu'une collaboration active à mon régime m'aidera à conserver la vivacité d'esprit. D'autres facteurs interviennent, bien entendu. Ce jeu entre l'activité et la passivité est particulièrement entravé par tous les traitements faisant appel à la suggestion, au cours de laquelle on se trouve entièrement sous la dépendance de l'autre, où l'on renonce à son propre jugement, où l'on exécute la prescription de l'autre, où l'on soumet son régime au jugement de l'autre. C'est pourquoi il faut restreindre le plus possible les traitements faisant appel à l'hypnose et à la suggestion. On pourra tout au plus y recourir pendant un certain temps quand on aura, pour d'autres raisons, la certitude que l'entrave à la volonté causée par de tels traitements ne nuira pas au malade et qu'on lui est ainsi plus utile. Cependant, d'une manière générale, la Science Spirituelle doit précisément attirer l'attention sur les vertus curatives contenues dans les substances, dans les phénomènes atmosphériques,

dans les exercices physiques, bref dans tout ce qui ne réalise pas une influence spirituelle directe mais doit émaner de la conscience de l'homme ou de son subconscient avec sa participation active, son initiative propre.

C'est de la plus grande importance parce que c'est précisément à notre époque matérialiste que l'on pêche le plus contre ces principes. On assiste ainsi à cette chose horrible qu'est l'introduction, dans une pédagogie contaminée par les idées à la mode, de toutes sortes de tendances à l'hypnotisme et à la suggestion. L'introduction de telles tendances est vraiment quelque chose d'épouvantable et peut-être n'en deviendra-t-on conscient qu'en répondant à la question : comment agissent, par contre, les méthodes qui éveillent au lieu d'endormir ? Et voyez-vous, si l'homme, au moment de s'endormir, accomplit des mouvements en pensée non suivis d'actes volontaires, entrant en quelque sorte dans une phase de repos par rapport au monde ambiant, c'est tout le contraire qui se produit lorsqu'il fait de l'Eurythmie. Avec l'Eurythmie on provoque le contraire de l'endormissement, on suscite un éveil par rapport aux manifestations habituelles de la conscience. On soustrait cette hypertrophie de la faculté de représentation caractéristique du rêve et on suscite dans les membres un développement sain de la volonté. C'est la volonté, son organisation que l'on

fait pénétrer dans les membres. Lorsqu'on étudie alors comment agit l'Eurythmie des voyelles sur l'homme inférieur et supérieur, puis la manière dont agit l'Eurythmie des consonnes sur l'homme inférieur et supérieur, on constate que l'on peut trouver un facteur thérapeutique remarquable dans l'Eurythmie.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

7 avril 1920

Étiologie. Théorie bacillaire. Tendance des plantes à l'animalisation. Tendance à la minéralisation. Le poumon : organe-terre. Veille et sommeil. La fièvre typhoïde. Affections pulmonaires. Affections abdominales. Allure de la croissance. Grippe. Diphtérie. Méningite. La pyorrhée alvéolaire. Processus Sel, Mercure et Soufre en relation avec l'âge.

Je pense qu'il faut que notre étude des sciences naturelles et médicales s'imprègne de ce que l'on pourrait appeler un retour aux véritables origines des manifestations pathologiques. La tendance à s'écarter des véritables origines et à considérer les choses de manière superficielle a pris de plus en plus d'influence ces derniers temps. À cette manière superficielle de voir les choses, caractéristique de notre médecine et de notre pathologie habituelles se rattachent ces descriptions de maladies nous renseignant sur le type de bacille ayant pénétré dans l'organisme et considéré comme responsable de ces maladies. Or il est aisé de réfuter les objections à la pénétration de ces organismes inférieurs pour la simple raison qu'il n'est alors plus nécessaire de montrer au préalable qu'ils sont là. Et comme dans bien des affections ces organismes inférieurs apparaissent sous forme spécifique, on comprend que l'attention soit attirée vers cette

spécificité et qu'on la rattache à une forme de maladie donnée.

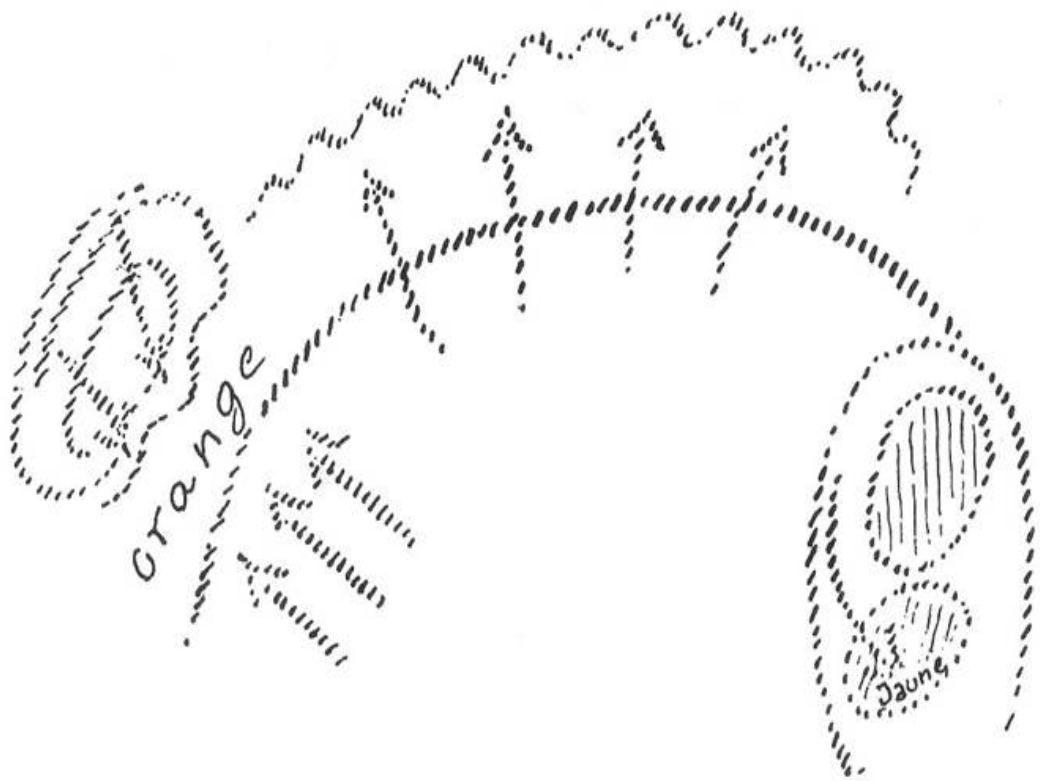
Un examen superficiel montre déjà l'erreur d'une telle conception détournant tout à fait l'attention des facteurs primaires.

Réfléchissez-y ; quand, dans une quelconque partie du corps, des bacilles apparaissent en quantité importante ils y provoquent, comme tout corps étranger, des manifestations, ils y occasionnent toutes sortes d'inflammations. Si l'on attribue tout à l'action de ces bacilles, en fait on ne dirige l'attention que sur ce que provoquent ces bacilles, on la détourne ainsi de la véritable origine de la maladie. Car toutes les fois que des organismes inférieurs rencontrent dans l'organisme humain un terrain propice à leur développement, ce terrain propice existe déjà du fait des causes primaires. Il faut attirer l'attention à nouveau sur cette question des causes primaires. Je dois, pour cela, vous remettre en mémoire une certaine manière de voir les choses.

Considérez à nouveau le tapis végétal de la terre, autrement dit la somme de toute la végétation terrestre. Il faut avoir clairement présent à l'esprit que toute cette végétation, telle qu'elle croît hors de la terre en direction de l'espace, n'est pas poussée simplement hors de terre mais est aussi attirée par des forces, que des forces agissent de toutes les directions, appartenant tout autant à la croissance végétale que celles agissant à partir de la terre. Il y a un processus d'échange permanent entre les forces agissant sur les plantes à partir de la terre et celles agissant depuis le cosmos. En quoi consistent ces effets constamment présents dans

notre environnement ? S'il arrivait que ces forces cosmiques déploient toute leur activité, si l'activité planétaire n'assurait pas, à son tour, leur retrait, les empêchant de s'emparer entièrement de la plante, celle-ci, lorsqu'elle s'élève de la tige vers la fleur et la graine tendrait toujours à devenir un animal. À cette tendance cosmique s'opposent les forces issues de la terre qui elles, tendent à entraver la végétation, à minéraliser la plante.

La plante tient ainsi le milieu entre la formation de sels, le dépôt minéral et l'inflammation, l'animalisation. Ce sont des phénomènes toujours présents dans la nature. On les retrouve aussi, intériorisés, centralisés, dans l'organisme humain. Grâce à la présence du poumon, cet organisme est vraiment une terre en miniature et tout ce qui agit à partir du poumon le fait en direction du bas tout comme, dans les organismes végétaux, les forces terrestres agissent vers le haut. Et tout ce qui par la respiration et l'activité cardiaque vient à la rencontre du métabolisme pulmonaire interne, agit à la manière des forces cosmiques (voir fig. suivante).



Or l'organisme humain est soumis à une nécessité : tout ce qui, issu de l'organisme, vient se concentrer dans l'activité cardiaque, doit être tenu à distance de ce qui s'organise et finalement se concentre dans le métabolisme interne du poumon. Ces deux activités ne doivent pas réagir l'une sur l'autre si ce n'est par l'intermédiaire de ce que l'on pourrait appeler d'une manière imagée un «diaphragme éthérique» ou un «diaphragme astral». Ces deux activités doivent être maintenues à distance l'une de l'autre. Nous pouvons nous demander si un tel diaphragme – ce n'est là qu'une image – existe réellement ? Existe-t-il réellement un tel diaphragme empêchant les activités céphaliques, cervicales et pulmonaires de se mélanger à celles provenant du ventre et du thorax, autrement que par l'intermédiaire du rythme respiratoire ? Un tel

diaphragme existe, il est précisément constitué par le rythme respiratoire lui-même. Nous en arrivons ainsi à l'harmonisation de l'homme supérieur et inférieur. Ce que l'on appelle activité rythmique dans l'homme, cette vibration physique, se prolonge jusque dans l'activité éthérique et astrale et maintient séparées, d'une part les forces terrestres de l'homme supérieur concentrées dans le poumon, d'autre part les forces cosmiques de l'homme inférieur s'exprimant à travers l'activité cardiaque en direction du haut, tout comme elles se manifestent de la périphérie du cosmos vers le centre de la terre.

Supposez maintenant que le rythme considéré ne se déroule pas correctement ; ce diaphragme – au sens imagé bien entendu, car il n'est pas physiquement présent mais il est formé par la succession des rythmes – ce diaphragme sera perturbé. Alors peut apparaître ce qui correspond à une trop forte activité de la terre pour la plante. Si le processus terrestre de salification agit trop intensément sur les plantes celles-ci deviennent trop minérales. De même cette plante éthérique incluse dans le poumon, croissant hors du poumon comme la plante physique croît hors de terre, ouvrira la voie, disons, au durcissement du poumon. Ainsi nous pouvons retrouver effectivement dans l'organisme humain cette tendance à la minéralisation de la plante.

Mais c'est aussi l'animalisation qui peut devenir trop intense ; lorsqu'il en est ainsi il se crée dans la partie supérieure de l'homme une sphère qui ne doit pas s'y trouver. Cette sorte de sphère éthérique dans laquelle les organes de la partie supérieure sont inclus, favorise

la vie de ces organismes inférieurs mi-végétaux mi-animaux, de cette vie qui ne doit pas être favorisée dans l'organisme. Un milieu favorable est ainsi créé pour ces êtres mi-végétaux mi-animaux, peu importe leur provenance. Étudions ce qui a créé ce milieu vital favorable à l'existence de ces bacilles. Cette sphère vitale ne doit pas exister. Ce milieu vital doit s'étendre à tout l'organisme et non former une enclave restreinte. Étendue à tout l'organisme elle entretient la vie de celui-ci dans son ensemble. Réduite à une petite enclave elle réalise une ambiance favorable à l'existence de ces petits êtres animaux-végétaux qui peuvent être mis en évidence dans tout ou presque tout ce qui affecte l'homme supérieur.

Aussi, c'est dans l'activité rythmique, dans sa perturbation, cause de l'apparition d'une sphère restreinte au lieu de celle s'étendant à tout l'organisme, qu'il faut chercher la clé de l'énigme que pose l'influence des bacilles dans l'organisme. Mais on ne peut résoudre cette énigme sans remonter aux causes spirituelles.

Tout ce qui agit sur la vie végétale – c'est au processus extérieur que je pense – agit également sur la vie extérieure des animaux et de l'homme. Là aussi certaines forces issues du cosmos agissent sur l'homme et l'animal en opposition avec les forces internes. Les forces issues de l'intérieur de la terre sont localisées à certains organes de l'homme supérieur tandis que celles affluant de l'extérieur sont localisées aux organes abdominaux. Ici aussi la présence d'une cloison séparant ces deux activités est nécessaire. Ce cloisonnement est normalement réalisé par l'activité

splénique, elle aussi activité rythmique de l'organisme humain, mais à un rythme différent de la respiration. Le rythme respiratoire se déroule en oscillations brèves tout au long de l'existence. Il faut qu'il soit régulier afin d'empêcher l'apparition de maladies n'affectant que l'homme supérieur. Des affections de l'homme supérieur peuvent aussi avoir leur origine dans l'inférieur, car la digestion s'étend vers le haut comme vers le bas. L'homme ne saurait être conçu de manière schématique, il faut se représenter ses différentes parties s'interpénétrant. Mais il faut qu'une séparation existe entre ce qui agit d'en haut comme provenant de la terre et ce qui agit du bas comme provenant des espaces cosmiques. Nous envoyons effectivement nos forces supérieures à la rencontre des inférieures et un rythme régulier propre à chaque individu doit s'insérer entre les deux, rythme se traduisant par une juste proportion entre veille et sommeil. Et dans cette alternance entre veille et sommeil s'insère la courbe d'un rythme plus rapide dû au fait que l'homme supérieur est éveillé tandis que l'inférieur dort. Entre l'homme supérieur et l'inférieur se déroule une activité rythmique incluse dans celle, plus ample, de la veille et du sommeil.

Supposez maintenant que ce barrage que constitue ce rythme entre l'homme supérieur et inférieur soit rompu, qu'arrivera-t-il ? En règle générale c'est l'activité supérieure qui envahira l'inférieure réalisant une invasion éthérique. Les activités éthériques qui devraient se limiter à l'homme supérieur envahiront l'inférieur. Cette intrusion de forces subtiles réalisera à son tour une sphère d'influence qui demeurera

indûment localisée à l'homme inférieur alors qu'elle devrait s'étendre à tout l'organisme. La conséquence d'une telle intrusion sera une sorte d'empoisonnement, d'intoxication de la région abdominale. L'activité de la région abdominale ne peut plus s'accomplir régulièrement quand celle de la région supérieure y pénètre ainsi. De plus la nouvelle sphère ainsi apparue crée le plus souvent une ambiance favorable au développement des organismes inférieurs de nature animale-végétale. Ainsi on dira que l'intrusion du pôle supérieur est la cause de la fièvre thyphoïde. Cet effet que constitue l'apparition d'un terrain favorable localisé à la région abdominale réalise les conditions d'existence du bacille thyphique.

Nous avons ainsi nettement séparé le primaire du secondaire. Il est indispensable de faire la distinction entre les causes premières d'une telle affection et ses manifestations inflammatoires consécutives à la présence de cette faune ou flore intestinale. Tout ce qui apparaît sur le plan physique dans l'intestin, principalement dans le grêle, y compris les bacilles – peu importe leur provenance car ils ne pourraient prospérer sans ce terrain favorable – tout ce qui a trait à ces êtres mi-animaux mi-végétaux n'est qu'une réaction à cette intrusion de l'activité supérieure de l'organisme humain dans l'inférieure. Tout cela n'est qu'effet secondaire. La guérison ne devra pas être recherchée alors grâce à une action sur le secondaire mais sur le primaire. C'est un sujet qu'on ne peut aborder que dans la mesure où l'on peut remonter aux causes primaires. C'est pratiquement impossible pour la médecine courante actuelle, officielle, car elle exclut toute

considération qui, partie du matériel, débouche sur le spirituel. Mais tout ce qui est matériel a son substrat spirituel. Ainsi vous vous ferez aisément une idée de la fièvre thyphoïde si vous tenez compte de ce qui précède. Souvenez-vous que cette affection est souvent associée à du catarrhe pulmonaire et à des troubles de la conscience. Ce catarrhe pulmonaire provient du fait que l'homme supérieur est privé de ce qui apparaît dans l'inférieur. Ce qui a envahi l'homme inférieur fait défaut dans le supérieur. De même les organes médiateurs de la conscience ne peuvent plus fonctionner correctement lorsque ce qui doit assurer leur activité a fait irruption dans l'homme inférieur. Tout le tableau de la thyphoïde se révèle ainsi à vous lorsque vous envisagez les causes primaires. Les symptômes que l'on juxtaposait sans les relier se manifestent alors de manière si réelle qu'il semble possible, si j'ose dire, de les peindre. Ces processus peuvent agir éventuellement si intensément dans le subconscient de l'homme, qu'il peut se sentir poussé à les objectiver de manière prophétique avant qu'ils n'aient pris forme dans l'organisme. L'homme se sent alors poussé à représenter ce qui se retire de son organisme supérieur par des taches bleues qu'il cherchera à peindre sur un mur ou une toile, et ce qui se retire de son organisme inférieur par des taches rouges. Et s'il s'agit d'un individu qui croit avoir la vocation de peintre plutôt que celle de tailleur ou de cordonnier mais ne possède que médiocrement la technique de la peinture, vous pourrez ressentir de façon vivante chez lui une tendance à refouler ces affections abdominales toujours sur le point d'éclater, à les objectiver sur le mur ou sur la toile au lieu de les

laisser s'introduire dans l'organisme – ceci à condition que le sujet soit suffisamment robuste, même si cette robustesse n'apparaît pas extérieurement. Vous pourrez trouver les produits de ce singulier processus dans la peinture expressionniste. Cherchez dans ce que révèlent bien des œuvres expressionnistes, dans toutes ces taches rouges et jaunes la traduction de l'état abdominal de l'intéressé. Et si vous cherchez à quoi rime ce qu'on y trouve de bleu-violet vous découvrirez un rapport avec l'état de son organisme supérieur, de son poumon, de tout ce qui se manifeste rythmiquement de son poumon vers la tête.

Si vous entrez dans ces vues vous découvrirez une singulière correspondance entre toute la façon d'agir d'un homme et son organisation interne. Vous pourrez ainsi acquérir une certaine intuition vous permettant de vous faire une idée du fonctionnement de son organisme d'après son comportement. Effectivement il serait tout à fait faux de penser que l'activité psychique que l'homme manifeste dans la vie extérieure, que tout son comportement ne dépende que de son système nerveux. Cette activité, ce comportement sont l'expression de l'homme tout entier. On peut parvenir à une vue intuitive permettant, même chez l'enfant, de déceler quelle sera sa structure intellectuelle ultérieure, la manière dont il s'acheminera vers l'âge adulte. On y parviendra en prenant conscience, par exemple, de la manière dont quelqu'un est contraint de supporter plus tard les préjudices consécutifs à un retard de croissance, comment ce qui l'empêche de grandir le condamne à une certaine lourdeur, à une carrure trapue. À la manière dont se présente un enfant, s'il est

délicat ou fort vous pourrez vous faire une idée de sa croissance ultérieure. De multiples manifestations similaires vous montreront que toute l'expression gestuelle, tout le comportement humain n'est finalement que l'expression sous forme de mouvements des rapports réciproques des organes internes. Il serait souhaitable que de telles études fussent introduites dans les études médicales ; les conditions préalables à cela existent. Au début de la troisième décennie on possède les meilleures dispositions pour une telle étude ; vers la trentaine ces facultés se perdent, on ne se familiarise plus aussi aisément avec ces choses. Il est possible de s'exercer, de s'entraîner intensément à ces intuitions. On pourra s'exercer à une telle vision de l'homme grâce à certaines dispositions ayant permis de préserver en nous des forces infantiles, ceci malgré les ravages causés par le dressage propre à notre enseignement secondaire et supérieur. Si, dans les études, on attribuait leur valeur réelle à l'anatomie et à la physiologie des formes intimes on ferait un grand progrès dans le traitement des êtres humains.

C'est sous cet aspect aussi qu'il faut considérer des maladies qui, tout en relevant de causes primaires, peuvent néanmoins avoir une allure épidémique. Car, chez toutes les personnes facilement sujettes à une détérioration du rythme céphalo-thoracique dont la respiration n'est que la manifestation la plus saillante, il existe une prédisposition à subir fortement certaines influences atmosphériques, extratelluriques aussi. D'autres, dont le système respiratoire est sain d'emblée opposent une résistance à de telles influences. Certes, d'autres circonstances extérieures peuvent exercer une

influence perturbatrice mais le processus ne peut être saisi que si on le considère sous cet angle. En voici un exemple : supposez qu'un hiver soit fortement influencé par l'activité solaire, non du fait de la lumière mais du fait que seule s'exerce l'activité solaire transmise par les planètes extérieures, Mars, Jupiter et Saturne. Lors d'un tel hiver, que l'on pourra reconnaître à ses conditions atmosphériques, on observera une forte influence sur cette activité rythmique se déroulant entre thorax et tête, activité dont la respiration n'est que la manifestation la plus patente. La tendance à la perturbation de ce rythme sera renforcée par cet aspect planétaire. Chez des personnes nées dans des conditions saines, intérieurement robustes – elles peuvent néanmoins paraître extérieurement frêles – le rythme respiratoire et conjointement le rythme céphalo-thoracique sont parfaitement réglés. Un tel rythme bien affermi ne se laisse guère troubler par les influences extérieures. Seules de violentes agressions sont susceptibles de le modifier. Ceux, par contre, dont le rythme présente déjà une certaine irrégularité sont extrêmement sensibles aux influences dont j'ai parlé. Car un rythme perturbé a tendance à se dégrader encore plus et tous les sujets ainsi prédisposés risquent la grippe lorsqu'ils se trouvent en des lieux où de telles influences cosmiques sont particulièrement marquées. De telles conditions sont indispensables à l'apparition d'un terrain favorable à la grippe.

Dans d'autres cas les choses sont un peu plus complexes. Bien que chaque rythme isolé forme une entité distincte, aussi bien le rythme incessant s'exprimant grossièrement dans la respiration que celui

de l'alternance entre sommeil et veille, l'ensemble des rythmes forme un tout dans le système rythmique humain. Ainsi une faiblesse du système céphalo-thoracique peut avoir pour corollaire un renforcement du rythme inférieur. Un tel rythme supérieur faible risque alors un accroissement de son irrégularité sous l'effet de l'inférieur. Ce rythme inférieur, issu de l'activité splénique et d'autres activités dont nous reparlerons, agit alors trop intensément vers le haut y provoquant une certaine hypertrophie du processus digestif supérieur avec toutes ses conséquences. Il apparaît là encore un biotope favorable aux organismes inférieurs. Des tendances inflammatoires ou paralytiques s'insinuent alors dans l'organisation supérieure, des déformations ou des néoformations peuvent même apparaître, le tout réalisant le tableau de la diphtérie. Contrairement à ce que l'on observait dans la typhoïde c'est maintenant le bas qui fait irruption dans le haut pour les raisons que j'ai décrites.

Bien entendu, il faudra toujours tenir compte de l'âge du sujet. N'oubliez pas que toute l'activité rythmique compensatrice au cours de l'enfance doit être différente de celle d'un âge plus avancé. Pendant l'enfance l'homme supérieur doit exercer une influence bien plus forte sur l'inférieur que plus tard. En réalité l'enfant «pense» plus que l'adulte, aussi étrange que cela paraisse. C'est pourtant vrai avec la différence que les pensées des enfants n'affleurent pas à la conscience mais s'enfoncent dans l'organisme, se manifestant dans sa croissance, dans ses formes. C'est surtout dans les premières années de la vie que l'activité pensante est utilisée par les forces qui modèlent le corps. Lorsque le

corps a moins besoin des forces modelantes, il les refoule en quelque sorte et elles deviennent disponibles pour la mémoire. C'est pourquoi la mémoire n'apparaît que lorsque l'organisme n'exige plus autant de forces modelantes, car les forces qui sont à l'origine de la mémoire sont les forces modelantes métamorphosées, ces forces modelantes auxquelles il est si intensément fait appel au cours des premières années pour former l'organisme. Tout n'est que métamorphose. Ce qui nous apparaît comme esprit n'est que la forme respiritualisée de ce qui, antérieurement, agissait corporellement lorsque l'esprit pénétrait la matière. On comprend ainsi que l'enfant surtout doit disposer de forces de défense intenses contre ce qui peut apparaître dans l'abdomen. Et ce qui s'y manifeste est précisément de nature cosmique. Supposez maintenant qu'une certaine position du Soleil par rapport aux planètes se reflète intensément dans la région abdominale des humains. Quelle en sera la conséquence ? Chez l'adulte où un certain équilibre s'est établi entre les rythmes supérieurs et inférieurs, cela n'aura guère d'influence. L'enfant par contre sera contraint à une forte défense vis-à-vis de ce qui, venant du cosmos, voudrait se refléter dans l'abdomen. Ainsi, lorsqu'une constellation cosmique particulière affecte intensément le ventre de l'enfant, sa région supérieure doit se défendre énergiquement et c'est l'utilisation intense, quasi convulsive de ces forces qui ne devraient pas être aussi intensément mises à contribution dans la région supérieure de l'enfant, qui provoque la méningite cérébrospinale épidémique. Cela vous amène à comprendre la manière dont les facteurs extra-humains

assaillent l'homme. Au regard de ces notions, toute la symptomatologie de la méningite vous sera compréhensible, jusqu'à la raideur des muscles cervicaux. Car un tel effort de la région supérieure chez l'enfant entraîne obligatoirement des phénomènes inflammatoires des organes supérieurs, des méninges, de la moelle épinière ou du cerveau avec toutes leurs conséquences.

Il faut s'exercer à cette vue intégrale de l'homme avec ses influences réciproques internes et avec ses réactions aux influences extra-humaines et même extra-terrestres. Cela ne doit pas dégénérer en astrologie de pacotille telle qu'elle fleurit actuellement et qui n'est à mon sens, sous bien des rapports, qu'une grossière mystification. Il suffit d'être conscient de la provenance de ces forces, conscience nécessaire à la mise en œuvre de la thérapeutique ainsi que nous le verrons. Car ce n'est pas tant la notion de la quadrature de tel astre avec tel autre et de ses effets qui importe ici. Cela peut éventuellement permettre un diagnostic cosmique, pourtant ce n'est pas lui qui nous intéresse ici mais la possibilité de guérir. Partant de la présente étude nous rechercherons demain les substances issues des règnes naturels permettant de parer à ce qui envahit ainsi l'organisme humain. D'une manière générale il serait souhaitable qu'une véritable connaissance des régions supérieures et inférieures de l'homme s'instaure dans les sciences médicales, suscitant une collaboration des médecins dans l'intérêt de la santé humaine. Quand un médecin se spécialise il se désintéresse de l'homme total. Je ne dis pas que le médecin ne doive pas se spécialiser car les techniques apparaissant au cours des

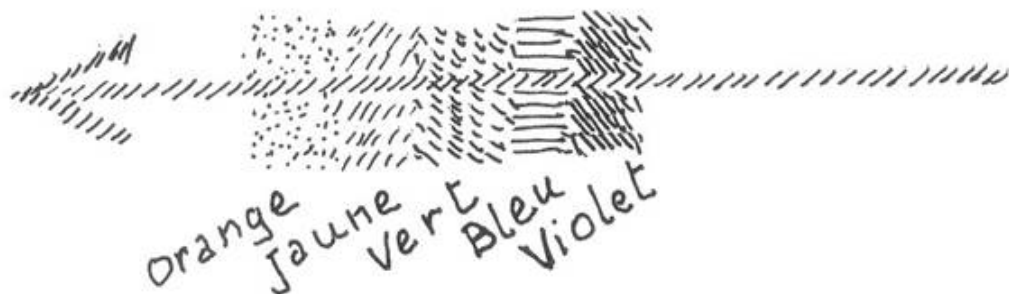
temps la rendent nécessaire dans une certaine mesure. Mais il serait bon qu'en contrepartie de cette spécialisation, la collaboration – on pourrait dire la socialisation – des médecins spécialistes s'intensifie.

Cela devient patent lorsqu'on envisage une affection comme la pyorrhée alvéolaire qui a suscité une question. Elle n'est pas, contrairement à ce que pensent certains, un processus purement local, mais une disposition de l'organisme tout entier se manifestant localement au niveau des dents. Il serait utile que les dentistes qui constatent cette affection prennent l'habitude d'en informer leurs confrères médecins en indiquant l'éventualité d'un diabète latent. Car les manifestations du diabète – que nous avons déjà quelque peu caractérisées – sont relativement aisées à soigner tant qu'elles restent, comme la pyorrhée alvéolo-dentaire, localisées à la région supérieure de l'homme. On oublie trop que l'homme inférieur peut empiéter sur le supérieur et qu'un manque ou un excès anormal, soit de l'inférieur soit du supérieur, peut alors s'installer. Si cela se réduit à une tendance inflammatoire de la région supérieure on est en présence d'une des formes de la maladie, si c'est l'inférieure qui est atteinte c'est la forme opposée, la forme polaire de la maladie qui apparaît. Que de choses en dépendent !

On comprendra aisément que le corps éthérique tout entier qui inclut les forces de croissance de l'homme, agisse différemment dans l'enfance et plus tard. Dans l'enfance le corps éthérique est obligé d'intervenir beaucoup plus énergiquement dans le corps physique. Il lui faut des organes comportant, si l'on peut dire, des

points d'ancrage immédiats. Il en a besoin tout spécialement dans la vie embryonnaire pour exercer son influence sur le corps physique. Tel est encore le cas dans la première enfance au cours de laquelle non seulement les formes se dessinent mais encore la croissance s'accomplit faisant également appel aux forces modelantes. C'est pourquoi des organes comme le thymus et, dans une certaine mesure même la thyroïde, sont nécessaires, organes dont la tâche principale concerne l'enfance, organes qui régressent ensuite et sont exposés à la dégénérescence lorsque les forces physiques s'en emparent trop énergiquement.

Il est nécessaire qu'un chimisme intense s'effectue pendant l'enfance ; plus tard il sera remplacé par des effets thermiques. Ce que l'homme parcourt dans son existence rappelle le spectre solaire dont nous percevons tout d'abord la région chimique – violet-bleu – ensuite la région de la lumière – vert, jaune – et enfin la région calorique – rouge (voir fig. suivante). L'homme effectue un processus d'organisation dans cette direction (flèche).



Dans l'enfance il est plutôt tributaire des activités chimiques, il passe ensuite à celles de la lumière et plus

tard à celles ayant trait à la chaleur. Les organes permettant au corps éthérique de stimuler le chimisme dans le corps physique sont des glandes telles que la thyroïde, le thymus et les surrénales. Du fait d'un certain rapport avec le chimisme ces organes ou plus exactement les forces éthériques qui leur correspondent ont une grande influence sur l'incarnat. Ainsi une des fonctions des surrénales est relative à une coloration plus ou moins marquée des joues. Si les surrénales dégénèrent cela se manifeste dans la coloration de la peau, ainsi son brunissement dans la maladie d'Addison. Tout cela témoigne d'un certain chimisme organisé. Celui-ci se manifeste plus particulièrement dans la vie foétale tandis que ce sont plus les effets lumineux qui jouent pendant la vie, disons à partir de 14 ans. Puis ce sont les activités en rapport avec la chaleur qui s'instaurent. C'est une indication importante concernant la vie humaine en général. Il est vrai que la vie infantile et plus encore la vie embryonnaire sont l'expression d'un «processus-Sel» prépondérant, l'âge moyen, surtout dans la période faisant suite à l'enfance, est plutôt l'expression d'un «processus-Mercure» et l'âge avancé réalise une sorte de «processus-Soufre». Ainsi, chez l'enfant on prêtera plus particulièrement attention au processus-Sel, chez l'adulte au processus-Mercure et chez l'homme âgé au processus sulfurique ou phosphorique et on s'efforcera de les régulariser. Si vous considérez cette triade que constituent dans l'organisme humain le chimisme organisé, le processus lumière organisé et le processus thermique organisé, autrement dit les processus Sel,

Mercure et Soufre, vous réaliserez l'action organisatrice de toute l'existence sur l'homme.

La manière de vivre – pas seulement l'alimentation mais l'ensemble des activités – exerce une action chimique intime sur l'organisme infantile ; une intensification du processus lumineux chez l'être très jeune exerce une influence sur l'organisme tout entier, susceptible d'y déposer le germe de troubles psychiques. C'est dans la jeunesse qu'on est le plus sensible aux impressions du monde extérieur. Le fait d'être, à cet âge, exposé à un environnement illogiquement structuré marquera considérablement la constitution psychique de toute l'existence ultérieure. Nous reparlerons de cela demain et nous passerons notamment de la pathologie à la thérapeutique.

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

8 avril 1920

L'hérédité et ses rapports avec les sexes. Le diabète et les maladies mentales. L'hémophilie. Antimoine et effets planétaires. Albuminisation, antimonisation et coagulation. La coquille d'huître. Huître et typhoïde. La belladone.

Aujourd'hui et demain je m'efforcerai d'achever le travail entrepris. Dans une première tentative comme celle-ci – et un tel cours ne pouvait être qu'une première animation – il s'agit principalement de suivre le devenir des substances extérieures dans l'organisme humain tel que nous le révèle la Science Spirituelle. Lorsqu'on a une vue d'ensemble sur la manière dont se comporte une substance, on dispose d'une indication sur ses vertus thérapeutiques que l'on peut mettre alors en œuvre en pleine connaissance de cause. Cela vaut bien mieux que d'appliquer des recettes en donnant tel remède pour ceci, tel autre pour cela. Je partirai aujourd'hui d'une notion apparemment fort lointaine qui débouchera sur ce qui nous touche de près. Parmi les questions posées il en est une revenant fréquemment et qui nous intéresse tous : celle de l'hérédité. Elle joue un rôle

considérable tant dans la compréhension de l'homme sain ou relativement sain que du malade.

Il faut avouer qu'au sein des sciences naturelles matérialistes la notion d'hérédité est étudiée de manière fort abstraite, peu susceptible de conduire à des résultats d'une utilité pratique pour la vie. Cependant, quand on étudie sérieusement une question comme celle de l'hérédité, on remarque ce fait singulier que tout ce qu'il est important de savoir au sujet des rapports universels, se manifeste extérieurement en un point quelconque – ceci pour celui qui considère les choses d'un point de vue exotérique tandis que celui qui les considère d'un point de vue ésotérique en perçoit les lois fondamentales. Il se révèle toujours quelque chose de ces forces cachées si agissantes dans l'homme et toujours présentes dans la nature. C'est à ces forces qu'il faut s'attacher dans l'étude de l'hérédité. Par ailleurs tout ce qui a trait à l'hérédité est entaché d'illusions empêchant un jugement sain. On se fait ainsi une idée de l'hérédité se révélant ultérieurement être en contradiction avec d'autres manifestations car l'hérédité est entourée d'un manteau d'illusions. Cela provient du fait que l'hérédité comporte des facteurs masculins et féminins entre lesquels il est difficile de réaliser l'équilibre. Certes l'hérédité suit des lois, mais entre ses éléments il est difficile de faire la part des choses. Elle se présente comme le

fléau de la balance ayant lui aussi ses lois mais s'inclinant tantôt à gauche, tantôt à droite lorsqu'on ajoute des poids ; l'équilibre est difficile à réaliser. Ainsi, les lois de l'hérédité se manifestent d'une manière très variable en raison de la participation des facteurs masculins et féminins, l'homme transmettant toujours ce qui provient de la terre et la femme plutôt ce que nous devons au cosmos. L'homme, pourrait-on dire, est revendiqué par la terre, est organisé par ses forces ; c'est d'elle aussi qu'émane la sexualité masculine. Le «ciel» exerce constamment son emprise sur la femme et la structure ; c'est l'influence du cosmos qui domine tous ses processus internes. Ainsi nous retrouvons ce que j'avais indiqué antérieurement : lorsque de la conception résulte un être féminin, celui-ci tend de plus en plus à s'intégrer dans les processus extra-terrestres ; il est, si j'ose dire, progressivement accueilli par ces forces. Par contre, quand un être masculin se développe, c'est la terre qui tend à s'emparer de lui. Ce sont effectivement le ciel et la terre qui collaborent. Car il ne faudrait pas interpréter ceci en disant : sur la femme c'est le ciel qui agit, sur l'homme c'est la terre. Ciel et terre agissent sur tous les deux mais chez la femme le fléau de la balance monte vers le ciel, chez l'homme il s'incline vers la terre. La loi est rigoureuse mais variable.

Ceci entraîne certaines conséquences. L'organisme féminin avec ce qu'il recèle s'oppose constamment à ce qui vient de la terre. Mais cette opposition ne s'attaque qu'à ce qui lui appartient en propre, pas à ses germes, pas aux cellules reproductrices. Dans l'organisme féminin ce combat du ciel contre la terre est limité aux processus d'organisation extérieurs à l'ovulation, extérieurs à la reproduction. Par son organisation, la femme s'écarte continuellement des forces innées de reproduction. Ainsi l'on peut dire que l'homme est prédisposé à hériter de ce qui existe dans les fonctions reproductrices, de ce qui peut être hérité ; la femme par contre tend à s'en émanciper mais les forces héréditaires de son système de reproduction en sont renforcées d'autant.

On peut se demander alors : comment, dans la société humaine, agir à l'encontre de ces courants héréditaires si dévastateurs ? N'est-il pas vrai que les forces héréditaires ne s'arrêtent ni aux troubles mentaux ni à ceux que l'on qualifie de physiques ? Cela se reconnaît au fait que dans certaines familles prédisposées aux maladies mentales, des diabètes peuvent facilement apparaître dans une lignée, comme une sorte de métamorphose d'un des courants dans l'autre. Il importe donc de savoir comment soustraire l'homme à ces influences héréditaires dévastatrices. Le seul moyen possible

est de veiller à la bonne santé de la population féminine, car à travers elle on fait pénétrer les influences extra-terrestres dans le courant terrestre. Ainsi les influences néfastes se transmettant par la lignée germinale seront combattues à partir des organismes féminins.

Dans une société qui veille à la bonne santé des femmes, on lutte contre les influences nocives issues des forces terrestres en rapport avec l'hérédité, car on fait ainsi appel à l'activité compensatrice des forces extra-terrestres pour lesquelles seul l'organisme féminin constitue une sorte d'accumulateur. C'est un fait dont il importe de tenir compte.

Il s'agit là d'un phénomène très général valable pour toutes les forces terrestres et extra-terrestres dont l'hémophilie nous donne un exemple frappant. Étudiez ces caractères héréditaires chez les hémophiles, n'en parlez pas sans les avoir étudiés en tablant sur des données concrètes ; vous remarquerez ce fait qui vous est connu, que seuls les individus masculins sont atteints d'hémophilie alors que seules les femmes la transmettent. Donc la fille d'un hémophile risque de transmettre la maladie à ses descendants masculins, même si elle n'est pas atteinte, elle en hérite de par son appartenance à la famille. Ce sont par contre les hommes qui deviennent hémophiles. Si ceux-ci épousent des femmes issues

de familles indemnes d'hémophilie la maladie n'est pas transmise.

Si vous analysez ces données, elles vous fourniront un exemple de ce que j'ai avancé, et les manifestations de l'hémophilie expliquent bien mieux le processus héréditaire que toutes les expériences récentes de Weissmann^[27]. Ce sont des faits importants pour la compréhension générale de l'organisation humaine et de ce qui est susceptible de l'influencer.

De quoi provient l'hémophilie ? Un examen superficiel en révèle la cause. Le sang est incapable de coaguler et le moindre saignement, une épistaxis ou une avulsion dentaire risquent de provoquer une hémorragie fatale. Le caillot qui apparaît normalement au niveau de la plaie ne se forme pas chez l'hémophile. Tout est dû à une diminution de la coagulabilité sanguine. Le sang doit donc contenir un facteur s'opposant à sa coagulation et lorsque ce facteur est trop fort il n'est pas annihilé par les forces agissant de l'extérieur lorsque le sang coagule. Lorsque le sang coagule nous sommes en présence de forces agissant de l'extérieur ; s'il se trouve dans le sang quelque chose qui entrave l'action de ces forces, le sang tend à rester trop fluide.

Vous découvrirez facilement que cette tendance marquée à la liquéfaction du sang se rattache à

l'ensemble de l'organisation du moi, mais pas d'une manière superficielle. Elle est en rapport avec cet élément agissant dans le moi en tant que volonté, pas avec celui agissant en tant que représentation. Cette organisation qui provoque la liquéfaction du sang dans l'hémorragie, est liée à ce qui renforce ou affaiblit la volonté. L'histoire nous en fournit une illustration qui, correctement interprétée, nous montre comment découvrir certains secrets de la nature. Ce n'est pas seulement la nature mais l'histoire qui nous livre le cas célèbre de ces deux jeunes filles de l'Engadine qui vous est bien connu. Ces deux jeunes filles issues d'une famille d'hémophiles, prirent la ferme décision de rester célibataires et sont entrées dans l'histoire en tant que militantes contre la transmission de l'hémophilie. C'est un cas où il faut être perspicace. Se soustraire de cette manière à l'instinct de reproduction n'est certes pas un trait commun à toutes les filles appartenant à des familles d'hémophiles. Cela nécessite le développement d'une volonté subjective forte, agissant au sein du moi, non dans le corps astral. Cette volonté était nécessairement présente chez ces militantes. Autrement dit, ce que ces femmes ont résolu dans leur volonté se rapporte d'une certaine manière à ces forces œuvrant chez les hémophiles. Elles sont plus faciles à renforcer chez les hémophiles que chez les normaux. Clairement conçus, ces faits nous amènent à considérer les

forces propres du sang, à reconnaître une relation avec ce qui est extérieur à l'homme. En dirigeant notre attention vers ces forces du sang apparentées à la volonté consciente, on peut découvrir quelle est la relation entre la volonté humaine et les forces extrahumaines. Cette relation dépend du fait que c'est précisément l'élément correspondant à la volonté humaine consciente, qui a été éliminé en dernier dans les règnes naturels. C'est cet élément, le dernier éliminé par les processus humains dans la nature, qu'il faut étudier. De telles études ont été effectuées par une médecine d'inspiration atavique jusqu'au 17^e et même au 18^e siècle, mais elles sont difficilement accessibles à notre manière de penser actuelle. Elles avaient trait à tout ce qui concerne l'antimoine.

Car l'antimoine est un élément fort singulier. C'est ce qui a suscité tant de recherches sur cet élément, comme celles du légendaire Basilius Valentinus^[28]. Il suffit de jeter un regard sur certaines de ses propriétés pour réaliser de quelle manière étrange il s'intègre à l'ensemble des processus naturels. Il s'y intègre tout d'abord – et c'est peut-être la moins importante de ses propriétés – par une si extraordinaire affinité pour les autres métaux et les autres corps qu'on le trouve fréquemment associé à eux et notamment à d'autres combinaisons du soufre. L'affinité de l'antimoine pour d'autres combinaisons du soufre

révèle la façon dont il s'intègre au processus naturel. Une autre propriété le montre mieux, celle de cristalliser, toutes les fois que la chose est possible, sous forme de faisceaux d'aiguilles, sous une forme linéaire fuyant la terre. Là où ces aiguilles se groupent, les forces de cristallisation parvenant à la terre en provenance du cosmos sont en quelque sorte rendues visibles. Ces forces qui témoignent par ailleurs d'une plus grande régularité forment ici des faisceaux d'aiguilles. L'antimoine trahit ainsi carrément la manière dont il s'insère dans l'ensemble du processus naturel. De même, l'antimoine dévoile les forces de cristallisation lors de son affinage qui fait apparaître une structure finement fibreuse.

L'antimoine a encore la propriété de s'oxyder lorsqu'il est porté au rouge. La fumée blanche qui se forme alors est attirée par les parois froides où elle se dépose sous la forme bien connue de fleurs d'antimoine. Là encore on voit les forces de cristallisation se décharger au contact d'autres corps. Mais le plus remarquable est cette force de résistance que l'antimoine oppose à ces forces que j'ai qualifiées ces jours derniers de souterraines, se manifestant dans l'électricité et le magnétisme. Quand on prépare de l'antimoine par électrolyse il se dépose à la cathode. Si on touche alors ce dépôt avec une pointe métallique, il se produit une petite explosion. Cette résistance de l'antimoine à

l'électricité, pour peu qu'on y aide, est tout à fait significative. Elle montre réellement la manière dont l'antimoine s'insère dans l'ensemble des processus naturels. D'autres substances ne révèlent pas cette insertion de façon aussi insistante, si l'on peut dire.

Ce que la nature veut montrer dans un cas aussi spectaculaire, n'est compréhensible que si l'on part du fait que ces forces sont universellement présentes et apparaissent dans les substances sous une forme localement très concentrée. Car ce qui est à l'œuvre dans l'antimoine se trouve en réalité partout. Les forces «antimonisantes» sont partout à l'œuvre. Ce sont elles qui dans l'homme exercent une action régulatrice, mais à l'état normal ces forces «antimonisantes» lui parviennent des régions extra-terrestres. C'est d'en dehors de la terre que l'homme reçoit ce que réalise l'antimoine sous forme concentrée. À l'état normal, l'homme n'a pas recours aux forces antimonisantes terrestres, concentrées dans l'antimoine, mais les recherche à l'extérieur de la terre. Ce qui nous amène à nous demander ce que sont réellement ces forces antimonisantes extra-terrestres.

Elles sont le résultat de la coopération, dans le monde planétaire, de Mercure, de Vénus et de la Lune. Lorsque ces planètes n'œuvrent pas isolément, mais de concert, elles n'agissent pas à la manière du mercure, du cuivre et de l'argent mais

comme l'antimoine sur la terre. C'est quelque chose qu'il faut expérimenter en recherchant tout simplement l'effet de constellations sur l'homme dans lesquelles ces trois forces de Mercure, de Vénus et de la Lune, se neutralisent du fait de l'opposition ou de la quadrature de ces planètes. Lorsque, du fait de leur position respective, les effets de ces planètes s'annulent, il se produit quelque chose qui ressemble à cette réaction en rapport avec les effets de l'antimoine. De tout l'antimoine terrestre émanent les mêmes forces que celles agissant sur la terre à partir de ces trois planètes.

À ce sujet je dois vous signaler que la constitution terrestre est telle, qu'il est impropre de parler de l'antimoine en n'envisageant qu'un échantillon isolé. L'organisation terrestre forme un tout et l'antimoine de la terre est une unité. Pareillement tout l'argent, tout l'or de la terre constituent des unités. Ce n'est pas tellement l'échantillon isolé qui compte. Lorsque vous prenez à la terre un morceau d'antimoine vous fouillez dans ce corps que forme la totalité de l'antimoine terrestre auquel ce morceau appartient.

Nous avons ainsi décrit tout ce que révèlent les propriétés de l'antimoine, mais à toute action la nature oppose une réaction, et c'est par l'effet réciproque des actions et des réactions que prennent naissance les corps structurés. Or ces

réactions nous allons les rechercher. Ces forces antagonistes se révèlent à nous lorsque nous reconnaissons, lorsque nous perçons à jour le fait que les forces de l'antimoine agissent dans l'homme dès l'instant où ce qui s'accomplit à l'intérieur de lui se presse vers l'extérieur. Ce sont ces forces-là de l'antimoine qui agissent dans la coagulation sanguine ; c'est l'action antimonisante. Partout où le sang tend à coaguler, les forces antimonisantes sont à l'œuvre. Et partout où le sang cherche à éviter ces forces de coagulation, on est en présence de réactions. Ainsi, chez les hémophiles nous trouvons des forces anti-antimonisantes. Celles-ci sont identiques aux forces «albuminisantes», aux forces formatrices de l'albumine, à ces forces d'organisation donnant naissance aux albumines. Ce qui empêche le sang de coaguler ce sont donc ces forces formatrices de l'albumine.

Nous parvenons ainsi à la connaissance des relations entre les forces antimonisantes et les forces albuminisantes dans l'organisme humain et je crois que si l'on étudiait la manière dont les unes réagissent sur les autres, on ferait un progrès dans la compréhension des maladies et des processus de guérison. Mais que sont les processus d'albuminisation ? Ce sont les processus incorporant à l'organisme humain et à celui de l'animal, en vue de la formation de leur substance,

tout ce qui dans la nature est plastique, structurable. Les forces antimonisantes sont celles qui, agissant en quelque sorte de l'extérieur, sont les sculpteurs, donnent la forme aux substances constitutives des organes. Ces forces de l'antimoine ont ainsi un certain rapport avec celles d'organisation interne de ces organes.

Veillez distinguer ces deux processus – cette distinction est importante – dans un organe : l'œsophage par exemple. Celui-ci est intérieurement organisé. Vous pouvez examiner sa structure interne sans tenir compte provisoirement du processus s'y déroulant, de la manière dont circule le bol alimentaire, etc. Puis, l'œsophage entre en contact avec ce que l'homme absorbe. On peut donc séparer en pensée les processus internes de l'organe, de ce qui s'y passe lorsqu'il participe à l'élaboration des aliments. Ce sont deux processus différents. Dans l'organe lui-même c'est la force antimonisante de l'homme qui œuvre. L'homme est en quelque sorte lui-même antimoine, quand on fait abstraction de tout ce qui est introduit en lui de l'extérieur. Il s'agit alors de ne pas surcharger les forces d'organisation interne de la vie normale avec ces forces d'antimonisation, sous peine d'empoisonner l'organisme, de le stimuler trop intensément. Mais s'il est nécessaire de le stimuler, on devra lui administrer ce qu'il n'est pas permis de lui donner normalement. On aborde ainsi ces

effets de l'antimoine, lesquels en raison des particularités de ce métal, telles que je les ai décrites, seront spécifiquement différentes selon que l'antimoine sera administré par voie externe ou interne. Par voie interne, l'antimoine devra être suffisamment dynamisé pour qu'il pénètre dans l'homme supérieur. Il stimulera alors remarquablement les formations organiques perturbées, les processus organiques internes. C'est ainsi que l'antimoine hautement dynamisé pourra jouer un rôle important dans certaines formes de typhoïde.

Par contre, on aboutira à des effets quelque peu différents en utilisant l'antimoine moins hautement dynamisé en applications externes, sous forme d'onguents, etc. Certes, même sous cette forme externe il peut éventuellement s'avérer nécessaire de recourir à une haute dynamisation. Mais d'une manière générale les effets seront obtenus par voie externe au moyen des basses dynamisations.

Ainsi, un remède de ce genre, d'une remarquable efficacité, révèle comme je l'ai montré, la manière dont il s'intègre dans les processus réguliers tout en manifestant ses polarités.

En conséquence, on se fixera comme règle d'administrer de préférence l'antimoine par voie interne à des sujets témoignant d'une volonté forte et par voie externe à ceux témoignant d'une volonté faible. C'est une distinction qu'il faut faire. Parmi

les substances minérales, l'antimoine est en relation avec la volonté humaine, dans la mesure où celle-ci se sent d'autant plus incitée à susciter une réaction s'opposant aux effets de l'antimoine, qu'elle est plus consciente. La volonté humaine a un effet destructeur sur ces forces si caractéristiques de l'antimoine décrites plus haut. Tout ce qui organise dans l'homme, s'effectue sous l'influence des forces de pensée, mais des forces de pensée inconscientes et notamment des forces de pensée inconscientes de l'enfant ; tout cela est intensifié par les forces de l'antimoine. Les forces de l'antimoine collaborent à ce processus d'organisation. En introduisant alors d'une manière quelconque de l'antimoine dans l'organisme humain, lui donnant ainsi l'occasion de manifester ses propriétés, on crée un fantôme puissant dans l'homme. Les forces d'organisation internes sont immédiatement stimulées et l'organisme ne dispose plus des forces nécessaires à la transformation de ce qu'il absorbe. Vomissements et diarrhées sont dus à ce que les effets refluent dans les organes eux-mêmes et ne s'étendent plus à leur voisinage. Il en va de même avec les réactions.

Si votre organisation s'y prête, vous pouvez combattre les effets nocifs de l'antimoine avec un remède que l'instinct fait volontiers utiliser par certaines personnes qui trouvent plaisir à régler

ainsi tous leurs processus circulatoires et rythmiques. Et cet effet compensateur sur les processus rythmiques résulte de l'absorption du café. Ceci dit, non pour en recommander l'usage, mais à titre de simple constatation. À d'autres égards, il peut être très nocif de décharger le moi de cette fonction régulatrice des processus rythmiques ; ce n'est pas ce qui nous occupe ici, mais le fait que, d'une certaine façon, le café peut régulariser les processus rythmiques lorsque l'homme n'est pas psychiquement assez fort pour le faire. C'est pourquoi, en rétablissant le rythme entre les processus organiques internes et ce qui leur est extérieur, le café constitue un certain antidote de l'antimoine. Nous buvons du café pour susciter une compensation rythmique permanente entre nos organes internes eux-mêmes et ce qui se produit avec leur contenu, avec les aliments absorbés.

Tout cela nous ramène aux processus d'albuminisation. Ceux-ci sont renforcés ; autrement dit tous les processus digestifs résultant d'effets extérieurs aux organes, par opposition à leurs processus internes d'organisation, seront renforcés ; donc tout ce qui a trait aux activités mécaniques des intestins et l'ensemble des processus digestifs, est en relation étroite avec les forces albuminisantes, avec ces forces travaillant à

l'élaboration des albumines, avec ces forces opposées à celles de l'antimoine.

Cela m'oblige à une redite. L'huître avec sa coquille est un objet, ou si vous préférez, un sujet d'étude très instructif. Le même processus, quoique moins accusé, se retrouve dans la sécrétion calcaire de la coquille d'œuf. Quel en est le fondement ? Qu'est donc une coquille d'huître ou une simple coquille d'œuf ? C'est un produit dont la substance de l'œuf ou de l'huître, est obligée de se défaire sous peine de périr. La formation de la coquille est nécessaire à l'entretien de la vie. Ainsi, lorsqu'on mange des huîtres, on absorbe également son processus vital, lequel se révèle précisément par la formation de la coquille – vous me permettrez bien de m'exprimer ainsi. Pour satisfaire aux exigences de la science actuelle, il faudrait évidemment y mettre les formes ! À ce processus vital, à ce processus d'albuminisation, s'oppose celui d'antimonisation et l'absorption de ce processus d'albuminisation favorise l'apparition des symptômes de la typhoïde ; cela est très intéressant. La consommation des huîtres stimule les forces plastiques, les forces albuminisantes dans la région abdominale de l'homme. De ce fait, elle décharge la tête de certaines forces. Ainsi, après avoir consommé des huîtres, on a l'impression subjective de ne pas être incommodé par les forces céphaliques ; la tête paraît vide. Il

nous faut d'ailleurs déployer continuellement ces activités albuminisantes, car nous ne pouvons abandonner la tête à cette surcharge de forces de structuration. Mais le mangeur d'huîtres exagère en cela et recherche passionnément la vacuité de sa tête. C'est pourquoi il accroît en lui la possibilité d'une intrusion de certaines forces en direction de ses organes abdominaux comme je l'ai montré hier et se prédispose à la typhoïde. Vous comprendrez alors qu'en présence d'une telle prédisposition, il faille recourir à l'antimoine. Ainsi on obtiendrait de bons résultats dans la lutte contre la typhoïde en administrant simultanément de l'antimoine par voie interne et externe, en procédant à des onctions avec des onguents d'antimoine, tout en donnant de l'antimoine hautement dynamisé par voie interne. Ces deux modes d'application s'harmonisent mutuellement, ont une action régulatrice sur la prédisposition à la typhoïde.

Vous voyez ainsi comment on cherche à intégrer l'homme à son environnement universel. Vous en saisissez la signification en examinant les relations de l'homme avec ce qui, dans la nature, prend naissance en contrecarrant les forces terrestres directes. Les plantes savent se défendre contre ces forces terrestres ; elles mettent ainsi une grande partie de leurs forces modelantes en réserve, pour l'époque de la floraison et de la fructification. Le processus normal de formation des plantes, celui

qui caractérise les végétaux comestibles, se base précisément sur l'utilisation d'une somme précise de forces terrestres. Si la plante se défend contre ces forces terrestres, elle est alors exposée à l'action des forces extra-terrestres lorsque la fructification, la formation de la graine s'achève. Elle devient ainsi une plante qui voudrait, tels les êtres situés au-dessus du règne végétal, regarder le monde ; elle a envie de percevoir. Or elle ne possède pas d'organes de perception, elle reste plante et voudrait faire naître comme un œil humain. Mais cela lui est impossible parce qu'elle a précisément un organisme végétal et non un organisme humain ou animal. Et c'est pourquoi elle devient belladone. J'ai tenté de rendre de manière imagée comment se forme la belladone. Ces forces aboutissant à la formation de la baie noire sont déjà présentes dans la racine. Ainsi, en devenant belladone, la plante s'apparente à ce qui dans l'organisme humain tend à la structuration, à ce qui ne peut se dérouler que dans la sphère sensorielle et élève en quelque sorte l'homme de la sphère organique à celle des sens. Le processus provoqué par l'absorption de petites doses de belladone dynamisée, est remarquablement intéressant car il ressemble étrangement à celui de l'éveil qui est entremêlé de rêves, à l'éveil normal. Au réveil, lorsqu'il n'y a pas encore de perception sensorielle, lorsque celle-ci est encore livrée à l'influence intérieure des rêves, il se produit dans

l'homme comme un effet de belladone. Les intoxications par la belladone proviennent de ce que le processus se déroulant normalement dans l'éveil entremêlé de rêves, est suscité par la belladone de manière permanente, n'est pas repris par la conscience mais reste dans cet état intermédiaire. Remarquons que ces processus provoqués par l'intoxication, sont tels qu'ils intéressent l'ensemble de l'organisation humaine à condition d'avoir été suscités dans la juste mesure.

Comme je l'ai caractérisé plus haut, le devenir de la belladone est comme une tendance folle à l'hominisation et l'on pourrait dire : l'éveil de l'homme est une atropinisation, mais une atropinisation atténuée, mesurée, limitée à l'instant du réveil. Si donc vous voulez décharger le corps des processus d'albuminisation internes, si vous voulez reconduire les processus d'albuminisation trop prononcés et dériver en quelque sorte l'organique vers le psychique, de manière à transformer en hallucinations ce qui autrement agit dans les substances corporelles, vous donnerez de la belladone dynamisée. Vous introduisez ainsi dans l'âme quelque chose dont vous voulez décharger le corps. C'est ce que nous révèle, d'une manière certes troublante et entachée d'illusions, l'observation macroscopique ordinaire dont j'ai parlé au début de cette conférence. Évidemment, si vous agissez de manière à

empêcher le passage de l'éveil à la veille, si vous maintenez l'homme à l'état d'éveil, vous le tuez carrément. L'homme est toujours en danger de mort lorsqu'il s'éveille, mais il s'éveille si rapidement qu'il surmonte ce danger. Ce sont d'intéressants rapports entre ce qui est normal et ce qui ne l'est pas, lorsque la juste mesure est dépassée. C'est ce que les médecins de jadis se sont toujours efforcés d'étudier de près. Et lorsqu'ils parlaient de l'*homunculus* ils avaient en vue ce fantôme de l'antimoine, qu'un reste de clairvoyance leur permettait de percevoir. Dans le processus formatif qu'ils accomplissaient extérieurement dans leurs laboratoires, tandis que l'antimoine déployait ses forces, ils voyaient comme une projection de leur propre être, ces forces albuminisantes combattant celles de l'antimoine. Ils percevaient cela comme une force. Ce qui reste habituellement dans l'organisme humain, ils le projetaient à l'extérieur ; l'*homunculus* leur apparaissait alors tandis qu'ils laissaient se dérouler le processus au travers duquel l'antimoine prend ses formes diverses ; ce qui se manifestait au cours de ce déroulement processuel, ils le voyaient sous forme d'*homunculus*.

VINGTIÈME CONFÉRENCE

9 avril 1920

Perceptions sensorielles et environnement. Excrétions et éliminations. Activité pulmonaire. Formation dentaire et fluor. Le péristaltisme intestinal. Eurythmie, danse, tricot et crochet. Formation dentaire et digestion. Nux vomica. L'homme : un métal septuple. Maladies mentales. Affections aiguës et chroniques. La dépression et le foie. Pensée médicale et Science Spirituelle.

Si les sciences médicales doivent progresser dans une direction salubre à l'humanité, il est nécessaire qu'y prenne place cette manière de penser que j'ai tenté de développer dans ces conférences. Il faut que l'on prenne l'habitude de réunir par la pensée l'homme sain ou malade et tout ce qui est influences extérieures, substances, forces, etc. Car on jette ainsi un pont entre la conception née des sciences naturelles qui se dirige toujours plus vers la seule connaissance des maladies et les efforts visant aux effets thérapeutiques, à la guérison. Pour s'engager avec fruit dans cette voie, il faut acquérir une vue globale de l'homme, le comprendre à la lumière de la Science Spirituelle et, grâce à elle, révéler les rapports de l'homme tel qu'il se présente à nous

avec le monde extérieur. Ces rapports ont subi leur développement le plus poussé dans les processus d'échanges se déroulant entre les organes externes des sens et l'environnement, processus dans lesquels les effets physiques n'ont plus qu'un rôle restreint, comme c'est le cas pour l'œil. Cependant, dès que nous abordons les sens inférieurs, le goût, l'odorat, nous constatons une intériorisation des rapports de l'homme avec son environnement. Car la digestion n'est, jusqu'à un certain point, rien d'autre qu'une prolongation, une transformation de l'activité sensorielle. Jusqu'au moment où les substances alimentaires sont déversées par les activités intestinales dans le courant lymphatique et sanguin, et même au cours de ce transfert, tout ce qui se produit n'est en fait qu'une activité sensorielle métamorphosée. Et plus cette activité sensorielle est d'un niveau inférieur, plus elle agit organiquement. On doit ainsi reconnaître dans le processus digestif limité au point que j'ai caractérisé, un prolongement de l'activité sensorielle gustative. Voyez-vous, si l'on tient réellement compte de ce fait, on ouvre une voie à la diététique et l'on est conduit à la connaissance de tout ce qui est salubre et de la manière dont il faut agir dans ce domaine. De même on apprendra à connaître systématiquement les nuisances susceptibles de s'y manifester. Réfléchissez à ce qui suit, étudiez les effets, disons, des sels ammoniacaux sur l'organisme humain. Le tenant

de la science actuelle vous dira : les sels ammoniacaux, par exemple sous forme de chlorure d'ammonium, agissent sur l'innervation motrice du cœur.

Seulement voilà, (toute cette histoire de nerfs moteurs est un non-sens. Comme je l'ai souvent fait remarquer il n'y a pas de différence entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs. Toute cette interprétation est un non-sens. Il s'agit de quelque chose de bien différent. Tant que les sels ammoniacaux conservent leur effet dans la région s'étendant de la perception gustative à l'élaboration sanguine, il se produit une extension de cet effet gustatif vers l'intérieur, de cet effet qui intéresse aussi le corps astral, déclenchant un réflexe sous forme, par exemple, d'activité sécrétoire, de sudation. Vous pénétrez le secret de l'excrétion sudorale, de l'excrétion urinaire aussi, lorsque vous êtes en mesure de saisir cette première partie de l'activité digestive de l'homme comme un prolongement du processus gustatif. Si on observe ce qui se déroule là, on constate essentiellement une prise en charge des aliments absorbés par les sécrétions liquides internes. C'est là l'important. Tout se réduit plus ou moins à la dissolution des aliments par les liquides sécrétés. À ce processus de dissolution s'opposent les fonctions hépatiques et spléniques. C'est pourquoi ces fonctions doivent, elles aussi, être classées parmi les fonctions en

rapport avec l'eau, parmi les fonctions liquidienne. Mais contrairement au processus de dissolution de la première région digestive, l'activité hépatique a un caractère enveloppant, enrobant ; elle tend à reconvertir ce qui s'est effectué dans la première région. Ces processus peuvent être représentés de manière imagée en rapprochant deux phénomènes : d'une part du sel jeté dans de l'eau tiède et s'y dissolvant – c'est l'image de l'activité observée jusqu'au moment où les aliments passent dans la lymphe et le sang -. D'autre part quelques gouttes de mercure s'arrondissant, tendant à se refermer sur elles-mêmes, à s'organiser, à se structurer – c'est l'image de ce qui se passe depuis le passage des aliments dans la lymphe et le sang, de ce qui est dirigé par le foie en relation avec le corps astral humain.

Il est nécessaire de considérer de cette manière la réalité du processus. On est amené ainsi à l'étude du monde extérieur, à examiner son comportement dans la formation du sel et dans celle du mercure. Et il est réellement possible de tirer un enseignement de l'observation du monde extérieur sur les activités internes de l'organisme. L'homme doit toujours être envisagé dans ses rapports avec le monde extérieur.

Si l'on observe maintenant la progression de ces sels ammoniacaux, à partir de leur passage dans la zone d'élaboration sanguine, on constate qu'ils

alcalinisent le sang. Leur activité se déplace ensuite vers l'homme supérieur et y suscite des réactions. Mais, fait intéressant, on assiste ici à un renversement total. Ce renversement des processus peut être caractérisé ainsi : d'une part l'homme supérieur s'efforce d'agir sur les régions inférieures de la digestion par un processus sensoriel, sous forme de gustation métamorphosée ; à partir de là le processus s'inverse ; c'est maintenant l'homme inférieur qui incline à la perception et le supérieur qui en subit les effets. Voici ce qui en résulte : précédemment une sorte d'activité réflexe avait pris naissance à partir du corps astral – c'est ainsi que je l'avais caractérisée. Maintenant l'activité réflexe prend au contraire naissance dans le bas. Ainsi, c'est du bas que provient ce que l'on pourrait appeler la réflexion et dans le haut ce qui correspondrait à la flexion. De ce fait les épithéliums vibratiles – pour employer un terme savant – sont stimulés et la sécrétion pulmonaire accrue. La direction du mouvement s'inverse. Tout d'abord le processus de dissolution provoque le mouvement du foie ; ensuite, consécutivement à l'action enveloppante du foie, est engendrée la tendance dissolvante, dispersante, la stimulation de ce qui se situe au-dessus du foie, la stimulation de l'activité pulmonaire. Au lieu de dissolution en bas apparaît, dans les organes supérieurs, la sécrétion.

Tel est le chemin parcouru dans l'organisme depuis l'absorption des substances, à travers l'étape de la dissolution, du processus salin, puis de l'étape restructurante, pour aboutir à la dispersion comparable à un processus de volatilisation et de combustion. À côté des gouttelettes de mercure, placez un liquide en ébullition, s'évaporant sans cesse avec vivacité, embrasant pour ainsi dire l'inorganique – effet que l'on pourrait qualifier de phosphorique, de sulfurique – et vous aurez l'image de l'activité prenant naissance au sein des organes opposés, donc dans l'homme inférieur et se développant chez l'homme supérieur dans tout ce qui se rattache au poumon.

Si l'on saisit cette activité interne, une voie s'ouvre à la compréhension de ce qui peut être incorporé à cette activité en provenance de l'extérieur. Souvenez-vous de ce que j'ai dit il y a quelques jours : tout ce qui a trait à la formation dentaire constitue une activité périphérique de l'organisme humain. De ce fait, lorsque la minéralisation s'est déjà installée dans le processus formatif dentaire et qu'apparaît une détérioration des dents, il est parfaitement justifié de recourir à la technique dentaire étant donné que c'est la seule solution. Peut-être ne l'aviez-vous pas compris ainsi ? Il est par conséquent légitime de procéder au remplacement des dents abîmées, car

au-delà d'un certain seuil, il devient impossible d'intervenir de l'intérieur sur les dents.

Il faut cependant veiller, à partir de l'intérieur, à l'accomplissement de ce processus indispensable, celui du fluor dont l'organisme ne saurait se passer. Cette activité qu'effectuent les dents saines, le processus fluor de l'organisme, doit être compensé. Dans une certaine mesure cette compensation est réalisable. Il faut alors tenir compte de ce processus d'inversion que j'ai caractérisé à l'instant. En quoi consiste donc réellement toute cette genèse dentaire ?

Elle est un déplacement du processus de minéralisation de l'intérieur vers l'extérieur. Lorsque toutes les secondes dents sont sorties, l'expulsion de ce processus de minéralisation a atteint son but. C'est alors le processus de sexualisation qui s'oppose à lui, dirigé cette fois vers l'intérieur. Formation dentaire et formation sexuelle sont deux processus contraires s'influençant réciproquement de façon rythmique. Dans la mesure où la formation dentaire s'achève, s'instaure au pôle opposé la formation sexuelle. Si vous considérez la chose sous cet angle, vous réaliserez qu'un autre processus de direction interne et rétrograde s'oppose de manière polaire à celui de la formation dentaire auquel il est très lié, il s'agit du péristaltisme intestinal. Ce sont deux processus intimement liés. Ainsi, tout ce qui a trait

aux mouvements péristaltiques a un rapport étroit avec ce qui, au pôle opposé, assure la formation dentaire. Ce péristaltisme intestinal est intimement lié à la mise en œuvre du fluor dans l'organisme humain. On peut donc dire : lorsque ce péristaltisme s'accélère, s'effectue plus activement qu'il ne le devrait chez une individualité donnée, il en résulte une altération des dents et de toutes les tâches incombant normalement au processus fluor dans l'homme. C'est pourquoi le dentiste devra, lorsqu'il s'aperçoit que les dents se dégradent, donner des indications en vue de modérer quelque peu le péristaltisme, soit en instaurant un certain repos si la profession de l'intéressé le permet, soit en prescrivant des médicaments modérant la digestion, le péristaltisme devant être très modérément et non fortement ralenti. La régularisation du péristaltisme a une signification particulière ; elle peut être favorisée par une activité des membres obéissant à certaines règles et à laquelle j'ai déjà fait allusion, à une activité eurythmique des membres supérieurs et inférieurs, car l'Eurythmie fait pénétrer l'âme dans les mouvements. Par contre, quand les activités physiques ou sportives prennent un caractère trop exclusivement physiologique, la tendance s'inverse et l'on aboutit facilement à l'effet contraire. Vous comprendrez facilement qu'une activité comme la danse, celle des bals, prise surtout par les jeunes filles, puisse exercer une influence nocive sur le

processus formatif dentaire. Il n'est donc pas surprenant que les filles, qui dansent plus, aient de moins bonnes dents que les garçons. Il serait bon que ces danses soient pénétrées d'âme et que l'on n'en abuse pas. Il en va de même avec les activités manuelles : qui tricote ou crochète avec excès, aboutira à l'inverse du résultat qu'il obtiendrait par une pratique modérée.

Ce domaine des mouvements mécaniques visibles révèle ainsi un renversement. Tout d'abord formation dentaire et digestion sont inversées. Ensuite, autre fait important, à la faculté qu'a l'homme de se déplacer vers l'avant, s'oppose la direction inverse du processus digestif. Cela tient un grand rôle dans l'édification de l'homme. Que l'homme avance lorsqu'il marche et que son impulsion digestive soit dirigée vers l'arrière, est riche de conséquences. De ce fait, il est possible d'améliorer une digestion paresseuse par des exercices réguliers de marche à reculons ; on favorise ainsi l'activité digestive. Tous ces faits d'observation empirique peuvent être pénétrés par la pensée, lorsqu'on considère toute la constitution humaine à la lumière de la Science Spirituelle.

J'aimerais également attirer votre attention sur les merveilleuses propriétés de Nux vomica. À quoi les attribuer ? Il suffit d'étudier une application particulière de Nux vomica pour en pénétrer les arcanes, d'observer ses effets dans les suites de

l'ivresse. Tous ses autres effets en découlent. Dans les troubles consécutifs à l'ivresse, se produit une véritable inversion de toute l'activité organique humaine ; ces troubles sont le prolongement d'un processus se déroulant dans la première étape de la digestion (la première partie du tractus digestif), ils apparaissent lorsque ce processus – à la suite d'excès de bière, de vin, d'eau-de-vie ou de champagne – envahit les systèmes lymphatique et sanguin. Les régions organiques dont la fonction normale est de dissoudre, se transforment alors en une sorte d'organe sensoriel et au lieu que l'homme oriente ses activités sensorielles principales vers le monde extérieur il est contraint, du fait de ces excès, de percevoir l'intérieur de lui-même. Car il a maintenant au-dedans de lui une activité devenue très semblable aux activités terrestres extérieures ; il commence ainsi à percevoir la rotation de la terre et son lit commence à tourner. Au-delà de son activité intestinale, là où s'élaborent la lymphe et le sang, s'accomplit maintenant une activité de nature terrestre comme un monde extérieur intériorisé. L'homme est intérieurement devenu monde extérieur et il perçoit, de manière effrayante, ce qui ne l'incommode nullement quand il le perçoit à l'extérieur. Car son être intérieur n'est pas destiné à devenir terre et doit précisément se soustraire à celle-ci. Mais à présent il édifie une véritable terre au-dedans de lui, quelque chose qui serait bien plus à sa place à

l'extérieur, au milieu d'un cercle d'observateurs. Et notre homme est maintenant obligé de percevoir cet extérieur en lui avec son être intérieur qui se trouve, lui, plus à l'extérieur.

Nux vomica agit contre tous ces symptômes en atténuant la sensibilité envers ce monde extérieur intériorisé, jusqu'à l'installation d'un processus d'autoguérison – dans ce cas presque toujours de violents vomissements. Cette atténuation de la sensibilité n'entrave pas le processus extérieur intériorisé. Il y a bien une sorte de guérison, mais elle est due à l'atténuation de ce qui prolonge le processus gustatif métamorphosé, lequel ne trouble plus ce qui se situe au-delà de lui.

Imaginez maintenant que vous soyez en présence de l'inverse. Au lieu d'une intensification du prolongement du processus gustatif, de l'activité dissolvante, nous assistons à son affaiblissement. La dissolution ne s'étend plus assez loin. Supposons donc que les substances ingérées en provenance du monde extérieur ne soient plus correctement dissoutes et intégrées au processus-sel de l'organisme, ce dernier s'avérant trop faible pour les intégrer au processus-sel. Les activités de cette première région de la digestion se dérouleront donc comme on l'aurait souhaité si on avait donné Nux vomica. Lorsque les choses se passent ainsi de manière naturelle, les substances insuffisamment intégrées au processus-sel cherchent une issue ;

même si elles ne l'ont pas trouvée, elles restent dans l'impossibilité de franchir cette frontière entre les activités gustatives-digestives et l'élaboration sanguine. Elles cherchent alors une issue en direction opposée et l'on voit se constituer toute cette symptomatologie qui peut être combattue en stimulant l'activité dissolvante, que Nux vomica paralyse. À tout ce qui s'engage ainsi dans une fausse voie on opposera Thuya. La polarité entre Nux vomica et Thuya vous est révélée ainsi à partir de la nature humaine. Cela montre aussi qu'il faut toujours considérer l'organisation humaine dans son ensemble, car ces polarités que recèle l'organisme humain ont une signification à ne pas sous-estimer.

Les activités ayant pour effet de déplacer vers l'homme supérieur ce qui se produit dans l'inférieur sont intensifiées pendant le sommeil. Le sommeil doit être considéré avec beaucoup de circonspection. Il est vrai de dire que le sommeil est un des meilleurs remèdes, mais il ne l'est que si sa durée est adaptée aux besoins individuels et n'est ni excessive ni insuffisante. Un excès de sommeil pour une individualité donnée la rend malade. On assiste dans ce cas à un passage excessif à travers ce filtre, cette limite caractérisée plus haut. Dans un sommeil trop long, ce qui se déverse de la première région digestive dans celle de l'élaboration lymphatique et sanguine, est

excessif. C'est un risque auquel l'homme est toujours exposé. L'organisme inférieur étant plongé dans un sommeil constant, le sang a toujours tendance à devenir malade sous l'effet de cet organisme inférieur. L'homme porte en lui le remède à ce mal mais adapté seulement à l'organisme normal. Certes, cet organisme normal incline en permanence vers la maladie du fait du sommeil, mais cette tendance est entièrement compensée par la teneur du sang en fer. Le fer est pour l'homme le métal le plus important, exerçant en lui une activité compensatrice dans cette direction, normalisant ce qui tend à passer d'un processus dans l'autre de manière excessive.

Vous comprendrez ainsi les maladies consécutives à un manque de fer dans le sang, et vous serez en mesure d'aider l'organisme à surmonter les troubles en rapport avec le passage des processus inférieurs vers le haut, en utilisant du fer suffisamment dilué pour qu'il soit réellement accordé à ce continuel processus d'homéopathisation de l'homme supérieur. Les autres processus métalliques intéressant l'homme sont, comme vous l'avez vu, remplacés par les activités humaines. À ce sujet je voudrais résumer brièvement ce qui ressort de l'esprit général de mes conférences.

Ce processus d'élaboration de la lymphe et du sang sur lequel je viens d'attirer votre attention, est

le pôle opposé au processus de minéralisation du cuivre. C'est pourquoi cette élaboration est apparentée au cuivre. Il faut bien voir que cette élaboration fait encore partie de l'homme inférieur, certes, mais à la partie supérieure de cet homme inférieur, d'où la parenté avec le cuivre, avec les forces formatrices du cuivre sur la terre. Car tout ce qui se rapporte à l'homme inférieur est lié aux processus terrestres. En conséquence, lorsque nous voudrions agir à ce niveau à l'aide du cuivre, nous devons nous en tenir à cette règle d'or : ici nous utiliserons l'action du cuivre en basse dynamisation, dans un comportement proche de celui qu'il a sur terre, sans, bien entendu, recourir à des doses massives susceptibles de nuire.

Si le processus d'élaboration de la lymphe et du sang est apparenté au cuivre, tout ce qui concerne le transfert de la première région digestive à la zone d'élaboration de la lymphe et du sang, est apparenté au foie et plus particulièrement au mercure. Mais il faut être prudent avec le mercure, se souvenir qu'il tend à la forme sphérique, à l'équilibration et réalise de ce fait la compensation entre les deux processus. Par contre, les processus que l'homme doit effectuer pour empêcher un transit excessif en direction du sang, ces processus engendrés par *Nux vomica* et combattus par *Thuya*, sont régularisés par les effets de l'argent.

Un champ d'investigations s'ouvre alors à nous, nous invitant à examiner la nature d'après ces éléments, à voir en elle comme un être humain déployé et, partant de là, à entièrement intégrer l'homme, tant sain que malade, à son environnement, à cet environnement avec lequel l'homme inférieur s'élève dans le supérieur. Il le fait grâce à ce processus apparenté au cuivre que vient en effet régulariser, compenser le processus opposé du fer. Comme vous pouvez le voir, l'homme a besoin de fer ; un excès de fer au sens chimique lui est toujours nécessaire. Seul le fer est substantiellement présent dans l'organisme, tous les autres métaux ne s'y trouvant qu'à l'état de processus. L'homme est en quelque sorte un «métal septuple». Le fer s'y trouve substantiellement, les autres en tant que processus.

Tout comme le cuivre coopère à l'élaboration lymphatique et sanguine, tout ce qui se rattache au poumon, vers l'extérieur, en direction du larynx, est apparenté au fer.

À leur tour, les parties du cerveau plutôt orientées vers les activités internes en rapport avec la digestion, en correspondance avec ce passage de l'intestin vers la circulation lymphatique et sanguine, sont apparentées au processus de formation de l'étain. Ces activités cérébrales exercent sur le processus digestif susdit une activité régulatrice en l'imprégnant d'astralité.

Par contre, tout ce qui se rapporte aux filets nerveux, au prolongement interne des organes des sens, est apparenté au plomb et correspond à son tour à la sécrétion sudorale et urinaire.

Ces faits éclairent l'homme et donnent de plus une indication sur les effets thérapeutiques que l'on peut tirer des substances. Nous devons être conscients que c'est précisément à la Science Spirituelle qu'il appartient de montrer que les maladies dites mentales ont, sous bien des rapports, leur siège dans les organes et que les maladies dites organiques dépendent principalement des effets psycho-spirituels. C'est un sujet difficile. Le matérialisme qui, dans les maladies physiques, procède de manière tout à fait mécanique ou chimique, qui manipule l'homme comme un appareil, aboutit d'autre part dans les maladies mentales à une énumération exclusive de symptômes psychiques, car le matérialisme a perdu la vue d'ensemble de l'homme à la fois psycho-spirituel et corporel-physique.

Ce rapport profond se révèle précisément lorsque nous étudions concrètement les influences réciproques entre les états psychiques et corporels et que nous nous demandons : qu'est-ce qui favorise les maladies mentales ? Voyez-vous, lorsque l'homme tombe malade, des symptômes subjectifs apparaissent, des symptômes de douleur, de malaise. Ces symptômes bien évidents

dans les maladies aiguës s'estompent ou mieux, se transforment dans les affections chroniques. Ces symptômes sont tout d'abord, si l'on peut dire, l'expression de ce que fait l'homme psycho-spirituel en cas de détérioration d'un organe : il s'en retire. La douleur n'est rien d'autre qu'un retrait du moi et de l'astral hors du physique-éthérique, éventuellement lié à un retrait de l'éthérique, mais l'essentiel de la douleur réside dans l'astral et dans le moi. Le moi est là, en règle générale, encore assez fort pour percevoir l'ensemble du processus inverse, du processus conscient opposé à ce qui se produit dans l'organe physique. Lorsque la maladie devient chronique, le processus se retire progressivement du moi et les manifestations psychiques se limitent alors au corps astral. Le moi ne participe plus à ce dont souffrent ensemble le corps astral et le corps éthérique et la maladie chronique de l'organe peut s'installer ; ce qui était aigu est devenu chronique. Nous sommes en présence d'un retrait des symptômes psychiques conscients. Si nous voulons faire de la symptomatologie il faut aller en profondeur. Au lieu de demander au malade comment il se sent et ce qui lui fait mal, il faut l'interroger sur la qualité de son sommeil, sur son entrain au travail ; il faut s'intéresser à ce qui s'étend sur des périodes plus longues, à ce qui a trait au devenir de l'homme. Alors que dans les maladies aiguës c'est l'état subjectif immédiat que nous devons considérer,

dans les maladies chroniques, c'est de la biographie plus que des symptômes qu'il faut tenir compte.

Donc les affections chroniques physiques se développent lorsque tout le processus peut être retenu dans l'organe de telle manière que le corps astral et le corps éthérique participent réellement aux effets organiques, s'y associent autant qu'il est nécessaire. Si la constitution du malade est telle qu'il puisse supporter une irrégularité de l'activité astrale dans son organe, au travers de l'éthérique, si la nature du malade est telle qu'il arrive à écarter, au-delà d'un point critique, le rapport normal de son corps astral avec son foie, de telle manière que le foie ne s'aperçoive pas que le corps astral n'agit pas comme il devrait, alors le foie se remet mais il s'habitue à cette activité irrégulière du corps astral. Pour peu qu'un tel état se prolonge, le processus s'inverse et retentit alors sur le psychisme. Ce que le foie aurait dû accueillir dans son physique, reflue dans le psychique, et la dépression apparaît. La prédisposition à la maladie mentale apparaît ainsi lorsque l'homme surmonte une affection chronique au-delà d'un certain point, jusqu'à une anomalie du rapport avec l'astral.

Quand on sera prêt à envisager les choses sous cet angle, on dépassera le stade de la simple description des symptômes. On parle beaucoup de nos jours du déroulement des représentations, des

troubles de l'activité volontaire, etc., mais tant qu'on ne sait pas que la manifestation suprême du psychisme, la volonté humaine, s'appuie sur cette curieuse coopération du foie, de la rate et d'autres organes abdominaux, on ne pourra dresser un tableau des correspondances physiques des symptômes. C'est précisément dans les maladies mentales qu'il faut penser à instituer un traitement physique. Il semble paradoxal que la Science Spirituelle conduise au traitement physique des maladies mentales, tandis qu'elle insiste par ailleurs sur le facteur psychique dans le traitement des maladies physiques. C'est la conséquence de ce puissant contraste entre l'homme supérieur et l'homme inférieur ; c'est la conséquence de cette inversion qui se produit, lorsque l'activité sensorielle induite de l'extérieur, s'intériorise dans ce prolongement du processus gustatif ou encore lorsque ce qui se produit à l'intérieur retentit à son tour sur ces mouvements vibratiles plus extérieurs, ou sur la tendance à ces mouvements. Tout ceci peut, si on le comprend bien, nous conduire à un certain résultat.

Au cours de ces vingt conférences je me suis efforcé de développer bien des idées. Lorsque je m'y apprêtais, lorsque je considérais la chose dans son ensemble, je me disais : «Ces conférences sont difficiles à faire, par quoi faut-il commencer ?» Si on débute par des notions élémentaires on

n'aboutira pas très loin en vingt conférences, on ne peut alors donner que des indications générales. Si l'on débute par contre par le sommet en introduisant un tas de notions occultes, il devient difficile de faire la liaison avec la médecine actuelle et il faut disposer de bien plus de temps encore. Étant donné les ravages déjà très étendus que cause le matérialisme, il est nécessaire que nous y portions remède. N'interprétez pas ce que je dis de façon partisane, mais amicale. Je ne cherche pas à prendre parti dans une direction quelconque et ne veux m'en tenir qu'aux faits, tout à fait objectivement. Cependant on peut et l'on doit dire cela : Quand on considère la médecine allopathique actuelle dans son ensemble, on constate partout cette tendance inéluctable à envisager l'homme malade à partir d'effets secondaires, à se laisser détourner par les facteurs secondaires comme il apparaît dans la théorie microbienne. Si cette histoire de bacilles ne servait qu'à la connaissance, elle serait remarquablement utile. L'espèce à laquelle appartient un bacille peut être très instructive, car la présence d'une espèce donnée correspond toujours à des causes primaires précises. Les occasions de s'en rendre compte ne manquent pas. Mais cette tendance à prendre le secondaire pour le primaire, de rechercher par exemple, l'effet des bacilles sur l'organisme au lieu de rechercher pourquoi l'organisme lui-même devient porteur de bacilles, n'est pas seulement

typique de la théorie bacillaire de la médecine allopathique, mais caractérise toute une manière fort différente d'envisager les choses, dont je n'ai pas besoin de vous énumérer les dégâts en détail. Vous avez eu maintes occasions de vous en apercevoir.

Cela ne signifie pas pour autant que l'on soit toujours satisfait, pardonnez-moi de le dire, lorsqu'on examine la médecine homéopathique dans son ensemble. Certes, elle a le mérite de s'intéresser à l'homme total, de grouper les symptômes en une image globale et de tenter de jeter un pont vers les remèdes ; mais il se dégage encore autre chose de la littérature homéopathique. Lorsqu'on l'étudie, on se prend à désespérer devant cette énumération de remèdes dont chacun comporte une foule d'indications. Il n'est jamais aisé de découvrir le remède spécifique, chaque remède s'appliquant à tant de choses. Oui, je sais bien qu'il ne peut en être autrement de prime abord. Pourtant il y a là une impasse dont on ne peut sortir qu'en procédant, comme j'ai tenté de l'indiquer ici, de manière élémentaire il est vrai. C'est pourquoi je suis parti dans ces conférences des notions élémentaires et pas du sommet. On peut alors progresser lorsqu'on s'exerce à cette manière de considérer l'homme et la nature, à serrer de plus près les effets d'un remède, à le circonscrire. Il n'est qu'une manière d'y parvenir,

c'est de ne pas se contenter d'étudier les effets d'un remède sur l'homme sain ou malade, mais de s'efforcer de considérer l'univers tout entier comme une unité, et d'étudier l'homme comme j'ai tenté de le faire au sujet de l'antimoine, en étudiant ce processus antimoine dans son ensemble, en faisant le lien entre ce que fait l'antimoine dans la nature et ce qu'il est susceptible d'accomplir dans l'homme. On circonscrit ainsi, si l'on peut dire, des domaines précis dans la nature extérieure, ayant alors leur correspondance dans l'homme.

Comme dit, c'est ce qui m'a incité à mettre au premier plan des notions élémentaires dans ces vingt conférences. La médecine naturelle le veut car elle soutient cette tendance instinctive cherchant à réinsérer l'homme de manière naturelle dans ses propres forces de guérison, ces forces de guérison ayant véritablement pour fondement cette interaction entre les forces telluriques et extratelluriques. Et la médecine naturelle doit se garder de donner dans le matérialisme. On ne peut nier qu'à l'heure actuelle, toutes les tendances partisans inclinent vers le matérialisme. Il est, d'une certaine manière, commun à tous. C'est pourquoi il importe de spiritualiser ce domaine. Il est bien vrai cependant que cette attitude rencontre aujourd'hui une hostilité générale. Il est nécessaire qu'un remède contre le matérialisme soit élaboré par des gens

compétents, par des praticiens qualifiés. Car ce qui a été tenté ici, et ce n'est qu'un début, ne doit pas être pris pour une forme de dilettantisme. J'attache une très grande importance à ce que ceux qui reconnaissent combien je me suis efforcé de travailler de manière scientifique, m'aident à combattre ce préjugé si nuisible qui consisterait à croire que je favorise le dilettantisme d'une manière quelconque. Tout ce que la science moderne peut apporter comme contribution doit être pris en considération. Le monde ne reconnaît pas ce vers quoi nous tendons, c'est pourquoi des incidents comme celui que je vous relaterai dans un instant se répètent.

Voyez-vous, c'est aux médecins seulement que l'on peut correctement expliquer la signification de l'Eurythmie pour la constitution humaine. Et ce n'est également qu'au médecin perçant à jour ces processus d'intériorisation et d'extériorisation de l'organisme humain, tels que je les ai exposés, que l'on peut expliquer clairement pourquoi s'élève ici cet édifice^[29]. À l'heure actuelle il est nécessaire, lorsqu'on parle de ces choses, de tabler sur des éléments se heurtant à l'hostilité des matérialistes, des profanes et des tenants des courants traditionnels et périmés. Ainsi des tendances se font jour qui doivent être combattues par des gens compétents, par des professionnels ; sinon on verra se multiplier des incidents de ce genre : notre

brave ami von Morgenstierne, parti hier en voyage, a voulu faire preuve de bonne volonté en adressant un article sur le Goetheanum et l'Eurythmie à la «Neue Zürcher Zeitung», croyant ainsi faire œuvre utile. Voici la réponse qu'il a reçue :

«Monsieur, déjà l'outrage à l'environnement que constitue l'anthroposopheum théosophique empruntant son nom à Goethe... Concernant l'Eurythmie nous avons assisté ici à des répétitions réglant définitivement son sort. Merci pour votre envoi.» Signé H. Trog, rédacteur de feuilleton.

Remarquez comment ces «auges»^[30] prennent position envers le spirituel qui doit pénétrer le monde ! C'est ce que l'on constate actuellement et il faut tout de même être attentif. Ces auges matérialistes sont positivement nauséabondes !

C'est par cette anecdote que je vais clore ce cycle de conférences afin d'étayer ce que je vous demanderai maintenant. Veuillez accorder toute l'indulgence dont vous êtes capables à ce cycle de conférences qui ne veut être qu'une introduction. Pour les raisons susdites j'ai eu beaucoup de difficultés à le commencer. Maintenant que j'ai fini j'ajouterai : j'ai eu plus de mal encore à le terminer. Car c'est pour moi une réelle souffrance de n'avoir pas pu dire tout ce que j'avais à dire. Aussi vous demanderai-je, citant un dicton à l'appui : «Difficile fut le commencement, oh combien plus

l'achèvement», aussi vous demanderai-je de juger avec une extrême indulgence ce que voulait vous apporter cette introduction et de voir qu'elle n'a vraiment rien de subjectif, qu'elle est très objectivement fondée en moi. Je vous dis ainsi, à vous qui avez témoigné votre intérêt par votre présence assidue, avec toute ma cordialité tant objective que subjective : au revoir, en attendant de nous retrouver en semblable occasion.

ÉPILOGUE DE R. STEINER,

après les paroles de remerciements d'un auditeur

Chers amis, c'est uniquement cette voie que j'ai choisie afin de féconder l'art de guérir par la Science Spirituelle. Pour des raisons que vous comprendrez aisément je m'en tiendrai à l'avenir à cette règle que j'ai toujours suivie : Les échanges entre la Science Spirituelle et la médecine ne doivent se dérouler qu'entre le médecin et moi-même et je ne veux en aucune manière m'immiscer dans la thérapeutique pratique ; je ne l'ai jamais fait. C'est au médecin qu'il appartient de le faire. Ce qui doit prendre naissance sous l'impulsion de la Science Spirituelle doit résulter d'un échange entre elle et le médecin lui-même. On ne pourra ainsi, après tant d'autres reproches, me faire celui de jouer au guérisseur. C'est ce que j'ai toujours voulu éviter. Avec tous mes remerciements.

[1] Karl von Rokitansky : (1804-1878). Médecin d'origine tchèque, professeur d'anatomie pathologique à Vienne, auteur d'un manuel d'anatomie pathologique.

[2] Galien : (v. 131-v. 201). Médecin grec, originaire de Pergame. Doctrine médicale fondée sur les quatre humeurs. Découvertes anatomiques importantes.

[3] Philippus Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, dit Paracelse : (1493 Einsiedeln-1541 Salzburg). Médecin suisse, auteur de nombreux ouvrages.

[4] Johan Baptist van Helmont : (1577-1644). Médecin et chimiste flamand.

[5] Georg Ernst Stahl : (1660-1734). Animisme.

[6] Johannes Müller : (1801-1858). Professeur de physiologie à Berlin.

[7] Ernst Haeckel : (1834-1919). Naturaliste allemand. Loi biologique fondamentale selon laquelle l'ontogénèse est une courte répétition de la philogénèse.

[8] Giovanni Battista Morgagni : (1682-1771). Auteur de : «De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis».

[9] Christian Friedrich Samuel Hahnemann : (1775-1843). Fondateur de l'homéopathie. Combattu dans son pays il exerça à Paris.

[10] Theodor Schwann (1810-1882). Naturaliste allemand. Auteur de la théorie de la cellule.

[11] Rudolf Virchow : (1821-1902). Professeur d'anatomie pathologique à Würzburg. Fondateur de la pathologie cellulaire.

[12] Ignaz Paul Vital Troxler : (1780-1860). Médecin bernois. Auteur d'ouvrages médicaux et métaphysiques qui lui ont souvent valu l'hostilité de ses confrères.

[13] N'oublions pas que ces conférences datent de 1920. [NDT]

[14] Des énigmes de l'âme. R. Steiner 1917. Anthropologie et Anthroposophie. R. Steiner y expose pour la première fois la tripartition humaine. Ed. Anthroposophiques Romandes.

- [15] Carl Ludwig Schleich : (1859-1919). Inventeur de l'anesthésie locale.
- [16] Au cours de l'évolution. *[NDT]*
- [17] Cette discussion concernait les remèdes de Ritter. Voir note 20.
- [18] Emil Adolf Behring : (1854-1917). Inventeur de la sérothérapie.
- [19] On pourrait l'appeler «jour platonique». *[NDT]*
- [20] M. Ritter : inventeur d'une méthode utilisant les effets photo-dynamiques - fluorescence et luminescence - en thérapeutique. Dans le «Cours aux agriculteurs», conférence du 12.6.24 (réponses aux questions) R. Steiner parle du rôle joué par l'enthousiasme dans les résultats obtenus. Ed. Anthroposophiques Romandes.
- [21] Il semble que dans le texte allemand un mot ait échappé à la sténographe. Si on dit : dans une autre direction, le sens de la phrase devient parfaitement clair. *[NDT]*
- [22] Le terme allemand est : Geisteskrankheit ce qui signifie littéralement : «maladie d'esprit». Le terme français de maladie mentale n'a pas tout à fait la même nuance. On pourrait parler de dérangement d'esprit. *[NDT]*
- [23] Nous dirions aujourd'hui : «Il est dans le vent». *[NDT]*
- [24] Se dit en allemand : «couteau à raser» (Rasiermesser). *[NDT]*
- [25] L'éducation de l'enfant à la lumière de la Science Spirituelle. Ed. Triades.
- [26] Wilhelm Roux : (1850-1924). Biologiste allemand. À introduit la méthode expérimentale en embryologie.
- [27] August Weissmann : (1834-1914). Auteur d'une théorie sur l'hérédité.
- [28] Basilius Valentinus : (Fin du 14^e-début du 15^es.). Moine bénédictin, alchimiste, auteur d'un ouvrage sur l'antimoine.
- [29] Le premier Goetheanum. *[NDT]*
- [30] Trog en allemand signifie auge. *[NDT]*